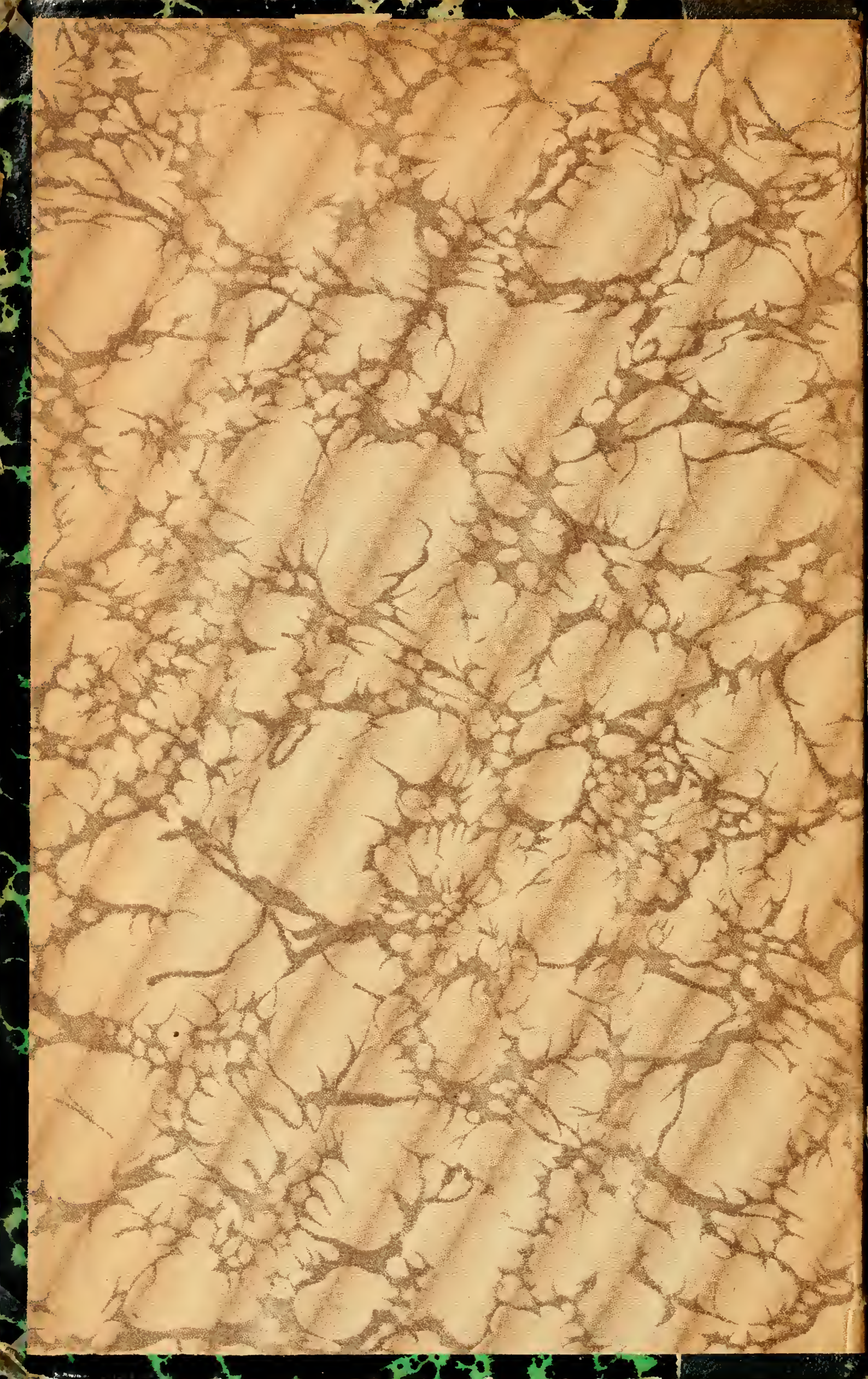

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01659273 5





Histoire du protestantisme français

au Canada et aux Etats-Unis

I



R.-P. DUCLOS, pasteur.
1835—1912

HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

au Canada

et aux Etats-Unis

PAR

R.-P. DUCLOS

I

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
Rue de la Louve, 6

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Rue de Seine, 33

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

« Regardez au rocher d'où vous avez été taillés ! » Cette recommandation d'un ancien prophète (Esaïe 51 : 1) semble avoir inspiré l'auteur de cette *Histoire du Protestantisme français au Canada et aux Etats-Unis* que nous désirons présenter au public des Eglises de France en même temps qu'aux protestants du Canada.

Tout étranger qui visite « l'empire des bois et des blés » — pour ne pas parler des neiges et des frimas ! — ne peut manquer d'être frappé du dualisme qui partout s'y manifeste : deux races, deux langues, deux religions ;... deux races, qui ne se mélangent point, si bien que, presque à coup sûr, en regardant un visage, vous pouvez vous écrier : Voici un Canadien, par conséquent un catholique, ou : Voici un Anglais, qui ne peut être que protestant. Mais toute règle a ses exceptions. Les Irlandais, quoique de langue anglaise, sont catholiques et forment un groupe influent. D'autre part, il y a quelques milliers de

Franco-Canadiens protestants. Comment ont-ils échappé au joug de Rome ? Seraient-ils des descendants de ces hardis navigateurs huguenots qui, il y a plus de trois siècles, venaient fonder les premiers établissements français sur les rives mystérieuses du Saint-Laurent, ou bien doivent-ils leur foi évangélique à d'autres influences ? Qui sont-ils et que sont-ils ?

C'est en vue de répondre à des questions de cet ordre que, il y a trois ans, M. le pasteur Rieul P. Duclos entreprit la composition de ce livre. Arrivé au terme d'un actif et fructueux ministère de cinquante années, au lieu de jouir d'un repos bien mérité, ce vieillard à l'esprit vif et au corps encore alerte se décida à écrire l'histoire des protestants français d'Amérique. Passionné de recherches concernant les origines ethniques et morales de son pays, il s'était déjà comme entraîné au travail de longue haleine auquel il allait consacrer le soir de sa vie, en préparant, chaque hiver, pour l'Assemblée annuelle des anciens élèves de la Pointe-aux-Trembles — une grande école missionnaire des environs de Montréal — le « rapport de l'annaliste », une page d'histoire religieuse, résumant les faits saillants de la mission évangélique dans la province de Québec pendant l'année écoulée. Dès 1910, tout son temps fut réservé à la préparation de son ouvrage.

Le lecteur curieux d'histoire canadienne, qui lira attentivement ces pages, s'apercevra sans doute qu'il

n'a pas devant lui l'œuvre d'un méticuleux chartiste ou d'un écrivain de métier; il lui arrivera de critiquer certaines répétitions et quelques inadvertances. D'autre part, outre de solides qualités de fond et une documentation étendue, il y trouvera ce qui fait défaut dans mainte publication d'allure plus scientifique ou plus littéraire : l'émotion et la piété. Ce livre est un témoignage.

Il y a quelque soixante-dix ans, dans le village de Saint-Pie, à l'est de Montréal, Rieul Duclos avait assisté aux débuts de la mission évangélique dans son pays et avait vu la merveilleuse transformation que produit au sein d'une famille une foi éclairée et vivante. Ce qu'il avait expérimenté lui-même dans son enfance, il eut toute sa vie le désir d'en faire bénéficier ses compatriotes. Dans sa pensée, ce livre devait être un appel adressé à son peuple, une action de grâce adressée à son Dieu!

Le Maître de toutes choses, dont les desseins sont impénétrables, a repris M. Duclos avant qu'il ait pu mettre la dernière main à son travail. Il n'a pas semblé à la famille du pieux narrateur que son effort si courageux devait être perdu, et l'impression a été continuée par les soins de M. A. Mage, sans modification importante du texte. Si quelqu'un trouve certains chapitres un peu longs, ou sans rapport très étroit avec le sujet, — les commencements du Réveil à Genève, par exemple, — il voudra bien se souvenir

que l'auteur visait à l'édification, autant qu'à l'instruction, et il formera avec nous le vœu que ces pages puissent faire à leurs lecteurs tout le bien que souhaitait notre ami si regretté.

Charles Bieler.

Montréal, 11 janvier 1913.

AVANT PROPOS

La mémoire du juste sera en bénédiction.
PROVERBES X, 7.

Celui qui gagne les âmes est sage.
PROVERBES XI, 30.

Après avoir dépensé cinquante-trois ans au service du Seigneur, dans l'œuvre missionnaire accomplie sous les auspices de l'Eglise presbytérienne du Canada, j'ai cru qu'il était temps de déposer le harnais. Je m'étais fatigué au service de Dieu, mais n'étais pas fatigué de son service. C'est très probablement cette constatation qui remplit mon cœur de joie, qui a poussé mes enfants et mes amis à me demander de consacrer ma vieillesse à une histoire de l'œuvre missionnaire dans mon pays.

J'ai longtemps hésité ; je me sens si inférieur, pour mener à bien pareille tâche. Les documents sont rares. Comme on insistait, je me suis laissé convaincre, mais ne me suis point dissimulé que j'entreprenais une tâche laborieuse. On me disait : « Vous ferez appel à vos souvenirs » ; un demi-siècle d'activité est rempli par des faits qu'il n'est pas bon de laisser tomber dans l'oubli. J'ai cherché à faire revivre ces

souvenirs et je dois avouer qu'il m'a été doux souvent de revenir sur ce passé glorieux. J'ai revu les pionniers de notre œuvre ; j'ai assisté comme témoin aux nombreuses persécutions qui furent leur lot habituel, et souvent devant ces hommes de foi, — des géants, — je me suis senti bien petit.

C'est précisément cette différence qui existe entre ceux du passé et ceux du présent qui a mis en mon cœur la force nécessaire pour me permettre d'arriver jusqu'au bout, et je me suis dit : Entouré d'une multitude de témoins, ceux qui viennent sentiront grandir leur courage et entreprendront plus joyeusement de cultiver avec soin la terre que leurs prédécesseurs ont défrichée.

Le plan du travail que je soumets à l'appréciation du lecteur n'aura pas la clarté et la simplicité habituelle d'un livre d'histoire ; il m'eut été possible de me rapprocher de cet idéal, si j'avais voulu n'étudier l'œuvre missionnaire que dans ses rapports avec telle ou telle organisation ecclésiastique. Il m'a paru qu'en agissant de la sorte je manquerais d'équité envers les ouvriers qui ont peiné en travaillant à l'évangélisation de mon pays, sous des bannières humaines différentes, mais toujours au service de Jésus-Christ !

L'identité du travail qui se faisait sur plusieurs points différents m'a souvent obligé à suivre le développement de certains faits, puis à revenir sur mes pas. Ce n'était pas précisément la méthode historique ; mais celle-là permet de rendre à chacun ce qui lui est dû.

L'étude historique qui porte sur la toute première occupation du Canada pourra paraître au lecteur mal

informé comme une sorte de hors-d'œuvre qu'on aurait pu supprimer; en fait j'ai été tenté moi-même d'en alléger mon manuscrit; je ne l'âi conservée que parce que je me suis souvenu qu'on reprochait aux Canadiens protestants français d'être des étrangers dans leur propre patrie; et j'ai cru qu'il était bon qu'ils sachent que les premiers Français qui s'établirent au Canada étaient leurs ancêtres spirituels. S'ils n'y ont pas fait souche, si leurs temples ne se sont pas mêlés aux nombreuses églises catholiques qu'on a bâties dans le bas Canada et la province de Québec, c'est que Rome, toujours et partout la même, les en a empêchés, en ne leur accordant aucun repos qu'ils n'aient abjuré, ou les a persécutés jusqu'à ce qu'ils aient pris le chemin de l'exil.

Peut-être me suis-je un peu trop complaisamment arrêté sur l'histoire du réveil religieux genevois. A première vue, il semble que cet admirable mouvement né de circonstances locales soit sans beaucoup de rapport avec l'œuvre missionnaire canadienne. J'aurais pu, sans entrer dans tous les détails que j'ai rapportés, montrer comment ces hommes de réveil avaient été amenés à s'occuper d'œuvres missionnaires en pays lointains; mais notre peuple, jeune encore dans la connaissance des choses religieuses, a besoin de savoir en détail ce qu'il y a de religieux dans l'âme protestante; et il m'a paru bon de lui montrer comment l'Esprit de Dieu, agissant dans son Eglise, peut avec des ossements desséchés constituer une armée à l'Eternel.

J'ai cru de plus qu'en leur donnant un aperçu de ce réveil, mes compatriotes placeraient plus haut leur

idéal de la vie chrétienne, et se formeraient une plus juste idée de la composition et de la discipline d'une Eglise, en apprenant à donner aux questions vitales la place qui leur convient.

Pour certains missionnaires, l'auteur s'est étendu davantage ; son excuse, c'est qu'il y avait beaucoup à dire d'eux ; car ils furent parmi les chefs de file.

Certains détails spéciaux au Canada surprendront peut-être mes compatriotes ; je les ai fixés pour que nos frères d'Europe, si toutefois il en est qui lisent ce livre, puissent avoir de notre pays une idée moins inexacte que n'en ont quelques géographes et la grande majorité de ceux qui parlent des « sauvages du Canada ».

J'aurais voulu ajouter quelques indications portant sur le protestantisme français aux Etats-Unis et particulièrement sur ces groupes de la Nouvelle Angleterre dans lesquels sont venus se réfugier un si grand nombre amenés à la connaissance de l'Evangile par le moyen des missions canadiennes.

La dispersion de ces œuvres soutenues par des Eglises différentes a rendu ma tâche presque impossible. Inutile de chercher des archives, ou, pour les églises locales, des registres paroissiaux susceptibles de fournir quelques données à l'histoire. Il faut alors se contenter des quelques souvenirs de ceux qui vivent encore et qui veulent bien consentir à dire un peu de ce qu'ils savent.

C'est cette difficulté qui nous a obligé, pour quelques églises, de nous contenter d'une simple mention ; tandis que pour d'autres nous avons pu donner plus amples informations.

Il ne me reste plus qu'un bien agréable devoir à remplir, d'abord celui de remercier bien sincèrement ceux de nos frères qui se sont empressés de nous fournir des mémoires, des rapports, des opuscules auxquels le lecteur devra tout ce qui aura pu l'intéresser [1].

La dimension des photogravures n'a aucune signification sur la valeur des personnages dont elles représentent les traits. La différence vient de ce que la plupart des clichés m'ont été fournis et, par économie, l'auteur n'a pas cru devoir diminuer les uns ni agrandir les autres pour y apporter plus d'uniformité.

13 septembre 1912.

[1] Parmi lesquels MM. Alexandre Mage, pasteur, et J.-L. Morin, professeur, méritent une mention spéciale.

Le 13 septembre 1912, R. P. Duclos donnait le « bon à tirer » pour les premières pages de cet ouvrage et, le cœur plein de reconnaissance envers Dieu, s'en allait tout joyeux à Vevey, où il s'était installé pour être plus tranquille qu'à Lausanne. Au culte de famille qu'il présidait chaque soir, il chanta son cantique favori :

Plus près de toi, mon Dieu, — Plus près de toi !

Dans sa prière il rendit grâces à Dieu de ce qu'il portait si facilement le poids de ses soixante-dix-huit années. La prière que M. Duclos avait chantée, Dieu allait l'exaucer d'une façon tout à fait inattendue en le prenant à lui. A dix heures du soir, Duclos rendait au Père sa belle âme.

Sollicité par ses enfants, qui désiraient que l'œuvre de leur cher père fût achevée, nous n'avons pas cru devoir décliner l'honneur et la responsabilité de continuer l'ouvrage dont la

fin était à peine ébauchée et, comptant sur le secours de Dieu, nous avons traversé l'Atlantique. Pendant son court séjour à Lausanne et à Vevey, Duclos s'était fait de nombreux amis, qui nous ont accueilli avec une extrême cordialité ; leurs directions nous ont été souvent d'une très grande utilité et ce nous est une joie de le reconnaître.

Nous ne nous dissimulons pas les imperfections de notre modeste collaboration et nous prions le lecteur de bien vouloir être indulgent. Au cours de la lecture on s'apercevra sans doute de quelques négligences dues très certainement au brusque départ de l'auteur, qui s'était proposé de revoir son travail avant de le donner à la composition. Nous aurions pu les faire disparaître, nous l'avons fait quand c'était absolument nécessaire, mais on comprendra que le respect dû à l'auteur nous ait imposé de grandes réserves. D'ailleurs M. Duclos ne voulait pas faire de la littérature ; ceux qui l'ont approché connaissent sa modestie. En écrivant ce livre, il a voulu faire une œuvre populaire ; il l'a composé pour ses compatriotes, ses chers Canadiens, qu'il porta toujours sur son cœur. Ayant été son collaborateur tout un hiver, nous connaissions sa pensée, nous avons essayé de lui être fidèle. Peut-être avons-nous été au-dessous de notre tâche ; nous le regrettons vivement et nous nous en excusons auprès des amis de notre cher défunt, aussi bien qu'auprès de ses lecteurs.

Alexandre Mage, pasteur.

Lausanne, 11 novembre 1912.

PREMIÈRE PARTIE

L'immigration huguenote
et
Premières semailles.

CHAPITRE PREMIER

Les protestants français sous le régime français.
(1600-1759.)

Y a-t-il un protestantisme français au Canada ? Voilà une question que peut se poser chaque étranger qui traverse le pays. S'il parcourt les vieilles paroisses, il y verra de magnifiques églises dans lesquelles on chante la messe, des couvents et des séminaires où des maîtres nombreux forment la jeunesse. Dans les grands centres et dans quelques-unes de nos campagnes, il remarquera des édifices religieux moins spacieux et d'un modèle différent ; ce sont des temples protestants construits pour servir de lieux de culte aux protestants anglais. Quant aux temples destinés aux services pour les Français, s'il en trouve quelques-uns sur sa route, ils sont si modestes qu'on dirait qu'on a voulu les dérober à la curiosité indiscrète du voyageur. C'est pourquoi, la question que j'ai posée tout à l'heure est parfaitement légitime.

C'est pour faire connaître ce protestantisme français qu'on a écrit les pages qui vont suivre. Elles

montreront les modestes débuts de l'œuvre et la fidélité de ceux qui ont travaillé pour le Seigneur. Puissent-elles aussi réveiller, dans les cœurs de la génération présente, une sainte jalousie, qui aura pour conséquences de provoquer l'enthousiasme, et préparer les cœurs à recevoir d'en haut l'appel nécessaire pour continuer l'œuvre si bien commencée et de laquelle on peut dire qu'elle a les promesses de la vie à venir.

*
* *

S'il est un protestantisme canadien français, comment s'est-il formé et quels ont été ses premiers ouvriers ? Quelques chrétiens venus de l'étranger, secondés par le courage et la sincérité de quelques Canadiens chercheurs de vérité et dont l'âme n'avait pas été satisfaite, quant à ses aspirations religieuses par les pratiques extérieures, oh! combien extérieures! de la religion catholique romaine. Comme autrefois dans les plaines palestiniennes, et bientôt après au-dehors, on leur annonça la Bonne nouvelle et ils la reçurent dans leurs cœurs.

A vrai dire cette semence n'était pas tout à fait chose nouvelle au Canada, on le verra dans la suite, aussi, tout Canadien protestant, qui connaît l'histoire de son pays peut considérer l'œuvre missionnaire actuelle, si critiquée et si calomniée par les catholiques de toute nuance, comme une renaissance de l'esprit des premiers jours de la colonisation ; comme une tentative légitime pour reconquérir à l'Evangile une population que le fanatisme a décimée.

Bien plus, pour tout homme indépendant, cette œuvre de revendication devient en même temps une

œuvre patriotique; car partout où l'Evangile, débarassé des entraves d'un clergé tyrannique a pu pénétrer, il a préparé des hommes supérieurs et par là augmenté la force morale du pays. L'Evangile, a dit Vinet, est une semence de liberté.

Le chrétien dont les vues dépassent les choses visibles, celles qui ne sont que pour un temps, s'y intéresse; aussi ne doit-il pas instruire les nations et les amener à la connaissance de Christ?

*
* *

J'ai dit : L'œuvre missionnaire protestante française au Canada est une œuvre de revendication. Il suffit pour se convaincre de la vérité de mes affirmations de connaître un peu l'histoire du pays. Celle du protestantisme français n'a malheureusement jamais été écrite. Nous avons bien les travaux de Hawkins Smith, Parkman, Réveillaud, député des Charentes, et Siegfried, député de la Seine-inférieure ; mais ils traitent de questions générales, aussi peut-on dire qu'il n'existe pas d'histoire du protestantisme français au Canada. Nous avons, pour éclairer nos recherches, des chroniques, des mémoires, des rapports officiels, des cahiers d'état-civil souvent mal tenus, car ils étaient confiés aux soins des paroisses : le curé ou le vicaire en l'espèce, auxquels il faut ajouter de nombreux articles de journaux et revues que le gouvernement a réunis dans ses archives, mais qu'il n'est pas toujours très facile de consulter. Le clergé veille à ce que le passé ne soit pas trop connu, surtout quand ce passé ne lui est pas absolument favorable.

A côté de ces documents, monuments d'un glorieux

passé, on a encore des relations du temps qui seraient d'un très grand secours si on n'en avait fait un très prudent triage, brûlant ce qui était contraire aux vues d'un souverain qui avait osé dire : L'Etat, c'est moi, et d'un clergé plus intolérant encore et incapable de pardon. J'indique les plus importantes : Mémoires de Champlain et de Charlevoix. Mémoires de quelques Jésuites venus dans le but d'anéantir ce qu'il y avait de protestant dans la « Nouvelle France ».

En dépit des efforts de la censure, ces documents qu'on a conservés pour chanter la gloire des missionnaires catholiques, fournissent, à l'historien protestant qui veut être impartial, des informations pleines d'intérêt. Ils nous apprennent que les articles dithyrambiques inspirés par le clergé à une presse qu'il asservit, que les discours des grandes solennités patriotiques, que les sermons à grand effet qui retentissent dans les chaires catholiques pour honorer les premiers occupants du sol canadien, ne sont pas précisément pour ceux qui sollicitaient les directions du clergé catholique. Si tous les appels qui retentissent, pour recommander au peuple qu'on garde les traditions de la première heure et la langue des pères, si ces appels étaient inspirés par le souci de la vérité, c'est vers le protestantisme que le clergé orienterait ses ouailles. Il n'en fera rien, soyez-en sûrs ; et pour le montrer, depuis des siècles, il s'efforce d'unir dans une même pensée la langue française et la religion catholique, si bien que c'est presque un axiome admis du plus grand nombre, que cesser d'être catholique, c'est aussi s'exposer à perdre sa langue et ses traditions françaises. Depuis quelques années les nationalistes

ont prêté le concours de leur fanatisme politique aux affirmations risquées du clergé, et les candidats qui se présentent aux élections patronnés par ce parti ont inscrit dans leur programme cette trinité que ne soupçonnaient pas les conciles : une langue, un pays, et une religion ; toucher à l'un c'est diminuer l'autre, ou compromettre son existence. En vérité, ne dirait-on pas qu'il faut pour le service de Dieu une langue spéciale et que la religion est attachée à ses destinées !...

* * *

Quand on nous dit : De quel droit venez-vous évangéliser notre peuple, on pose fort mal la question ; car présenter l'Evangile au peuple canadien, ce n'est pas lui offrir une nouveauté, ce qui ne serait pas un crime après tout, mais le ramener à ses origines religieuses, car les premiers colons qui s'établirent sur son sol étaient des protestants français. S'il y a des étrangers sur la terre canadienne, ce ne sont pas les protestants, — les Suisses, comme on affecte de les appeler, — mais bien plutôt les catholiques. Ce n'est pas parce qu'ils ont pris une maison qui ne leur appartenait pas, et Dieu sait par quels moyens ! qu'ils s'arrogent le droit de nous dire : La maison est à nous, c'est à vous d'en sortir.

Origine de la colonie.

Jacques Cartier avait découvert le « Golfe Saint-Laurent et ses côtes ». Il y avait laissé quelques colons qu'il rapatria lors de ses derniers voyages. Aussi,

longtemps après cette première visite de la civilisation, l'écho des forêts continua-t-il de redire le cri de guerre de l'Indien, possesseur légitime des terres de l'Amérique. Ni la cour, ni la France, remarque Benjamin Sult, ne tenaient compte du Canada ; on n'en connaissaît même pas le nom. Quand il était question des terres d'Amérique, l'imagination s'en allait à l'aventure jusqu'aux colonies du Sud : la Floride et le Brésil, par exemple, mais c'était tout. Pour ce qui était de l'esprit colonisateur, personne n'en avait cure.

Les débuts.

Le premier essai de colonisation est dû à l'initiative du marquis de La Roche ; malheureusement, il n'aboutit qu'à la catastrophe de l'Isle des Sables (1578), qui décima les colons. Quand, plusieurs années plus tard, on revint sur le théâtre du désastre on n'y retrouvera, des 40 hommes qu'on y avait laissés, que 12 survivants.

Vingt années passèrent sur ces douloureux souvenirs ; elles n'apportèrent aucun changement dans l'état des esprits ; mais elles avaient vu le Béarnais (Henri IV) monter sur le trône de France. A la suite de cet important événement, il y eut dans les sphères politiques, comme un renouveau pacificateur. Aux protestants, desquels il ne s'était séparé qu'en apparence, le roi allait donner l'édit de Nantes qui leur assurait le libre exercice de leur religion. Instruits par les expériences du passé, il y eut parmi les anciens persécutés, des chefs de famille insuffisament rassurés et on les vit partir à l'aventure, désireux de trouver

quelque part une terre française sur laquelle ils pourraient librement servir le Dieu de Jésus-Christ. Comme leurs frères en la foi, les puritains de Plymouth, ils portèrent leurs regards au delà de l'Atlantique et un jour vint qu'ils ancrèrent leurs embarcations sur les rives du St-Laurent. Ils allaient disputer aux Micmacs le terrain sur lequel ils dresseraient leurs modestes demeures.

* * *

En 1599, sous la direction de Pierre Chauvin, capitaine normand et huguenot, s'organisa une nouvelle expédition. Chauvin jouissait à la cour de la faveur royale. Un jour il reçut l'ordre d'assurer au Canada tout le commerce des pelleteries, — il était déjà très important. — Il avait aussi reçu l'ordre de bâtir une enceinte fortifiée, autour de laquelle s'établiraient des familles françaises. C'était pour les protestants persécutés, malgré l'édit royal, une occasion favorable dont ils s'empressèrent de profiter. Plusieurs familles prirent la mer et s'en vinrent chercher au Canada une terre moins ingrate. Après un long voyage de plusieurs mois, l'expédition s'arrêtait à l'embouchure du Saguenay près de Tadeussac (1600).

Au nom du roi de France, Jacques Cartier avait une première fois pris possession de ces terres nouvelles. Chauvin s'y établit au nom du Roi des rois et proclama immédiatement la liberté religieuse. Malheureusement, on avait peu de provisions ; on avait compté sans les rigueurs d'un hiver toujours long et pénible et la colonie fut décimée par la faim et le froid.

* * *

M. de Monts, qui connaissait l'histoire de l'expédition Chauvin dont il était l'ami, tenta pourtant une nouvelle entreprise; muni de lettres patentes, qui le faisaient lieutenant-général de l'Acadie, pour la faire habiter et cultiver, il s'embarqua en 1604. Il avait avec lui un grand nombre de gentilshommes, un prêtre, quelques pasteurs et cent vingt artisans[1]. La présence d'un seul prêtre dans une expédition où l'on compte plusieurs pasteurs établit surabondamment que la grande majorité des nouveaux colons était constituée par des protestants. Dès qu'on fut établi la liberté religieuse fut accordée à tous ; on commença à Port-Royal pour continuer ensuite à Québec.

Champlain[2] rapporte (bien qu'avec un parti pris trop évident) qu'il y eut à bord des navires des controverses religieuses ; mais elles ne semblent pas avoir

[1] Tous les écrivains du temps s'accordent pour reconnaître sa parfaite intégrité et la pureté de son patriotisme. Par son courage, son énergie, sa persévérance, son tact et sa fermeté et son généreux dévouement à la gloire de sa patrie, Pierre Du Guast, sieur De Monts, le fondateur de la Nouvelle-France était admirablement qualifié pour sa mission.

Il est regrettable qu'un écrivain de la valeur de Benjamin Sult ait cédé à la pression exercée par le clergé et ait jeté des doutes sur la vie et le caractère de De Monts qui avait servi fidèlement son pays et été admis dans l'intimité de son souverain.

[2] Champlain donne quelques noms qu'il prit à son bord. Les sieurs de Geneston, Jourin, d'Oraille, Chandoré, de Beaumont, La Motte Bourioli, Fougeraz, La Taille, Deschamps, médecin, et le sieur Raleau, secrétaire de De Monts....

L'année suivante, cette expédition qui avait souffert des pertes dans son personnel, vit arriver Lescarbot, avocat protestant de La Rochelle, dont les mémoires sont d'un vif intérêt.

eu de conséquences. Il est même probable que le prêtre, qui s'appelait Nicolas Aubry, ne réussit pas à constituer une congrégation, car on le perd de vue pendant sept années. Il s'était égaré dans les bois. Cette disparition inquiéta même les protestants et les pasteurs en particulier qui avaient eu des discussions assez vives avec lui. On en conclut qu'Aubry avait été victime de son adversaire. On songea à une vengeance sommaire. Mais on hésita devant les affirmations d'innocence du pasteur. Sept ans après, Aubry avait perdu toute espérance, quand il aperçut au loin des barques de pêcheurs; c'était celles de M. De Monts. Il réussit à attirer leur attention, fut pris à bord dans un état d'émaciation facile à comprendre, après s'être nourri d'herbes et de fruits sauvages durant sept ans. Onze ans après, quatre Récollets venus de France ne trouvaient qu'un seul prêtre dans la colonie.

Pour subvenir aux nécessités de leurs familles, les pasteurs ajoutèrent aux charges de leur ministère la pratique des travaux manuels, ce qui ne les empêchait pas d'assurer la prédication de l'Evangile, la cure d'âmes et l'administration des sacrements. Il est établi que les pasteurs se conformaient à la discipline des synodes réformés.

*
* *

Il appartenait à la marquise de Guercheville de troubler ces temps de paix. Ne se mit-elle pas dans la tête d'envoyer deux Jésuites à la colonie! Beau cadeau vraiment, dont elle aurait bien dû faire l'économie. Deux riches marchands de Dieppe avaient nolisé un navire qui devait emporter des richesses con-

sidérables; la marquise voulut y ajouter des Jésuites, ce à quoi les marchands s'opposèrent. C'est alors que cette dame se mit à remuer ciel et terre pour que fut levé l'embargo. Elle réussit, et le navire quitta les côtes emportant à son bord les Jésuites inévitables qui allaient s'établir dans la colonie et qui, selon l'expression d'un des leurs, allaient lui donner une direction nouvelle. On sait quelle direction, ces messieurs pouvaient donner à une colonie en majorité protestante. Ils commencèrent par la calomnie, puis ce fut la persécution et l'anéantissement des protestants[1].

La tâche leur fut rendue facile par l'état d'abandon spirituel dans lequel on laissait les protestants. Tandis que les catholiques voyaient s'étendre leur influence, grâce à l'appui ouvert des autorités civiles dont le zèle était excité par des prêtres qui arrivaient, les protestants voyaient vieillir leurs pasteurs, sans espoir de voir arriver des jeunes qui pourraient continuer leur œuvre. Déjà la lutte était inégale ; que serait-ce bientôt ? Découragés, sans conducteurs spirituels, les protestants ne s'attachaient plus assez au sol, car ils n'attendaient qu'un moment favorable qui

[1] En 1615, quelques moines franciscains étaient arrivés comme missionnaires ce qui entraînait des contestations entre protestants et catholiques.

Les commerçants Rochellois qui visitaient leurs comptoirs s'assemblaient chaque jour pour chanter et prier à bord, ce que les catholiques n'avaient pas l'habitude de faire ; les règlements de Loyola les en empêchaient. Ils ne chantent pas, répétaient malicieusement leurs ennemis. « Les oiseaux de proie ne chantent jamais. »

Champlain leur permit de se réunir, mais défendit de chanter des Psaumes, « fâcheux compromis, dit l'un d'eux, mais c'était le mieux qu'on pût faire. »

leur permettrait d'aller chercher dans un nouvel exil une situation qui leur assurerait une existence moins malheureuse. L'hiver, ils se retiraient en ville où ils faisaient du commerce, c'est de là que leur est venu le nom d' « hivernants ». C'est alors que les catholiques agirent dans un sens tout à fait opposé. Sur les conseils, du prêtre, ils se fixèrent à la campagne et devinrent des « habitants ». Le clergé avait compris que l'avenir dépendait de la stabilité de ses ressortissants ; c'est pourquoi il s'efforça de les attacher à la terre en exploitant l'intérêt et l'amour. C'était une politique prudente et bien avisée et les chefs de famille s'installèrent sur les terres qui allaient, par leurs produits, assurer la vie et l'avenir. S'abstenant de venir à la ville [1] pour y passer l'hiver, on les appela les « habitants » et de nos jours, c'est encore sous ce titre qu'on désigne le cultivateur canadien. Moins riche que l'hivernant, l'habitant jouissait d'une moins grande considération, mais il n'en n'était pas moins seigneur des terres qui constituaient son domaine.

Quelques directions pratiques, une instruction religieuse suffisante auraient eu, si l'on avait eu des pasteurs pour en prendre l'initiative, une influence considérable ; l'influence s'en ferait sentir aujourd'hui. Hélas ! tout manqua. Ce n'est pas que ceux qui étaient encore sur la brèche se négligeassent; ils faisaient de leur mieux, joignant l'action à la parole, mais ils étaient presque épuisés et leur nombre déjà restreint allait en diminuant.

Pour venir à bout de leur fidélité qu'ils appelaient

[1] Il y avait une amende pour tous ceux qui désertaient leur ferme.

de l'endurcissement, les RR. PP. Récollets (ordre de moines) envoyèrent une députation à Paris ; en vue d'obtenir du roi l'expulsion des protestants de la terre canadienne. On s'étonne de trouver des historiens modernes qui s'essaient à justifier de telles démarches [1]. M. Benjamin Sult les appelle « un acte de vigueur et de patriotisme ». Il ajoute : Qu'ils aient demandé l'expulsion des calvinistes, c'est la preuve d'un esprit pratique. Garneau, dans la première édition de son *Histoire du Canada* a montré plus de justice. Il exprime le regret que de pareilles démarches aient été possibles, car elles portèrent atteinte à la prospérité du pays. Il déplore que les huguenots n'aient pas été tolérés, sinon encouragés [2]. Cette opi-

[1] *Histoire des Canadiens*, de Benjamin Sult. Ouvrage en 8 vol. in-4°.

[2] Richelieu commit donc une grande faute, lorsqu'il consentit à ce que les protestants fussent exclus de la « Nouvelle » France ; s'il fallait expulser une des deux religions, il aurait mieux fallu, dans l'intérêt de la colonie, faire tomber cette exclusion sur les catholiques qui émigraient peu ; il portait un coup fatal au Canada en en fermant l'entrée aux huguenots d'une manière formelle par l'acte d'établissement de la Compagnie des cent associés (Association de commerçants à qui le gouvernement concéda le monopole des fourrures au Canada), cela joint aux persécutions religieuses dont une partie d'entre eux était l'objet, devait diminuer leurs regrets en quittant un pays dont le présent et le passé leur présentaient de si sombres images.

Jusqu'à cette époque, il est vrai, ils en avaient été tenus éloignés d'une manière sourde et systématique. (Garneau, *Histoire du Canada*, 1re édition, vol. I, chap. II, pag. 156-157.) Et pourtant c'était dans le temps même que les huguenots sollicitaient comme une faveur la permission d'aller s'établir dans le Nouveau-Monde où ils promettaient de vivre en paix à l'ombre du drapeau de la patrie qu'ils ne pouvaient cesser d'aimer, prière dont la réalisation eût sauvé le Canada.... Tant que Colbert avait été au timon des affaires, il avait protégé les calvinistes,

nion a dû être corrigée dans les éditions qui ont suivi, les Jésuites en ayant surveillé le tirage. Louis XIII refusa de s'associer à cet acte d'intolérance; mais il était si éloigné que les Récollets ne s'embarrassèrent guère de ces scrupules.

Nous sommes à trois siècles de distance; l'histoire a retenu les souffrances de ces martyrs et les a suivis dans l'exil. Ce qu'elle nous apprend nous fait sentir quelles pertes ces persécutions infligèrent à notre cher pays.

* * *

Malgré de tels attentats, les protestants de France avaient toujours les yeux tournés vers le Canada. Une quatrième expédition s'organisa sous la direction des de Caëns, sieurs de La Mothe, l'oncle et le neveu, que le duc de Montmorency avait nommés surintendants de Québec.

Fermement attachés aux principes de la Réforme, ces hommes ne purent trouver grâce devant l'esprit de parti. Et les auteurs catholiques qui se sont occupés d'eux n'ont à leur endroit que des choses ridicules à dire. Ils se rient de leur foi et de leur honnêteté.

En l'absence de pasteurs, ces deux gentilhommes occupant des situations officielles, réunissaient leurs coreligionnaires, afin de les exhorter à la fidélité et

qui ne troublaient pas la France mais qui l'enrichissaient. Après sa mort, en 1684, ils furent livrés au chancelier Le Tellier, et au farouche Louvois. Les dragons passèrent sur les cantons protestants.... Le roi montrait avec un secret plaisir sa puissance en humiliant le pape et en écrasant les huguenots. Il voulait l'unité de l'Eglise de la France, — objet des grands hommes de l'époque, — à la tête desquels était Bossuet. (Garneau, *Histoire du Canada*, 1re édition, vol. I, chap. III, page 492.)

à la persévérance. Pendant six ans, 1621-1627, ils présidèrent à Québec des réunions d'édification et de prières.

En 1625 arrivent les Jésuites; ce qui se passe leur est un scandale qui doit prendre fin, aussi n'ont-ils point de paix qu'ils n'aient obtenu la révocation des de Caëns. Charlevoix écrit dans son *Histoire du Canada*: « Quelque temps après l'arrivée des Jésuites (1625), il n'y avait plus un seul calviniste dans la colonie. » On les avait expulsés ou mis à mort.

* * *

Si savamment qu'elle fut organisée, la persécution n'avait pu détruire le protestantisme et les protestants. Au milieu de tous ces troubles, un premier enfant vint au monde dans la famille d'Abraham Martin, celle qui a donné son nom à la plaine devenue historique; il fut baptisé protestant à la suite de la rencontre des deux héros Montcalm et Wolf. Abraham Martin paraît avoir abjuré la foi protestante, car son dernier fils fut baptisé par un prêtre. Il s'appelait Charles Amador et devint prêtre. Son parrain s'appelait Charles de la Tour ; c'était encore un protestant que les prêtres réussirent à convaincre, ou à effrayer ; pourtant, il avait eu le noble exemple de son père Claude de la Tour et celui de son excellente mère demeurée fidèle malgré des essais de conversion répétés[1]. (Voir dans l'Appendice des récits d'héroïnes.)

[1] M. Tauquay, dans son dictionnaire généalogique des familles canadiennes, mentionne quelques abjurations:

1. David Beaubattu de Layrac près Agen, Lot et Garonne. Janv. 6, 1686, à la Pointe-aux-Trembles près Québec.

A peu près d'égale force quant au nombre, protestants et catholiques se regardaient de travers et arrivaient à se tolérer mutuellement. Un tel état d'esprit devait tôt ou tard créer des difficultés. Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et renverser du coup ce fragile édifice. Ce devait être l'œuvre de J. Duplessis. Ce personnage, fort peu recommandable, avait été successivement soldat, prêtre, prédicateur de renom, aumônier de la trop fameuse Catherine de Médicis, maréchal, secrétaire d'Etat, de la guerre et des affaires étrangères ; on finit par mettre sur sa tête la barette de cardinal. C'est à son neveu, le duc de Vantadour, que Richelieu donna le titre de vice-roi qu'il avait enlevé au duc de Montmorency; il le trouvait probablement trop doux pour les protestants. Vantadour, fort dévoué (?) aux intérêts de la colonie, seconda le fanatisme de Duplessis et, des deux côtés de l'Atlantique, les protestants connurent des heures sombres.

Nommé vice-roi, Vantadour devait se rendre à son poste; ce ne fut pas chose très commode, car autour de lui, même chez ses intimes, il ne jouissait pas d'une grande popularité. Pour parer aux conséquen-

---

2. François Bibau, de la Rochelle, à Québec en 1671.
3. Charles-Gabriel Chalifoux, à Montréal, 26 décembre 1699.
4. Pierre Champoul, du Périgord, à Trois-Rivières en 1672.
5. Matthieu Doucet, à Trois-Rivières en 1657.
6. François Frette dit Lamothe, à Montréal en 1699.
7. Isaac Le Comte de Lintol, diocèse de Rouen, à Trois-Rivières en 1635.
8. Daniel Pepie dit Lafleur, à Montréal en 1685.
9. Jacques Poissant, dit Lasalline, de Bourg-Marennes, diocèse de Xaintes, à la Pointe-aux-Trembles près Montréal.
10. Daniel Fore, de St-Jean d'Angely, abjure en 1685.

ces de cette méfiance que justifiait sa conduite, Vantadour prit avec lui des officiers et des matelots protestants qu'il trompa en leur faisant des promesses qu'il se réservait de ne pas tenir. C'est ce qui explique qu'il y eut sur le bateau qui l'apportait au Canada des services protestants auxquels assistaient les deux tiers des passagers. Pour ménager les susceptibilités du duc, on évita de chanter trop fort les vieux psaumes, surtout quand on fut sur le fleuve et que l'on toucha au terme du voyage.

C'était trop peu, au gré des Jésuites qui veillaient; ils allaient bientôt mettre fin à ces bruyantes expressions de la foi huguenote et interdire un culte célébré dans une langue que tout le monde pouvait comprendre. Pourtant, probablement à cause de l'appoint des nouveaux venus, il y avait alors, s'il faut en croire un auteur généralement bien renseigné, une majorité protestante dans la colonie.

Mais dans la mère patrie, les huguenots perdaient du terrain. Richelieu avait séduit Sully, Rohan et plusieurs pairs de France. La Rochelle avait capitulé et la terreur était générale. Ces malheurs devaient avoir leur répercussion au Canada et des défections s'y produisirent. Elles furent le résultat des manœuvres dirigées par les Jésuites et Champlain timidement hostiles aux de Caëns et aux huguenots:

« Les vexations, les confiscations, les galères, le supplice de la roue, le gibet, tout fut employé inutilement pour les convertir. Les malheureux protestants ne songèrent plus qu'à échapper à la main qui s'appesantissait sur eux. Ils portèrent leur industrie, leurs richesses, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre,

et dans les colonies américaines. Guillaume III, à la tête de troupes françaises, chargea plus d'une fois des troupes françaises, et l'on vit des régiments catholiques et huguenots ne se reconnaissant pas sur le champ de bataille, s'élancer les uns sur les autres à la bayonnette avec une fureur et un acharnement que ne montrent pas des soldats de deux nations différentes.

» De quel avantage n'eût pas été une émigration en masse, d'hommes riches, éclairés, paisibles, laborieux, comme l'étaient les huguenots pour peupler les bords du Saint-Laurent ou les fertiles plaines de l'Ouest ? Une funeste politique sacrifia tous ces avantages aux vues exclusives d'un gouvernement armé, par l'alliance du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, d'une autorité qui ne laissait respirer ni la conscience, ni l'intelligence. Bossuet écrivait aux protestants : « Si vous et les vôtres n'êtes pas convertis avant tel jour, l'autorité du roi se chargera de vous convertir. »

» Comment jamais pardonner au fanatisme, les angoisses et les souffrances de tout un peuple, dont il a rendu la destinée si douloureuse et si pénible, dont il a compromis si gravement l'avenir. » (Garneau. *Hist. du Canada,* 1re édit., vol. I, chap. IX, pages 494-495.)

L'écho de ces persécutions arriva jusqu'aux frères établis dans la Nouvelle-Angleterre ; et en 1776, ils formulèrent leur fameuse constitution, formidable protestation qui dénonçait les agissements de Rome et affirmait la liberté de conscience. Les de Caëns et leurs amis n'en demandaient pas davantage.

A cause de la charte qui leur avait été accordée, les de Caëns jouissaient d'une influence prépondé-

rante dans la colonie. Pour la ruiner, il suffisait d'un édit qui rompît le charme. Richelieu s'employa à cette triste besogne. Sur ses instances, la charte fut révoquée au bénéfice de la compagnie des Cent associés. En retour de cette faveur, la compagnie ne devait accepter que des émigrants catholiques romains et français ; elle devait aussi se charger d'entretenir trois prêtres dans chacun de ses établissements. C'était au Canada une révocation anticipée de l'Edit de Nantes. En France, on attendrait cinquante-huit ans pour accomplir ce forfait [1].

*
* *

On comprend que ces attentats à la liberté religieuse aient révolté les consciences huguenotes, si délicates, quand il s'agissait de question concernant la liberté religieuse. Leur zèle n'en était pas atteint, mais leur patriotisme se refroidissait. Déjà David Kirkt, indigné de tant d'injustice, était passé en Angleterre où il finit par prendre du service sous les ordres du duc de Buckingham. En 1628, le jeune de Caëns découragé, lui aussi, passait en Angleterre et suivait l'exemple de Kirkt. Quel homme de cœur voudrait leur jeter la pierre ! ils ne demandaient qu'à vivre et à servir leur patrie, celle-ci leur répondait : Non.

[1] Les historiens ne sont pas d'accord sur les convictions religieuses de Samuel de Champlain. La plupart des historiens catholiques ne mettent pas en doute qu'il ne fût catholique.

Kingsford affirme qu'il était protestant et donne pour raison que : 1° Il est né à Brouage, port de mer de la Rochelle, ville protestante. 2° Qu'on ne trouve pas son nom dans les registres de l'Eglise catholique où il aurait dû être baptisé. 3° Le nom de Samuel donné à Champlain n'était à cette époque donné qu'à

On le voit, au Canada comme en France, une politique aussi aveugle que fanatique enlevait à la patrie le concours de ses meilleurs fils et l'appui moral des consciences réputées les plus délicates.

Sous la direction d'Emeric de Caëns, Kirkt fit voile pour le Canada et assiégea Québec. Repoussé cette année-là, il fut plus heureux l'année suivante 1629 et Champlain dut se rendre.

La politique de Richelieu dans la colonie avait créé chez les huguenots un mécontentement général ; on n'attendait qu'une occasion pour le montrer; aussi, le vainqueur de Champlain fut-il accueilli avec joie. C'était bien l'ennemi de la France, mais il allait mettre fin aux mesquines persécutions du clergé, soutenu par l'autorité civile ; n'était-ce pas suffisant pour faire oublier quel était l'envahisseur ?

On ne sait au juste si Abraham Martin fraternisa avec le nouveau gouverneur et son chapelain, mais il est établi qu'un certain Couillard, père de famille très estimé, fit appeler le pasteur et lui demanda de bien vouloir baptiser un de ses enfants ; c'était une petite fille.

des bébés protestants et jamais aux bébés catholiques. 4° Il épousa une demoiselle huguenote. 5° De Monts, qui avait obtenu du roi le renouvellement de son privilège, pour un an, afin de s'indemniser de ces dépenses nomme Champlain comme son lieutenant. N'aurait-il pas choisi un coreligionnaire ? Ces raisons ne suffisent pas pour porter un jugement sûr, mais jettent le doute dans les esprits.

Mais n'oublions pas que Champlain était diplomate, il est très possible qu'il recherchât les faveurs des Jésuites. Il ne serait pas le seul qui ait épousé par intérêt la cause de ceux dont on ne partage pas les convictions religieuses. On trouve de nos jours dans les hautes sphères sociales et administratives des hommes de cette trempe.

Combien y avait-il de protestants au Canada à cette époque? Il n'est pas facile de se procurer des chiffres tant soit peu exacts. Charlevoix a conservé les noms de cinq chefs de famille : Le Baillif, d'Amiens, Etienne Brûlé, de la Champagne, Nicholas Marsolais, de Rouen, Pierre Raye, de Paris et Jacques Michel ; c'est ce dernier qui avait fortement conseillé à David Kirkt de passer au service de l'Angleterre.

Le traité de St-Germain-en-Laye allait détruire les effets de la victoire dont nous avons parlé tout à l'heure. Il remettait de nouveau le Canada entre les mains de la France, c'est-à-dire sous la férule et le fanatisme des Jésuites et des Récollets.

Trente années suivirent ces événements ; toute une génération avait grandi, presque abandonnée : pas d'école, les livres frappés d'interdit et pas de pasteur. La foi était telle qu'elle survécut en dépit de ces circonstances malheureuses. C'est là ce qui explique les remarques fort justes de Parkman, dans son ouvrage intitulé : *L'ancien Régime*. Il rapporte, en effet, qu'en 1665 les prêtres de Québec faisaient encore du prosélytisme parmi les huguenots qu'on avait découverts à Québec. A propos de ces manœuvres, on raconte qu'un huguenot ayant déclaré, sous la foi du serment et pour échapper aux persécutions savamment ourdies par le clergé, que jamais il ne renoncerait à sa foi, fut transporté, étant malade, à l'hôpital où les religieuses régnaient en maîtresses incontestées. Pour arriver à ses fins, la conversion de cet enragé huguenot, la supérieure imagina le moyen suivant. Elle réduisit en poudre un petit os qu'on avait enlevé au corps du père Brébœuf, un martyr (?)

jésuite, mélangea cette poudre au gruau que devait prendre le patient et, à partir de ce moment-là, dit-elle, il devint doux comme un agneau, aussi n'eut-elle aucune peine à l'amener à une abjuration; il demanda qu'on l'instruisît dans la sainte religion de ses persécuteurs. (Parkman, *The Old Regime*, p. 241.)

Un jour, l'intendant Talon annonce au roi, et avec quelle réclame sans doute! pour favoriser son avancement, la conversion au romanisme d'un officier et de quinze soldats. C'était un trop beau mouvement qui se dessinait pour qu'on ne prît pas toutes sortes de précautions afin que rien ne vînt, du dehors, pour en arrêter le développement. Défense fut donc faite à des marchands de La Rochelle qui étaient venus inspecter leurs comptoirs à Québec, de célébrer aucun culte. On leur interdit même de prolonger leur séjour sans en avoir au préalable obtenu une permission spéciale, qu'on se réservait bien de leur refuser.

C'était déjà assez cruel, pourtant, le fanatisme des chers amis de M. Lemaître allait trouver du plus sauvage. Le gouverneur Denonville, catholique étroit autant qu'acharné, parle d'un certain Bernou[1], dont LaHoutan fait le plus grand éloge, et voici ce qu'il dit à son sujet : « Il est dommage qu'il ne puisse être converti. A la requête de l'évêque, j'ai dû le chasser de la ville. C'était un commerçant très estimé, qui

[1] Gabriel Bernou, c'est son nom, de retour à La Rochelle, au moment où la persécution sévissait avec fureur, fut jeté en prison où il languit. Relâché, il réussit à passer en Hollande. Sa femme, Esther Le Roy, arrêtée, abjura puis, libre, confessa sa faute et sa foi protestante, qu'elle n'avait abàndonnée que pour recouvrer sa liberté et rejoindre son mari. Bernou avait 41 ans en 1685, l'année de la révocation.

a dû laisser derrière lui plusieurs créances.» (Parkman, *The Old Regime*, p. 354.)

Il fallait pourtant en finir, avec ces huguenots qui ne voulaient ni abjurer ni disparaître. Louis XIV envoya des ordres : « Qu'on emprisonne tous ceux qui refuseront d'abjurer, ou qu'on loge des soldats chez eux. » C'étaient les dragonnades installées au Canada. Elles n'eurent guère plus de succès que dans la mère patrie ; car un grand nombre de protestants refusèrent d'acheter la paix en violentant leur conscience [1]. Mais plusieurs prirent le chemin de l'exil.

Cependant, dans ses annales de 1690, Charlevoix affirme que les officiers les plus distingués de la Nouvelle-France étaient protestants. Voici les noms des plus connus, de Louvigny, de Clermont, de La Mothe, Colombet, Des Marais, de Villiers, de Lusignan, Le baron de la Houtan, le sieur d'Argenteuil, Demon Seignat, contrôleur général de la marine, les sieurs de Bonrepos, de la Brosse, Dejordins, St-Martin, d'Aberville, tous calvinistes donnant un très bon exemple. On trouve encore dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse quelques descendants des colons français; ils y ont conservé la langue et les coutumes de leurs ancêtres. Qui dira combien il y en eut, moins connus, dont le nom est tombé dans l'oubli ! que de sacrifices et que de larmes répandues dont on ne saura jamais rien. Le Seigneur, lui, les a vus ; il les a connus et s'il

[1] When inspired by Mme de Maintenon, Churches rang with *Te Deum* and the heart of France withered in Anguish when the Royal tool of priestly ferocity sent orders that heresy should be treated in Canada as it had been treated in France. C'était déjà fait — « Dieu soit béni, s'écria le pieux Denonville, d'hérétiques, il n'y en a plus.» Parkman, *The Old Regime*, page 420. Voir aussi page 421.

est seul à pouvoir dire leurs noms, nous savons bien que, dans sa miséricordieuse bonté, il a récompensé leur fidélité et leur foi.

L'Eglise persécutrice fut moins heureuse dans l'Acadie, car Parkman, dans son *Frontenac*, rapporte que les huguenots de Bordeaux ou du Poitou entretinrent des relations amicales avec les Puritains de la Nouvelle-Angleterre. L'évêque de Québec s'en afflige et prie Sa Majesté très chrétienne de mettre fin à ces désordres[1]. Avant que la réponse du roi fût connue, il organise sa petite campagne ; on va persécuter aussi en Acadie. Le juge Desgontin écrit au ministre, 1689, pour se plaindre du zêle d'un certain prêtre, l'abbé Trouve, qui a fait bannir toute une famille composée de 19 personnes.

La censure a eu soin de faire disparaître tous les indices qui pourraient mettre sur les traces des méfaits, inspirés par le zêle de l'évêque convertisseur ; mais on s'est transmis, de génération en génération, le souvenir de ces heures douloureuses, durant lesquelles il n'y avait pour les malheureux protestants d'autre alternative qu'une abjuration ou la fuite dans les colonies anglaises[2].

Ceux qui refusèrent d'abjurer et qui ne purent pas abandonner la terre de persécution ne furent pas

[1] Je prie Votre Majesté de mettre fin à ces désordres, écrivait l'évêque au roi, 10 nov. 1683.

[2] On trouve dans col. doc. IX, 422, que la politique de l'époque était de disperser pour affaiblir et rendre impossible quelque révolte. On repoussa les uns dans la Nouvelle-Angleterre et la Pensylvanie ; le reste, ceux de la religion prétendue réformée, en France.

Toujours soucieux d'extirper l'hérésie de la Nouvelle-France, l'évêque de Québec et son grand vicaire représente à Sa Majesté

épargnés. Smith, dans son *Histoire du Canada*, nous apprend qu'au moindre soupçon d'hérésie ils étaient jetés en prison. Une fois au pouvoir des prêtres, ils étaient interrogés sans qu'ils pussent savoir quelle était l'accusation qui pesait sur eux. S'ils demandaient à être mis en présence de ceux qui les avaient dénoncés, on le leur refusait. La seule faveur que les bourreaux voulaient bien accorder, c'était que les victimes se reconnussent coupables en signant l'acte qu'on leur présentait[1]. S'il nous était possible de parcourir ces documents, que de crimes seraient étalés au grand jour!

C'est à de tels résultats qu'aboutirent tous les essais de colonisation protestante au Canada. C'était dans cet état pitoyable que vivaient nos malheureux ancêtres quand le général Wolff arriva sous les murs de Québec[2].

Louis XIV le danger que l'hérésie se répande dans la Nouvelle-Ecosse et qu'il est important d'en enrayer les progrès. Ayant appris que les huguenots avaient établi des pêcheries en Acadie, on représente à Sa Majesté qu'elle avait défendu aux protestants de s'y établir. Le gouverneur se joint à ces représentations, considérant que les huguenots pourraient sympathiser avec leurs coreligionnaires de la Nouvelle-Angleterre. (Collections françaises des archives du Massachussetts, III, 23.) Ce qui n'empêcha pas Colbert de permettre l'établissement des pêcheries.

[1] Le sieur Bergier, dans ses mémoires (1685), reconnaît que l'Eglise réussissait moins bien à exclure l'hérésie dans la Nouvelle-Ecosse que dans le Bas Canada. Bon nombre s'établirent à Port-Royal et entretinrent de bons rapports avec les puritains de Boston.

[2] On a dit que le Français n'émigre pas volontiers. N'oublions pas qu'il y a le Français catholique, favorisé par les autorités, celui-là tient à son pays. Mais, à cette époque, le huguenot persécuté cherchait à l'étranger une terre plus hospitalière. (Parkman. *Frontenac*, page 416.)

CHAPITRE II

Le Canada sous le nouveau régime.

Nous sommes arrivés en 1759. Depuis 1665 quatre-vingt-quatorze années ont passé sur le cadran qui marque le temps; ce fut quatre-vingt-quatorze années de persécutions et de deuil. Pauvres frères, sans pasteurs, incapables de par la loi de se réunir pour prier en commun. Que pouvaient-ils bien leur rester de la foi des pères? De vagues traditions d'un temps où l'on se réunissait tant bien que mal pour célébrer un culte extrêmement simple. Souvenirs lointains que la vie commune avec les catholiques atténuait encore, sans parvenir à les faire disparaître. Aussi, quand on apprit l'arrivée prochaine de quelques missionnaires, ce fut une joie indescriptible dans toutes les familles que le jésuite n'avait pu éloigner ou convertir (?).

Ce renfort inespéré donna un renouveau de vie aux cendres que le clergé croyait parfaitement éteintes, et de nouveau l'Evangile fit des conquêtes. A la prise de Québec, nous trouvons un prêtre converti qui demande son admission dans l'Eglise d'Angleterre. Lorsque la cession du Canada eut lieu, le général

Murray le presse de rester, afin de lui servir d'interprête auprès des Français, dont il ne parlait pas la langue. Nous le retrouvons en 1761 auprès du général Amherst. Quelque temps après il est envoyé à la Nouvelle-Rochelle, dans l'Etat de New-York, pour assurer les services d'une petite communauté qui était sans pasteur depuis longtemps.

Cette amélioration, si modeste qu'elle fut, encouragea de nouveau le courant d'émigration, qui s'était complètement arrêté à cause des persécutions, dont l'écho était arrivé jusqu'à la mère patrie. En 1774, quatre cents émigrants arrivent au Canada ; un certain nombre sont des protestants français. Stuart, recteur de Trois-Rivières, a conservé quelques noms : François Monnier, John Martel, John Colin, Joseph Wattier, Jean Gustineau, Alexandre Dumas, Henri Monnier, John Billar, Charles Vinet.

La présence de ces nouveaux colons donna, aux fidèles que la persécution n'avait pas entamés, une importance qui leur valut quelques égards ; aussi l'Eglise d'Angleterre fit-elle des démarches à l'étranger pour s'assurer les services de pasteurs de langue française dont le travail, si modeste et si prudent qu'il fût, allait provoquer la haine des catholiques, d'autant plus qu'il y eut dès le début des catholiques qui renoncèrent aux erreurs de leur confession.

Parmi ces nouveaux venus, il convient d'indiquer un prêtre, M. Veyssière, qui renonça aux privilèges de sa charge pour exercer le ministère évangélique à Trois-Rivières. Son installation eut lieu le 25 septembre 1768 ; la mort le prit à son poste le 26 mai 1800. L'œuvre avait progressé malgré les entraves

continuelles d'un clergé qui ne se décourage jamais ; et les protestants firent circuler une pétition destinée aux autorités, en vue d'obtenir, pour leur lieu de culte, une ancienne église des Récollets qui servait alors de magasin. Le pasteur Veyssière avait alors trois services religieux par semaine. (Archives canadiennes, Série B, vol. 17, page 307.) Quelques temps après on faisait circuler une nouvelle pétition. On avait besoin d'un local plus spacieux, dit le procès-verbal, conservé dans le registre de la paroisse protestante de Trois-Rivières. (Voir l'ouvrage de Stuart.)

Relevons, à propos de M. Veyssière, un excellent témoignage de la Gazette du temps, 27 octobre 1766 : « M. Veyssière n'a pris cette détermination que pour obéir à des motifs de conscience et après avoir fait une très sérieuse étude des points controversés entre les catholiques et les protestants. Le père Crespel, un Récollet, atteste de sa fidélité au devoir et de sa bonne conduite. »

Soucieux des intérêts religieux des petits groupements protestants et dans le but d'assurer la prospérité du pays dont il convenait d'unir les éléments divers fournis par l'émigration, le gouvernement entra dans les vues de l'Eglise d'Angleterre et on adressa un nouvel appel en pays étranger pour avoir quelques pasteurs en plus. Deux d'entre les héros qui annonçaient là-bas la Bonne nouvelle, offrirent leurs services. M. le pasteur Delisle, originaire de la Suisse, fut installé à Montréal où on comptait, dit M. Bonnet, cent familles protestantes anglaises et un assez grand nombre de familles protestantes françaises. A ces fa-

milles, il faut encore en ajouter qui appartenaient à la garnison composée alors de deux régiments. Des officiers et des soldats avaient épousé des Canadiennes françaises qui fréquentaient l'église protestante.

Dès qu'il fut installé, M. Delisle constata que les Récollets et les Jésuites avaient su profiter de l'isolement des protestants pour les amener à la foi catholique. Toutefois, dans cette besogne qui n'était pas toujours honorablement conduite, le clergé avait montré moins de fanatisme que dans les jours passés.

Comme les protestants n'avaient point de temple, les Récollets offrirent spontanément l'hospitalité dans leur église. Le dimanche après la messe, vers les dix heures, on annonçait le culte protestant au son des cloches; le tambour battait et les fidèles venaient se grouper autour de leur pasteur. La première année de son ministère, le pasteur Delisle baptisa cinquante-huit enfants; il y en avait un qui était noir, un autre, indien-papous. Vingt-huit mariages figurent au registre.

A Québec, les aumôniers de l'armée se succédaient dans leur charge. L'un d'eux était pasteur de l'Eglise réformée, c'était M. de Montmollin ; il était venu de la principauté de Neuchâtel, l'un des treize cantons suisses.

Arrivé à Québec en 1768, il y exerça son ministère pendant les années troublées de la révolution américaine. Tout en s'occupant des devoirs de ses fonctions d'aumônier, il « faisait de l'évangélisation », visitant les familles et distribuant des exemplaires de la Parole de Dieu. M. Jean-Baptiste Pain qui eut l'honneur

d'une de ces visites se mit à étudier le petit livre laissé par l'aumônier militaire ; il comprit que la vérité était dans ce qu'enseignaient les protestants et se rattacha à leur confession. L'influence de Montmollin fut très profonde. Bien des années après sa mort, les gens qu'il avait visités rappelaient volontiers sa mémoire. Par son moyen, l'Evangile pénétra dans la famille Morin, dont les descendants honorent aujourd'hui notre protestantisme franco-canadien. M. Joseph Morin, l'un des pasteurs de l'Eglise presbytérienne, est professeur à l'Université Mc Gill de Montréal. Sa femme est une des filles du Père Chiniquy dont la réputation est si grande de ce côté-ci de l'Océan.

A Québec comme à Montréal, les protestants durent accepter l'hospitalité des Récollets. On voit dans une des salles de la Société historique, un tableau qui reproduit l'intérieur de cette église mixte ; elle

[1] Dans une notice biographique (pages 27 et 28) de l'abbé David-Henri Tetu, curé de Saint-Roch-des-Aulnais, publiée par Mgr Henri Tetu, prélat de la maison de sa sainteté, procureur de l'archevêché de Québec, nous trouvons le paragraphe suivant : Extrait d'une lettre de M. le curé Joseph Varreau, ordonné le 19 octobre 1777 et curé de Saint-Roch en 1780, dans laquelle il demande l'autorisation de faire des prières publiques pour chasser les sauterelles, qui étaient devenues un véritable fléau ; plus loin il parle de la conversion d'un nommé Jean Baptiste Pain, « le premier habitant de la paroisse », qui avait apostasié en 1786 entre les mains de M. David Demounmollin, recteur « français » de l'Eglise anglicane. Il y avait donc des protestants et un ministre pour les desservir à Saint-Roch-des-Aulnais. D'autres traitent des difficultés entre le curé et les marguillers et surtout entre le même et Jean Morin, capitaine de Milice. Ce Jean Morin reçut de son voisin J.-B. Pain, un exemplaire de l'Evangile, c'est ce qui explique sans doute son désaccord avec le curé. Cet Evangile resta dans la famille Morin, lu et respecté. Il se trouvait entre les mains du petit-fils Eleuther

était alors située un peu à l'est de la cathédrale anglaise et les catholiques et les protestants y venaient prier les uns après les autres. Le gouvernement était pour beaucoup dans l'offre des Récollets, il espérait par là se concilier la sympathie des vaincus.

Le clergé et la politique.

A cette époque, on trouve deux colporteurs bibliques travaillant dans le Haut et le Bas-Canada et jusqu'aux environs du Niagara. Qui s'était ainsi assuré leurs services ? L'Eglise ou bien quelques particuliers ? Il n'est pas possible de se prononcer avec certitude. Mais ce qui est facile à contrôler, c'est l'influence qu'ils exercèrent ; l'Esprit de Dieu agissait sur ces terres nouvelles. Des officiers dans l'armée, des chrétiens derrière leurs comptoirs, des cultivateurs sur leurs fermes collaboraient avec ces serviteurs de Dieu.

Dans les dernières années du XVIIIe siècle, un jeune Canadien Louis Auger, au service de la Great North Western fur Co, reçut de ses patrons un exemplaire du Nouveau Testament. Au commencement du XIXe,

Morin lorsqu'en 1866, deux missionnaires, MM. Joseph Provost et T. G. A. Cote, le visitèrent et trouvèrent une terre toute préparée pour recevoir la bonne semence, de sorte qu'au bout d'un an, il se détacha publiquement, avec toute sa famille, de l'Eglise romaine. Lentement, mais sûrement, la vérité avait fait son œuvre et perpétuait celle de ce premier missionnaire.

Eleuther Morin est le père de J.-L. Morin, professeur à l'Université Mc Gill de Montréal, et gendre du P. Chiniquy.

M. Roy de Sabrevois reçut une Bible des mains d'un officier en passage. M. Filiatreault de Sainte-Thérèse, en voyage dans les environs du Niagara, acheta une Bible d'un colporteur. A peu près à la même époque, Antoine Duclos, de Saint-Pie, se trouvait dans l'Etat du Vermont et reçut d'un ami un Nouveau Testament. M. Rondeau, de Sainte-Elisabeth, en reçut aussi un exemplaire de M. Reid, commerçant de Ramsay. Mme Lore en conservait un exemplaire qu'elle avait rapporté de son voyage à Boston. Ces livres restèrent longtemps ensevelis dans des armoires, probablement parce que leurs détenteurs lisaient peu ou mal, peut-être même craignaient-ils de révéler leur secret et de s'attirer la haine du prêtre qui faisait à la Parole de Dieu une guerre continuelle. Pourtant tous ces noms se retrouvent sur la liste des premiers convertis qu'entraîna le beau mouvement religieux de 1835-1845.

*
* *

Comment expliquer que le protestantisme, qui avait donné de si fortes preuves de sa vitalité et qui progressait généralement en Europe, perdait du terrain au Canada? car au commencement du XIXe siècle, il n'y comptait plus que quelques timides représentants.

Pour répondre à cette question, nous sommes obligé de remonter en arrière, afin d'étudier les événements.

Benjamin Sult écrivait il y a quelques années: « Il n'y a pas de pays où la politique soit aussi mêlée à la religion qu'au Canada. » Il disait vrai.

Il est vrai que dans les conditions normales, l'Eglise et l'Etat sont parfaitement séparés ; ils travaillent dans des cercles très différents. La première est particulariste et Jésus a affirmé que son royaume n'était pas de ce monde. Mais dans la pratique de la vie, les deux puissances se confondent souvent et la vie de l'Eglise n'y gagne rien de bon. Parfois la politique pénètre dans le sanctuaire au vu et au su de tout le monde ; alors elle prescrit et ordonne. Au Canada, l'Eglise était entrée dans la politique mais en prenant des détours ; on dirait qu'elle avait eu honte de s'immiscer dans des affaires qui n'étaient pas de son domaine. Le clergé profitait de cette intrusion et pendant que l'autorité fermait complaisamment les yeux, il faisait des siennes. M. de Courcelles s'en plaignît à la cour ; mais ses plaintes ne réussirent qu'à provoquer de la part de Colbert une circulaire qui recommandait la patience. « Ne vous impatientez pas, disait le ministre, de ce que le clergé exerce une trop grande autorité ; plus tard nous verrons à y mettre ordre. Quand la population sera plus nombreuse, le roi réclamera l'autorité qui lui appartient. » Colbert faisait des rêves ; il ne tardera pas à s'éveiller ; mais, ce sera trop tard. Voltaire disait : « Il est des erreurs politiques qui finissent par être admises comme des principes », Cette parole allait recevoir une éclatante confirmation par les faits. « Prenez patience », avait écrit Colbert ; pendant ce temps, le clergé assurait sa puissance et quand ce même Colbert écrivit à Frontenac : « Efforcez-vous d'empêcher le clergé d'entrer dans des combinaisons commerciales ou politiques, » on ne pouvait plus rien contre lui, il était trop tard.

Conscients de leur faiblesse numérique, désireux de se conformer à l'Esprit du Maître qu'ils servaient, les protestants fermaient les yeux, ils laissaient faire. Ils voyaient bien, non sans en éprouver du malaise, l'ascendant du clergé s'accuser chaque jour davantage. Parfois ils se réjouissaient de voir les trois ordres religieux se disputer la prépondérance dans l'orientation des affaires de la colonie ; mais le péril clérical montait, en dépit de ces luttes. Un écrivain fort spirituel peint ces messieurs en termes pleins d'humour : « Il faut, disait-il, quelques coups de hachette pour faire un Récollet, un ciseau de sculpteur pour un sulpicien ; mais pour faire un Jésuite, il n'est pas de trop d'un pinceau. » Cela indiquait sous une forme plaisante la caractéristique des hommes ; le Récollet était une ébauche de prêtre, le Sulpicien un prêtre achevé et le Jésuite presque la perfection [1]. C'était le politicien de l'époque, contre lequel Colbert recommandait à Frontenac d'user de ruse en exploitant la popularité du Récollet.

* * *

Mais il n'est jamais prudent d'user de ruse avec plus habile que soi. En 1659 arrivait à Québec un évêque qui allait le faire voir. Ce prélat s'appelait M. de Laval. Grand seigneur, fort bien vu à la cour de Louis XIV, il s'était habitué à voir dans l'autorité civile l'humble servante de l'Eglise et il apportait au Canada l'outrecuidance du monarque qui avait dit : L'Etat, c'est moi. La situation un peu primitive dans

[1] Benjamin Sult, *Histoire des Canadiens*.

laquelle il trouva les choses de la colonie, allait fournir à son caractère toutes les occasions possibles de se révéler. Il avait une volonté inflexible, incapable de céder; aussi les esprits clairvoyants prévirent-ils des frottements avec le gouverneur. Ils ne se firent pas attendre. Un jour, pour humilier le représentant de la couronne, il fit transporter hors du chœur le fauteuil destiné au gouverneur pendant la durée des offices. Une autre fois, il ordonna qu'on lui fit présenter l'encens par un simple enfant de chœur; quant à lui, il se réservait les offices d'un diacre. Ces humiliations publiques et répétées ne pouvaient passer inaperçues; on en parla au dehors et les esprits s'échauffèrent. Que nous sommes donc loin de la simplicité apostolique !

Les chroniques du temps ne mentionnent pas de tels incidents ou si elles les indiquent, elles ne les font suivre d'aucun commentaire. Comment expliquer cela? On a corrigé, on a détruit; cela permet de refaire l'histoire et de la refaire sans craindre d'être accusé de manquer à la vérité. Ces silences voulus sont d'autant plus étonnants que Charlevois admet que les officiers les plus distingués et les hommes les plus en vue étaient des calvinistes. Intentionnellement ou non, il garde le silence sur les familles plus modestes, celles qui furent souvent les plus fidèles; celles dans lesquelles le clergé ne trouva pas souvent des consciences prêtes à capituler pour s'assurer des honneurs ou des places.

On a défini la politique l'art de gouverner, ou encore l'ensemble des maximes qui doivent diriger ceux auxquels a été confié, de droit divin, ou par la voix

du peuple. la direction des affaires publiques. M. de Laval s'empara de ces maximes, les mélangea avec celles de son ordre, ce qui fait de lui bien plus un politicien qu'un prêtre ; avec un tel homme la lutte était tout à fait inégale et l'Etat dut se tenir sur la défensive.

L'évêque montra bien ce qu'il était. A l'occasion d'une procession, celle de la Fête-Dieu très vraisemblablement, car l'armée devait y prendre part et dans la rue on avait disposé des reposoirs, l'évêque exigea du gouverneur que les soldats se découvrissent et se missent à genoux devant l'hostie. Le gouverneur crut avoir la paix en cédant sur le premier point, se refusant aux exigences du second. Pour punir sa témérité, l'évêque changea l'itinéraire du cortège et la procession ignora le reposoir élevé par les soldats. Froissé, le magistrat en appela au roi qui le soutint dans ses prétentions; mais cet avertissement n'émut guère M. de Laval dont l'influence allait chaque jour en augmentant. Son épiscopat, disent les historiens de l'époque, fut un des malheurs des temps: c'était le régime du bon vouloir. Ce qui était légal, c'était la volonté du despote, qui commandait au palais épiscopal. Dans une autre occasion l'évêque humilia encore le représentant de l'autorité civile. Le gouverneur avait l'habitude de présenter le pain bénit au roulement du tambour et au son du cornet. L'évêque défendit qu'on observât les anciens usages, il alla même jusqu'à changer l'ordre de préséance, qu'il bouleversa en faisant passer, dans la cérémonie dite de l'Adoration de la Croix, les acolytes avant le gouverneur qui les avait toujours précédés dans le passé.

C'était méconnaître ouvertement l'autorité civile. Le gouverneur le comprit et demanda son rappel, ce qui lui fut accordé. Ce sont de telles manœuvres qui ont fait dire à Frontenac : « L'Eglise est une machine pour mener tout le reste. » Il a reproché aux Jésuites de montrer plus de zèle pour la capture des castors que pour le salut des âmes des Indiens.

Bien inspirés, les protestants auraient pu tirer parti de la situation qu'avait créé le manque de tact et l'orgueilleuse ambition de l'évêque; mais il n'y avait personne qui pût ou voulût se charger de cette mission délicate. Les catholiques moins nombreux à ce moment-là ne durent leurs succès qu'aux manœuvres d'un clergé qui avait toutes les audaces et que n'embarrassaient pas les scrupules de conscience. Aussi celui-ci s'ingénia-t-il à profiter des faveurs qu'il avait reçues, de façon à pouvoir en exiger d'autres.

L'évêque comprit que pour arriver à ses fins, il avait besoin de troupes bien organisées et il se mit à l'œuvre. Aux concessions qu'il avait obtenues, il en fit ajouter de nouvelles et demanda qu'on lui accordât les produits de la dîme.

La Dîme.

C'était précisément la question épineuse ; celle qui occupait tous les esprits et agitait les passions. On se disait alors : Que sera cette dîme? A qui faudra-t-il la payer? Laval mit fin à ces débats en obtenant l'autorisation de construire un séminaire (Edit royal de 1663). Les futurs élèves devaient faire le vœu de pauvreté et le produit des dîmes servirait à leur entretien.

L'organisation d'un séminaire, refusée aux protestants mais accordée aux catholiques, permit à ces derniers le recrutement d'un clergé national. Les protestants comptant trop sur les effets du sacerdoce universel, ne firent aucun effort pour assurer l'instruction religieuse. Or, vivre dans de telles conditions, était presque impossible. C'était une faute irréparable; l'éviter, c'eût été assurer dans la province de Québec la prédominance du protestantisme, tout au moins sa vie.

On assure que sur le champ de bataille il est des moments où l'inaction équivaut à la mort. Le protestantisme ne sut pas le comprendre; il attendit trop de la puissance de la vérité qui ne fait son chemin dans le monde qu'*en se servant de l'activité des hommes*. Il eût pu faire au Canada ce que les Puritains ont fait dans la Nouvelle-Angleterre et faire de cette terre nouvelle une rivale avec laquelle les Etats-Unis devraient compter aujourd'hui.

Les catholiques s'emparèrent de l'occasion qui leur était offerte et le succès qui couronna leurs efforts prouve bien qu'ils firent là un coup de maître. Ils nous donnèrent une leçon qui n'a pas été oubliée. et dont on tient compte maintenant dans l'organisation des nouvelles provinces du nord-ouest canadien.

Malgré les succès de la politique habile de M. de Laval, la politique de son collègue de Saint-Valliers, devait triompher. Il organisa des cures aux frais desquelles la dîme devait pourvoir. Consacré en l'absence de M. de Laval, il profita de ses pouvoirs récents pour fonder celles de l'Ange Gardien et de Beauport.

Cette innovation alluma la guerre entre les deux princes de l'Eglise et elle donna lieu à des manifestations scandaleuses que les historiens catholiques essaient de faire oublier en parlant surtout de la générosité, de la noblesse et de la sainteté des deux antagonistes. « Les chrétiens éclairés, remarque Benjamin Sult, ne s'étonnent pas de ces misères et de ces rivalités, qui ont toujours existé plus ou moins, dans l'Eglise. »

Pour donner une idée de la position que le nouvel état de choses avait faite au clergé, l'incident que voici est à retenir. Un dimanche matin, au prône, les curés de Beauport et de l'Ange Gardien informèrent leurs paroissiens que c'est à eux et non à l'évêque Laval qu'ils devaient désormais verser un treizième de tous les produits du sol obtenus avec ou sans culture, bestiaux, moutons, foin, fruits, chanvre et citrouilles.

Cet impôt était exorbitant. Des plaintes se produisirent et donnèrent lieu à de vives discussions. Pour avoir la paix, on modifia les premières instructions et l'impôt ne fut plus que du vingt-sixième de tout grain battu et vanné. Le grain devait être livré dans les greniers de la cure et si le produit de l'impôt était insuffisant, le conseil de paroisse pouvait exiger un supplément. Il n'était pas tenu compte d'un excès possible qui aurait permis de réduire l'impôt ou de consacrer quelques fonds à l'instruction de la jeunesse.

Les nouveaux arrangements ayant force de loi, il se trouva que la propriété foncière fut hypothéquée pour des sommes illimitées au bénéfice de la « cure » ou de l'église.

Les écrivains catholiques attribuent à sa haute

naissance l'influence extraordinaire que l'évêque exerça sur le pays. Ce qui est plus exact, c'est qu'il avait à son service une habileté incomparable, qu'il était infatigable et qu'il faisait tout plier sous sa volonté de fer, qui eut raison de l'opposition des autorités civiles, des communautés religieuses et de quelques particuliers. Les nombreux édits de 1663, 1669, 1690, 1705 et les arrêtés du Grand Conseil attestent des discussions violentes de l'époque.

Malheureusement ces documents ignorent totalement les protestants; étaient-ils disparus ou convertis? Pourquoi cet inexplicable silence? Passifs spectateurs des disputes, dont ils n'attendaient rien, ils se préparaient pour l'exil, c'étaient les plus désespérés et les plus sincères. Quant aux autres, infime minorité, ils recevaient la visite du prêtre et comme il n'y avait pas de pasteur, ils recouraient à son ministère pour les mariages et le baptême de leurs enfants.

Pauvres protestants de France, ils étaient comme des brebis sans berger; traqués sans pitié, dispersés sur toutes les frontières quelques-uns avaient trouvé le repos dans l'hospitalité fraternelle de leur coreligionnaires de la Suisse, de la Prusse, des Pays-Bas et de l'Angleterre. D'autres étaient venus s'échelonner en grand nombre, sur les côtes de l'Amérique où comme leurs frères du continent, ils furent reçus avec cordialité et sympathie[1]. Au Canada, où ils auraient tant aimé travailler pour assurer l'avenir de

[1] « Un grand nombre de huguenots s'étaient établis dans la Virginie et dans d'autres Etats depuis la révocation de l'Edit de Nantes. Ils furent une précieuse acquisition pour la colonie. Le Massachusetts leur donna le droit de représentation dans la

leur famille et la prospérité du pays, on leur imposait d'avoir à payer la dîme qui servait à entretenir l'armée de leurs persécuteurs.

C'est une réponse à M. Salone, auteur des *Etudes sur l'origine de la nation canadienne*, où il est affirmé injustement que si les huguenots n'ont pas fait souche au Canada, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu.

Il y en eut, malgré tout, qui restèrent. Ils aimaient trop la patrie, sa langue et ses traditions glorieuses. Ils ne voulaient pas renoncer à toute espérance ; ils soupiraient après le clocher de leur temple, ils espéraient que la liberté de conscience leur serait un jour reconnue ; car ils croyaient qu'au-dessus de la patrie et du drapeau, la foi demeure, lassant même les bourreaux.

Quand en 1759, on enleva des édifices publics, le drapeau français et qu'on le remplaça sur les murs de la citadelle de Québec par l'étendard britannique, ce fut un déchirement, presque une agonie pour les patriotes. Mais leur douleur n'était pas sans compensation. Ils savaient l'accueil que Londres avait fait à leurs coreligionnaires et ils espéraient qu'ils allaient enfin être compris et respectés dans leurs convictions religieuses. Ils se voyaient déjà affranchis du joug des évêques, joug que la complicité des gouverneurs avait rendu si lourd. C'est ainsi qu'à travers leurs larmes passaient quelques lueurs d'espérance.

législature. Ils fondèrent plusieurs villes aujourd'hui florissantes. Ces malheureux qui n'avaient pas perdu le souvenir de leur ancienne patrie, firent prier Louis XIV de leur permettre de s'établir dans ses domaines. »

« Le Roi, écrivit Ponchartrain, n'a pas expulsé les protes- « tants de son royaume pour en faire une république en Amé- « rique. » (Garneau, vol. II, p. 16.)

* * *

Dans un travail très documenté de M. Sellar, il est prouvé que, lors de la capitulation de Québec au général Townshend et celle de Montréal au général Amherst, la religion catholique ne recevait aucun privilège spécial ou garantie, comme on le prétend généralement. Elle n'était que tolérée.

Dans le Traité de Paris de 1763, trois ans après la capitulation, le roi d'Angleterre stipule par son représentant que ses nouveaux sujets catholiques peuvent observer et pratiquer leur religion selon le rite catholique romain, « autant que les lois de la Grande-Bretagne le permettent ». Le représentant du roi de France voulut y faire insérer les mots suivants : « Comme ils avaient fait jusqu'alors » ; le roi d'Angleterre refusa et le traité ne fut pas modifié, il fut signé le 10 février 1763 sans avoir été retouché. Une proclamation royale qui le faisait connaître se lit comme suit : « Toute personne habitant notre dite colonie pourra compter sur notre protection royale et jouir des privilèges et des lois de notre royaume ». On ne pouvait s'exprimer avec plus de clarté ! On accordait aux protestants du Canada les mêmes droits qu'avaient reçus dans le Massachusetts et l'Etat de New-York leurs frères que la persécution avait fait s'établir dans ces Etats.

En décembre 1763, le général Murray, devenu gouverneur, reçoit du roi les instructions suivantes :

« Considérant que nous avons stipulé dans notre traité de Paris du 10 février 1763, d'accorder aux habitants du Canada le libre exercice de leur culte, —

selon le rite catholique, — « autant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne, » c'est notre désir que vous vous conformiez exactement aux termes du dit traité. En tout ce qui concerne les dits habitants, vous ne devez permettre aucune juridiction venant du siège de Rome, ni aucune juridiction étrangère quelconque dans la province et sous votre gouvernement. »

. . . .

« En vue d'y établir l'Eglise d'Angleterre et dans l'espérance d'engager les habitants à embrasser la religion protestante et d'y faire élever les enfants, qu'il soit reconnu que notre intention, quand la province sera divisée en townships, districts et paroisses, d'encourager autant que possible l'érection d'Eglises protestantes dans les dits townships, districts et paroisses, et d'y adjoindre tel terrain ou glèbe affectés au maintien des ministres protestants et des institutions. Vous êtes prié, en outre, de m'informer de toutes sortes de moyens par lesquels la religion protestante peut être encouragée et soutenue dans notre province, sous votre gouvernement. »

Notons qu'il n'y a pas un seul mot concernant des privilèges spéciaux accordés au clergé catholique et que pour éviter tout malentendu sur ce dit point, le roi d'Angleterre a introduit cette phrase : « Autant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne. » Pour empêcher toute équivoque, les représentants de Leurs Majestés insèrent cette phrase : « Le roi de France cède le dit Canada et ses dépendances *sans restriction.* » Enfin, les lois anglaises devront faire

règle dans la province de Québec. Le clergé n'a donc plus le droit d'exiger les dîmes; aucune intervention de Rome n'est permise et on ne cache pas le dessein d'établir l'Eglise d'Angleterre.

Eh bien, malgré la clarté des textes, on est arrivé à persuader au peuple que le traité de Paris assurait au clergé catholique tous les privilèges dont il jouit de nos jours. On le répète avec une telle assurance que les personnes qui ignorent les textes se laissent gagner et on arrive à trouver légitimes les prétentions actuelles qui pourtant ne reposent que sur une tradition faussée.

En mai 1774, le gouvernement britannique, et sans préavis, plaça devant la Chambre des lords un bill pourvoyant à la meilleure administration de la province de Québec. Il proposait la restriction des lois françaises et des privilèges accordés au clergé. Il y eut de longs débats, au cours desquels Pitt quitta son lit pour venir protester, alléguant que cette mesure ébranlerait l'affection des sujets du roi, soit qu'ils vécussent en Angleterre, soit qu'ils fussent établis outre mer.

Le gouvernement déclara alors que les sujets catholiques de Sa Majesté pourraient en toute liberté exercer leur culte; que c'était la volonté du roi, et que le clergé de la dite religion pourrait recevoir les dus accoutumés et en jouir, mais de telles personnes seulement qui professent la religion catholique. Il était aussi stipulé que la dite Eglise aurait le droit de posséder (les ordres et les communautés religieuses excepté), en bonne et due forme, conformément aux règles de la couronne et du parlement de la Grande-

Bretagne, et que, dans les cas contestés, on aurait recours aux lois du Canada.

Là-dessus, un jurisconsulte autorisé remarque : 1° qu'un traité ne peut être abrogé qu'avec le consentement des parties ; 2° que le gouvernement qui passe un bill peut l'amender ou l'annuler ; 3° que le parlement du Dominion est compétent pour décider la question quand il le jugera à propos. Si le consentement de la France était nécessaire pour enlever à l'Eglise de Rome tous ses privilèges, ce qui la mettrait sur le même pied que toutes les autres communautés religieuses, il est bien évident que dans les circonstances actuelles, le gouvernement de la République française l'accorderait immédiatement.

* * *

On a accusé les protestants d'avoir trahi leur patrie. C'est la calomnie la plus noire et l'injustice la plus criante. Jamais ils ne l'ont oubliée. Malgré les horreurs de la Tour de Constance, les massacres de la Saint-Barthélemy, les bûchers et les confiscations, ils restaient attachés à la France et ils entretenaient avec ceux qui étaient restés au foyer des rapports à la fois les plus fraternels et les plus touchants. Ces rapports étaient tels qu'ils ravivaient le sentiment religieux, encourageaient à la fidélité chrétienne et devenaient pour tous comme un sel puissant qui la gardait de la corruption.

Bien plus, quand ils n'étaient pas persécutés comme au Canada, ils créaient dans l'exil où on les avait accueillis comme des frères, des fondations pour l'entretien des églises et des collèges et ainsi ils ren-

daient à la patrie ingrate qui les avait repoussés le bien pour le mal ; ce qui était l'enseignement de leur Maître. Que n'a-t-on envoyé au Canada quelques-uns de ces pasteurs qui fortifiaient les exilés ; on y avait un si grand besoin de direction spirituelle !

Si j'osais faire quelque reproche, mais comment l'oserai-je ? — placés dans les mêmes conditions nous eussions peut-être agi de la même manière, — ce serait pour exprimer le regret que les exilés aient trop vite subi l'influence du milieu dans lequel ils vécurent.

Services chèrement payés.

Nous arrivons maintenant à une époque de transition. Le drapeau britannique flotte sur tous les forts qui s'échelonnent sur les rives du Mississipi, des Grands-Lacs et du Saint-Laurent. Que fait alors le clergé ? Confiant dans l'influence qu'il s'est acquise, fort de l'autorité dont il dispose, il engage la foi de tous sans les consulter et promet leur soumission ; c'est alors qu'il reçoit pour payement de ses services, la garantie des vieux privilèges que lui avait accordés la couronne de France.

Henri IV avait dit dans un moment de détresse morale : « Paris vaut bien une messe. » Le clergé canadien absolument maître de la situation estime que la perception des dîmes et l'accord des privilèges qu'il désirait si ardemment, valaient bien son humiliation et sa soumission.

Nous le demandons, où étaient les traîtres à la patrie et les lâches dans ces heures troublées ? Sûrement ils n'étaient pas dans les rangs protestants.

Les faveurs et les privilèges accordés aux vaincus créèrent de bien vifs mécontentements dans les colonies anglaises du sud surtout chez les protestants français qui se souvenaient. Mais il y avait entre les habitants de la Nouvelle-Angleterre et ceux de la Nouvelle-France des sentiments de rivalité ; les premiers reprochaient à la mère-patrie les concessions trop avantageuses faites à des étrangers. Fiers des conditions honorables de la capitulation, les Anglais se réjouissaient, mais les protestants anglais ou français voyaient avec peine les concessions qui avaient payé cette victoire.

Aujourd'hui, alors que le recul permet de mieux juger des faits, de sincères catholiques s'unissent aux protestants pour regretter que le gouvernement britannique se soit montré trop complaisant et que pour avoir la paix il ait compromis, par ses faveurs accordées aux ordres religieux, le libre développement du Canada.

En 1763, après le Traité de Paris, le peuple se vit bientôt seul pour traiter avec les vainqueurs. De cette aristocratie du passé qui aurait pu prendre une part active dans les affaires publiques, il ne restait plus que quelques seigneurs ruinés. Seul le clergé avait assez d'instruction pour diriger le peuple, ce qui était fort grave si on se souvient que le pays était alors en état de formation. Bien inspiré, le clergé eût pu rendre des services, mais il n'y songea même pas. Certes, il fit de grandes constructions, mais ce n'était pas des écoles. Ces dernières n'ont pas le privilège de provoquer l'enthousiasme des prêtres quand ils

sont les maîtres. Tout leur travail ne fut pas inutile, ils ont certainement rendu quelques services, mais c'est exagérer que de dire avec Benjamin Sult que sans le dévouement du clergé, le Canada eût partagé le sort de la Pologne et de l'Irlande.

Peu à peu les esprits se calmaient. Mais de réformes sociales et politiques, point. Les protestants souffrent beaucoup d'un tel état de choses.

L'acte dit de Québec de 1774 ne vint pas mettre le moindre adoucissement à leurs douloureuses préoccupations. Les Anglais avaient apporté une forme de gouvernement représentatif, mais ils n'avaient pas encore osé l'établir, car on se regardait avec défiance, il fallait user de prudence. Ce délai était funeste, aussi l'acte de Québec accordait-il aux catholiques à peu près tout ce qu'ils désiraient. On comprend que les commerçants anglais et français ne s'en soient pas montrés très satisfaits. Il aurait fallu une protestation énergique, mais il fallait aller au plus pressé et de Boston arrivaient au Canada de sinistres bruits de guerre.

Il n'entre pas dans le plan de notre travail d'étudier les causes de la Révolution américaine. Mais il paraît bien évident que si l'Angleterre eût suivi les directions de Franklin et celles des représentants de la Nouvelle-Angleterre, si elle eût montré moins de partialité dans les actes de 1763 et de 1774, elle eût très probablement conservé son bel empire colonial au Nouveau-Monde et qu'aujourd'hui on verrait flotter son drapeau sur toute l'Amérique du Nord. Belle occasion manquée, qui aurait attiré à l'Angleterre la sympathie des protestants français alors répandus

sur tout le Nouveau-Monde. Son refus lui aliéna leur concours et ils firent cause commune avec les révoltés de la Nouvelle-Angleterre.

Première assemblée législative.

Le Conseil législatif se réunit pour la première fois le 17 octobre 1775. Au nombre des conseillers, un seul protestant : Conrad Gugy.

Il arrive que les hommes fortement doués éclairent et instruisent le peuple, créant ainsi l'opinion publique. Malheureusement, il est aussi des cas où ces mêmes hommes la faussent. Dans cette assemblée, le peuple trouva des représentants dignes de confiance, capables d'exprimer ses désirs et il leur fit crédit.

Comme parti, le protestantisme français ne pouvait pas avoir une grande influence dans les débats qui allaient se produire, mais l'esprit qu'il représentait allait pourtant s'y manifester dans la personne de l'un de ses représentants. Du Calvet, commerçant très influent de Montréal, propriétaire d'une seigneurie située sur les bords de la rivière de Chambly, juge de paix, et de plus, dit l'historien Laterrière, honnête homme, sévère et juste calviniste. Accusé d'avoir fomenté des troubles, il fut condamné à la prison, ainsi que plusieurs de ses amis.

Mis en liberté le 2 mai 1782, il passa en Angleterre où il publia son fameux *Libre Appel à la justice de l'Etat.*

Ce document fut abondamment répandu dans le pays. Il vaut la peine d'être reproduit dans ses grandes lignes.

Il proposait l'établissement d'un gouvernement constitutionnel et il en indiquait les bases :

1° Conservation des lois civiles françaises ;

2° Loi de l'« Habeas Corpus » ;

3° Jugement par délibération d'un jury ;

4° Inamovibilité des conseillers législatifs et des juges sauf forfaiture ;

5° Gouverneur responsable devant les lois de la province ;

6° Chambre d'assemblée élective ;

7° Nomination de six députés pour représenter le Canada dans le parlement anglais ;

8° Liberté de conscience. Personne ne devra être privé de ses droits politiques pour cause de religion;

9° Réforme de la judicature par le rétablissement d'un Conseil supérieur;

10° Etablissement militaire. Création d'un régiment canadien formé de deux bataillons ;

11° Liberté de la presse ;

12° Collèges pour l'instruction de la jeunesse· Ecoles publiques dans les paroisses;

13° Naturalisation des Canadiens dans l'étendue de l'Empire britannique.

Cette constitution, dit Garneau, était plus complète que celle qui nous fut donnée en 1791.

Sur l'article du gouverneur, il va plus loin que les partisans d'un ministère responsable, car il renferme dans sa prescription un fonctionnaire qui jusqu'à aujourd'hui a toujours relevé des autorités de l'Empire.

La représentation canadienne au Parlement anglais est une question agitée encore aujourd'hui.

On trouve dans le livre de Du Calvet, les principes d'une monarchie constitutionnelle contrôlée par la volonté du peuple. Ce à quoi aucun membre du clergé catholique, aucun homme d'Etat n'avait encore songé, encore moins proposé, un simple citoyen protestant le demande et il a la satisfaction de voir la plupart des réformes qu'il a suggérées figurer dans la constitution de 1791.

On a vu au commencement la politique se mêlant des questions religieuses. Arrêtons-nous maintenant pour examiner l'action religieuse pénétrant la politique.

Il y a en effet dans cette ébauche de constitution, toute une inspiration de l'esprit démocratique qu'avait ravivé la Réforme calviniste. Partout on lisait et commentait le livre de Du Calvet. Chose singulière pourtant, la seule chose qu'il omit, est celle qui devait provoquer les plus vives et les plus acrimonieuses discussions : la conservation de la langue française et son admission comme langue nationale et parlementaire.

Le parlement s'ouvrit le 17 décembre 1792. Nous n'avons aucun moyen de nous assurer des convictions religieuses des députés canadiens français, mais nous savons que les descendants de quelques-uns d'entre eux s'honorent de leur origine protestante huguenote. Il convient de citer tout spécialement les De Boucherville et les Boisseau. A ces noms on pourrait en ajouter un grand nombre d'autres si les archives n'avaient été soigneusement revues, corrigées et... diminuées.

Dans cette assemblée législative, un homme super-

bement doué comme orateur, Joseph Papineau se plaça dès l'ouverture au-dessus de ses collègues du parlement. Nous avons appris tout récemment ses origines huguenotes. Son grand-père, Samuel Papineau, quitta la petite ville de Montaigu en Poitou (France) pour venir au Canada en 1670. En 1750 le ciel lui donnait un fils. C'était Joseph Papineau l'orateur et le député dont nous nous entretenons. Il devait donner au Canada son fils Louis-Joseph.

Pendant l'occupation américaine de 1795, il expose sa vie en compagnie de Lamothe, pour transmettre des dépêches au gouverneur Carleton, qui était enfermé dans Québec. Après cette action d'éclat, tous deux s'enrôlent pour défendre la ville. Plus tard, il engagea ses compatriotes à signer une requête, par laquelle ils demandaient au gouvernement impérial deux choses fort importantes : chambre élective et droits égaux pour tous.

C'est dans la lutte qui suivit que Papineau révéla ses qualités oratoires et gagna par elles la confiance du peuple qui l'envoya à l'assemblée législative en 1791. C'est dans les débats de cette législature qu'il s'imposa par la vigueur de sa logique, autant que par la chaleur de son débit et mérita le titre de puissant politicien. Ses discours, dit L.-O. David, électrisaient la chambre ; on se communiquait ses paroles qui relevaient le courage et fortifiaient le patriotisme dans les cœurs. C'était le premier orateur des deux chambres ; l'homme le plus populaire de son temps, estimé même de ceux qu'il combattait.

« En 1804 il acquit la seigneurie de la « petite nation » et voulut y prendre sa retraite. C'est là que le parti

libéral alla le chercher pour porter aux membres de la chambre, le secours de son éloquence et de son patriotisme ».

L'élection d'un président ou orateur souleva la question brûlante de la langue française, question qui a fait pendant tout un demi siècle le sujet d'interminables débats parlementaires. Le parti anglais ayant proposé la suppression de cette langue dans les débats parlementaires, on fit de cette affaire une des plus importantes de la session. C'était en effet chose grave, car supprimer cette langue sans plus ample information, c'était condamner les Canadiens français à renoncer à leur nationalité; c'était aussi les obliger à renoncer à une langue qui leur était infiniment chère.

Il n'est pas sans intérêt de connaître quelques-uns des arguments que le parti canadien faisait valoir, bien que le parti clérical ait consenti, par une incompréhensible contradiction, à cette suppression. Ce sera l'honneur du parti libéral d'avoir protesté et d'avoir mis tout en jeu pour empêcher ce déni de justice et consacrer le français comme langue officielle au parlement et devant les tribunaux.

Dans une allocution vive autant que magistrale, Pierre-Louis Panet, plein du souvenir des concessions qui avaient été faites au clergé, conclut que les Canadiens doivent se préparer à adopter la langue anglaise; qu'il est désirable que le président puisse s'exprimer dans les deux langues, afin qu'il puisse se passer d'interprête quand il a à s'entretenir avec le représentant de Sa Majesté.

Un autre orateur observe que le roi d'Angleterre parle toutes les langues et qu'il fait des traités avec

toutes les nations, car les dits traités sont écrits dans la langue de ces nations, aussi bien que dans celle de l'Angleterre.

Joseph Papineau disait : « Est-ce parce que le Canada fait partie de l'Empire britannique? Est-ce parce que les Canadiens ne parlent pas la langue des habitants des bords de la Tamise, qu'ils doivent perdre leurs droits? »

De Lobinière, un descendant des huguenots ajouta: « Aussi équitables envers les autres que nous espérons qu'on le sera envers nous, nous ne voulons pas que notre langue prenne la place de celle des autres sujets de Sa Majesté. Nous demandons que l'une et l'autre soient permises. »

Une année auparavant, à Londres, Lord Granville s'était nettement exprimé sur la question : « On a appelé préjugé, avait-il dit, l'attachement des Canadiens à leurs coutumes, à leurs lois et à leurs usages qu'ils préfèrent à ceux des Anglais. Je crois que cet attachement mérite un autre nom que celui de préjugé. Selon moi il est fondé sur la raison et sur quelque chose de plus élevé encore que la raison, il est fondé sur les plus nobles sentiments du cœur humain. »

L'esprit protestant, qui avait peut-être gardé rancune de la bonne entente politique de l'Angleterre avec le clergé, l'emporta sur le parti anglais s'appuyant sur les cléricaux.

Les lumières que les Papineau, Bédard, de Lobinière et Panet apportèrent sur la question si vivement débattue surprirent et étonnèrent leurs adversaires.

Les écrivains du temps disent : De tous les hommes qui brillaient alors dans l'enceinte parlementaire

et sur les « hustings », le plus nouveau, le plus admiré et le plus étonnant, c'était le jeune Louis-Joseph Papineau né le 7 octobre 1786. Elu par le comté de Chambly en 1809, il arrivait à la Chambre précédé d'une réputation de grand orateur et de savant. Son père ne tarda pas à s'effacer devant lui, sentant bien que la cause nationale avait trouvé son défenseur. De haute taille, d'un port majestueux, toute sa personne attirait l'attention et commandait le respect. Ses manières affables, son geste engageant, sa conversation polie et soutenue, enjouée et douce faisaient de Papineau l'idole de son entourage. Habile à la façon des orateurs de talent, il s'animait devant son auditoire. On voyait passer sur son visage l'émotion qui l'inspirait. On sentait dans sa voix et dans ses moindres gestes la conviction qu'il voulait faire partager. Tout vibrait en lui et il suffisait qu'il se montrât pour que l'enthousiasme s'emparât du cœur de tous. Tel était l'homme qui devait jouer un rôle si marquant dans la colonie, l'homme qui, sans s'être attaché officiellement à aucune Eglise, chérissait les traditions d'un passé glorieux et ne cachait à personne ses origines huguenotes. Nous croyons qu'il a vécu et est mort fidèle à la foi protestante, car il a toujours refusé le ministère d'un prêtre. Il se confiait pour le salut de son âme dans les promesses que la Réforme avait tirées de l'oubli et qui étaient celles qu'on avait proclamées aux temps apostoliques. »

* * *

En 1810, au Canada, on suivait avec intérêt les différentes péripéties du drame qui se déroulait en

Europe. On était de cœur avec Napoléon; on se réjouissait des succès qu'il remportait grâce à la bravoure de la Grande Armée. L'Europe était découragée; seule, l'Angleterre debout attendait pour se mesurer avec l'Invincible. C'est dans ces circonstances que l'attaque lui vint de deux côtés à la fois : la France et les Etats-Unis lui ayant déclaré la guerre presque en même temps, l'une l'attaquant dans les plaines de Waterloo, l'autre dans le bassin de Chautagay, grands et petits théâtres.

Girouard, parlant de la guerre de 1812 a écrit dans un journal et avec une ironie qu'il ne déguise pas le moins du monde: « Les officiers et les soldats protestants français ne prirent qu'une part insignifiante et douteuse contre les Etats-Unis que combattirent les troupes canadiennes ». Cette accusation qui ne repose sur aucune donnée sérieuse, ne doit être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Mais en admettant que la chose pût être prouvée n'avaient-ils pas de bien sérieuses raisons, ces protestants qu'on accuse de n'avoir pour l'Angleterre qui les avait sacrifiés qu'une sympathie un peu refroidie? Pouvaient-ils oublier qu'ils allaient avoir à combattre contre des alliés de la France, qui n'avait pas cessé d'être leur patrie, bien qu'elle les eût fait beaucoup souffrir? Et puis, tout ce qu'ils avaient vu tout ce qu'on leur avait fait, n'était pas de nature à réchauffer un enthousiasme que ne commandait pas l'idée de servir les intérêts du clergé en repoussant les Américains.

D'ailleurs, en dépit des dires sarcastiques de Benjamin Sult on n'a pas encore établi que ce retard dont on accuse les protestants, ne fit pas partie des plans

stratégiques de Sir W. Provost et de M. de Watteville. Ce qui est vrai, c'est qu'il suffit de quelques centaines de voltigeurs canadiens habilement conduits par le colonel de Salisbury, pour mettre les Américains en déroute si bien que les protestants qui se préparaient à intervenir n'eurent pas à partager la gloire de leurs compatriotes catholiques. Les voltigeurs revinrent couverts de gloire et MM. les curés ne cachèrent pas leur joie; on allait bientôt s'en apercevoir.

La paix rétablie, chacun étant rentré dans ses foyers, on recommença les luttes d'autrefois; elles devaient aboutir à une prise d'armes et pendant vingt-cinq années assombrir l'horizon, sans profit pour personne, car les partis revenaient sans cesse à leurs premières positions.

Il y avait en effet trois partis qui se disputaient la prépondérance. Tout d'abord, les fonctionnaires, qu'on appelait assez dédaigneusement les bureaucrates; ils tenaient essentiellement à garder leurs situations. Ensuite, les commerçants, que la guerre ou les troubles politiques n'enrichissaient pas, et enfin le clergé, qui ne pouvait pas supporter l'idée qu'on puisse le soumettre au droit commun.

*
* *

C'est alors qu'on reprit les idées de Du Calvet, surtout en ce qui concernait l'organisation gouvernementale; on demandait un gouvernement représentatif qui pût contrôler les finances du pays.

Papineau fit de cette idée le drapeau de son parti, et il ajouta à son programme l'abolition de la dîme.

Pour conduire la campagne, il s'entoura d'hommes sur lesquels il pouvait compter, amis politiques et partisans de la liberté de conscience : Mc Kenzie, Brown dans le Haut-Canada, Neilson de Saint-Denis et le docteur Cote de la Colle. C'était à peu près ce qu'il y avait de mieux dans le pays, — ses forces vives ; — tous ces collaborateurs ne partageaient pas entièrement les idées du chef, mais ils comprenaient son programme et travaillaient à le faire aboutir.

Lord Gosford parlant de Papineau écrivait : « Entre lui et moi, je ne crois pas qu'il y ait grande différence, si toutefois il en existe, sur l'ensemble de nos vues et sur l'avenir du Canada.... Je regrette qu'il ne soit pas demeuré à Québec, quels chagrins et quelles peines n'eût-il pas évités ! Je me rappelle, avec beaucoup de satisfaction, la causerie que j'ai eue avec Papineau, il manifesta alors des sentiments et des opinions si hautement honorables qui révélaient la noblesse et la pureté de son grand cœur. »

Nous ne voulons pas nous faire le défenseur des révolutionnaires, et pourtant on est obligé de reconnaître que dans cette douloureuse agitation, s'il y a eu quelqu'un de désintéressé, c'est bien Papineau. Les bureaucrates défendaient leurs places, les commerçants leurs intérêts, lui seul était inspiré par l'amour de son pays ; il défendait la cause nationale ; il avait hérité de ses ancêtres poitevins les principes qui inspiraient sa conduite et dont chacun aujourd'hui reconnaît la valeur.

Né sujet britannique, Papineau demandait à être gouverné par la constitution qui régissait la mère patrie, il voulait que la colonie eût enfin le droit

de disposer de ses fonds, comme cela se pratiquait en Angleterre. Il avait appris au foyer que la véritable autorité réside dans le peuple et que celui-ci peut déléguer son pouvoir à un président ou à un souverain. En Angleterre on ne comprit pas la légitimité de tels désirs ; on s'exagéra la portée de ce mouvement et on feignit d'y voir une reproduction des guerres vendéennes.

Pourtant, dans la pensée de ses promoteurs, il n'entrait rien de révolutionnaire ; ils étaient parfaitement décidés à se tenir dans la légalité, n'élevant la voix que pour réclamer en faveur du droit. Ce qui prouve les bonnes intentions de ces patriotes, c'est qu'ils n'avaient rien organisé en vue d'une résistance quelconque. Ils ne s'étaient pas dit : Où allons-nous ? mais : Que nous est-il dû ?

Ce qu'ils demandaient alors, nous l'avons aujourd'hui, mais quels sont ceux qui, pour rendre l'honneur à qui est dû l'honneur, sont disposés à en remercier l'esprit de la Réforme ? Et parmi nous, que de protestants inconscients qui refusent de l'admettre, qui préfèrent appartenir à la libre pensée ? — frêle rempart qui abrite bien des timides et derrière lequel Rome, qui ne regarde pas de très près, veut reconnaître des siens ! —

Après les désastres de Saint-Charles, de Saint-Denis et de Saint-Eustache, les patriotes vaincus regagnèrent leurs foyers à travers champs. Et pendant qu'on élevait des gibets pour châtier les chefs, qu'on entassait les troupes dans les prisons, les mandements épiscopaux frappaient d'anathèmes les malheureux vaincus, et les curés, tranquilles au fond de leurs

presbytères où ils vivaient royalement, se réjouissaient d'avoir vu l'esprit protestant enfin écrasé. Joies nées de l'ignorance, les hommes meurent, mais les idées justes qu'ils ont semées demeurent. On n'arrête pas à coups de fusil la vérité en marche !

Ces idées et ces principes, qu'on croyait bien avoir pour toujours chassés du Canada, allaient de nouveau revivre et cette fois débarrassés de tout alliage politique, afin que rien n'en pût voiler la grandeur. Pendant que les patriotes souffraient, des chrétiens présentaient à Dieu la cause qui leur était si chère et fortifiés par une foi qui leur donnait des visions, au delà des tombeaux, derrière les grilles des prisons, ils apercevaient le visage du Maître du monde et à ses pieds un grand nombre de Joseph d'Arimathée, prêts à tous les sacrifices, parce que patriotes et chrétiens, timides Nicodème, pieuses femmes pleurant sur la patrie en deuil et profondément découragées, moqueurs sans honte qui, comme leur devanciers devant le tombeau de Lazare, disaient : « Rien à faire, il sent déjà ! » Mais une fois encore, l'Ami de Marie et de Marthe réconforta les cœurs en leur donnant l'assurance que la mort n'avait pas fait son œuvre ; qu'il fallait enlever des bandelettes pour donner plus de liberté et que, la liberté une fois acquise, il y aurait activité possible et vie abondante. Héritiers de ces visionnaires, levons-nous, non pour entreprendre les luttes fratricides du passé, mais pour faire revivre l'esprit d'indépendance qui les inspira. Pour faire vivre surtout l'Esprit de Christ, la foi huguenote qui libère les âmes, la foi au Christ des Evangiles qui les affranchit.

* * *

Nous pouvons facilement concevoir ce que serait devenu le Canada si on avait permis aux protestants d'y prendre pied et de s'y établir définitivement, et on a vu combien ils y tenaient. Ils auraient fait revivre les nobles traditions qu'ils avaient emportées avec eux et le Canada aurait été vraiment une Nouvelle-France, une France régénérée, sans les affres de la Révolution, libre sans les meurtres de la Terreur. Nous en avons assez dit pour expliquer pourquoi après tant d'espérances déçues, oubliés sur la terre étrangère, ignorés quand ils auraient pu se rendre utiles, sans pasteurs et sans écoles, sans moyen d'assurer la moindre instruction religieuse, les plus fidèles ont cherché une patrie qui leur fut plus hospitalière, pourquoi ceux qui restèrent subirent l'influence du milieu malsain dans lequel ils avaient cru qu'il leur serait possible de vivre et n'ont laissé des luttes qu'ils ont certainement soutenues avant de se rendre que de bien fugitives traces, car l'esprit protestant français n'est plus qu'un bien vague et bien lointain souvenir. Ce qui précède est, croyons-nous, une réponse suffisante et une rectification des accusations portées contre les huguenots par M. Emile Salone dans un chapitre de ses *Etudes sur l'origine de la Nation canadienne* intitulé « La colonisation de la Nouvelle-France » ; l'auteur y affirme que si les huguenots ne se sont pas emparés du Canada, ils n'ont qu'eux-mêmes à blâmer.

M. Salone justifie Richelieu d'avoir interdit aux huguenots d'aller s'établir au Canada. Et comment le

fait-il ? En mentionnant le rôle criminel de quelques-uns d'entre eux lors de l'invasion des Kirke.

Mais par malheur pour M. Salone, les dates s'opposent à cette explication comme l'a très bien démontré M. Hauser dans un article où nous puisons nos remarques. Le projet de la Compagnie des Cent-associés, qui les exclut, date de 1626 ; les articles qui la créent sont du 29 avril 1627 (l'édit de mai 1628 ne fait que les reproduire) et l'affaire Kirke est du printemps de 1628. Si cette affaire « vient à point » pour justifier les inquiétudes de Richelieu, elle les justifie après coup.

CHAPITRE III

Le milieu où se formèrent les premiers missionnaires.

Le dix-neuvième siècle venait de naître. Le vent était aux missions. La Société biblique britannique et étrangère s'organisait ; elle avait déjà commencé ses travaux de traduction, de publication et de diffusion des Saintes Ecritures, alors si rares, l'Eglise méthodiste, sortie de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, s'organisait pour le travail. L'Eglise presbytérienne se réveillait et Dieu voulut que, dans ce renouveau de vie, il y eut des âmes qui se souvinssent du Canada auquel on décida de porter une seconde fois l'Evangile. C'est de la Suisse que vinrent les premiers secours.

Qu'on nous permette maintenant un petit voyage en Suisse où se produisait alors un grand mouvement religieux qu'il nous faut étudier sommairement, car c'est lui qui prépara les hommes que l'Esprit de Dieu allait diriger sur notre pays. Pour quelques-uns, cela pourra paraître un hors-d'œuvre qu'on aurait pu éviter, mais après réflexion, nous avons cru

que, même s'il y avait hors-d'œuvre, il était nécessaire, puisque, bien compris, ce mouvement éclairerait d'un jour puissant les débuts de nos missions canadiennes françaises. Et puis, qu'on nous pardonne un peu d'égoïsme ; il nous a été si doux de réveiller des souvenirs et de témoigner en même temps notre reconnaissance à la Suisse protestante évangélique, d'où nous est venu, dans notre langue, le message de Dieu.

C'est dans le temps des grandes agitations à l'heure où se posent de grandes questions religieuses que le Seigneur assigne à ceux qu'il a choisis le travail et le champ qu'il leur destine. C'est quand l'Eglise est sur le point de disparaître qu'il lui envoie les hommes dont elle a besoin, pour lui faire reprendre vie et continuer à rendre témoignage. L'Eglise de Genève passait alors par une crise à la fois dogmatique et ecclésiastique ; ses sœurs des cantons de Vaud et de Neuchâtel s'en attristaient et priaient pour que vînt la délivrance.

En 1856, Gaberel disait dans une conférence : « Rousseau a écrit quelque part qu'il suffit d'assister à un lever de soleil pour se convaincre de l'existence de Dieu.... » Voltaire qui ne manquait jamais une occasion de confondre son rival dans le monde philosophique et littéraire, voulut en faire la preuve. Par une belle nuit, suivi de ses serviteurs, il fit l'ascension de la Dôle, l'un des monts du Jura, et, arrivé sur le sommet, il attendit patiemment que l'astre du jour sortît de l'horizon.

On raconte d'un instituteur qui voulait humilier un élève, lui dit : « Sais-tu ce que fait un âne quand il

voit lever le soleil ? » Un moment embarrassé, l'élève répondit : « Eh ! monsieur, il le laisse faire !... » Voltaire aussi fit de même. Emu, il tomba à genoux et s'écria : « Grand Dieu, je vous reconnais dans vos œuvres, mais quant à votre fils, je ne le connais pas. » Le soleil se leva et illumina le monde, malgré les réserves du bourgeois de Ferney. Ce génie que l'Europe courtisait et dont chacun redoutait la plume fine et railleuse, ce génie qui faisait rire et aussitôt après provoquait les plus violentes colères, se sentit bien petit devant l'immensité des œuvres de Dieu. Une fois de plus, le monde allait apprendre que nul ne connaît le Père que le Fils et nul ne connaît le Fils que le Père et ceux à qui il l'aura révélé.

La Faculté de théologie et la Vénérable Compagnie des pasteurs avait peut-être inconsciemment subi l'influence de leur redoutable voisin et, au sein de ces deux organisations, professeurs et pasteurs avaient cessé de considérer Jésus comme « le Fils unique de Dieu .» Il n'était plus qu'un « être divin » dont la vie exemplaire pouvait encore servir d'inspiration à nos vies, mais ce n'était plus le Sauveur, le Médiateur donné du Père.... Et l'Eglise nourrie de ces doctrines décevantes se mourait.

Mais le Seigneur, qui avait pour cette Eglise des vuès bien spéciales, veillait ; il allait provoquer dans son sein un réveil religieux et, comme aux jours de Calvin, l'Eglise de Genève porterait au loin la lumière qui sauve.

Au milieu du dix-huitième siècle, le comte Zinzendorf avait organisé la Société des frères Moraves dans le pays même où la voix de Jean Huss avait

proclamé l'Evangile. Il vint à Genève, accompagné d'une cinquantaine de ses amis, au moyen desquels il organisa de magnifiques chœurs qui firent de nouveau prendre goût à la musique sacrée, dont on s'était lassé et qui a souvent manqué aux Eglises issues de la Réforme. Pendant trois mois Zinzendorf tint des réunions et elles furent pour la foi des Genevois comme le levain qui travaille au milieu de la pâte.

Dans la Vénérable Compagnie, tous les pasteurs n'avaient pas déserté le Christ des Evangiles, et parfois ils élevaient la voix pour rendre témoignage en sa faveur. Gaussen signale à notre attention spéciale son collègue Cellérier « dont la prédication, dit-il, a été un immense bienfait pour Genève qu'il aimait tant. » Il convient de citer encore Peschier, pasteur de Cologny; il eut une influence moins profonde que Cellérier, mais il a laissé des souvenirs durables. Parmi les hommes qui nageaient entre deux eaux, nous trouvons Duby qui pendant la révolution avait fait un voyage en Amérique et en avait rapporté des impressions si vives que ce sont elles, sans doute, que Dieu a ravivées pour faire de Duby le pasteur des jeunes gens, ce qui aida beaucoup au réveil, car Duby, étant professeur, influençait les étudiants. Ces derniers étaient d'autant plus faciles à atteindre qu'un grand nombre étaient reçus dans des familles amenées à Christ par des communautés moraves.

C'est ainsi que l'on vit se former peu à peu un cercle de jeunes gens que Dieu avait fortement doués. Dans bien des cas, les situations révèlent les hommes. C'est ce qui se produisit aux heures du Réveil; des timides devinrent des géants et furent, entre les mains

de Dieu, de puissants instruments de salut. Citons quelques noms : Ami Bost, poète et musicien, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi un théologien de mérite. Henri L.-Empeytaz, Henri-H. Pyt, Frédéric Monod, Guers, L'Huillier, Gaussen, César Malan, le poète lyrique du Réveil ; et plus tard, Merle d'Aubigné, l'orateur goûté. Ces jeunes gens reçurent de précieux encouragements de M. de Mettetal de Montmirail et du pasteur Moulinié, chez qui ils se réunissaient quelquefois. Poussés par le besoin de s'employer à l'avancement du règne de Dieu, ils employaient leurs loisirs à visiter les pauvres qu'ils secouraient moralement et spirituellement avec l'aide de quelques chrétiens généreux. La Vénérable Compagnie prit ombrage de ces manifestations d'un zèle qui était une nouveauté et dont elle redoutait les conséquences. Un écrit d'Empeytaz, publié à Baden, mit le feu aux poudres. Il reprochait aux membres de la Vénérable Compagnie et à quelques-uns des professeers de la Faculté d'avoir perdu la foi en la divinité du Christ et demandait qu'on lui expliquât si ce dogme qu'on tentait de rejeter dans l'ombre était contraire aux données des Ecritures. Est-il indifférent, disait-il, au bien spirituel de l'Eglise? C'était une déclaration de guerre en règle ; la lutte allait se poursuivre de part et d'autre. Un homme poussé par l'Esprit de Dieu allait, je ne dis pas entrer en scène, mais s'entourer de quelques jeunes, désireux de s'instruire dans la vérité. Cet homme venait du nord, il se nommait Robert Haldane.

Robert et James Haldane, Gaussen, Empeytaz, Ami Bost, Guers. César Malan, Merle d'Aubigné. (1816)

Les deux frères Haldane, Robert et James, appartenaient à une riche famille d'Ecosse. Tous deux se rattachaient à ce qu'on appelait alors le parti des modérés; ils furent visités par l'Esprit de Christ et sortirent de l'inertie spirituelle dans laquelle ils avaient vécu. C'est alors que James entreprit, dans plusieurs parties de l'Ecosse, une série de tournées missionnaires, prêchant tantôt dans des salles publiques, tantôt sur la place du marché ou au coin d'une rue.

Ce renouveau n'était que la continuation de l'œuvre si vivante et si puissante de Wesley et de Whitefield. « Notre but, disait James, est d'engager nos frères à fuir la colère à venir, et à cesser de se reposer sur les fausses sécurités d'une simple confession de foi. » Il faisait ressortir pour chacun la nécessité d'une conversion personnelle, ce qui était en opposition avec la vague et indécise religiosité d'une religion qui n'était au fond que du formalisme.

Les frères Haldane ne voulaient pas organiser une secte nouvelle, ni étendre l'influence d'aucune association sectaire. Ils voulaient répandre la connaissance de l'Evangile de la grâce et mettre Christ au premier plan. Ils voulaient avant tout combler les lacunes que le Seigneur leur montrait dans son œuvre.

Mais l'opposition que James Haldane rencontra l'obligea à se séparer de l'Eglise; ses amis le suivirent et ce fut pour eux l'occasion d'organiser une communauté congrégationaliste. Ce n'était pas eux,

mais l'intransigeance des autorités établies qui créait le schisme et donnait naissance aux sectes et aux partis.

Ce qui fait le chrétien, aux yeux de ces hommes, ce n'est pas la naissance ni le milieu où l'on s'est formé ; c'est la nouvelle naissance par le Saint-Esprit. C'est cette conviction qui les poussait à évangéliser les multitudes, pour lesquelles le christianisme s'était refroidi ou éteint.

En développant ainsi l'individualisme, on devait toujours plus séparer les âmes réveillées et converties de celles qui ne l'étaient pas, ce qui préparait la séparation de la société religieuse d'avec la société civile et devait amener la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Les deux frères Haldane restèrent cependant très larges sur les questions de discipline et sur l'administration des sacrements ; c'est encore de nos jours un des principes des Eglises congrégationalistes. C'est dans ces dispositions que Robert Haldane arriva à Genève. Selon l'avis qu'il avait reçu à son passage à Paris, il s'adressa à Moulinié ; il y eut entre ces deux hommes un accord complet. Le lendemain, on lui présenta l'étudiant James. A l'exemple d'André, frère de Jacques, il amena son ami Rieu et le présenta à Haldane.

Haldane fit une profonde impression sur ces jeunes gens ; l'ignorance dont ils faisaient preuve, jointe à l'intérêt qu'ils témoignaient pour la vérité, engagea Haldane à leur proposer d'avoir en commun, trois fois par semaine, une lecture de la Bible. Il commença par une exposition de l'épître aux Romains. Frédéric Monod lui servait d'interprète. Les premières réunions

comptaient huit étudiants ; mais ce qu'ils en dirent au dehors éveilla l'attention et créa un désir si vif d'assister à ces entretiens, que de divers côtés on pressa Haldane de recommencer son cours. Ayant cédé, Haldane vit se grouper autour de lui de vingt à trente étudiants en théologie. C'était presque tout l'auditoire. Il est intéressant de lire ce que l'un d'eux, Frédéric Monod, en disait dans un article de journal.

« Lorsque cet homme béni, que j'appelle après Dieu, avec un cœur plein d'amour et de reconnaissance, mon père spirituel, parce qu'il m'a engendré en Jésus-Christ par l'Evangile, lorsque cet homme béni vint à Genève, toutes les circonstances semblaient opposées à sa mission de foi et d'amour. Le champ religieux où il entrait était couvert d'épines et de chardons... Quant à nous, jeunes étudiants, nous étions pour la plupart légers, remplis de pensées mondaines, et plongés dans les jouissances terrestres. Quoique étudiants en théologie, la vraie théologie était une des choses que nous connaissions le moins ; la sainte parole de Dieu était pour nous terre inconnue ; l'unitairianisme, avec sa glaciale influence, était la seule doctrine qui nous fut enseignée par nos professeurs. »

Dans un autre article, Monod fait le tableau des soirées qu'il passait auprès de cet excellent homme :

« Ce qui nous frappa tous, ce fut sa manière solennelle de procéder. Il était évident qu'il s'occupait sérieusement de nos âmes et des âmes que nous aurions à paître dans un prochain avenir. Ces sentiments nous paraissaient nouveaux. Ensuite, la débonnaireté, la patience à toute épreuve avec laquelle il prêtait l'oreille à tous nos sophismes, à nos ignorantes objections, aux essais

que nous faisions pour l'embarrasser par des difficultés de notre invention. Il répondait à tout et à tous, mais ce qui m'étonna et me fit réfléchir plus que tout autre chose, ce fut sa connaissance pratique de l'Ecriture, sa foi implicite à la divine autorité de cette parole dont nos professeurs étaient presque aussi ignorants que nous et qu'ils citaient, bien moins pour en référer à la source unique et infaillible de la vérité religieuse, que pour relever leurs propres enseignements. Nous n'avions jamais rien vu de semblable. Maintenant encore, après un si grand nombre d'années, je me représente cet homme de haute taille, plein de dignité, environné d'étudiants, sa Bible anglaise à la main, maniant la seule arme de la parole, qui est l'épée de l'Esprit, réfutant chaque objection, écartant chaque difficulté, répondant promptement à toutes les questions par des citations variées, au moyen desquelles il abordait et éclairait convenablement les objections, les difficultés et les questions, pour conclure bientôt d'une manière absolument satisfaisante. Il ne perdait jamais son temps à argumenter contre nos prétendus raisonnements ; il montrait immédiatement la Bible avec son doigt, ajoutant ces simples paroles : Regarde ici; comment lis-tu? Cela est écrit ici avec le doigt de Dieu. Il était, au sens complet du mot, une concordance vivante.

» Les premières leçons nous préparèrent à écouter avec une plus grande confiance les enseignements plus didactiques, qui commencèrent bientôt avec une étude sur l'épître aux Romains, que plusieurs d'entre nous n'avaient probablement jamais lue et qu'aucun ne connaissait.

» En suivant régulièrement cette épître, il eut l'occasion de nous mettre sous les yeux un cours presque complet de théologie et de morale chrétiennes.

» Cet enseignement qui, par la bénédiction de Dieu, se fit puissamment sentir, atteignit la conscience et le cœur de plusieurs de ses auditeurs qui, comme moi, font remonter à ce vénérable et fidèle serviteur de Dieu leur première connaissance de la voie du salut, de l'Evangile. J'envisage comme l'un des plus grands privilèges de ma vie, maintenant avancée, d'avoir été son interprète durant presque tout le temps qu'il expliqua cette épître, étant presque le seul qui connût assez bien l'anglais, pour être honoré de cet emploi. Le nom de Robert Haldane est inséparablement uni à l'aurore du réveil évangélique en Suisse et en France. »

A ce témoignage rendu par un homme mûri par l'expérience et favorablement connu dans le monde religieux pour sa piété et la justesse de son jugement, je tiens à en donner un autre qui ne se recommande pas moins à notre conscience, il est de César Malan, docteur en théologie. Voici ce qu'il écrivait peu de temps après le départ de Haldane :

« Cet homme grave et profondément versé dans la connaissance de la sainte Bible, vint séjourner quelques mois à Genève. Je le vis chez un ami ; je lui fis visite le premier, car il était un homme retiré, très modeste et qui ne cherchait ni à se faire connaître ni à se faire écouter. Vous ne pouvez vous faire une idée trop belle de la merveilleuse douceur, de la prudence réservée qui accompagnaient toutes les paroles et toutes les actions de ce vieillard. Son visage était pai-

sible et serein. Il y avait dans son regard une charité si profonde qu'il était impossible, devant lui, de juger, de condamner personne. Jamais il n'a permis que je le fisse. J'étais jeune et animé du premier zèle, presque toujours imprudent et amer. Je parlais avec vivacité de certaines personnes opposées à l'Evangile : « Lais- » sez les personnes, mon ami, me disait mon père dans » la foi ; elles sont sous le jugement de Dieu et nulle- » ment sous le vôtre ; parlez-moi seulement de leurs » erreurs afin de les éviter, et pour vous et pour » d'autres. » Que de fois je l'ai vu pleurer de l'inimitié qui se déclarait déjà contre la parole de Dieu. « Ah ! » s'il fallait, me disait-il, donner mon sang pour ramener » ceux qui s'élèvent contre l'Evangile, je le verserais. » Mais, ajoutait-il, ce n'est pas le sang de l'homme » qu'il faut, c'est celui de Dieu versé sur la croix.... » Habituellement, il attendait que je lui fisse des questions et je n'allais chez lui que pour écouter ses réponses. Souvent, il m'obligeait à me répéter, afin de s'assurer qu'il m'avait bien compris. Que pensez-vous là-dessus ? me disait-il. Alors il me demandait de m'appuyer sur l'Ecriture. C'est ainsi qu'il me convainquait d'ignorance et de faiblesse et quand il me voyait arrêté par mon défaut de connaissance de la Bible, il commençait à établir la vérité en question par des passages si clairs et si formels qu'il était impossible que je ne me rendisse pas à l'évidence. Si l'un des passages ne me paraissait pas concluant, ou que je lui en donnasse un sens inexact, il en produisait aussitôt quatre ou cinq autres qui appuyaient ou expliquaient le premier et mettaient le vrai sens hors de doute. Dans toute cette discussion, il ne disait que

quelques mots ; c'était son index qui parlait ; car à mesure que sa Bible usée, à la lettre, à force d'avoir été lue et relue, s'ouvrait ici ou là, son doigt se posait sur le passage et, pendant que je lisais, lui me fixait comme s'il eût voulu démêler l'impression que l'Epée de l'Esprit faisait sur mon âme... Jamais il ne m'a exposé une seule opinion qui ait pu me faire supposer qu'il ait voulu faire un schisme dans l'Eglise. Il témoignait, et avec justice, une grande horreur pour l'hérésie ; mais je n'ai rien vu chez lui qui annonçât ou fit pressentir des idées étroites ou particulières. »

Autant que nous pouvons en juger par des appréciations d'hommes comme Frédéric Monod et César Malan, Haldane se faisait remarquer par la clarté et la fermeté de sa pensée. Sans avoir beaucoup d'imagination, il était singulièrement doué sous le rapport de la justesse pénétrante de l'esprit. C'est avec une clarté qui s'imposait qu'il expliquait les vérités évangéliques dans leurs rapports réciproques et qu'une longue expérience personnelle avait rendu vivantes pour lui.

Quant à la doctrine, il était calviniste ; il n'en sortait jamais ; dans ces limites, qui lui étaient comme sacrées, il était puissant par la logique et l'analyse, et maniait en maître consommé toutes les ressources de la parole. Il n'exposait pas la vérité comme une opinion personnelle, mais comme la vérité de Dieu lui-même, aussi ne sacrifia-t-il jamais la moindre portion de ce qui, à ses yeux, était réellement la doctrine éternelle de l'Evangile.

C'est cet attachement à la vérité évangélique, ce saint enthousiasme qui l'animait et ce tendre intérêt que lui inspiraient les âmes auxquelles il s'adressait

qui nous expliquent l'influence irrésistible qu'il exerça sur les étudiants. Un monde nouveau se découvrait devant leurs yeux à mesure qu'ils avançaient dans l'exposition de l'épître aux Romains et pénétraient dans le sanctuaire le plus intime de l'Evangile. C'est comme si des écailles leur fussent tombées des yeux, lorsqu'ils voyaient combien simple est le témoignage que la Bible se rend à elle-même et à la nature du Sauveur, à l'état de chute de l'homme et au salut gratuit. A côté de cet univers, jusque-là inconnu pour eux, des pensées divines, le souffle d'une vie toute nouvelle, venait réveiller leur conscience et ranimer leur esprit. Non seulement ils comprenaient ce que signifient les mots de péché et de grâce, mais ils en faisaient encore l'expérience dans leurs propres cœurs.

Ceux d'entre eux qui, comme Pyt, Guers et leurs amis d'un côté, et comme Gaussen et Malan de l'autre, avaient déjà parcouru les précédentes phases du Réveil, entrevirent alors clairement la vérité qu'ils avaient si longtemps cherchée ; leur conscience trouva la paix et leur pensée, portée enfin au centre de l'Evangile, aperçut des détails qui leur avaient été presque étrangers.

Un seul fait suffira pour nous montrer comment la visite de Haldane fut comme le point de départ d'un nouvel état d'esprit dans Genève. C'est ce fait que des hommes comme Pyt, Guers, Rieu, Gaussen, Malan, Frédéric Monod, Bost, Neff, Merle d'Aubigné, — je les mentionne à peu près dans l'ordre où ils prirent part au Réveil, — et bien d'autres, dont les noms sont moins connus, ont tous vu, dans leurs rap-

ports avec Haldane, et chacun d'eux à un degré différent, le début d'une vie nouvelle pour leur âme. Aussi peut-on affirmer que ce serviteur de Dieu fut, non seulement un instrument puissant pour le réveil de ces hommes qui se sont distingués dans le service de Dieu, mais que le Réveil genevois et français dans son ensemble lui doit beaucoup de son allure spéciale. Elle lui est venue de ces hommes dont l'individualité avait été en quelque sorte préparée par les soins et les prières de Robert Haldane, lequel ne se doutait pas le moins du monde qu'il préparait de futurs professeurs, de futurs orateurs et des écrivains de talent.

La tolérance dans le Réveil.

Observons l'esprit de tolérance qui les distingua tous ! Sur la question du baptême, Neff remarque que la différence entre les Baptistes et les non-Baptistes n'est pas de nature à causer une séparation. *Les Baptistes disent qu'il faut sceller par le baptême ceux qui ont reçu la promesse, tandis que les non-Baptistes disent qu'il faut sceller par le baptême ceux qui ont la promesse.* Cette différence suffit-elle pour nous empêcher de nous asseoir à la même table de communion ? Nous ne le croyons pas.

* * *

L'élection faisait souvent le sujet de la prédication des pasteurs. Un de leurs amis, Anderson, négociant à Londres, en séjour à Genève, s'efforça de mitiger le calvinisme du Réveil en leur conseillant de ne pas interposer la doctrine de l'élection divine comme une

barrière entre les pécheurs et la croix du Christ. « Ne prenez pour votre enseignement d'autre modèle que le docteur céleste, disait-il, et inspirons-nous de la largeur avec laquelle il annonçait la bonne nouvelle à Nicodème : Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » A ce propos, Guers remarque que ce conseil fut peut-être le plus utile qui ait jamais été donné.

Du reste la pensée de ces hommes de Dieu n'était pas de se séparer de l'Eglise de la Réforme; ils voulaient en faire revivre les doctrines avec cette différence pourtant que la Réforme à Genève embrassait l'administration civile et religieuse, tandis que les hommes du Réveil se bornaient strictement au domaine religieux et ne faisaient appel qu'à la conscience individuelle. Fidèles à l'enseignement de la Réforme, ils prétendaient constituer la vraie Eglise de Genève.

On le comprend, à une époque où l'administration était dans les mains du gouvernement qui prêtait une oreille bienveillante aux avis de la Vénérable Compagnie des pasteurs, laquelle ne comprenait pas facilement qu'on pût en savoir plus qu'elle et qu'on osât enseigner des doctrines qui lui paraissaient nouvelles ; on comprend, dis-je, que l'attitude sérieuse et noble de ces hommes distingués, dont plusieurs appartenaient à la dite Compagnie, provoquât une opposition qui alla « s'intensifiant » pendant les vingt années que dura la lutte.

Nous ne nous attarderons pas à un examen détaillé de ces événements qui ont leur importance; cela nous éloignerait trop du but que nous voulons

atteindre; aussi bien, si nous en parlons un peu, c'est pour que l'on comprenne d'où venaient aux hommes du Réveil l'influence et l'autorité dont ils ont joui.

Le mouvement religieux ne devait pas se limiter aux frontières genevoises; bientôt après on en sentit les effets dans le canton de Vaud, où de tout jeunes pasteurs suivirent leurs frères de Genève, en organisant comme eux des réunions d'édification. Au début on ne savait pas bien ce qu'on allait faire, l'Esprit de Dieu avait dit : Allez ! et on était allé, persuadé qu'il donnerait en son temps les directions nécessaires. On se réunit donc dans des maisons particulières, le plus souvent celles des pasteurs dans le mouvement. On prêchait l'insuffisance de l'orthodoxie pour assurer le salut et on mettait l'accent sur la nécessité d'une conversion individuelle. Comme à Genève, ces innovations firent du bruit et provoquèrent l'opposition. L'élément conservateur ne pouvait pas comprendre que ce qui avait suffi aux pères ne fût pas également bon pour les enfants. Naturellement, les pasteurs qui eurent de telles audaces furent interdits et comme il y avait dans cette interdiction une atteinte portée à leur droit civique, — on leur contestait en effet le droit de faire chez eux ce qui leur semblait bon, — ils continuèrent leurs réunions qui avaient été abondamment bénies. C'est ainsi que l'on vit dans tout le canton de Vaud, mais surtout à Lausanne, les mêmes luttes qu'à Genève. Elles portaient moins cependant sur les points de doctrine; car Lausanne, sous l'inspiration de son doyen Curtat, était restée orthodoxe; la question capitale, c'était la conversion individuelle suivie d'un

réveil de la conscience. Partout à Genève et à Lausanne se constituèrent des congrégations indépendantes.

En quelques années, Genève en eut deux: celle du Bourg-de-Four qui devint plus tard l'Eglise de la Pélisserie et celle de César Malan appelée « l'Eglise du témoignage ». Cette dernière fut érigée dans le jardin de Malan; on y serait plus chez soi et la foule encore hostile n'oserait pas venir jusque dans une propriété privée. Le nom de cette Eglise était bien choisi, et était à lui seul un programme; on affirmait donc qu'on avait un témoignage à rendre, belle réminiscence de l'ordre du Seigneur: « Vous me rendrez témoignage à Jésusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Ce n'est que quelques années plus tard qu'on organisa une troisième Eglise. La fumée des premières batailles était dissipée; alors, sous un ciel enfin calme, on vit s'élever l'église de l'Oratoire («maison de prières»). Bien qu'il y eût plus de paix, on n'avait pourtant pas déposé les armes, on songeait surtout à réfuter les attaques qui se produisaient de temps à autre. C'est pour répondre à cette nécessité qu'on décida l'ouverture d'une école de théologie. Cette manifestation indiquait qu'on avait des intentions de garder les positions acquises et de faire mieux encore si possible. De Jérusalem, on voulait rayonner en Samarie et jusqu'au bout du monde si c'était la volonté de Dieu. Pour atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, ces hommes du Réveil firent appel au dévouement et à la piété d'un homme d'élite et de savoir étendu, Merle d'Aubigné.

Ancien élève de cette école, nous ne pouvons pas quitter ce sujet sans dire quelques mots des hommes qui furent là, dès les premières heures. S'intéresser à leurs travaux, les suivre dans les manifestations de leur vie religieuse, ne pourra que nous faire du bien et nous verrons que c'est grâce à l'influence qu'ils exercèrent, que le Canada a eu ses premiers missionnaires, pasteurs, instituteurs ou évangélistes.

Certes ces hommes ne furent pas parfaits, pas plus que leurs ancêtres spirituels : les Réformateurs ou les pères de l'Eglise; mais ils n'en furent pas moins des héros de la foi, s'imposant des sacrifices pécuniaires, parfois considérables ; plusieurs donnaient leurs services gratuitement et ne marchandaient pas leurs peines. Aucun d'eux ne reçut plus que ce qui était nécessaire pour le pain de chaque jour; ce minimum ne manqua jamais à ceux qui en avaient besoin: le Maître qu'ils servaient leur tenait parole.

Le recrutement des membres.

Deux choses préoccupaient ces jeunes troupeaux : le recrutement des pasteurs et la formation de nouvelles Eglises. Dès le début, on repoussa l'idée d'ordination, cela suppose, disait-on, quelque chose de sacramentel; mais on n'en reconnaissait pas moins l'importance de l'imposition des mains et de la consécration; deux cérémonies en usage dans les Eglises organisées par les apôtres. « Il est évident, écrivait Pyt à un de ses amis, que d'après le Nouveau Testament, la consécration ou l'imposition des mains n'est pas nécessaire pour être serviteur de Christ et pour

prêcher la Parole. Cependant, si j'avais le bonheur d'être membre d'une Eglise chrétienne et que le Seigneur m'appelât à quelque œuvre hors de l'Eglise, je ne négligerais pas de demander l'imposition des mains pour suivre l'exemple donné dans Actes 13 : 3. Il y avait longtemps que Paul et Barnabas étaient consacrés au service du Seigneur; c'est pourquoi je regrette bien de ne l'avoir pas reçue avant mon départ. Si tu as des raisons de conscience appuyées sur la Parole qui te fassent désirer la consécration, tu ne dois la chercher que chez les enfants de Dieu, car si tu le fais, ce ne peut être que pour le Seigneur. » C'est dans ce sentiment que Guers et Neff allèrent demander la consécration à leurs frères d'Ecosse.

Quant à la formation et à l'organisation, voici ce que Guers raconte dans sa *Vie de Pyt.* « C'est ainsi, dit-il, que se forma l'Eglise de Genève devenue malheureusement à cette époque le principal centre de l'unitairianisme en Europe : tel a été le premier signal donné sur le continent, de la séparation du peuple de Dieu d'avec le monde. Faisons remarquer que cette œuvre n'était pas un simple retour aux doctrines de la Réforme, ce qui eût été fort beau ; mais ce qui valait encore mieux c'était de faire ce qu'avait fait Calvin, c'était de retourner à Jésus-Christ et aux apôtres. » Voilà ce que ces jeunes gens tentèrent dans leur faiblesse. Ils avaient compris que ce qui regarde les formes de l'Eglise, le milieu dans lequel elle se meut, les Réformateurs n'avaient jamais eu l'idée de les fixer, de les couler, pour ainsi dire, en bronze dans le moule de leurs institutions. A la servitude romaine, ils n'avaient point voulu en substituer une

autre de leur façon. La profonde vénération que leur inspiraient les docteurs du seizième siècle n'avait rien de superstitieux ; ils croyaient les honorer plus en les imitant qu'en les calquant servilement. De même que les Réformateurs, en se réclamant de saint Augustin, n'en avaient appelé, comme autorité, qu'à la Parole de Dieu, de même aussi, ces frères du Réveil, en se réclamant de Calvin, ne voulaient pas fonder leur foi sur un autre fondement que celui qui avait été premièrement posé par Jésus-Christ et les apôtres. Droits et simples de cœur, ils comprirent ce que les docteurs ne comprirent pas toujours ; que l'eau n'est nulle part plus pure qu'à sa source et c'est à la source que le Saint-Esprit les conduisait. Ils repoussaient le joug des traditions humaines de quelque côté qu'elles vinssent. Le cléricalisme leur apparaissait comme le château fort de Satan dans la chrétienté. Ils croyaient à la présence du saint Consolateur dans l'Eglise ; ils comprenaient et réalisaient le sacerdoce universel des chrétiens (1 Pierre 2), et ne voulaient d'autre ordre sacerdotal que la Justice du Rédempteur, d'autre missel que le livre des Psaumes, d'autre discipline et d'autre constitution ecclésiastique que les Actes et les Epîtres des apôtres. On leur a reproché d'avoir voulu recommencer l'Eglise. Jamais pareille folie ne leur est montée à l'esprit ; ils n'avaient d'autre ambition que celle d'imiter dans la mesure du possible les premières Eglises chrétiennes. Rien d'étroit, rien de sectaire ; la séparation n'était que la conséquence ; s'ils élevaient une barrière, c'était entre le monde et l'Eglise, entre l'hérésie et la vérité. La seule pensée de la placer entre

des frères les eût remplis d'horreur. Tout en fuyant le multitudinisme, furent-ils mis à l'abri du sectairianisme? sans le moindre doute. En réponse à une accusation de sectairianisme, Bost fit paraître : *La défense de ceux des fidèles de Genève qui se sont constitués en Eglise indépendante contre les sectaires de l'Eglise* (1825). Il pouvait citer pour appuyer sa thèse Bénédict Pictet, théologien genevois du dix-huitième siècle. Dans une dissertation sur les schismes, il dit: « Toute séparation n'est pas un schisme... lorsqu'un nombre de personnes ecclésiastiques ou laïques se séparèrent des Ariens qui s'étaient rendus maîtres des synodes, ils ne firent point un schisme.... Il y a donc des cas où il est permis de se séparer d'une Eglise ! Quoi donc, si l'Eglise embrassait les hérésies des Manichéens, ou les sentiments de Mahomet, ou les erreurs des Sociniens, faudrait-il s'y tenir? Quelle proposition !... La vérité doit toujours être préférée à l'unité.... Lors donc qu'une Eglise détruit essentiellement le vrai culte que Dieu nous a prescrit, qu'elle s'affermit dans les erreurs directement opposées au salut et que par une tyrannie insupportable, elle veut contraindre tous ceux qui vivent dans sa communion à professer les mêmes erreurs, il est juste de s'en séparer et on le doit absolument. Quand nous nous séparons d'une telle Eglise, nous ne commettons point de schisme; au contraire, nous gardons l'unité de l'Eglise. »

Cette citation justifie donc ceux qui se convertissent au protestantisme évangélique en se séparant de l'Eglise de Rome.

C'est ainsi que les regards des fidèles se déta-

chaient de cet édifice qui avait été bâti de mains d'homme et qui menaçait ruine, pour se reporter sur le temple de Dieu invisible et saint, auquel les Réformateurs avaient déjà donné le nom d'Eglise invisible. Une citation de Félix Neff fera mieux voir que toute autre définition ce qu'ils entendaient par Eglise invisible et Eglise visible.

« Le temple de Jérusalem était un lieu tout particulièrement honoré de la présence de l'Eternel; rien d'impur ne devait y entrer; on s'y occupait exclusivement du service de Dieu; c'est là qu'il était loué et adoré; c'est là qu'il rendait ses oracles et répandait ses bénédictions.... L'Eglise, temple saint, tabernacle spirituel, doit présenter tous ces caractères. Quelle Eglise, à prendre ce mot dans une acception ordinaire, quelle agrégation d'hommes pécheurs nous offrira cette réalité et nous paraîtra digne d'être appelée la maison de Dieu en Esprit, le tabernacle du Dieu vivant? Où trouverons-nous ce divin sanctuaire, si ce n'est dans l'assemblée des premiers nés et des milliers d'anges, dans la Jérusalem d'en haut? Là mille fois mieux qu'en Sion, Dieu est servi, loué et adoré. La gloire de Jéhova le remplit et l'éclaire et se réfléchit sur chacune des pierres vives dont il est formé. Son amour les embrase et les unit. Le roi de gloire habite au milieu d'eux et se réjouit de leur félicité; tel est le temple que Dieu habite, le seul digne de lui.

» Où placerons-nous donc les diverses Eglises dans lesquelles l'Evangile est prêché sur la terre?

» Quand on élevait le magnifique temple de Salomon, toutes les pierres, tous les bois qu'on y apportait

étaient si bien taillés et préparés qu'on n'y entendait, dit l'historien sacré, ni marteau, ni hache, ni aucun instrument de fer (1 Rois 6 : 7). Mais il n'en était pas ainsi bien certainement dans la carrière de marbre, ni au Liban où l'on coupait les cèdres, non plus qu'aux fournaises entre Succoth et Isarthan, où l'on fondait l'airain pour les vases sacrés (1 Rois 7 : 46).

» Ainsi dans le ciel, ce majestueux sanctuaire s'élève sans bruit; sans effort tout y arrive pur et parfait: l'épouse de l'Agneau n'a ni tache, ni ride, ni rien de semblable; mais dans ce monde impur, carrière obscure d'où le grand architecte veut bien tirer quelques pierres pour son édifice, que trouvons-nous, sinon des chantiers dressés pour un jour où tout paraît en mouvement et en désordre? que de pierres informes, que de rebuts, de débris inutiles, que d'objets d'un usage passager! Combien d'arrangements purement provisoires, que de mercenaires, d'étrangers occupés dans ces carrières comme les ouvriers d'Hiram, roi de Tyr et qui, comme eux, n'entreront jamais dans le sanctuaire! Que de dissensions entre les ouvriers même les plus fidèles! Que de conjectures, de discussions vaines au sujet du but final et du plan du grand architecte qui n'est connu que de lui seul! Chercherons-nous dans ce chaos la véritable Eglise, le temple spirituel? Voudrons-nous le composer de l'ensemble de tous ces blocs, informes ébauches, où seulement de ceux qui nous paraîtront préparés par le Maître? Essayerons-nous de réunir dans un ordre commun tous ceux que nous trouverons disposés dans chacune de ces diverses carrières ouvertes en maints endroits du monde? Ou, ne pouvant y parve-

nir, nous efforcerons-nous au moins de les grouper en divers tas, comme ces pierres déjà taillées que l'on assemble pour les toiser avant de les mettre en œuvre ? Oh ! que le Maître céleste est bien plus sage ! Tandis que nous nous disputons sur la prééminence de tel ou tel chantier et que d'autres se préparent pour y introduire un ordre parfait, le divin Salomon parcourt en silence cette vaste exploitation, choisit, marque, enlève et place dans son édifice les matériaux préparés au milieu de ces frottements, assignant à chaque pièce le lieu qui lui est propre et pour lequel il l'a destinée.

» Telle est la grande idée que nous devons nous faire de ce tabernacle céleste, de cette demeure, de cette Eglise universelle, tant militante que triomphante dont nous reconnaissons l'existence dans le Symbole apostolique.

» Oh! combien paraîtront pitoyables les orgueilleuses prétentions de telle ou telle Eglise à l'universalité ; ainsi que les interminables disputes sur la succession, la hiérarchie et la discipline qui dans tous les temps, comme aujourd'hui, ont divisé et troublé les fidèles. Travaillons plutôt dans la carrière où nous sommes placés à préparer le plus de matériaux possibles et surtout prions le Seigneur qu'il fasse de nous tous des pierres vivantes de son édifice. »

Cet aperçu de l'Eglise était probablement le plus populaire parmi les fidèles du Réveil ; ce qui faisait dire à Pyt : « Entre le nationalisme représentant l'Eglise multitudiniste et le séparatisme représentant la dissidence, je suis pour le juste milieu, ne sachant

pas où placer la limite. C'est la position que ma conscience et la portion de lumières que j'ai reçue me forcent à prendre. »

Il ne faut qu'essayer de suivre ces hommes de Dieu pour comprendre combien ils possédaient une foi puissante et un esprit de prière qui les portaient à rendre témoignage par un travail extraordinairement béni.

Malan et Neff faisaient souvent des excursions dans les villages voisins ; ces hommes ne faisaient pas une promenade, une rencontre, un voyage, sans trouver ou faire naître une occasion de parler du Sauveur. — Priez-vous souvent ? demanda un jour Malan à un ouvrier qui travaillait aux champs et avec qui il avait lié conversation sur les intérêts de son âme. — Je n'en ai pas le temps, répondit l'ouvrier, il me faut travailler toujours. — Donnez-moi votre bèche, lui dit Malan. Puis tout en béchant il se mit à prier à haute voix pour que Dieu tourne vers lui le cœur de cet homme.

On raconte une foule d'anecdotes de ce genre, montrant la présence d'esprit dont ces témoins de l'Evangile faisaient preuve ; bien des personnes ont été ainsi gagnées d'une façon durable au Seigneur par l'impression frappante d'un mot inattendu.

Evolution dans la musique sacrée.

Jusque-là on avait chanté des cantiques empruntés à la communauté morave, Malan remplit cette lacune et consacra ses talents de poète et de musicien aussi bien que sa personne à l'édification de ses frères. Ses

cantiques se répandaient jusque dans les campagnes et allaient réveiller un écho dans des milliers d'âmes; cantiques qu'on devait, quinze ans plus tard, chanter sur les rives du Saint-Laurent, du Richelieu et de l'Yamaska. Ce fut depuis lors que la musique sacrée s'allia au Réveil. La musique est le signe de la victoire et l'expression des vifs sentiments de l'âme: elle entre pour sa large part dans l'édification. Quelques-uns de ces cantiques se font remarquer par l'élévation et la force avec laquelle ils célèbrent la grandeur de Dieu; d'autres sont l'expression d'expériences plus personnelles et des sentiments qui résultent d'une communion intime avec Dieu.

La hauteur et l'énergie des pensées exercent sur les cœurs une puissance sanctifiante; plusieurs de ces mélodies sont d'une haute valeur musicale et ont fait partout leur chemin. Tout cela, ajouté à l'éclat de sa prédication, aux nombreux ouvrages qu'il publia, mit en vue Malan pendant un temps, plus peut-être que tout autre de ses collègues du Réveil. Le recueil de cantiques en usage dans les Eglises canadiennes contient bon nombre des cantiques de ce zélé serviteur de Dieu. Autoritaire et persuasif, il laissait sur les personnes qui le fréquentaient ou assistaient au culte de l'église du Témoignage une si profonde empreinte de sa personne, que l'on apprenait par ses amis à le connaître longtemps avant de le voir.

Une dame genevoise, établie à Montréal, parlait de Malan avec une telle admiration et savait en faire ressortir d'une manière si frappante les traits caractéristiques, qu'à mon arrivée à Genève en 1854, je trouvai bien fidèle le portrait qu'on m'en avait fait.

Je ne puis quitter ce sujet sans rendre un affectueux et reconnaissant hommage à ces hommes distingués du Réveil, orateurs et professeurs aux pieds desquels j'ai acquis le léger bagage intellectuel qu'il ne tenait qu'à moi de faire plus lourd. Je pense tout d'abord au vénéré Gaussen. Que j'aimais entendre sa voix sympathique, surtout quand il expliquait à de tous jeunes enfants les premières pages de la Genèse, qu'il rendait accessibles à toutes les intelligences ; il y mettait tant de cœur qu'on s'imaginait à l'entendre que les choses se passaient dans le présent et qu'on était témoin de ce grandiose travail de la création. — Je revois en traçant ces lignes le docteur Merle d'Aubigné, professeur austère et redoutable aux jours d'examen, ce qui ne l'empêchait pas d'être très paternel; il avait toujours un mot aimable pour ses étudiants, qu'il arrêtait dans la rue, s'informant de leur santé avec la même sollicitude qu'il apportait dans les entretiens qu'il avait chez lui. C'était l'homme des grandes occasions, des anniversaires et des séances d'ouverture ou de clôture. Dans ces circonstances, sa belle voix semblait avoir plus de puissance que de coutume et tenait sous le charme les auditeurs nombreux qui remplissaient l'Oratoire.

Je n'oublierai jamais jusqu'à quel point notre cher M. Binder unissait tant de savoir à tant d'humilité. Quand il nous parlait d'un ouvrage, il le connaissait tout entier et il savait en causer avec tant de charme et de clarté qu'il nous entraînait avec lui à travers la pensée de l'auteur qu'il voulait nous faire connaître. Avec M. De Laharpe, nous apprenions à aimer les choses orientales qu'il possédait sur le

bout du doigt, disions-nous, tant les coutumes juives lui étaient familières. Comme un grand nombre d'étudiants de nos jours, nous n'avions pour l'hébreu qu'une affection relative. M. De Laharpe arrivait à nous le faire aimer. Dans l'intimité de son foyer toujours ouvert pour ses étudiants, il était très cordial et répandait la joie autour de lui.

Nous n'avions le plaisir des leçons de M. Pilet qu'une fois par semaine, c'était le juge de nos essais et de nos sermons ; il les démolissait avec un sans-gêne auquel nous avions de la peine à nous habituer. Puis, des débris qu'il recueillait avec soin, alors que nous ne savions qu'en faire, il arrivait à tirer quelque chose qui était toujours intéressant. J'ai gardé pendant longtemps les notes que j'avais prises dans ces cours de théologie pratique, mais je n'ai jamais su en tirer grand'chose; d'où je conclus qu'il faut un Pilet pour utiliser les plans du professeur Pilet.

A tous ces hommes va ma reconnaissance. Quand en 1909 je n'en ai plus retrouvé un seul, — ils étaient depuis des années entrés dans leur repos, — mon cœur s'est serré ; la figure de ce monde passe ; une chose de ces chrétiens reste pourtant, c'est le souvenir du bien qu'ils ont fait et des services qu'ils ont rendus à la cause de l'Evangile en préparant des volées de missionnaires et de pasteurs dont le ministère a continué leurs travaux.

La place que doit occuper la doctrine de l'élection dans l'Eglise.

Nous avions aussi César Malan, mais je n'ai jamais pu avoir avec lui le même abandon qu'avec mes professeurs; il y avait en lui quelque chose d'indéfinissable qui m'éloignait et retenait mon cœur; sa logique me glaçait et les conclusions qu'il en tirait quand il abordait la doctrine de la prédestination me paraissaient inadmissibles, révoltaient ma conscience. Neff attribuait à l'influence de Haldane l'attitude de Malan sur cette question délicate qui n'est pas encore résolue et qui ne le sera probablement jamais de ce côté-ci du voile qui nous cache les pensées secrètes de Dieu. Je redoutais tellement les extrêmes que j'arrivais à approuver Neff quand il écrivait : « Je suis arminien, parce que vous êtes trop calvinistes. Je serais calviniste au contraire si vous étiez arminiens... Il me semble impossible de fixer en les systématisant les doctrines évangéliques dont il s'agit, sans s'exposer à mutiler et à tordre les Ecritures, où l'arminien et le calviniste trouvent également de quoi établir, en apparence victorieusement, le système qui leur est cher. Je crois devoir laisser à chacun une grande attitude sur cette question. Je puis dire avec la même vérité que tantôt je crois, et que tantôt je ne crois pas à la prédestination. Je reconnais qu'elle est enseignée en plusieurs endroits dans la Bible ; mais comme je vois les livres saints s'exprimer dans une multitude d'autres passages comme si cette doctrine n'existait pas, je me crois autorisé à en faire autant toutes les fois que cela me paraît nécessaire. Je

suis prêt pourtant à reconnaître que c'est une doctrine biblique, mais bien plus expérimentale que dogmatique, qui peut se sentir et non se comprendre. »

Dans une longue lettre adressée à Malan qui avait prêché sur l'élection et ses conséquences logiques, Neff écrivait : « C'est une bonne chose que le sel, il donne aux aliments un goût agréable ; en conclurez-vous que nous ne devions vivre que de sel ? Et si quelqu'un ne pouvait pas supporter ce régime, serait-il juste de prétendre qu'il doive rejeter le sel comme un poison ? Les divers gaz qui, combinés dans une juste proportion, composent l'air atmosphérique, ne sont point respirables purs ; ou, pour user d'une autre image, les doctrines de l'élection seront, si vous voulez, la charpente osseuse du système évangélique ; mais un squelette est-il un homme, et devez-vous être surpris si l'on trouve le vôtre hideux ? »

Pendant qu'à l'église du Témoignage la doctrine tenait la première place, dans l'église du Bourg-de-Four, on se préoccupait surtout de la discipline. Ces deux tendances, toutes deux presbytériennes, représentent bien l'opinion et le sentiment religieux.

Le sujet important dans l'évangélisation et conseils aux étudiants.

Heureusement que dans les choses de l'évangélisation ces questions dogmatiques furent laissées de côté : on crut qu'il fallait tout d'abord présenter le Sauveur au grand public et on agit en conséquence. Dans l'emploi de cette méthode, il y eut aussi des déceptions, on avait espéré des conversions en masse

et la masse résistait ; ce qui faisait dire à Pyt : « L'appel efficace des masses me paraît appartenir à une autre dispensation et à l'emploi d'autres moyens.... » Serions-nous arrivés à cette période entrevue et espérée ? « Quoi qu'il en soit, continuait-il, ce point de vue m'encourage ; en attendant, travaillons à rassembler les élus qui ne sont encore que comme des épis glanés après la moisson. Aujourd'hui, je vois que ces modestes succès sont dans les voies de Dieu, et je puis travailler sans inquiétude. » Neff, qui avait travaillé dans les Hautes-Alpes, où il avait fait une œuvre civilisatrice semblable à celle d'Oberlin au Ban de la Roche, entretenait avec ses catéchumènes une correspondance active, cherchant toujours à les exciter à la communion intérieure avec le Seigneur :

« Je n'ai pas besoin de vous dire, écrivait-il à deux de ses catéchumènes, alors étudiants en théologie à Montauban, combien je me réjouis de vos succès. Dans peu de temps vous pourrez commencer à prêcher à titre de proposants ; mais cependant je crois devoir supplier Dieu de vous préserver de l'orgueil ; je prie surtout qu'il vous garde au milieu des nombreuses tentations qui vous entourent. Rappelez-vous qu'on ne peut essayer de tout impunément ; il en est de l'esprit comme du cœur ; dès qu'il cesse de craindre, il est bien près d'aimer ; dès qu'il cesse de combattre, il est bien près d'être asservi. Rappelez-vous ces temps où vous reçûtes l'Evangile en simplicité de cœur. Que voulez-vous de plus ? Transportez-vous dans votre chère patrie, dans les chaumières des Hautes-Alpes, au milieu de vos frères et de vos sœurs, qui ne savent que Jésus-Christ et Jésus-Christ

crucifié ; qui ne lisent que la Bible et quelques livres dictés par l'expérience du cœur ; que leur manque-t-il? que pourraient-ils gagner dans la compagnie des sages et des dissertations de ce siècle, dont vous enviez peut-être le savoir? Je ne suis pas ignorantin, vous le savez ; et en fait de sciences positives, bien qu'il ne faille pas y attacher trop de prix, mon avis est qu'on n'en saurait trop acquérir ; soyez donc savant dans les langues, apprenez les mathématiques, l'histoire, les sciences naturelles, autant que vous le pourrez, et faites servir ces connaissances au règne de Dieu.

» Rappelez-vous que vous n'êtes pas à Montauban seulement pour vous préparer pour le ministère, mais en quelque sorte pour l'y exercer déjà. Si vous voulez vraiment être des disciples de Christ, ayez de l'huile dans vos lampes, ayez du sel en vous-mêmes ; tenez-vous près de Jésus, la source de toute lumière, demeurez attachés au cep, car hors de lui vous ne pouvez rien faire ; édifiez-vous les uns les autres, écartez les questions oiseuses : priez ensemble et serrez les rangs. »

Le rôle des réunions. La discipline dans l'Eglise.

Les réunions de chrétiens furent un des traits caractéristiques de ce réveil. Je les mentionne ici, dans l'espérance qu'elles pourront servir de modèle au Canada. On les organisa à Moûtier, canton de Berne, à Mens et dans les Hautes-Alpes. Dans ces réunions, aucune contrainte, la plus parfaite liberté ; les sujets traités devaient tendre à l'édification,

comme la prière, la lecture de la Parole, la méditation, l'emploi du temps, la patience et la charité, le pardon mutuel, l'observation du dimanche, les lieux qu'il est permis de fréquenter, et ceux qu'il convient d'éviter. Les assistants se rangeaient autour du président, qui les interrogeait, recueillait les réflexions de tous sur l'importance du devoir en question.

* * *

Une déclaration adressée aux Eglises de la Suisse et de la France, par l'Eglise de Genève, donne une idée exacte de l'esprit et de la discipline du temps.

« Nous croyons, y est-il dit, qu'il n'y a qu'un seul pasteur, un seul berger, Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, maintenant assis à la droite du Père et auquel soit la gloire aux siècles des siècles.

» Nous croyons qu'un évêque ou pasteur fidèle pour être à sa véritable place doit se considérer comme le serviteur du Berger ; c'est lui qui est le grand Pasteur et l'Evêque de nos âmes.

» Nous croyons que la plupart des abus qui ont affligé le bercail du Seigneur Jésus, ont commencé par l'oubli des principes que nous venons d'exposer ; nous les voyons procéder presque toujours de cette illusion funeste par laquelle les serviteurs voulant dominer sur les héritages de leur Maître, ont eu la tentation de prétendre que ses brebis appartiennent à un autre qu'au souverain Pasteur.

» Nous croyons qu'aucun des serviteurs du grand Pasteur ne peut dire dans un esprit de propriété, sans manquer à celui qui ne donne point sa gloire à un autre : Ma brebis, mon Eglise, mon troupeau, ma

table, ma cène, puisque ce sont les brebis du Seigneur, l'Eglise du Seigneur, la cène du Seigneur. Nous voyons dans la sainte Ecriture que les brebis doivent de la déférence à leurs conducteurs spirituels et céder à leur avis ; car ils veillent pour leurs âmes comme devant en rendre compte.

» Nous croyons que tous les frères doivent reconnaître ceux qui travaillent parmi eux, qui président sur eux en Notre Seigneur et qui les exhortent, et qu'ils doivent avoir un amour singulier pour eux, à cause de l'œuvre qu'ils font.

» Mais cette déférence qu'ils leur doivent toujours selon le Seigneur et sa Parole, ne sera jamais une obéissance implicite et aveugle qui mettrait l'autorité de l'homme à la place de celle de Dieu. « Pour vous, » est-il écrit, ne vous faîtes pas appeler maître ; car » Christ seul est votre Maître, et vous êtes tous frè- » res. N'appelez personne votre père, car un seul est » votre Père, lequel est dans les cieux. Et ne vous » faîtes point appeler docteurs, car Christ seul est » votre Docteur. »

» Nous croyons que dans les questions secondaires, sur lesquelles des ministres également fidèles peuvent différer d'opinion, les conducteurs doivent, tout en éclairant de leur avis les membres du troupeau, les adresser au fidèle Pasteur des brebis, qui seul en a le droit, qui seul est capable de décider dans tous les cas où ses serviteurs diffèrent entre eux, et qui a promis aux siens de les guider lui-même par son Esprit, en toute vérité.

» Les ministres doivent se souvenir qu'ils sont appelés à paître le troupeau de Christ, en le prenant

sous sa garde, dit un apôtre, mais non en ayant domination sur les héritages du Seigneur.

» Nous croyons que les serviteurs du grand Berger, dans chacun des compartiments du bercail, sont obligés de donner l'aliment et les breuvages du Seigneur et d'appliquer la discipline du Seigneur à toutes les brebis sur lesquelles le Saint-Esprit les a établis évêques et pasteurs (termes servant à désigner les mêmes fonctions et les mêmes hommes). Nous croyons qu'ils leur doivent les soins les plus assidus et les plus fidèles comme à de chères brebis de leur Maître. »

Cette déclaration représente les croyances généralement admises dans les Eglises d'alors; de là opposition au formalisme, rupture absolue avec le passé, application rigoureuse aux faits extérieurs des règles d'un christianisme tout intérieur. C'était l'individualisme se prononçant tout aussi fortement dans les usages du culte que dans la constitution de l'Eglise.

A Lausanne, la lutte entre les autorités civiles et l'individualisme religieux devenait aiguë. C'est alors que Vinet, qui avait quitté Bâle pour revenir dans son canton, publia son ouvrage : *Du respect des opinions*, suivi de son *Mémoire en faveur de la liberté des cultes.*

Malgré tout, les idées nouvelles faisaient leur chemin, l'existence de l'Oratoire leur frayait la voie; l'évangélisation de la France était la préoccupation du moment; déjà dans le département du Doubs, près des frontières de la Suisse, M. Jaquet venait de fonder à Glay un institut où il préparait des évangélistes et

des instituteurs [1] ; de la France à la Nouvelle-France, la transition était simple et facile. Dans une réunion de prières tenue à Lausanne, M. Olivier, poussé par le Saint-Esprit, demanda à Dieu d'ouvrir les voies pour le Canada.

[1] Nous devons à cet institut et à son fidèle fondateur une dizaine de jeunes gens qui, comme instituteurs, colporteurs et directeurs de nos maisons d'éducation se sont faits une large place dans les souvenirs et l'affection des fidèles de la province.

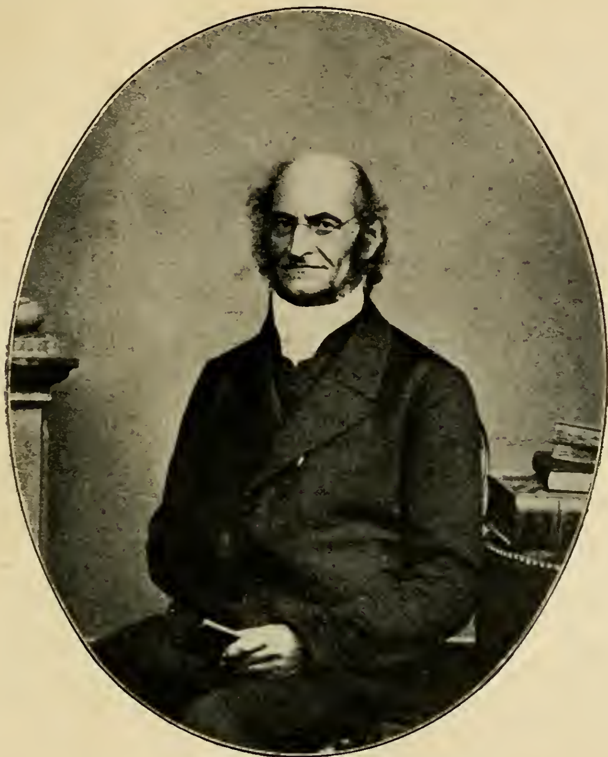
CHAPITRE IV

Premiers missionnaires au Canada.

Henri Olivier.

Poursuivi par cette pensée qu'au delà de l'Atlantique vivait un jeune peuple privé de la connaissance des saintes Ecritures, Henri Olivier, qui exerçait le ministère en dehors de l'Eglise établie, se demandait: « Qui donc ira ? Nous prions pour la conversion des Indiens, comment seront-ils évangélisés, à moins que quelqu'un ne leur soit envoyé? » La réponse du Saint-Esprit arriva sous forme d'appel, auquel Olivier répondit : « Me voici, envoie-moi, » et il s'offrit aussitôt à la Société des Missions de Lausanne. Grand fut l'étonnement dans son milieu, qu'un homme de sa valeur, fort estimé de son troupeau, consentît à quitter son beau pays, à sacrifier tous les avantages d'une société cultivée et à se séparer d'amis qui lui étaient profondément attachés, pour affronter les dangers d'un long voyage et aller au-devant de succès problématiques d'une mission parmi les Indiens de l'Ouest ou parmi les Canadiens; cela dépassait la compréhension générale.

Les opinions, dans sa congrégation étaient partagées; cependant, l'appel paraissait si clair, si pressant, que l'on consentit à le laisser libre. Deux jeunes



Henri Olivier.

frères de l'Institut des missions, qui se préparaient pour aller parmi les Sioux, lui furent adjoints. Après de touchants adieux, cette première mission, destinée à l'Amérique du Nord, se prépara au départ. Mme Olivier montra, dans cette circonstance, un courage et une foi que rien ne put ébranler; ni la longueur du

voyage, ni les privations ne les effrayèrent. Ils s'embarquèrent au Havre le 15 août 1834 et touchèrent le port de New-York cinquante-trois jours après, le 18 octobre.

Contrairement au désir du Comité de Lausanne, Olivier céda aux sollicitations des amis de Montréal, qui le prièrent de s'y arrêter et de laisser les deux jeunes frères Cavin et Dentan continuer leur voyage jusqu'à destination.

Olivier visita quelques villages environnants : la Prairie, Berthier, Saint-Jean ; il ouvrit à Montréal une salle de réunions. Ses prédications furent d'abord bien suivies, mais l'opposition du clergé fut telle qu'en peu de temps la salle devint déserte, ce qui l'obligea à réunir dans sa propre maison les quelques amis qui paraissaient goûter la vérité de l'Evangile ; trois familles se détachèrent de l'Eglise catholique pour rester fidèles à leur nouvelle profession de foi.

Mais le climat du Canada, avec ses extrêmes de froid et de chaud, éprouvait fortement les missionnaires. Ils en écrivirent à leurs amis de Lausanne et entrevirent le moment où ils se trouveraient dans la nécessité de retourner au pays.

Madame Feller et M. Roussy.

Durant les préoccupations du Réveil, rendues sérieuses et inquiétantes à cause des oppositions qui se produisaient de la part de l'Eglise établie et des autorités civiles, vivait et se développait une demoiselle qui devait quelques années plus tard devenir un instrument béni au service de nos missions canadiennes. Elle allait fonder chez nous une institution

qui a été appelée à prendre une large part dans la réforme religieuse, intellectuelle et morale de la partie française du Canada. De bonne heure, Henriette Odin



Madame Feller.

montra des dispositions sympathiques pour les souffrances d'autrui, visitant les hôpitaux et les prisons. Dans sa vingt-troisième année, elle épousa Louis Feller, commandant de la Garde-Police de Lausanne. Nouvellement convertie, animée d'un saint zèle pour l'extension du règne de Dieu, elle se trouva souvent dans

la position délicate d'avoir à protéger certaines réunions que son mari avait mission de dissoudre. M. Feller comprit enfin la noblesse et la générosité de ses sentiments et fut gagné par ses procédés à la sainte cause qui intéressait si vivement sa femme.

Le but que nous nous sommes proposé ne nous permet pas de suivre Mme Feller dans cette période de sa vie, si intéressante et si émouvante qu'elle soit. Disons pourtant qu'elle trouva dans son mari un cœur qui répondit à ses aspirations et d'autant plus fidèle à sa mission qu'il était devenu vraiment chrétien.

Mme Feller correspondait avec son amie Mme Olivier, qui la tenait au courant des difficultés qu'on rencontrait dans la mission canadienne, sans cependant la décourager, car elle avait le désir de tourner la pensée de son amie du côté du Canada; chose facile, puisque souvent déjà elle y pensait et se sentait chaque jour plus attirée vers une œuvre de mission étrangère.

La voie s'ouvrit quand elle perdit son mari; elle se hâta de liquider les affaires de famille; et quand tout fut prêt, que les enfants de son mari furent mariés, elle fit ses préparatifs, au grand étonnement et à la grande douleur de M. Odin, son cher père, qui l'aimait profondément; très appréciée dans la société lausannoise, on mit tout en jeu pour la retenir; rien n'y fit.

Louis Roussy, étudiant de la maison des missions, étant prêt à entrer dans le service actif, lui fut adjoint à sa grande joie.

Partir pour le Canada à cette époque où les communications étaient si difficiles, les distances si longues, c'était une entreprise dont on pouvait difficilement comprendre les motifs, à peine le but.

Le 17 août 1835 fut un jour émouvant pour tous les amis de ces serviteurs de Dieu qu'ils allaient accompagner de leurs vœux et de leurs prières. Ecoutons ce qu'elle écrivit à ses amis de Lausanne à son arrivée à Montréal :

« On a l'habitude de parler d'un voyage à travers l'Océan comme d'une terrible entreprise ; maintenant, j'en entreprendrais un second aussi facilement qu'une excursion en Suisse; je ne craindrais pas plus de retraverser l'Océan que de m'embarquer pour l'autre rive de notre beau Léman.



Louis Roussy.

» La puissance de Dieu se manifeste si glorieusement sur l'Océan et je me suis sentie si heureuse de la contempler. J'ai de la peine à croire que j'ai fait un si long voyage et que je suis maintenant si loin ; mais mon cœur est si près de vous ; je te suis, chère Fannie, comme ton ombre. Oh! n'oubliez pas, mes biens aimés, que sur ces rives lointaines vit l'un des vôtres, séparé de corps mais non de cœur. Je vous aime d'autant plus et d'autant mieux que je ne suis pas chrétienne seulement de nom, mais en réalité. Cher père, n'accusez personne de m'avoir engagée dans

cette voie ; il n'était en la puissance d'aucun être humain de remplir mon âme ; l'amour pour mon Sauveur l'absorbait tout entière. Durant quatre ans, continue-t-elle j'ai observé ce qui se passait dans mon âme ; j'ai calculé toutes les conséquences, j'ai voulu souvent en réprimer les élans ; mais chaque fois je sentais que je résistais à la volonté de Dieu et j'en étais malheureuse. Ne m'accusez donc pas de fanatisme, puisque ce n'est que le service raisonnable que nous devons au grand Maître. Hâtez-vous de vous réconcilier avec Dieu ; alors le cœur rempli de l'amour du Sauveur, vous comprendrez comment votre fille qui, il y a dix ans, a obtenu le pardon de ses péchés, jouit maintenant d'une si douce paix en Jésus ; comment elle a été amenée à ne désirer vivre que pour celui qui est mort pour elle. »

Les débuts.

Dès le premier hiver, les missionnaires entreprirent une œuvre à Montréal ; Mme Feller, par des visites à domicile, par la distribution des saintes Ecritures et l'instruction de quelques enfants. Cette œuvre rencontra une vive opposition de la part du clergé.

Elle écrit en janvier 1836 : « Au milieu de grandes difficultés et de persistantes oppositions, nous avons pu, grâce à Dieu, ouvrir une petite école avec sept enfants, bien rudes dans leurs manières ; d'autres sont venus pour un temps, mais les sept ont persévéré malgré les menaces du prêtre. Ils paraissent heureux ; ce qui nous réjouit beaucoup, leurs parents nous reçoivent avec plaisir et écoutent la Parole de Dieu. Nous

rencontrons, hélas! l'ignorance du sauvage alliée aux vices de la civilisation. Là où l'on sait lire, on est généralement disposé à acheter les saintes Ecritures, mais dès que cela vient à la connaissance du prêtre, on reçoit vite l'ordre de les brûler. On a défendu du haut des chaires de me recevoir ou de m'écouter. J'ai été mise à la porte trois fois, bien accueillie ailleurs, et invitée à revenir. » De son côté M. Roussy avait obtenu une école à l'Acadie, mais on la lui ôta deux mois après. Il y vit la main de Dieu, car il se sentit plus utile en se consacrant à l'évangélisation proprement dite.

Départ de M. Henri Olivier.

Vers le printemps, M. Olivier, qui souffrait de plus en plus des rigueurs du climat, se vit dans la nécessité de consulter un docteur et de prendre des mesures pour quitter le Canada. Il n'avait pu gagner à l'Evangile et au Sauveur que trois Canadiens, mais il se réjouissait d'avoir été le moyen d'amener deux ouvriers d'une grande valeur, et d'avoir été pour eux comme une cloche d'appel.

Mme Feller écrivait, après son premier hiver: « Notre horizon est sombre et notre avenir n'est pas ici, mais ne pensez pas que nous soyons malheureux, nous avons confiance en notre Dieu et nous avons la paix dans l'âme ». Le départ des Olivier fut pour Mme Feller une cause de très vif chagrin. « Mais je l'ai prévu avant de quitter la Suisse, » écrivait-elle à une amie.

Voyant tous ses efforts paralysés par la persistante opposition du clergé, Mme Feller crut devoir retourner à Saint-Jean vers la fin de mai. En attendant, les

missionnaires font des essais; ils avancent en tâtonnant. Toute tentative d'ouvrir une école ayant échoué, ils prirent la résolution de chercher un endroit moins sujet à la surveillance du prêtre.

Dans les grands centres, dans les villages surtout, constamment parcourus par M. le curé, qui en arpente les rues le bréviaire à la main, saluant avec dignité les parents, caressant les enfants, l'œuvre est vraiment difficile. Il faut chez ceux qu'on voudrait atteindre une soif de vérité et de justice, une indépendance de caractère qui ne se trouvent que fort rarement dans les milieux qui ont été formés pendant des générations par un clergé autoritaire qui ne favorise pas l'instruction du peuple. Aussi la mentalité de tous est-elle comme incapable de progrès ; impossible ou presque d'y introduire des notions nouvelles. Pourtant notre peuple a des besoins religieux ; mais il lui faut, hélas ! bien peu de choses pour les satisfaire ! Quelques chapelets égrenés machinalement, quelques vieilles patenôtres latines qui ne sont comprises de personne, quelques génuflexions plus ou moins dévotes, un peu d'eau bénite y suffisent amplement ; aussi la conscience ne les tourmente guère. C'est pourquoi il faut que l'œuvre missionnaire débute par l'école dans laquelle le maître chrétien forme la conscience en même temps qu'il développe l'intelligence, déchirant par son labeur difficile et persévérant le voile épais qui ne laisse pas même voir au Canadien abusé qu'on lui a caché la seule chose nécessaire. Les quelques familles mieux traitées et dont les enfants ont été formés dans les séminaires ou les couvents ne sont pas douées d'une plus grande clairvoyance, les esprits ont été façonnés

par des maîtres habiles, ils ont reçu l'empreinte, une empreinte si forte qu'elle ne permet jamais de juger des gens ou des événements d'une autre manière que celle indiquée par le clergé. On voit par les yeux du prêtre et c'est avec ses oreilles qu'on entend. Partout le missionnaire rencontre les mêmes arguments, on dirait une leçon apprise par cœur. Qu'elle ait été comprise, c'est une autre affaire dont le prêtre ne se préoccupe aucunement ; il sait à qui il a affaire.

Mme Feller et M. Roussy impuissants à faire quoi que ce soit à Saint-Jean cherchèrent un endroit dans lequel il leur serait possible de dresser leurs tentes et de se mettre à l'œuvre avec quelque espoir de réussir. Pourtant le Seigneur ne les laissa pas s'éloigner de Saint-Jean où ils avaient combattu le bon combat, sans leur montrer qu'ils n'avaient pas été fidèles en vain. Mme Lore, de l'Acadie, fille d'un marin, avait passé les premières années de sa jeunesse aux environs de Boston, où elle avait été mise en contact avec la Parole de Dieu. Revenue au Canada et dans un milieu bien différent, elle avait tout oublié. L'apparition des missionnaires dont elle reconnut le langage et les pensées lui rappela le passé déjà si éloigné, et des souvenirs agréables lui firent rechercher la compagnie et l'enseignement des hommes de Dieu. Comme Lydie, elle écouta ce qu'on avait à lui dire et elle arriva à la possession de la vérité qui affranchit.

Pour montrer sa reconnaissance à M. Roussy, elle le recommanda à ses filles établies dans le « rang » de la Grande-Ligne et celles-ci le reçurent avec cordialité. Plus tard, elles confessèrent Jésus comme l'unique Sauveur.

Mme Lore ne se borna pas à cette recommandation, elle ouvrit sa maison à M. Roussy, mit à sa disposition son cheval et sa voiture et rendit par là les courses missionnaires de celui-ci plus faciles, moins fatigantes et plus nombreuses. Malheureusement, cet auxiliaire précieux ne resta pas longtemps avec les missionnaires dont elle était comme le bras droit; elle fut prise d'une maladie qui devait l'emporter bientôt dans la gloire. Mme Feller et M. Roussy entourèrent son lit de maladie et furent témoins des choses merveilleuses que le Seigneur avait faites par leur ministère. Souffrant énormément, la malade ne perdit pas un seul instant le courage qu'on lui avait connu dans les jours heureux; elle continua de confesser son Sauveur dont l'amour lui avait été si précieux dans les jours de santé. Quelle touchante démonstration de la puissance de l'Evangile et de l'immortalité de l'âme que la mort d'un chrétien! Il voit venir son Maître, il le sent tout près et cela sans extrême onction, sans confession à l'oreille d'un homme, sans cierges allumés et sans chapelet répété; mais le seul sentiment de la présence d'anges prêts à conduire au ciel une âme dégagée des liens du corps. Heureux ceux qui meurent au Seigneur; heureux ceux qui en sont les témoins. Ce que cette sœur n'avait pu faire de son vivant, elle le fit après sa mort. Son souvenir parle encore, et ce que nous disons de Mme Lore, nous pouvons le dire d'un grand nombre de fidèles témoins dont les derniers jours, les dernières heures, les derniers instants ont été une prédication, un avertissement et un encouragement prophétique.

On s'installe à la Grande-Ligne.

Les tentatives faites à Montréal et à Saint-Jean n'étaient pas encourageantes. Mme Feller et M. Roussy attendaient toujours une direction d'en haut; Dieu la leur donna enfin en récompense à leur patience. Une visite faite à Mme Lévêque à la demande de Mme Lore en fut l'occasion. Mme Lévêque demeurait à la Grande-Ligne. Ce n'était pas un village mais une longue route de chaque côté de laquelle étaient échelonnées les maisons des fermiers et partageant par une ligne droite longue de plusieurs lieues des concessions de terrain. On ne faisait que commencer le défrichement. Ils décidèrent sur la demande de quelques familles de se fixer au milieu d'elles. Mme Feller y arriva en septembre 1836 ; ne trouvant point de logement à louer, elle accepta deux chambres et l'usage d'un grenier dans la modeste demeure de Mme Lévêque, construction très primitive généralement désignée sous le nom de « Log-house ». M. Roussy y avait tenu des réunions, petit commencement qui devait donner de grands résultats. C'est dans cette humble demeure que Mme Feller s'installa, tant bien que mal, prenant une chambre pour elle et utilisant l'autre comme cuisine, salle de réception et école. Dans ce réduit aux usages multiples elle commença à réunir une vingtaine d'enfants. Le soir était réservé aux adultes, qui se groupaient autour d'elle, posaient des questions et écoutaient respectueusement les réponses. Ainsi commença cette œuvre destinée à avoir une si grande influence pour le salut des âmes, le développement intellectuel et moral de milliers de

Canadiens français. Les instructions données et reçues produisirent leur effet; on goûtait les vérités ainsi enseignées. Le Canadien est généralement intelligent; il aime ce qui est nouveau, particularité des peuples jeunes que n'a pas gâtés l'influence mesquine du prêtre. Ce petit groupe fit des progrès rapides dans la connaissance des Ecritures, surtout sur les questions touchant à la controverse.

En 1837, les missionnaires purent organiser une petite Eglise de 16 membres, premiers fruits de beaucoup de travail et de prières.

La Révolution.

En octobre éclata la révolution.... Oh! les révolutions, qu'elles sont aveugles et cruelles! Les « patriotes », unissant dans leur pensée les missionnaires avec les Anglais protestants, prirent cette occasion pour assouvir leur haine au grand plaisir du clergé qui, par une inexplicable contradiction, se réjouissait de la défaite de ses paroissiens.

Les missionnaires eurent à subir une série de persécutions qui les obligèrent à traverser la frontière pour aller vivre sous la protection du drapeau américain: missionnaires et troupeau vinrent se fixer pour un temps, dans le village de Champlain (Etat de New-York).

Mme Feller écrivait à ses amis: « C'est la nuit que les « patriotes » se réunissent par cent et deux cents, quelquefois plus, armés ou plutôt munis de toute espèce d'instruments et vont de maison en maison sommant les hommes de les rejoindre et sur leur re-

fus, les assaillent de pierres et menacent de mettre le feu.... » Nombreuses furent les maisons ainsi détruites. La Grande-Ligne étant habitée par des « patriotes » fut le théâtre de toute espèce de désordres. Des amis vinrent avertir du danger Mme Feller et M. Roussy et les engager à fuir au moins pour quelque temps. Mais la pensée de laisser leurs nouveaux amis en arrière leur paraissait une impardonnable lâcheté. Ils consultèrent le Seigneur dans la prière, convaincus que c'était lui qui les avait placés là.

Nous ne voulions pas, écrit Mme Feller, quitter notre poste sans sa permission. Le Seigneur ne nous laissa pas longtemps dans l'incertitude : » le dimanche 28 octobre, un ami, M. Richard Mc Genis arrivait en toute hâte à cheval et avertissait les missionnaires du danger qui les menaçait. Le lendemain, trois fois ils se réunirent sous le regard de Dieu; les prosélytes étaient dans une grande détresse, car ils comprenaient que la séparation devenait un devoir, mais tremblaient à l'idée d'être abandonnés à eux-mêmes. Ce fut pour chacun une nuit de terrible angoisse; les « patriotes » augmentaient en nombre et devenaient toujours plus violents, s'abandonnant à toutes sortes d'outrages. Les jours étaient assez paisibles, mais les nuits préparaient de nouvelles horreurs.

Le lundi, on envoya M. Roussy à Champlain, afin de savoir s'il était possible d'y trouver un abri. Dieu ne devait-il pas montrer aux siens quelle était sa volonté et la manifester en leur faisant trouver un gîte. Il était parti depuis une heure à peine que la nouvelle que les patriotes avaient décidé sa mort, arrivait à Mme Feller. Ils en parlaient ouvertement et dans des

termes excessivement violents. La pauvre femme passa une bien triste journée et ses hésitations s'évanouirent, car rester, c'était aller au devant du malheur. Pourtant la seule idée d'abandonner ses Canadiens faisait souffrir cette femme de cœur et quand elle sut qu'on devait assaillir sa maison la nuit qui allait suivre, son cœur déborda de reconnaissance envers Dieu parce que le frère Roussy était hors de danger. Elle passa la soirée en prières, entourée des amis de la mission qui l'encourageaient à s'en remettre au Seigneur. Elle attendait que Dieu lui montrât la voie à suivre, car elle ne savait que faire. Oh ! combien est fort celui qui cherche sa voie dans le Seigneur! Mme Feller en fit la douce expérience dans la nuit, quand la foule arriva, elle n'éprouva pas la moindre frayeur. Un des hommes de la mission, Lévèque, alla au-devant des manifestants et leur demanda quelles étaient leurs intentions. On répondit sur un ton menaçant : « Nous voulons que tu mettes fin au scandale de la nouvelle religion que tu permets dans ta maison et si tu refuses, nous obligerons bien ces gens à quitter le pays. »

Lévèque leur demanda de quel droit ils agissaient ainsi ; ils répondirent qu'ils agissaient au nom d'un droit qu'ils s'étaient donné et qu'ils étaient bien résolus à montrer qu'il étaient les maîtres. C'est alors que Mme Feller se présenta et, s'adressant à ces forcenés, leur parla avec calme, sans réussir cependant à les convaincre de leur culpabilité, car ils exigèrent qu'elle déguerpît au plus vite ainsi que M. Roussy. Ils menaçaient de revenir pour obliger à partir ces gens qui étaient venus « apporter le trouble »

dans le pays avec leur religion. Ils ne voulaient permettre à personne de vivre au milieu d'eux à moins qu'on ne pratiquât leur sainte religion et qu'on fût de bons « patriotes » comme eux. Après quelques blasphèmes, les émeutiers se dirigèrent vers les maisons des amis de la mission, y pénétrèrent, brisèrent les meubles et les fenêtres et ordonnèrent à tous de renoncer à la nouvelle religion pour revenir à la leur, à moins qu'ils ne préfèrent quitter le pays et voir leurs maisons réduites en cendres.

C'était l'indication que Mme Feller avait si patiemment attendue et d'un commun accord on décida le départ, car nul n'avait songé un seul instant à retourner aux pratiques de l'Eglise de Rome.

M. Roussy revint le mardi après-midi. Des fenêtres d'une maison située au bord de la route on tira sur lui, mais Dieu ne permit pas qu'il fût atteint. Il arrivait pour annoncer qu'on pouvait espérer trouver des abris suffisants à Champlain. Le mardi 1er novembre, ils passèrent la frontière; ils étaient plus de cinquante, mais ils avaient laissé derrière eux treize de leurs amis qui n'avaient pas eu le temps de compléter leurs arrangements ; cependant on avait l'assurance de leur départ prochain. Quel triste cortège que ces émigrants malgré eux. Dans une même voiture, dix enfants et la mère, tous insuffisamment vêtus et souffrant du froid. Mme Feller en était émue aux larmes et pourtant elle eut le courage de rendre grâce de ce que ces nouveau-nés à la foi avaient assez de fermeté pour souffrir de telles choses et rester fidèles à leur Sauveur.

Arrivés à Champlain, ils furent reçus avec une cor-

dialité toute chrétienne, et une famille offrit aux missionnaires une bienveillante hospitalité dont ils purent jouir pendant huit jours. Pendant ce temps ils réussirent à se loger ainsi que tout le monde dans le village et dans les environs. Dans leur affliction, ils purent bénir Dieu de ce qu'il les avait placés hors des dangers de la guerre. Son intervention miséricordieuse était évidente. Ils avaient raison de croire que tout ce qui avait été laissé à la Grande-Ligne serait pillé ou brûlé ; dans cette prévision ils avaient pris avec eux tous leurs effets personnels ; mais les Canadiens avaient dû abandonner leurs meubles, leurs récoltes, qui étaient fort belles. M. Roussy leur avait aidé ; un ami avait avancé la semence ; Dieu avait accordé une magnifique moisson qui devait subvenir à tous leurs besoins et permettre le remboursement de l'emprunt. Maintenant ils avaient tout quitté, sans espoir de trouver quoi que ce fût à leur retour.

Après deux mois d'absence, ils revinrent ; c'était en novembre, ils ne retrouvèrent que les quatre murs de leurs maisons. Tout : meubles, récoltes, bétail, avait été pillé. En exil, nos frères s'étaient fait des amis qui leur restèrent fidèles, précieuse compensation des pertes qu'ils avaient subies. Heureusement qu'ils n'eurent pas à souffrir de la seconde phase de la révolution de 1838.

Voilà les fruits de la tolérance catholique tant chantée par ses admirateurs. Partout où le catholicisme s'implante, il donne les mêmes résultats ; quand il a le pouvoir, il se fait persécuteur, sa vie n'est possible, croirait-on, qu'à la condition d'exterminer tout ce qui n'est pas lui !

La première Maison de Mission.

L'ennemi fait une œuvre qui le trompe : on chassa les missionnaires d'une humble cabane, on les retrouva dans un bel immeuble, avec salle de réunion. salle d'école et tout ce qui était nécessaire pour mener l'œuvre à bien. A leur retour, la connaissance des persécutions dont ils avaient été les victimes leur attira la sympathie des chrétiens des deux côtés « des lignes ». A Boston, à New-Haven, à Montréal, l'émotion fut grande et on se demandait lesquels étaient le plus à plaindre, des persécuteurs ou des héroïques persécutés.

Leurs amis de Lausanne, vivement touchés par les récits pathétiques de ces heures tragiques traversées par leurs compatriotes et amis, réunirent et leur envoyèrent la jolie somme de quatre mille francs. Mais ce qui valait mieux encore, et ce qui réjouit les missionnaires, ce fut l'intérêt réveillé parmi les Canadiens eux-mêmes : « Les maisons s'ouvrent, écrit Mme Feller, les enfants viennent. Mon Dieu ! Mon Dieu ! ne le vois-tu pas... »

A son appel pressant, bon nombre d'amis prirent la noble résolution de recueillir au plus tôt les fonds nécessaires à l'érection d'une maison qui répondrait aux besoins de la mission. Avec plus de foi que d'argent, on put jeter en automne les fondations ; et dans l'été de 1840 la maison fut consacrée au service de Dieu. On le comprend, un grand nombre d'amis voulurent prendre part à la fête. On vint de Montréal, de Saint-Jean, de Boston, de New-York et d'ailleurs. L'un de ces visiteurs mérite une mention spéciale, c'est le

docteur Kirk, de Boston, alors pasteur congrégationaliste à Albany; sa voix sympathique émut les cœurs de tous ses amis, car il parlait également l'anglais et le français. La mission entrait ce jour là dans une période nouvelle; cette maison, solidement bâtie, contrastait par ses deux étages et demi avec la petite maison des Lévêque, et les «patriotes» comprirent qu'on était venu pour rester, ce qui les fit réfléchir. A la vue de ce monument élevé à la gloire de Dieu, les cœurs s'amollirent; une trentaine de convertis avaient assisté au service d'ouverture, mais le lendemain un bien plus grand nombre vinrent entendre cet « Américain à la parole d'or », et après le service ils s'approchèrent pour le voir de près, l'entendre et lui serrer la main.

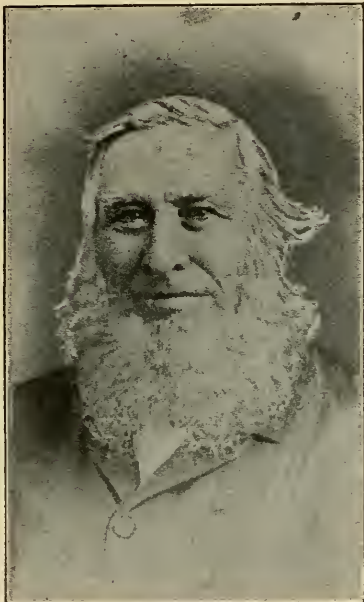
Cinq ans plus tôt, avant de quitter son pays, Mme Feller, dans un de ces moments qu'un missionnaire seul peut comprendre, avait épanché son âme dans une humble prière et s'était écriée : « O Dieu, fais-moi voir, avant de mourir, une réunion de Canadiens touchés par ton amour et attachés à ta parole ! » Elle pouvait écrire maintenant à ses amis de la Suisse que sa prière avait été entendue et qu'elle se réjouirait fort si eux aussi pouvaient voir ces fruits qui dépassaient son attente.

Pour assurer la nourriture de tous ces visiteurs, et recevoir dignement ces amis de Dieu, elle avait tué le veau gras, à l'exemple d'Abraham.

L'érection en rase campagne d'une maison semblable parla au cœur et à l'imagination d'un grand nombre; on sentit que le protestantisme venait de faire irruption au milieu de cette population inconsciénte de l'ignorance dans laquelle elle dormait.

Une précieuse recrue : Louis Normandeau.

Tout en se réjouissant des résultats obtenus, on ne voulait pas se croiser les bras ; la maison était ouverte, les enfants attendaient. D'où viendra le maître, l'instituteur ? M. Roussy et Mme Feller ne pouvaient tout faire, ils se dirent : L'Eternel y pourvoira. Il y pourvut, en effet, et de la manière la plus inattendue. Un jour, un prêtre vint frapper à la porte ; en le voyant timide, hésitant, on se demanda naturellement ce qui pouvait bien amener dans cette maison, asile de la foi protestante, un de ceux qui s'étaient opposés, depuis la première heure, à tous les efforts des missionnaires ! Un de ceux qui avaient fermé tant de portes venait frapper à celle des missionnaires ! Venait-il tenter de les convertir ? Depuis quelques années, le Seigneur le cherchait en le préparant pour une œuvre toute nouvelle. Louis Normandeau était en effet troublé quant à la vérité des enseignements et des pratiques de son Eglise. Il cherchait la lumière, des explications, et ne les trouvait pas dans les livres qu'il pouvait se pro-



Louis Normandeau.

curer. Il avait voulu voir les protestants chez eux, était passé aux Etats-Unis, avait bien observé, mais ne sachant pas l'anglais, il n'avait pu pénétrer dans la vie chrétienne des Américains. Ce qu'il en avait vu et compris dans les églises ne suffisait pas à lui apporter la paix et la joie. De retour au pays, il entendit parler de la maison protestante nouvellement érigée : il décida, à tout hasard, de venir voir. Quand on se noie, on s'accroche à la première branche accessible. Sa visite fut pour lui le salut et pour les missionnaires une grande surprise et une grande joie. Un prêtre !! Un de ces hommes fiers, un de ces despotes dont la volonté faisait loi dans le pays, qui venait demander humblement qu'on lui expliquât la voie du salut !

Que de fois ils avaient prié pour que Dieu touchât le cœur de quelques-uns d'entre eux ; mais ils n'avaient pas cru à une réponse aussi prompte et aussi opportune. C'est ainsi qu'on est souvent surpris quand Dieu nous exauce. De son côté, le prêtre éprouva une grande surprise et son bonheur fut tel, quand il sentit les écailles tomber de ses yeux, qu'il réalisa qu'il était un nouvel homme, et il demanda à rester. On le lui permit ; à partir de ce moment-là, Louis Normandeau devint un aide précieux pour la mission, dans laquelle il fut d'abord instituteur, puis prédicateur, et enfin écrivain. Cette année 1840-1841 fut une des plus remarquables dans l'histoire de la missîon.

Le docteur Cote.

Nous avons vu que, pour répondre aux besoins que lui avaient exposés ses serviteurs, Dieu leur avait envoyé un de leurs persécuteurs, un prêtre ; il va

maintenant leur donner un précieux auxiliaire dans la personne du docteur Cote.

Cet homme n'était pas un inconnu ; il avait pris une part active dans la révolution de 1837-1838. Né à Québec, en 1809, il n'avait que trois ans quand sa famille vint s'établir à Montréal. C'est donc dans cette ville que l'homme se forma ; après avoir fait ses classes d'adolescent dans un collège catholique romain, il fit des études médicales au Canada et il les compléta par un séjour dans l'Université du Vermont, qui lui conféra le titre de docteur. C'est à ce titre qu'il vint s'établir dans la paroisse de l'Acadie, à dix milles de Saint-Jean et à une égale distance de l'endroit où s'éleva plus tard l'Institut de la Grande-Ligne. Napierreville lui offrant une plus large sphère d'activité, il vint s'y établir deux ans après et y demeura jusqu'en 1837.



Docteur Cote.

Les ancêtres de la famille faisaient partie de ce groupe d'infortunés si sommairement traités par les autorités anglaises, qui, en 1755, les avait chassés de l'Acadie, leur patrie d'adoption. Souvent, sans doute, il entendit raconter la lamentable histoire des souffrances et des fatigues qui marquèrent leur exil ; cela donna à ses pensées une direction qui explique la part qu'il prit dans les troubles de 1837. Les souvenirs du passé, la lenteur des autorités à accorder

ce qu'elles avaient promis, développèrent chez lui des sentiments hostiles au gouvernement.

Il entra dans la politique et en 1834 il représentait le comté de l'Acadie ; il n'avait encore que vingt-quatre ans. S'apercevant que le clergé soutenait le gouvernement, il résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour délivrer son peuple du joug de ses oppresseurs politiques et religieux ; il eut avec Papineau, alors orateur de la Chambre, bien des entretiens dont les conséquences devaient se manifester trois ans plus tard ; on le vit dans le cours de l'été de 1837 prendre part à ces assemblées où l'on dénonçait devant un peuple impressionnable les injustices des bureaucrates, — c'est le nom donné alors aux employés du gouvernement; — il s'ensuivit des troubles et des agitations qui eurent de graves conséquences et dont il dut souffrir avec ses amis puisqu'ils en avaient accepté la responsabilité. Il dut s'exiler, car sa tête avait été mise à prix par le gouverneur, et il transporta sa famille à Platsburg N. Y. où un bon nombre de compatriotes s'étaient réfugiés. De là les Canadiens disciplinés, organisés, armés se disposaient à envahir le Canada ; mais le gouvernement américain s'y étant opposé, l'entreprise échoua. En novembre, l'insurrection éclata à Napierreville ; le docteur se rendit sur le champ des opérations et là il fit preuve de beaucoup de courage comme officier supérieur ; il y eut bien des vies sacrifiées de part et d'autre ; mais les « patriotes » furent dispersés. Plusieurs passèrent la frontière, le docteur Cote les suivit. Son séjour au collège n'avait pas affaibli son individualité, mais il en avait gardé un mauvais souvenir. Un jour

qu'il s'était rendu coupable de quelque faute légère, son confesseur lui avait imposé comme pénitence la répétition de prières. Pour gagner du temps, il s'imagina de les dire pendant qu'il faisait une course à cheval ; la bête, mal-tenue, fit un écart et le chapelet tomba à terre ; naturellement vif et d'un tempérament impressionnable, Cote se mit à jurer et envoya au diable chapelet et prêtre. En rentrant chez lui, il alla confesser sa faute, le confesseur frappé d'horreur lui refusa l'absolution, ce qui affecta beaucoup le pénitent, encore sous l'empire de la superstition. Rentré chez lui, il consulta sa femme sur ce qu'il y avait à faire et l'on décida de recourir à un autre confesseur dans un village voisin. Il partit en hâte, confessa sa faute et avoua qu'il avait appelé son premier confesseur un vieux fou. Le nouveau confesseur, — fut-il affecté par la sincérité de son pénitent ou par l'offrande qui fut remise au prêtre, on ne sait, — donna l'absolution. Le désaccord entre ces deux prêtres sur la nature des péchés véniels, lui ouvrit les yeux, mais comme tant d'autres, il resta attaché à son Eglise, bien qu'il sentit se détacher insensiblement les liens qui le retenaient ; il en était arrivé à ne voir dans tout ce fatras, qu'une arrogante hypocrisie. Il déplorait l'influence néfaste du clergé sur ses concitoyens et ne pouvait admettre qu'une religion dont les ministres tiennent le peuple dans l'ignorance et la superstition pût venir de Dieu. Il s'était fait de la religion la conception noble d'un système qui avait pour but d'éclairer et d'élever les peuples et lorsqu'il constata qu'il n'en était rien, il comprit qu'il ne fallait pas confondre le christianisme avec la religion du pape. C'est la

confusion qui entraîne vers l'infidélité. Il se tourna alors vers le déisme et lui demanda ce que son âme cherchait. Il entra en correspondance avec quelques déistes de renom, lut leurs productions, s'enfonçant toujours plus dans leurs fatales erreurs ; fréquenta moins souvent l'église, craignant de moins en moins de parler contre le clergé, ce qui le fit dénoncer par le curé de Napierreville. Indigné, le docteur intenta au curé une action en justice et obtint gain de cause. Malgré cette attitude, en apparence si hostile à la religion, Cote ne demandait qu'à être convaincu de la vérité.

C'est dans ces dispositions qu'il alla entendre M. Roussy, venu à Napierreville pour présider une réunion : favorablement impressionné, il alla lui faire visite dans la maison amie où il était descendu.

On était en 1841, tout était rentré dans le calme ; Cote se sentit attiré vers Dieu qui l'avait gardé des périls de tous genres ; mais, hélas ! une écharde dans l'âme ne lui laissait aucun repos ; il se sentait profondément malheureux, en proie à de grandes angoisses ; sa pauvre vie lui apparaissait comme suspendue à un fil dont la fragilité l'effrayait ; pour lui, la mort était le roi des épouvantements ; au milieu de ses souffrances il éprouva le besoin de consolations et il ne savait où les trouver ; graduellement il découvrit l'insuffisance du déisme. Ne pouvant rien demander à une religion qui n'était qu'un instrument dans les mains de l'autorité civile pour mener le peuple, toujours plus malheureux, ne sachant que faire pour remplir le vide affreux de son âme, il assista à quelques réunions de prières dans une église de Swanton

où il s'était retiré. La sincérité, la spiritualité dont il fut témoin le touchèrent, il sentait, dit-il, « comme une rosée descendre dans son âme » ; la tranquillité, la paix qu'il devinait chez plusieurs lui faisaient désirer le même bonheur. Ses souffrances devinrent intolérables. Comprenant que sa philosophie l'avait déçu, il résolut de recourir à la Bible qu'il connaissait à peine. Il voulut savoir ce que croient les protestants et alla à la source des enseignements de Jésus-Christ et des apôtres. Il ouvrit le saint Livre, non sans quelques préjugés, fut frappé de la majesté divine qui éclate à chaque page et se laissa gagner par la beauté et l'élévation de ses enseignements. Bien que la Bible lui parlât avec autorité, il ne voulait pas se rendre : il en discutait les enseignements et les comparait avec ceux du déisme ; mais cette parole de Dieu fut plus puissante que la parole des hommes et comme une épée à deux tranchants elle lui perça le cœur. Il en éprouvait un malaise indéfinissable, gémissait en lui-même ; des doutes violents s'élevaient dans son âme. Tourmenté, en proie à d'horribles angoisses il fit l'expérience des attaques subtiles de l'infidélité naturelle du cœur ; l'ennemi toujours vigilant ne restait pas inactif et lui conseillait l'abandon de ses idées troublantes. Il passa toute une nuit dans un état épouvantable, incapable de fermer un instant les yeux. C'est alors qu'il se tourna vers Dieu, le supplia de le guider dans la voie de la vérité. Il lut la Bible plus assidûment et son admiration pour elle augmenta de telle façon que toute autre littérature lui fut bientôt indifférente. Son état moral affecta le corps ; ses amis s'en aperçurent et lui en firent la remarque ; il aurait

eu honte d'en avouer la cause et fut tout heureux d'échapper à leurs questions en acceptant l'invitation d'un malade qui lui avait demandé de l'accompagner dans une ville d'eau. Là, pensait-il, il pourrait en toute liberté se livrer à la recherche de la vérité. Il lut avec profit l'*Histoire de l'Eglise*, de Goodriche; cet ouvrage compléta, pour lui, les preuves qu'il lui fallait pour admettre la vérité du christianisme. Son ami mourut, le docteur Cote aurait voulu lui prodiguer les consolations si désirées en telle occurence: mais il ne sut pas le faire; cette mort fit sur lui une profonde impression et le remplit d'une terreur salutaire.

Quelque temps après, il entendit M. Williams, de New-York, prêchant sur ces simples paroles: « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Il était dans les dispositions voulues pour recevoir ce message, comme la cire chauffée pour recevoir l'empreinte; ce fut pour lui l'indication du chemin qui devait le conduire à la délivrance ; il s'inclina au pied de la croix et forma en lui-même la résolution de devenir chrétien. Dès ce moment, il goûta la consolation et l'avoua ouvertement à ses amis ; il leur en parlait, les visitait dans leurs demeures, lisait avec eux la Parole de Dieu, les réunissait chez lui, priait avec eux, les exhortant à suivre les enseignements de l'Evangile. Pourtant, il était encore dans la crainte: il n'avait pas encore entendu cette déclaration de Jésus: « Tes péchés te sont pardonnés, va t'en en paix.» Il l'entendit enfin, un jour qu'il était en visite chez un des fidèles de l'Eglise. La paix qui régnait dans cette maison lui laissa une profonde impression qu'il ne chercha pas à dissimuler. On écrivit à M. Roussy ce qui

se passait. Celui-ci partit immédiatement pour Swanton et put s'assurer que Cote n'avait pas encore compris combien le péché est en abomination devant Dieu, ni réalisé la grandeur de l'amour de Dieu et la puissance du sacrifice expiatoire de Christ, imputé au pécheur par la foi.

Le dimanche, M. Roussy prêcha trois fois devant une cinquantaine de Canadiens, et passa le reste du jour avec le docteur Cote, qui l'accompagna chez lui. Ce fut un jour de luttes pour Cote. Le tentateur lui montra tous les avantages que le monde lui offrait et sa gloire, essaya de lui persuader qu'il était allé trop loin ; mais, de cette lutte, le docteur sortit vainqueur, car il avait prié ; il ouvrit son cœur à la foi dans les réalités du monde invisible.

Dans la soirée du même jour, causant avec lui de l'état de péché et de la condamnation, du seul moyen de salut offert à l'homme, M. Roussy le vit soudain éclater en sanglots. « Oh! quel abominable pécheur je suis devant Dieu, s'écria-t-il. Oh! mon passé! que ferai-je? » Tous deux tombèrent à genoux et répandirent leur âme devant Dieu. « Jamais dans ma vie, dit M. Roussy, je n'ai été témoin d'angoisses si vraies, d'une repentance plus touchante. » Quand ils se relevèrent, le docteur était calme et paisible. Il eut à traverser d'autres moments d'angoisse, mais ils sentirent qu'ils étaient sur les marches du trône de la grâce. Avec la hardiesse que la foi seule inspire, M. Roussy s'écria en parlant au Seigneur : « Je ne te laisserai que tu ne m'aies béni, que tu n'aies dit à ce ami : Je suis la délivrance. » Alors, rempli de l'Esprit d'adoption, Cote s'écria à son tour : « Gloire à Dieu

dans les hauts cieux. » Oh ! les larmes de gratitude, larmes de joie dans la jouissance d'un bonheur inconnu. Tout était calme autour d'eux, la bénédiction d'en haut les couvrait, leur coupe était comble.

Dans une natûre fière comme celle de Cote, on comprend quels combats se livrèrent avant qu'il ait cédé et se soit avoué vaincu ; personne ne mettra en doute cette conversion où l'on ne peut que sentir l'action du Saint-Esprit, qui l'amena humilié et repentant au pied de la croix où il trouva, en croyant, la paix et le bonheur, après avoir traversé de si angoissantes luttes. Ce qui frappe et prouve aussi la sincérité de sa conversion, c'est sa conduite dans la suite : D'abord il écrivit à sa femme, qui était au Canada, et lui envoya une Bible. Voici sa lettre :

« Swanton, 15 juin 1841.

» Ma chère et tendre amie,

» Cette lettre te sera remise par M. Roussy que je te prie de considérer comme mon meilleur ami ; comme un consolateur spécial que Dieu, dans sa divine providence, m'a envoyé pour m'aider dans les angoisses terribles de mon âme comme grand pécheur. Chère Marguerite, tu ne peux t'imaginer les douces expériences que nous faisons quand nous nous tournons sincèrement vers Jésus, le Sauveur de pauvres misérables pécheurs ; quand nous pleurons amèrement sur les péchés de notre vie au pied de sa croix ; quand nous implorons son pardon avec une confiance sans borne en son infinie miséricorde ; quand nous supplions le Père céleste d'oublier, d'effacer nos péchés,

lavés par le précieux sang de son Fils mort sur la croix pour nous sauver tous. Oh! chérie, qu'il est doux de se sentir en parfaite communion avec notre Père qui est dans le ciel! Tu connais mon amour, bien-aimée, et pour le fruit de notre union, tu sais qu'il n'y a rien au monde qui me soit plus cher que vous trois. Combien, chère amie, je désire que vos âmes, à moi si chères, puissent éprouver les douces émotions que j'ai ressenties depuis mon retour à Jésus; combien je désire, chère Marguerite, que tu fasses l'expérience des douces jouissances d'une vraie piété, éclairée par la foi en Jésus-Christ! Tu verrais que la vraie religion ne consiste pas en de vaines cérémonies, mais en une foi sincère en Jésus-Christ, dont nous ne saurions trop lire et sonder la Parole; tu verrais que la vraie religion ne consiste pas en prières inintelligemment marmotées, mais qu'elle consiste au contraire dans la paix de l'âme, conséquence d'une foi implicite dans les mérites du Sauveur.

» Tu sais, quand j'ai abandonné l'Eglise romaine dans laquelle je suis né, que je t'ai toujours laissé la plus grande liberté en matière de conscience. Ne crains pas que je veuille exercer la moindre contrainte, la moindre violence sur tes convictions. Mais, au nom de Dieu, si miséricordieux envers ses enfants, pour l'amour de ton âme, pour l'amour de la paix de ta conscience, au nom de ce que tu as de plus sacré au monde et dans le monde à venir, ouvre les yeux et réfléchis, consulte le Livre de Dieu; lis avec soin, tâche d'apprécier les doctrines y qui sont enseignées par le Fils même de Dieu. Après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit et t'être humiliée au pied du

Crucifié, vois si tu es dans le sentier qui mène à la vie; ce sont là de sérieuses considérations, qui doivent toucher le cœur de tout chrétien.

» Souviens-toi que tu n'as qu'une âme à sauver ou à perdre ; une fois le jugement de Dieu prononcé, il n'est plus de remède; si nous fermons les yeux à la vraie religion en ce monde, il n'y a que la condamnation comme conséquence inévitable. Nous nous sommes tant aimés qu'il nous serait pénible d'être séparés de l'autre côté de la tombe; prie donc, chérie, inclinetoi au pied du Crucifié ; demande-lui pardon, supplie-le de t'éclairer par le Saint-Esprit, et puis, chère Marguerite, lis attentivement; compare avec ce que tu as appris depuis ton enfance; par-dessus tout, débarrasse-toi de tout préjugé. Je t'envoie, par M. Roussy, une Bible de Sacy ; on s'en sert dans l'Eglise de Rome. M. Roussy te dira tout ce qui s'est passé, comment toute ma confiance est dans les mérites du Fils de Dieu et comment je jouis de la paix et de la tranquillité de l'âme. »

Après la lecture de cette touchante lettre, le lecteur aimerait savoir comment elle fut accueillie. Mme Cote était une sincère et pieuse catholique romaine ; elle avait passé une partie de sa jeunesse dans un couvent. Quand elle épousa le docteur Cote, elle suivait fidèlement les directions de son Eglise, et son mari partageait sa manière de voir. Quand, graduellement, ce dernier renonça aux dogmes de cette Eglise, pour se rapprocher des infidèles, Mme Cote s'appliqua plus diligemment à la pratique de sa religion, avec la pensée et l'espérance que son mari en bénéficierait, elle passa des nuits à prier à son inten-

tion. Les deux rebellions dans lesquelles son mari était impliqué, la firent passer par de cruelles angoisses ; séparée de son mari, qui avait dû prendre la route de l'exil, elle vit sa maison pillée et dut se réfugier chez son frère ; c'est là que la grâce de Dieu vint la chercher ; elle s'apercevait bien du changement survenu dans son mari, mais elle ne pouvait pas l'attribuer à la souveraine grâce de Dieu.

Les résultats devaient se faire attendre. A la réception de la Bible que lui avait envoyée son mari, elle était encore trop enveloppée dans les plis de la robe romaine pour se permettre la liberté de lire la Bible. Mais un jour qu'elle se promenait dans la voiture de son frère, elle rencontra un vieux monsieur anglais de sa connaissance qui, au cours de la conversation qu'ils eurent, lui fit savoir qu'il allait à la Grande-Ligne ; elle lui en exprima son étonnement. Il lui dit le regret qu'il éprouvait de la voir sous une si fâcheuse impression, car ces gens qu'il allait voir n'étaient pas de mauvaises gens, c'étaient des chrétiens qui s'efforçaient de suivre Jésus-Christ ; il l'invita à venir voir pour qu'elle fût capable de juger par elle-même ; après beaucoup d'hésitations, le souvenir de son mari l'emporta et Mme Cote se décida à cette visite. Pour la première fois, elle entendit la lecture et la prédication de la Parole de Dieu. Elle en fut touchée. En rentrant à la maison, elle ouvrit cette Bible, toute tremblante d'émotion et de crainte, puis elle résolut de suivre son mari sans calculer les sacrifices qu'elle aurait à faire : l'abandon de ses amis et de ses parents. Le cœur déchiré, elle vit pourtant que cette décision était de son devoir, et partit rejoindre

son mari. Elle trouva plus tard une ample compensation dans le cercle de ses nouveaux amis et dans l'apaisement de sa conscience.

Quand son mari entra en activité pour le service des missions, elle en épousa la cause avec ferveur et simplicité. Elle racontait les souffrances de la croix à tous ceux qui l'abordaient, que ce fut un mendiant ou un marchand ambulant. Ce qui a caractérisé sa vie chrétienne, ce fut la modestie de sa foi et sa reconnaissance.

Mais de cruelles épreuves l'attendaient ; en les traversant, elle devait rendre un puissant témoignage à la grâce et à l'amour de Dieu.

CHAPITRE V

La société Franco-Canadienne.

Les Eglises évangéliques de Montréal suivaient avec un vif et affectueux intérêt l'héroïque entreprise de M. Roussy et de Mme Feller ; on venait à leur aide dans une certaine mesure. L'impression se répandait au près et au loin qu'on devait partager avec ces chers missionnaires le travail qui s'imposait. On pouvait le faire de deux manières en leur fournissant des fonds ou en formant une société qui recruterait les ouvriers et se rendrait responsable du budget.

On convoqua une assemblée des hommes qu'on croyait susceptibles de s'intéresser à une telle entreprise. Elle eut lieu le 13 février 1839. Etaient présents à cette réunion, les Rév. M. Curry, Thompson, agent de la B. F. B. S. (Société biblique britannique et étrangère), le lieutenant-colonel Wilgress R. A., le capitaine Maitland et le capitaine Young, du 24e régiment. Le quartier-maître Murray, le docteur Holmes, MM. Lunn, Orr, Lyman, Ferrière et Court, ce dernier fier de se dire descendant d'Antoine Court. Après de sérieuses discussions, il fut proposé par le Rév.

James Thompson, secondé par le capitaine Young, de former une association qui s'appellerait « French Canadian Missionnary Society ». Elle aurait pour but de pourvoir aux moyens de répandre la connaissance de l'Evangile du Christ parmi les Canadiens de langue française.

Sur la proposition de M. J.-R. Orr, appuyée par le capitaine Maitland, on décida d'admettre de nouveaux membres dans la société ; le major Christie fut choisi comme président, le lieutenant-colonel Wilgress, vice-président, William Lyman, trésorier, James Court, secrétaire, les Rév. R.-L. Lusher, William Taylor, Henri Wilkes, Newton Boswith, J.-W. Perkins, James Thompson, Davis, D. D., M.-F. Curry, docteur Holmes et les capitaines Maitland et Young, J. Murray, J.-R. Orr, J. Matthenson, James Ferrière, William Lunn, Henri Vennor, S.-J. Ward, Joseph Fraser, James Millne et William Ogden, complétaient la liste du comité exécutif.

On rédigea aussitôt une constitution, en se plaçant sur le terrain large de l'alliance évangélique, ce qui permettait d'avoir dans le comité des représentants des Eglises épiscopale, méthodiste, presbytérienne et congrégationaliste. Ce document mérite d'être reproduit.

I. La société emploie des pasteurs, des instituteurs et des colporteurs bibliques. Elle établit des écoles, ouvre des lieux de culte, fait distribuer les saintes Ecritures ou telles autres publications visant à l'édification.

II. Aucun pasteur, instituteur, syndic ou membre du bureau ne peut être employé s'il ne peut pas sous-

crire aux grands faits chrétiens, reconnus par les Eglises protestantes évangéliques, savoir : La chute de l'homme et sa dépravation naturelle, la Divinité de notre Seigneur Jésus-Christ et l'expiation de nos péchés par son sacrifice, — la divinité et la personnalité du Saint Esprit, — la justification par la foi, l'intercession du Fils de Dieu et les peines éternelles. (Procès-verbaux de la French Canadian Missionnary Society.)

III. Pour ce qui regarde le choix des ouvriers à employer et les fonds à distribuer, la société n'a pas à s'occuper des questions confessionnelles.

Les bases de la société posées, il fallut songer au recrutement des hommes et aux ressources financières nécessaires. On s'en occupa immédiatement, en chargeant d'une délégation spéciale le Rév. William Taylor et James Court. Ils devaient visiter Glascow et Genève, y constituer des comités auxiliaires, et solliciter leur avis dans le choix des hommes qu'on désirait attirer au Canada. A Edimbourg, Robert Haldane fils fit partie du comité auxiliaire qui se constitua et sa présence rattacha, en quelque sorte, l'œuvre d'évangélisation canadienne au mouvement de Réveil genevois, puisque c'est la société qui naquit du Réveil provoqué par Haldane père qui s'est, tout d'abord, intéressée aux missions du Canada.

Faisaient partie du comité auxiliaire genevois : les professeurs De Laharpe, Merle d'Aubigné, le colonel Tronchin, M. de Watteville, pour ne citer que les plus connus. Dans une réunion qui se tint à la Pélisserie et que présidait le professeur De Laharpe, l'allocution du Rév. William Taylor fit une profonde impression. Le soir de ce même jour, il parlait encore à l'Oratoire,

où il exposa le but de la société. Il y mit tant de cœur qu'il empoigna son auditoire. On raconte qu'un chrétien dut se tenir à son siège, tant il avait envie de se lever et de dire : « Me voici, envoie-moi. »

Au Canada, la société se constitua pour coopérer à l'œuvre que faisait la Grande-Ligne et essayer de faire au nord du Saint-Laurent ce qu'elle faisait si bien au sud et sur la frontière américaine. Pour profiter des expériences déjà faites, on invita M. Roussy à faire une visite à Belle-Rivière ; c'est dans cette localité que la société avait le dessein d'établir le centre de son activité missionnaire. L'œuvre, dès le début, fut fort encourageante, ce qui ne signifie pas sans difficultés. Peu de temps après, un vide s'étant produit à la suite du départ d'un missionnaire, on demanda à la Grande-Ligne de céder M. Cellier ; la Grande-Ligne ne put pas s'en passer tout de suite, mais elle y consentit quelque temps après, dans l'intérêt de l'œuvre générale. Un peu plus tard, et dans la même année, les quelques fidèles de Montréal, éprouvant le besoin de se rapprocher d'autres frères pour réaliser la famille chrétienne, prient ceux de la Grande-Ligne, par l'intermédiaire de M. Lapelterie, de s'unir à eux pour la sainte cène, mais, pour des raisons qui ne sont pas connues, l'invitation ne fut pas acceptée.

Sur le continent, la mission du Rév. W. Taylor et de James Court avait réussi et le comité auxiliaire de Genève recommanda MM. Daniel Amaron, Antoine Moret, Henri Provost, qui furent accueillis chaleureusement à leur arrivée, le 8 juin 1840. Joseph Vessot, qui devait faire partie du premier envoi de renforts, n'arriva que le 15 octobre suivant.

On avait des hommes, Dieu avait répondu aux prières des siens ; il s'agissait de les mettre à l'œuvre et de faire valoir les talents que le Seigneur avait donnés en dépôt. Comme un général assiégeant une forteresse recherche les points par lesquels il pourra le plus facilement s'en rendre maître, profitant des accidents de terrain pour s'approcher davantage, ainsi durent agir les organisateurs de la mission. Ils cherchèrent, aux environs de Montréal, un endroit pro-





Madame et Monsieur Daniel Amaron.

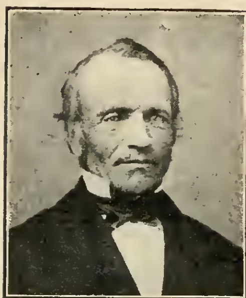
pice qui fut à la fois accessible à la prédication évangélique et pas trop éloigné d'un groupement religieux, ce qui permettrait au missionnaire de ne pas se sentir trop isolé.

A Sainte-Thérèse, il y avait plusieurs familles protestantes écossaises établies, les Morris, Mac Culloch, Mac Allister, Hitchcok ; au Petit-Brûlé, les Marchal ; à Belle-Rivière, la famille Snowdon.

La société décida l'occupation de ces trois endroits dont elle fit trois postes. Elle plaça H. Provost à Sainte-Thérèse, M. et Mme Amaron au Petit-Brûlé ; pour assurer les services à Belle-Rivière, on comptait

sur des renforts qui ne devaient pas se faire attendre trop longtemps.

Au Petit-Brûlé, Mme Amaron réunit autour d'elle quelques enfants pour commencer une modeste école. Devant l'impossibilité de leur procurer un logement convenable, les Amaron furent envoyés à Belle-Rivière. Là, Mme Amaron organisa une petite école, et son mari, aidé de M. Moret, s'occupa de colportage dans les environs.



Antoine Moret.

On ne négligeait pas Montréal, où M. Lapelterie travaillait pour le compte de la Société Biblique. D'accord avec cette société, on le prit à l'essai pour trois mois et il s'occupa dès lors d'évangélisation comme missionnaire résidant dans la ville. Cet essai ayant donné des résultats satisfaisants, M. Lapelterie fut définitivement employé comme missionnaire, au même titre que ses collègues.

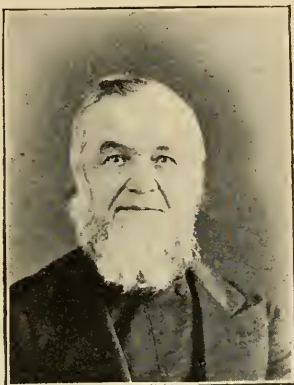


Madame Antoine Moret.

Bien que l'œuvre qu'on faisait avançât lentement, on pouvait prévoir que, sous peu, il faudrait s'assurer les services d'un pasteur ; en attendant qu'on en eût un sous la main, M. Lapelterie fut autorisé à louer une salle au coin des rues Saint-Henri et Saint-Joseph

on avait alors, pour occuper ce local, vingt-sept adultes et vingt-quatre enfants. Le jour de Noël 1840 on y baptisa le premier enfant.

Comme le besoin d'un pasteur se faisait de plus en plus sentir, on s'adressa au comité genevois, qui fit un appel en faveur du Canada. M. J.-E. Tanner, disciple de Malan et de Guers, travaillait alors comme évangéliste en France, mais le climat de sa station ne lui convenait pas et le faisait souffrir de la gorge, ce qui l'obligea de rentrer à Genève. Précisément, on avait besoin d'un homme ailleurs. Le docteur Merle d'Aubigné vit dans l'arrivée de Tanner une indication providentielle ; il s'en ouvrit à ce dernier, et celui-ci, après y avoir pensé très sérieusement avec sa femme, se décida à accepter. Ce fut, pour la mission canadienne, deux excellentes acquisitions.



J.-E. Tanner.



Madame Tanner.

Dès leur arrivée au Canada, M. et Mme Tanner gagnèrent l'estime et la confiance de tous; plus on entrait dans leur intimité, plus on apprenait à les apprécier ; aussi furent-ils vite très populaires. Partout où ils passèrent ils se firent des amis dévoués.

Après quelques mois de collaboration avec M. La-

pelterie à Montréal, les Tanner furent envoyés à Sainte-Thérèse, que M. Provost quittait pour des raisons de santé, le Canada allait le perdre, car il devait retourner dans son pays. H. Provost, quoique fidèle, n'avait pas inquiété le clergé, probablement parce qu'il avait surtout travaillé en dehors du bourg même, mais quand les Tanner vinrent et que plusieurs pasteurs de Montréal se rendirent à Sainte-Thérèse pour procéder à leur installation, quand Mme Tanner ouvrit une école, les prêtres se fâchèrent:

Déjà à cette époque Sainte-Thérèse était un centre; il y avait un collège où les familles à l'aise et fortement catholiques envoyaient leur fils, et d'où il est sorti des hommes qui se sont fait remarquer. La présence d'un missionnaire protestant dans un tel milieu fit naître des sentiments hostiles, d'abord dans les rangs du clergé et bientôt après parmi les gens du peuple. On fomenta une émeute, on assaillit la demeure du missionnaire, et le propriétaire, effrayé, exigea qu'en vue des dommages possibles on lui versât une garantie de six cents dollars. On ne respectait pas même la personne des missionnaires, on attenta à leur vie, ce qui motiva une intervention de la justice, qui condamna les coupables à soixante jours de travaux forcés. Le missionnaire, qui n'avait porté plainte que pour prévenir le retour de semblables violences, intervint auprès des magistrats, dont il implora la clémence, car sa religion, disait-il, lui recommandait de rendre le bien pour le mal. Après que le juge eût fait remarquer la noblesse de la conduite du missionnaire, celui-ci s'avança vers les prisonniers et leur tendit la main en signe de pardon, ce qui lui concilia la sympathie des honnêtes gens.

Seul pasteur sur un territoire de vaste étendue, M. Tanner eut beaucoup à voyager. Il fallait distribuer la cène, baptiser les enfants et faire les mariages. Le premier baptême eut lieu à Joliette le 1er novembre 1841, dans la famille Blainville.

De Belle-Rivière, où étaient installés les Amaron et M. Chevallet, on rapportait la conversion de deux familles. A Sainte-Thérèse, on en signalait cinq dues à l'influence de M. Vessot, lequel était venu dans cette localité après le départ des Tanner pour Montréal.

Dans une réunion du comité, le 26 avril 1842, on s'occupa de préparer les voies pour l'agrandissement de l'école missionnaire de Belle-Rivière. Dans cette école, on enseignait les travaux manuels tout en préparant des évangélistes.

Ces foyers d'évangélisation attirèrent l'attention des chrétiens anglais et, bientôt après, le comité reçut de divers côtés des requêtes en vue d'organiser d'autres stations. M. Milles, pasteur congrégationaliste à Abbottsford, et M. Bridgeman, gérant d'une grande tannerie, à Saint-Pie, furent les premiers à solliciter une telle faveur. On leur envoya M. Moret, qui travailla près d'eux durant quelques mois pendant que les esprits surexcités à Sainte-Thérèse se calmaient.

Sainte-Elisabeth.

La famille Rondeau, récemment convertie à l'Evangile, avait attiré l'attention du public et celle du clergé qui craignait de nouvelles défections. Le Rév.-Père Tellemont était venu à Sainte-Elisabeth y prêcher une retraite, avec l'intention évidente d'y dénoncer les

protestants comme des êtres dangereux... Un jour, il termina son prône en les défiant, car, disait-il, ils ne sauraient soutenir leur cause dans une discussion publique. Les protestants, d'abord inquiets, relevèrent pourtant le gant et acceptèrent la discussion. On informa M. Tanner de ce qui avait été décidé et celui-ci se rendit sur les lieux accompagné de M. Vessot. Ils arrivèrent au presbytère suivis de nombreux protestants, qui étaient venus de Berthier et de Ramsay. On les reçut avec courtoisie devant un bon nombre de notables de la paroisse, qui étaient venus en curieux et en témoins.

Le Père Tellemont commença par être sarcastique et demanda que ces messieurs établissent tout d'abord les preuves de l'existence de Dieu. M. Tanner allait déférer à la demande du prêtre, quand M. Vessot, qui avait vu le piège, s'adressa au Père et lui dit :

— Permettez qu'avant de répondre à la question que vous avez posée je vous demande si vous croyez à l'existence de Dieu! On devine la réponse du Père: — Sans doute, que j'y crois! Nous aussi, reprit le missionnaire, il n'y a donc pas matière à discussion. Mais vous, croyez-vous au Purgatoire, à la présence réelle du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'hostie ? Nous, nous n'y croyons pas, et c'est sur ces sujets que nous devons nous entretenir. — La discussion s'engagea alors, chaude et sérieuse, et permit à M. Tanner de dénoncer bien des erreurs catholiques et d'exposer la vérité chrétienne. A la suite de cette discussion, un riche cultivateur vint acheter une grosse Bible, affirmant qu'il se passerait d'une de ses fermes plutôt que

de se passer de la Bible. On avait aussi parlé de la sanctification du dimanche et le curé, pour retenir la jeunesse, eut l'ingénieuse idée de former une association de jeunes gens, ayant pour but de faciliter l'observation du dimanche. Le curé offrit son presbytère ; on y venait passer l'après-midi du dimanche, on dansait, on jouait aux cartes !

* * *

La petite école de Belle-Rivière, sous la direction de Mme Amaron, avait été ouverte ; déjà quelques jeunes garçons y étaient admis ; on commença à mettre en pratique l'idée conçue à son début, savoir : d'y donner quelques notions pratiques d'agriculture. Déjà le premier été, on vit des jeunes garçons s'occuper à la ferme. C'est alors que se forma la « Société franco-canadienne des dames » en vue de recueillir les fonds nécessaires pour l'acquisition de la ferme. Malheureusement, la mort vint jeter une ombre sur cette œuvre naissante. M. Cellier tomba malade chez ses amis de Belle-Rivière et mourut. Ses restes furent transportés dans le cimetière de la Grande-Ligne. On trouve dans les procès-verbaux de la société une délibération exprimant sa sympathie ; une copie en fut envoyée à la famille.

Malgré les tristesses de ce deuil, survenu dans la belle saison, le 30 mai, les membres du comité revinrent du service funèbre pénétrés de la beauté du paysage et frappés par la richesse du sol ; c'est pourquoi ils recommandèrent la localité pour l'établissement d'une école missionnaire. Pour assurer la marche d'une école, il fallait aussi des maîtres compétents et

un pasteur pour Sainte-Thérèse, que M. Tanner devait quitter ; c'est pourquoi, le 10 octobre 1843, le comité prie M. Tanner d'aller en Europe pour en ramener des missionnaires. M. Tanner s'embarque à Québec le 12 novembre ; nous le laisserons à sa délicate mission pour rappeler un incident qui faillit diviser l'Eglise de Saint-Pie et sur lequel les détails font défaut. La Société missionnaire de la Grande-Ligne, invita la Société franco-canadienne à prendre part au règlement de cette affaire que nous signalons uniquement pour montrer les rapports fraternels qui existaient entre ces organisations missionnaires.



M. et Madame Doudiet.

Le 17 juin 1844, Tanner revint, heureux de présenter au comité les frères qu'il avait gagnés à la cause du Canada, M. le pasteur et Mme Doudiet, M. Vernier et sa femme, de Glay, MM. Marie et André Solandt.

M. et Mme Amaron, stationnés provisoirement à Belle-Rivière, vinrent s'installer à Sainte-Thérèse pour céder leur place à M. Vernier, qui se chargea dès lors de l'enseignement et de la direction de la maison.

M. et Mme Parenteau, nouvellement convertis du catholicisme, leur furent provisoirement adjoints, jusqu'au printemps. A cette époque, M. Parenteau reprend le rabot du menuisier et vient s'installer à Montréal.

L'affluence des élèves, depuis l'arrivée de M. Vernier, commençait à intéresser spécialement les amis de la mission ; la maison était pleine, abritant déjà trente-trois personnes. On se préoccupa donc de projets d'agrandissements ; ce développement rapide et presque inattendu, tellement notre foi est faible, émut le haut clergé.

La Croix du mont Saint-Hilaire.

L'évêque de Montréal conçut l'ingénieuse idée d'élever sur le mont Saint-Hilaire une croix monumentale qui pourrait être en vue dans un rayon de cinquante à soixante milles et d'organiser des pèlerinages. On n'avait pas encore découvert les vertus miraculeuses de Notre-Dame de Beaupré. Je me souviens d'avoir fait l'ascension du mont Saint-Hilaire, alors que j'étais tout petit garçon. Ma grand'mère m'accompagnait, s'arrêtant à chaque station, pour y faire de fort longues prières. Voyant que l'érection de cette croix n'avait pas enrayé le courant qui attirait les enfants vers la nouvelle maison d'éducation, l'évêque lança dans le pays vingt jésuites avec instruction d'exposer les doctrines funestes du protestantisme. Déjà, un jeune prêtre de talent travaillait à cette œuvre; tout en combattant avec une conviction qui a fait sa gloire et sa force, les pernicieux effets de l'alcool sur le corps et l'intelligence ; il avait une manière à lui de tourner en ridicule l'œuvre et les personnes de ces « petits Suisses ». Devant un peuple gouailleur comme le nôtre, la chose n'était pas difficile, d'autant plus qu'on avait joué de mauvais tours

à M. Roussy. Un beau matin, il avait trouvé son cheval tondu, crinière et queue; or, pour un Canadien, c'est la plus grande humiliation. Le père Chiniquy maniait habilement l'arme du ridicule et du sarcasme, et il s'en servait contre « ces instrus qui venaient troubler le pays et la conscience de ses habitants. »

Pour qu'on puisse juger de la valeur du travail qui avait été fait par les missionnaires protestants, l'histoire suivante, dont nous garantissons l'authencité, ne manque pas d'éloquence. Un homme qui avait reçu une Bible du colporteur se vit privé du saint livre par le curé, ce qui était plus facile que de le ramener à l'Eglise. Quand vint l'heure de la mort, cet homme, qui avait reçu plus qu'un livre, dit à sa famille : « Je suppose que le prêtre va refuser à mon corps le repos dans le cimetière de la paroisse ; peu m'importe où l'on m'enterre, je sais que Jésus m'a pardonné ; je n'ai pas besoin du ministère du prêtre pour mourir. »

L'attitude agressive du clergé, loin de décourager la société, parut au contraire donner un nouvel élan à l'œuvre; on décida finalement, non d'agrandir, mais de bâtir une nouvelle maison qui pourrait abriter une centaine d'élèves. A cet effet, on rédigea un pressant et pathétique appel aux comités auxiliaires d'Edimbourg et de Glasgow, desquels on attendait au moins la moitié de la somme nécessaire. Les voyages répétés à Belle-Rivière, depuis l'ouverture de l'école, pour en surveiller l'administration, firent sentir les inconvénients d'une si grande distance. C'était loin du centre, les chemins étaient mauvais et les communications souvent difficiles ; autant d'inconvénients que la beauté du pays et la fécondité du sol ne compen-

saient que dans une faible mesure. Le comité de construction revint un jour d'un tour d'inspection et se mit à discuter le choix de Belle-Rivière, comme base d'opérations missionnaires à tenter. Le doute, une fois jeté dans les esprits, fit vite du chemin; les amis de la mission ne pourraient s'y rendre; les dames surtout, et on avait grand besoin de leur concours sympathique. Il fallait tenir leur intérêt en éveil. Quant aux hommes, c'était pour eux un voyage de deux jours.

Pendant que le comité s'occupait de l'avenir de l'œuvre, les missionnaires poursuivaient leurs travaux, un peu au gré de leur fantaisie, ce qui obligea le comité à désigner M. Tanner pour procéder à la division du travail.

C'est vers ce temps que M. et Mme Amaron se transportèrent à Joliette et qu'à la suggestion de John Dougall, M. Tanner prit une plus grande maison à Montréal, afin d'y pouvoir offrir l'hospitalité aux missionnaires en passage. Le jeune Ménard sur la recommandation du docteur Cote, fut admis à Belle-Rivière comme adjoint.

Il y avait, à ce moment-là, parmi les élèves, un grand jeune homme à la figure ouverte, doué d'un caractère gai, ce qui ne nuisait pas à un fond très sérieux, ainsi que l'avenir le prouva ; nous aurons l'occasion d'en reparler.

De Belle-Rivière, Romuald Desroches visita la Grande-Ligne, qui sut utiliser ses talents d'instituteur. Il ouvrit une petite école à Saint-Pie, dans le grenier de M. Eusèbe Cusson; c'est là que Romuald Desroches m'apprit à aimer les livres; je sentis mon intelligence

se réveiller, l'horizon s'élargir, et commençai à regarder plus loin et plus haut.

Le comité de construction continuait toujours ses recherches et ses négociations pour l'achat d'une ferme sur l'île de Montréal ; il arriva enfin à une décision et acheta, à la Pointe aux Trembles, la terre de M. Reeves ; elle était de 105 arpents et coûta la somme de 3100 dollars. Ce premier pas fait, le comité s'occupa immédiatement de faire construire une maison en briques ; elle avait 40 pieds de profondeur, 90 de long et quatre étages de haut. On l'appellera, à l'avenir, l'Institut de la Pointe aux Trembles. Pour le voisinage, ce sera le collège de la Pointe aux Trembles.

Au début, les changements sont fréquents et brusques. Il faut répondre à tant de besoins et satisfaire des amis impatients de voir quelque chose autour d'eux ; ils demandent et supplient qu'on leur envoie un missionnaire. C'est alors qu'on envoie Antoine Moret à Anherstburg. C'était un homme de cœur, fidèle mais extrêmement lent ; les circonstances ne lui ont jamais fait perdre cette particularité regrettable. André Sollandt était admirablement doué, riche d'une forte volonté, il aurait fait face à un régiment ; malgré un accent allemand assez prononcé, il parlait notre langue avec facilité et on l'entendait avec plaisir. Il savait à la fois instruire et édifier. Edifier par la présentation de la vérité est peut-être la seule vraie méthode, en tout cas la plus solide. Il savait assaisonner sa conversation d'anecdotes propres à illustrer son sujet ; je l'ai beaucoup connu et toujours respecté à cause de sa droiture, quelquefois cassante, mais qu'on lui pardonnait à cause de son grand cœur ; c'était le

défaut d'une qualité. C'est un témoignage que lui doit l'histoire ; il a laissé, pour continuer son œuvre, bien qu'ils aient prêché dans une autre langue, deux jeunes pasteurs fort estimés.

D'Inverness arrivent d'autres appels ; cette fois c'est un capitaine qui s'intéresse à l'évangélisation, Mac Killop est son nom, il prie qu'on envoie quelqu'un à Sommerset et Stanfold. On y envoie M. Solandt.

Quelque temps après, le Seigneur envoyait un aide dans la personne de M. L'Hote ; c'était un ancien prêtre qui avait rompu avec Rome, qu'il servait à Villefavard en France. Je l'ai vu une fois dans la maison de mon père ; on était venu l'écouter de loin ; la maison était pleine. On le suivait avec beaucoup d'attention et d'intérêt.

*
* *

Après le départ de M. Vernier pour la Pointe aux Trembles, L'Hote est prié de faire de Belle-Rivière son centre d'activité missionnaire, qu'il quitta peu après sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. M. Doudiet trouva un plus vaste champ d'activité à Joliette, entamé déjà par les soins de Vessot. Amaron fut transféré à Ramsay.

En 1846, M. Tanner vient prendre la direction des écoles de la Pointe aux Trembles. On lui adjoint M. Vernier avec le titre de sous-directeur. Déjà Mme Tanner avait, en quelque sorte, commencé ses débuts de directrice d'institution ; elle avait organisé, dans sa maison, de la rue de la Montagne, à Montréal, comme un pensionnat de jeunes filles, qu'on transporta à la Pointe aux Trembles.

Si nous en croyons Joseph Provost, auquel nous empruntons les lignes qui suivent et qui ont paru dans le *Citoyen Franco-Américain,* journal aujourd'hui disparu et qui se publiait alors à Springfield (Massachusetts), Mme Tanner eut à supporter bien des ennuis et de cruelles persécutions, dès le début. Chaque soir, les catholiques s'assemblaient autour de sa maison, commettant toute espèce d'indignités, faisant un charivari d'enfer. Pendant quinze jours, on dut monter la garde.

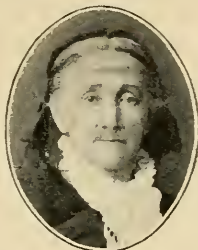
En 1847, un an après l'ouverture de l'école des garçons, — l'école de Mme Tanner est transportée à la Pointe aux Trembles. Comme il n'y a point de place pour elle, l'intrépide chrétienne occupe temporairement avec ses chères élèves, une petite maison (l'ancienne maison de ferme), droit en face de l'institut des garçons. En 1849, un bâtiment en bois est érigé sur le bord du fleuve ; cette maison, connue des anciens élèves sous le nom de « Maison du bord de l'eau » ou maison de M. Rivard — celui-ci l'ayant habitée plusieurs années — fut démolie en 1872.

La « Maison du bord de l'eau » étant insuffisante, le comité des dames et la Société Franco-Canadienne travaillèrent énergiquement pour l'érection d'un nouvel édifice. Leurs efforts furent couronnés de succès.

Le rapport annuel de janvier 1854 contient le passage suivant : « Depuis longtemps, la nécessité d'un nouveau bâtiment pour l'école de Mme Tanner se faisait vivement sentir ; durant l'année 1853, ce bâtiment a été complété et fut inauguré par un service religieux le 29 septembre 1854. Mme Tanner, qui s'était si généreusement consacrée à cette œuvre d'éducation, put

se réjouir en voyant les fruits de son labeur et de ses souffrances. Son œuvre était terminée et, le 19 novembre, elle quitta cette terre pour s'en aller à Dieu.

Mme Tanner était née en Suisse. Elle unissait à beaucoup de bonté un caractère ferme et un jugement sain. Ceux qui l'ont connue nous disent qu'elle avait toutes les tendresses d'une mère et possédait l'esprit missionnaire à un très haut degré. D'une activité rare, travaillant avec méthode et un entrain plein de grâce, elle reste l'une des plus sypathiques figures de notre protestantisme français. Après la mort de Mme Tanner, M. Vernon dirigea l'école des filles jusqu'à l'arrivée de Mme Moret, même année.


Madame Richard Sandreuter.

Après deux ans de séjour à la Pointe aux Trembles, Mme Moret se retire et Mme Bergeon la remplace (1856). Parlant de la nouvelle directrice, le rapport du comité auxiliaire des dames de la mission, s'exprime ainsi : « Son esprit cultivé, ses manières aimables et délicates, ne peuvent manquer d'exercer une profonde influence sur le caractere des élèves. »

Au mois d'octobre 1858, nouveau changement à l'Institut des filles. Mme Bergeon meurt et Mme Moret reprend la direction de l'école jusqu'en 1862. De 1862 à 1863, Mme Richard est directrice provisoirement et, de 1863 à 1864, M. Vernon a la charge des deux écoles ; il est aidé par Mme D. Amaron et Mlle H. Piché.

On voit que M. Vernon a rendu des services importants comme directeur provisoire de l'une ou l'autre école et quelquefois des deux.

Ouverture de l'Institut de la Pointe aux Trembles.

L'événement attendu par les convertis avec une fébrile anxiété, que l'on comprend sans peine, est enfin fixé ; on a choisi le 5 novembre 1846. Quoique la saison fut très avancée, et les chemins fort mauvais, on vit arriver de Belle-Rivière, Sainte-Thérèse, Saint-Lin, Sainte-Elisabeth, Berthier, des charrettes chargées de valises et d'enfants accompagnés de leurs parents. L'accueil qu'on fit à tous ces visiteurs les retint plus longtemps qu'ils ne pensaient ; du reste on voulait voir, surtout entendre. On assistait aux classes, au culte du matin et à celui du soir. Dans ces cultes, il y avait toujours un chant, la lecture de la Parole de Dieu et la prière. Les classes commençaient à neuf heures, pour finir à midi. Elles reprenaient à une heure et se continuaient jusqu'à quatre. De sept à neuf, il y avait étude. Le reste du temps était employé pour les repas, la récréation et certains travaux confiés aux élèves. A neuf heures, chacun se retirait dans les dortoirs, où l'on se reposait jusqu'à cinq heures du matin. A ce régime, qui peut paraître dur, les enfants se portaient admirablement.

Après s'être rendu compte de la marche de l'Institut, de l'esprit qui inspirait le directeur, son adjoint et tout le personnel, les parents s'en retournèrent chez eux, tout remplis d'idées nouvelles sur la religion chrétienne. On n'avait pas vu de crucifix, mais on avait entendu prier avec ferveur ce Jésus invisible aux yeux de la chair, mais visible à la foi qui donne la vision des choses qu'on espère. Ils emportaient avec eux des impressions ineffaçables qui allaient

alimenter les conversations des longues soirées d'hiver. On racontait aux voisins les merveilles qu'on avait vues et les choses extraordinaires qu'on avait entendues. « M'est avis, disait l'un d'eux, qu'ils ne sont pas tant mal ces gens-là... — Je crois, moi, disait un autre, qu'ils sont mieux que nous. C'est dommage qu'ils ne croient pas à la Sainte Vierge. — Mais, dis donc, Baptiste, répliquait un troisième, m'est avis qu'ils y croient autant que nous. J'ai entendu lire dans leur livre et on parlait de la Sainte Vierge ; je t'assure qu'ils en disent beaucoup de bien, seulement ils ne la prient pas, parce que, disent-ils, elle n'est pas comme Dieu, présente partout, ce qui l'empêche d'entendre les prières qui lui sont adressées. — C'est bien vrai, ce que tu dis là, ajoutait un autre, mais il me semble qu'elle doit être plus sympathique aux souffrances de la terre, car c'est une femme, vois-tu... » — Oui, c'est une femme qui n'est pas morte pour nous, et ce que j'ai entendu dire là-bas me fait croire que son fils Jésus est encore plus sympathique, puisqu'il ne repousse pas le pécheur qui vient à lui, au contraire, il l'invite. M'est avis que s'il a consenti à mourir pour nous, pour nous sauver, il doit être heureux de nous voir aller à lui, d'écouter nos prières et d'y répondre. — Bien, dit Joseph, tu parles comme un avocat et tu as raison. Sais-tu une chose, je crois que nos curés nous trompent, toute cette boutique, c'est de la blague. »

Et c'est ainsi que ce qui s'était dit dans l'école, les moindres détails de son enseignement, étaient répétés dans les paroisses environnantes et devenaient le sujet de conversations qui intéressaient et qui faisaient réfléchir.

L'année commençait bien. Les deux Instituts, celui de la Grande-Ligne et celui de la Pointe-aux-Trembles avaient admis une centaine d'élèves. Les maîtres, toujours à leur poste, vigilants observateurs, préoccupés constamment du développement intellectuel et spirituel de leurs élèves, ne pouvaient être que bénis.

Ce qu'on voulait faire avant tout de ces jeunes gens, c'étaient des hommes qui fussent capables de penser et de réfléchir. Des observateurs prêts à retenir ce qui est bon, des chrétiens libres enfin parce qu'affranchis par Christ.

L'œuvre était à la fois une œuvre d'évangélisation et d'éducation ; on voulait créer des aspirations vers le bien, fortifier la volonté et lui donner une direction évangélique. C'était préparer des hommes et des citoyens aux ambitions supérieures. Maintenant que le recul permet de juger des ambitions d'alors, on voit qu'elles n'avaient rien d'exagéré, car il est sorti de nos institutions protestantes franco-canadiennes des hommes qui ont su se rendre utiles à leur pays et à l'Eglise qui les avait formés.

M. Tanner recevait souvent des visites avec lesquelles il s'entretenait volontiers. Une fois un de ses visiteurs lui raconta l'incident que voici : un cultivateur s'était procuré un Nouveau Testament, son voisin aussi. L'affaire ayant été connue du curé, celui-ci en fut fort inquiet. Un jour il se rendit chez ses deux paroissiens qu'il voulait prémunir contre tout danger d'hérésie. L'un d'eux le reçut plutôt froidement, et lui dit : « Monsieur le curé, on affirme que vous avez le pouvoir de faire des miracles, eh bien, vous voyez cette mouche-là sur la table, en train de se régaler de

miel, si vous faites en sorte qu'elle tombe morte sans y toucher, si je vois la chose de mes yeux, je retournerai à l'Eglise. — Oh! dit le curé, on ne fait pas de miracle pour une seule personne. — Eh bien, riposta le paysan, voici une autre proposition : Dieu, dites-vous, peut se protéger contre ses créatures? Le curé d'affirmer! Eh bien, donnez-moi une hostie consacrée contenant le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur, mettez-la dans l'armoire que vous voyez et, si un jour les souris ne l'ont pas mangée, je croirai à votre religion. »


Jean Vernier.

Le personnel enseignant n'était pas nombreux. Le lecteur a déjà fait la connaissance du directeur et de Mme Tanner, sa compagne dévouée. Qu'il nous permette de lui présenter maintenant le sous-directeur et son épouse, Mme Vernier. M. Vernier était un ancien élève de l'institut de Glay de fondation récente. Il était petit de taille, mais avait une belle tête qu'il portait haut, ce qui permettait d'admirer des yeux francs d'un beau noir qui donnaient au visage une noble apparence. Doué d'une parole facile et d'un esprit vif autant que clair, il savait attirer l'attention et la retenir. Aussi il était aimé de ses élèves, dans le cœur desquels il savait faire passer les vérités qui étaient dans le sien. D'un tempérament très prompt, il était peu patient avec les cerveaux encore épais, ce qui lui donnait quelquefois des apparences d'homme injuste, impression que ne corrigeait pas un ton de voix qui sentait l'habitude du commandement et n'admettait pas la réplique. Ce travers du caractère de

M. Vernier était heureusement corrigé par sa femme, excellente Bernoise de la commune d'Orvin, qui était la douceur et la patience personnifiées.

Le troisième maître était Charles Gobeille. Il venait de Saint-Lin, il avait été à Belle-Rivière et son séjour y avait été extrêmement béni, aussi était-il un auxiliaire précieux dont on appréciait les services. Il savait intéresser ses élèves et leur faire aimer l'arithmétique, ce qui n'est pas toujours facile avec les débutants. Malheureusement, il était peu favorisé quant à l'apparence, il le sentait, et ce sentiment le rendait susceptible à l'excès. On peut dire de lui qu'il avait les qualités et les défauts des hommes un peu difformes.

Coup d'œil dans l'intérieur.

Nous venons de voir les débuts des œuvres de nos missions, les premières difficultés, les premiers encouragements. Le lecteur aimerait sans doute pénétrer maintenant dans les districts ruraux, se rendre compte des opinions, des préjugés, des superstitions populaires que nos missionnaires eurent constamment à combattre. J'ai précisément sous la main le journal d'un jeune homme de ce temps[1] il contient des impressions d'enfant dont quelques-unes sont pleines de naïveté. J'en ai omis quelques-unes, j'en ai retenues qu'il aurait peut-être fallu sacrifier, mais ce triage trop sévère nous eût empêché de voir l'époque sous ces couleurs naturelles et cette considération m'a paru suffisante.

« On m'a dit que je suis né le 29 mars 1835, à la Pointe-des-Fourches ; c'est là que la rivière Noire et

[1] Journal intime de l'auteur.

la rivière de Saint-Césaire se réunissent, mêlent leurs eaux et continuent leur cours jusqu'au Petit Maska, aujourd'hui Saint-Hyacinthe et le poursuivent ensuite jusqu'au Saint-Laurent.

» Dès qu'on eut fait ma première toilette, on se hâta de me porter à l'Eglise, — au risque de me noyer, car la glace était mauvaise, — dans la crainte de me voir mourir sans baptême et de me savoir condamné aux limbes où, dit-on, on ne souffre pas, bien qu'il n'y fasse pas très gai. Après la cérémonie du baptême, on revint au grand trot avant la débâcle qu'on redoutait; ainsi j'échappai aux limbes et à une immersion ennuyeuse. Je ne me souviens pas de toutes ces choses. Le premier événement qui s'est gravé dans ma mémoire, c'est le transport de notre mince ménage dans un bac qu'on poussa au large pour le laisser emporter par le courant du côté du village; arrivés devant une maison blanchie à la chaux, la maison de grand-père et d'un oncle, me dit-on, on amarra la frêle embarcation et au bout de quelques heures nous étions installés chez eux. Nous n'étions pas là depuis longtemps que nous fûmes visités par un gros orage, le ciel s'obscurcit, l'éclair déchira le ciel, le tonnerre gronda et tout-à-coup j'entendis un cri déchirant : « Le tonnerre est tombé! » Je ne voyais rien, sauf un billot fendu comme si on avait voulu le préparer pour faire des allumettes; c'était celui dont se servait grand-père pour hacher son tabac; ma mère tout énervée se cachait le visage dans les plis de son tablier. On me dit qu'elle avait été atteinte par la foudre. Cette halte chez le grand-père ne fut pas longue; on parla de déménagement! Heureux, dit-on, les pau-

vres en esprit! Heureux aussi les pauvres en biens d'ici-bas, quand ils doivent changer de domicile. C'est vite emballé, vite rendu à destination, vite déballé, et vite mis en place. Aussi les choses se firent tout d'une haleine ; on avait déjeuné chez le grand-père, on soupa au nouveau foyer dans le village de Saint-Pie, au bout du pont Drolet. Les enfants aiment la nouveauté, j'étais enchanté, nous étions tout près de l'eau et l'on m'avertit d'avoir à m'en tenir à une sage distance, car il y avait danger. Je n'en vis point. Mais un jour pourtant, alors que j'étais trop près, sans doute, je glissai et tombai à l'eau, le courant m'emporta et j'aurai certainement été noyé sans la présence d'un petit îlot, formé par des débris de sciure de bois qui provenaient des tanneries (aujourd'hui Emileville); l'eau me déposa là et quand j'eus senti la terre ferme, ou quelque chose qui y ressemblait, je repris mes sens, et songeai à me diriger vers la maison, confus comme un renard qu'une poule aurait pris. Grand émoi dans le voisinage quand on sut mon aventure; et j'entendis une femme qui disait : « Dieu fera quelque chose de cet enfant, car s'il l'a sauvé miraculeusement de cette noyade, c'est qu'il a dessein de s'en servir. » J'ai pensé quelquefois aux réflexions de cette femme et je lui ai donné raison.

» Je ne sais combien de temps après cet événement, la famille déménagea de nouveau pour s'installer sur une petite ferme qu'elle venait d'acquérir; j'en ai gardé de bien agréables souvenirs; les journaux alors étaient rares et on passait les veillées à écouter ou dire des contes dans lesquels il était souvent question de châteaux habités par de belles princesses et gardés par des géants, de châteaux suspendus dans les airs, d'ours

qui venaient manger le miel des ruches, etc., etc. Les histoires qui m'intéressaient particulièrement étaient celles où il était question du loup-garou ; c'était là choses sérieuses, je vous assure, surtout quand M. le curé condamnait quelqu'un, pour inconduite, à courir le loup-garou durant les sombres nuits d'automne. Ou bien c'était l'apparition dans l'air de grands canots légèrement construits et portant cinq à six hommes qui voyageaient se servant de leurs avirons pour aller à des vitesses vertigineuses. C'était la Chasse-Galerie, beaucoup plus habiles que les aviateurs modernes avec leurs aéroplanes et moins dangereux, car il n'arrivait jamais le moindre accident, il n'y eut jamais de vie perdue. Ou bien encore c'était la bête à « grand queue», une bête effrayante qu'on ne voit plus de nos jours, probablement parce qu'on est moins observateur que les vieux d'autrefois. Eux, ils voyaient toutes sortes de choses merveilleuses et affirmaient avoir vu la Chasse-Galerie ou tiré sur la bête à grand queue, ce qui a dû l'effrayer en fin de compte et la fait rester maintenant dans les profondeurs de la forêt.

» J'avais remarqué le long de la rivière, sur de petits îlots, quelques cabanes de sauvages d'où s'échappait la fumée en colonnes bleuâtres. Ces cabanes étaient des sources intarissables d'histoires mystérieuses, bien que ceux qui les habitaient fussent très inoffensifs. Ils cueillaient le long de la grève les joncs avec lesquels ils faisaient des paniers. On disait qu'en cherchant les roseaux ces hommes y trouvaient de jolis bébés roses et blancs, des petits Moïses que nos mamans joyeuses recevaient des mains des sauvages. Elles se mettaient ensuite au lit pour communiquer un

peu de chaleur à ces petits qu'on leur avait ainsi confiés. Quand ces petits grandissaient, elles leur rappelaient que les sauvages ne les perdaient pas de vue; qu'ils les surveillaient de loin ; alors, gare aux « braillards » et aux mutins, le sauvage pourrait bien venir les reprendre... »

Dans les localités nouvelles, un homme entreprenant faisait un peu de tout ; mon père avait la direction de l'agence de certaines fonderies et de fabriques d'instruments agricoles, voire même d'une maison d'horlogerie. Il s'ensuivait qu'on pouvait voir dans les hangars des cribles, des charrues, et des horloges dans la maison. Il y en avait de grandes et de petites, les unes étaient vissées aux parois, les autres se tenaient toutes seules appuyées contre le mur; il y en avait de vieilles et de neuves, les petites horloges étaient toutes neuves, les grandes toutes vieilles et paraissaient honteuses de la lenteur de leurs mouvements. Les petites, comme des espiègles, avaient l'air de dire en faisant tic tac : Vous retardez, mes amies, votre temps est fini. Elles arrivaient par boîtes de six. La préférence qu'on marqua tout de suite pour les petites est comme le point de départ d'idées nouvelles s'introduisant dans l'économie domestique. Les grandes attendaient dans une solennelle fierté l'arrivée des antiquaires. Je croyais mon père très instruit, car il savait lire et écrire, ce qui n'était pas ordinaire à cette époque. On venait de loin pour lui faire lire des lettres et écrire les réponses. Chose singulière,



Antoine Duclos.

tous ces correspondants par procuration insistaient pour « mettre la main à la plume » bien qu'ils n'y touchassent pas, et quand ils avaient raconté tous les malheurs survenus dans la famille, les maux de dents et les rhumatismes, ils terminaient généralement en souhaitant que « la présente les trouvât dans le même état ». Cela amenait beaucoup de monde chez nous, il y avait des visiteurs qui dételaient, d'autres qui se contentaient d'attacher leurs chevaux aux piquets du jardin. Tous allumaient leur pipe et, en l'absence de nouvelles plus récentes, on s'entretenait des événements historiques qui avaient tout récemment bouleversé le pays. J'écoutais. — Laissons les enfants écouter quand il ne se dit pas de sottises, quelle que soit la réceptivité et la ténacité de la mémoire d'un enfant, on ne saurait trop surveiller l'entourage dans lequel il grandit, car rien de ce qui se dit et se fait ne leur échappe. — Quand je pense aux dangers qui menacent nos jeunes enfants, je suis frappé du fait qu'un grand nombre y échappent et j'en remercie le Seigneur.

Un jour, mon père me conduisit dans une maison en deuil, tout y était lugubre. On eût dit qu'on s'était arrangé pour faire de la mort un spectacle qui fait naître l'épouvante. On avait allumé des cierges en plein midi; autour du cercueil éclairé par la lueur vacillante des cierges, on pleurait et priait sans attacher une importance particulière aux manifestations de la douleur ou de la piété, et cela constituait un intérieur où l'on se sentait mal à l'aise. En rappelant ces souvenirs, il m'en vient encore des frissons.

*
* *

Quand les visiteurs emplissaient la maison, ils s'asseyaient autour de la table; un tel arrangement, paraitil, rendait les conversations plus faciles. On parlait de toutes choses au gré du premier causeur; tantôt c'était la fosse qui intéressait nos hommes; d'autrefois c'étaient des clôtures ou des procès-verbaux, ces deux derniers articles allaient souvent ensemble. Quand on élevait trop la voix, ce qui m'effrayait un peu, bien que je fusse à l'écart dans mon petit coin, mon père, qui était aussi juge de paix, allait prendre dans un grand pupitre-bureau, où il conservait soigneusement quelques livres, toute sa bibliothèque, un gros volume recouvert de peau de mouton, puis il l'ouvrait pour le consulter; alors tout rentrait dans le calme et les adversaires se serraient la main. D'autrefois, on s'engageait dans d'interminables conversations ayant trait aux choses politiques.

On sentait encore la poudre qui avait été brûlée à l'occasion de la révolution de 1837 et 1838, et le souvenir des échaufourées de Saint-Denis, Saint-Eustache, était encore tout frais dans les mémoires. Il fallait entendre les vieux, leur imagination ne s'arrêtait pas devant les réalités historiques. Les uns auraient voulu qu'on eût passé au fil de l'épée «ces maudits Anglais»; d'autres, plus habiles au maniement de la fourche, auraient voulu les tenir pour les «taquiner un peu». On racontait en riant qu'un «patriote» avait pris sa faucille pour aller chasser les «habits rouges». Je me souviens d'un grand gaillard qui venait souvent pour acheter des animaux gras; dans la cha-

leur de la conversation, il s'écriait : « Ah! si je les tenais au bout de ça, — et il montrait alors un gourdin qui ne le quittait jamais, — j'en ferais une fricassée, je me moquerais bien de leurs sabres ». Il y en avait de plus modérés et de plus sages, probablement parce que leurs connaissances étaient un peu plus étendues. Ceux-là faisaient remarquer ce qu'il y avait eu d'imprudent dans le fait d'aller à la rencontre de troupes organisées, conduites par des chefs qui connaissaient leur affaire. On aurait obtenu, disaient-ils, les mêmes avantages : un gouvernement représentatif, si on se fût contenté d'employer des moyens pacifiques, la voix de nos représentants aux Chambres. Peut-être,... répondait-on généralement, mais quand on pense que nos premiers citoyens : Papineau, Nelson, Cote sont en exil et que ces maudits bureaucrates nous rient au nez, n'est-ce pas « sacrant »?

Le sujet de l'année noire 1837 étant épuisé, on parlait de « l'invasion des Bostonais » en 1775, de celle de Montgomery, arrivant en hiver au pied du cap Diamant, à la tête de ses colonnes, de la proclamation de l'indépendance en 1776... « Ah! si nous avions compris nos intérêts, disait un autre, on aurait pris part à cette révolution et aujourd'hui nous ferions partie de la grande république voisine... Et dire que ce sont nos saints prêtres... — Le *saint* est de trop, interrompait un auditeur qui n'avait pas encore eu l'occasion de placer son mot; dis : nos prêtres tout court, cela suffit. C'est encore eux qui ont fait rater l'invasion des Yankees en 1812. — Dis plutôt, Baptiste, que ce sont nos braves qui les ont repoussés à Chateauguay... » Et ainsi on passait en revue toutes les dates

historiques, toutes excepté pourtant la victoire des plaines d'Abraham. Si on n'en parlait pas, c'est qu'elle était admise, on ne regrettait pas cette partie perdue ; mais on aurait voulu en gagner une autre...

Les regrets devenaient plus vifs quand les exilés faisaient revivre leurs souvenirs, racontant l'accueil qu'ils reçurent à Boston où on les avait traités comme des victimes et comme des héros d'une grande cause. Ce qu'ils disaient de la beauté et de la prospérité du pays, de la cordialité de ses habitants, qui contrastait péniblement avec la morgue anglaise, montait les imaginations et faisait naître les regrets.

Tout ce dont on avait besoin dans le ménage était fort cher, le travail se faisait à des prix modestes, pendant qu'on affirmait que dans les Etats, à Burlington et à Bridgeport, à Whitehall dans le Vermont et le Massachusetts, on gagnait des salaires fabuleux. Mais c'était si loin... Et pourtant, il fallait faire quelque chose ; le sac au dos, le bâton à la main et la larme à l'œil. on embrassait sa femme et les enfants, on s'arrachait à la famille pour ne pas éclater, puis on s'en allait là-bas pour n'en revenir qu'après la fenaison ou plus tard quand les salaisons étaient achevées. Quand on apprenait l'arrivée de l'un de ces exilés volontaires, la nouvelle s'en répandait comme une trainée de poudre et de tous côtés on venait écouter ce qu'ils avaient à dire des pays où ils avaient travaillé.

Il fallait les entendre raconter leurs exploits d'abord et assister aux descriptions fantaisistes des richesses fabuleuses de ces Yankees. Ils avaient pourtant remarqué l'absence des églises aux clochers élancés. — « Le croirais-tu, disait l'un d'eux, je n'ai pas rencontré le

« bon Dieu[1] » une seule fois, durant les trois mois que j'ai passés là-bas. Ça ne va jamais à la confesse, ces gens-là ; du reste à qui pourrait-on se confesser ? pas un prêtre... — Tiens, Baptiste, reprenait un autre, je croirais presque qu'ils n'en ont pas besoin, ce sont de si braves gens... As-tu découvert un mensonge, as-tu vu comme ils passent leur dimanche... et puis, ça paie t'y bien ? — Pour ça oui, reprenait son voisin. »

De ces excursions en pays protestant, on rapportait bien des notions nouvelles sur la religion, l'agriculture, la tenue du ménage et de la ferme. Parfois le voyageur avait rapporté un livre ; tout le monde lisant là-bas, cela donnait envie d'apprendre à lire et les plus intelligents, les curieux, les ambitieux, se mettaient en devoir de le faire.

Un jour, la conversation prit une autre tournure : je remarquai quelque chose de nouveau sur tous les visages, on causait sur un ton inaccoutumé. Il n'était plus question de procès-verbaux, des Anglais ou des Yankees. On s'entretenait d'étrangers nouvellement arrivés dans le pays. Ils étaient venus à Montréal d'abord ; puis s'étaient installés définitivement à la Grande-Ligne. Qui étaient donc ces gens-là ? D'où venaient-ils ? Qu'étaient-ils venus faire ? Ce n'étaient pas des agriculteurs, ils avaient les mains blanches et fines comme M. le curé ou comme celles des seigneurs (châtelains). C'étaient les questions qu'on se posait sans que personne pût y donner une réponse précise. « Je le saurai bien, hasarda l'un d'eux... je vous en donnerai prochainement des nouvelles... à la

[1] Allusion à la communion portée au domicile des mourants.

semaine prochaine, bonsoir! » Et il prit congé de la compagnie.

La semaine suivante, on était venu plus nombreux, car la curiosité était grande. Notre homme avait tenu sa promesse et il arriva disant : — « Je le sais. Je vous disais bien que j'en aurais des nouvelles... Ces étrangers de l'Acadie, ce sont des Suisses! » et chacun de s'écrier : des Suisses!! Non, dit un autre, des écureuils!! [1] — Non! vous n'y êtes pas, il paraît qu'il y a un pays quelque part,.. — Dans la lune, interrompit un loustic. — Laisse-moi donc finir, ignorant! en Europe, plus loin que la France, un pays qui s'appelle la Suisse et tout naturellement ses habitants s'appellent des Suisses. — De quelles noix se nourrissent-ils? — Il paraît que leurs noix préférées sont MM. les curés, ils vous les croquent à tous coups. Mais ce qu'il y a de plus drôle et peut-être de plus inquiétant, c'est qu'ils ont apporté avec eux une espèce de livre que MM. les curés ne veulent pas qu'on lise; c'est leur noix que le curé ne peut pas casser. — Parle donc qu'on te comprenne, interrompit un forgeron, que tous ces détours impatientaient. — Eh bien, puisque vous ne comprenez pas, je vous dirai que ces étrangers, qui, après tout, ne sont pas dangereux, puisqu'ils ne sont que deux ou trois, ne croient ni à confesse, ni à messe, ni au purgatoire, ni à saints, ni à saintes. — A quoi donc croient-ils alors? — Je vous assure qu'il ne faut pas causer longtemps avec eux, pour le savoir, ce qu'ils croient et, ce qui est mieux encore, ce qu'ils pratiquent, reprit notre voyageur. Ils croient en Dieu, en

[1] Au Canada le peuple donne le nom de Suisse à l'écureuil « petit gris ». C'est ce même animal qui a fourni le vair à l'héraldique.

son Fils Jésus et ils en parlent tout aussi bien que M. le curé. Je suis même disposé à croire qu'ils le montrent sous un jour plus attrayant, Je les ai vus, j'ai causé avec eux et j'en reviens encore tout ému.
— Je voudrais bien les voir et les entendre, reprit un homme au visage maigre qui trahissait une volonté forte.

Une visite intéressante.

On était en juillet 1840, le soleil brillait, chaud, ardent. La cigale chantait dans les champs et l'air était fortement imprégné de l'odeur des foins fraîchement coupés. Les oiseaux avaient terminé leur concert matinal et se reposaient dans la feuillée. Les travailleurs étendus à l'ombre laissaient descendre le soleil, se promettant de prolonger un peu leur journée, pour rattraper le temps perdu.

A cette époque les voyageurs étaient rares, on n'avait pas encore la visite des représentants de commerce ou celle des nombreux agents des manufactures de machines à coudre, invention tout à fait moderne ; de temps en temps, on voyait passer de petits marchands ambulants, qui venaient tenter les ménagères et les enfants par l'offre de quelque coupons d'indienne, de mouchoirs de poche en couleur, de bobines de fil, de boutons ou autres bibelots faciles à transporter sur le dos. Plus rarement on voyait revenir, à époques fixes, le fondeur de cuillères. Sa venue était une véritable fête pour les enfants qui assistaient, tout surpris, à la transformation des vieux ustensiles en étain ou en plomb en de belles cuillères toutes

neuves qui brillaient comme si elles eussent été en argent poli. C'était merveilleux.

Ce jour-là, on vit venir sur la route poudreuse, un voyageur inaccoutumé ; il était vêtu d'une redingote noire et portait sous le bras un petit sac qui devait être lourd à en juger par la démarche de l'homme et par son attitude. Je cessai de jouer avec mon chien pour observer cet étranger qui regardait précisément dans la direction où je me trouvais. « Ton père est-il à la maison? » me dit-il, une fois près de moi. Les manières affables de cet homme, sa voix sympathique, m'attirèrent instinctivement et je devinai en lui un ami. Je l'accompagnai jusqu'à notre porte que je me hâtai d'ouvrir et sans plus de façon le voyageur se trouva subitement en face de mon père, qui le regardait en se tenant debout selon son habitude quand un étranger venait à la maison. Je fus immédiatement frappé par le contraste que formaient ces deux hommes; mon père était grand, le voyageur petit.

Mon père était de la Beauce, paroisse importante au bas de Québec ; il avait passé un couple d'années à faire la traversée entre Québec et Lévi. Quand il sut que le visiteur était québequois, la glace se fondit et les langues se délièrent, les cœurs fraternisèrent et la conversation prit de l'entrain. Il n'est rien comme la communauté d'origine pour rapprocher les gens. Le petit homme, tout en causant de tout ce qui pouvait intéresser, ne perdait pas de vue le but de sa visite, et il finit par trouver l'occasion de le faire connaître. Il ouvrit son sac et je pus voir qu'il contenait de fort beaux volumes. M. Beaudin, c'était son nom, était, je crois, au service de la Société biblique de Québec;

ce fut, à ma connaissance, un des premiers colporteurs employés par elle. Admirablement doué pour cette œuvre, il eût fait de grandes choses, quand soudainement on le perdit de vue. Il était en visite dans le Vermont, c'est là qu'on a perdu ses traces et l'on pensa qu'il avait dû tomber sous les coups de quelque voleur de grand chemin. Longtemps après, à Montréal, on pendait un malfaiteur d'une réputation redoutable; j'ai su qu'il avait été fortement soupçonné du meurtre de M. Beaudin. Nous verrons plus loin quelle importance cette visite devait avoir pour notre famille.

Esprit ouvert, mon père avait la répartie vive et toujours le mot pour rire, ce qui ne l'empêchait pas d'être plutôt sévère pour ses enfants. Si notre mère nous a élevés avec la douceur et la sollicitude de la brebis qui ne sait pas défendre ses petits, mon père avait pour nous les sévérités et les dévouements de la lionne qui nourrit, aussi bien qu'elle protège. Il y a trente-cinq ans qu'il est mort et, depuis ce temps-là, il ne se passe pas de mois que je ne rencontre quelqu'un qui ne soit heureux de me rappeler les services qu'il a rendus dans sa paroisse et dans les environs. C'est à distance qu'on se rend mieux compte des hommes et des choses et qu'on comprend mieux l'influence exercée par les premiers. Simple juge de paix, Antoine Duclos a laissé le souvenir d'un honnête homme qui aima son pays; il était fier et mettait un léger orgueil à porter le vêtement du cultivateur quand il était appelé dans une assemblée publique, ou qu'il devait siéger sur les bancs des petites cours des commissaires. Il a rempli ces dernières fonctions pendant tout un quart de siècle. Ceux qui l'ont connu rappellent aujourd'hui

bien des faits qui montrent son impartialité et la sûreté de son jugement, particulièrement quand il s'agissait de la solution des questions souvent épineuses qui font les différends des districts agricoles. Le juge Bourgeois, qui fut toujours son ami, me disait, quelques années avant de mourir : « Votre père avait le sentiment inné de la justice et du droit. » Durant les vingt-cinq années qu'il a jugé les différends qui survenaient dans sa paroisse, bien des causes sont venues en appel et, je dois le dire à son honneur, aucun de ses jugements n'a été écarté.

Sous une rudesse apparente, et avec un caractère qui heurtait quelquefois, il y avait chez Duclos un grand cœur et une piété réelle qu'il a conservés jusqu'à la fin.

Catholique romain par sa naissance, il vécut longtemgs dans la paroisse de Saint-Hyacinthe. Je me rappelle fort bien qu'il avait l'habitude de me cacher dans les plis de son manteau quand il partait pour aller prier au pied d'un calvaire, comme ceux que le voyageur rencontre sur toutes les routes du Canada français. Celui où il allait était élevé à trois milles en amont de Saint-Hyacinthe. Je n'oublierai jamais le sérieux de son expression dans de tels moments, pas plus que les soins qu'il apportait dans l'église à diriger mes regards d'enfant sur le Saint Sacrement, objet de grande vénération parmi les catholiques.

Une chose pourtant me faisait de la peine ! c'était d'entendre dire par un homme dont le fils était infirme : « Je fais mon calvaire », ou encore par une femme qui avait un mari brutal ou ivrogne : « C'est mon calvaire. » Aujourd'hui, je comprends et je sais qu'il est de nom-

breux calvaires dans la vie, mais j'ai appris qu'il en est un, aide précieux, qui donne la force nécessaire pour traverser les heures d'angoisse ; on le trouve non pas dans tel ou tel coin de terre, mais partout : c'est Jésus, et il a promis de se faire trouver à tous ceux qui le cherchent. « Je suis avec vous tous les jours, je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi. »

Quand mon père eut reçu dans son cœur les enseignements de l'Evangile, son culte devint plus spirituel, mais ne perdit rien de la ferveur du passé. Ceux qui lui survivent n'ont pas oublié, et ses enfants n'oublieront jamais le soin qu'il mettait à nous réunir tous pour le culte de famille chaque jour après le déjeuner, que l'ouvrage pressât ou non. Pour ces instants de recueillement, toute la maisonnée était assemblée, ouvriers, serviteurs et enfants; catholiques ou protestants écoutaient la lecture de la Parole de Dieu, puis on se mettait à genoux, autour de la même table et sous le regard du même Dieu. Précieux témoignage que les enfants sont heureux de rendre à la mémoire de celui qui les a amenés à Christ. Atteint d'une maladie incurable, il a vu venir la fin dans la paix la plus parfaite, avec une assurance que rien n'aurait pu ébranler.

Lors de ses funérailles, présidées par le pasteur qu'il aimait et dont il avait été le paroissien respectueux et dévoué, il y eut un grand concours d'amis connus et inconnus ; à ce cortège se joignirent les principaux citoyens de la paroisse et des paroisses voisines ; chacun avait eu à cœur d'honorer la mémoire de l'homme de bien que le Seigneur avait relevé de sa

charge. C'était un de ces hommes, comme on en rencontrait souvent à cette époque, aux convictions profondes, librement exprimées en toutes circonstances. Ses amis intimes jouissaient de ses entretiens, qu'il savait rendre vivants en mettant à profit les lectures qn'il aimait à faire. La famille possède encore le Nouveau Testament qu'il avait fait relier avec une petite brochure de controverse, intitulée : *Les enseignements de l'Eglise de Rome comparés avec ceux de l'Evangile.* Ces deux ouvrages, de très inégale valeur, constituaient toutes ses armes de chrétien évangélique; il les portait constamment sur lui, comme le soldat son épée, et l'adversaire avec lequel il se mesurait n'avait jamais ou très rarement l'avantage. On a encore de lui une vieille Bible usée et jaunie par le temps et l'usage ; c'est la vieille Bible de famille, celle autour de laquelle il aimait tant à grouper les siens. S'ils ne sont pas meilleurs qu'ils ne sont, s'ils ne sont pas plus fidèles, plus avancés dans la connaissance des choses saintes, ce n'est pas la faute de leur bien-aimé père, mais la leur.

J'ai longtemps hésité avant de consentir à livrer ces lignes à l'impression : il m'était difficile de remuer ces souvenirs sacrés et de les jeter ainsi dans le domaine public. Des amis m'ont vivement conseillé de briser le vase qui les contenait ; je me suis laissé convaincre, mais je n'ai pas eu autre but en vue que la gloire de Dieu, par la grâce de qui toutes ces choses sont arrivées.

Comment Antoine Duclos arriva à la connaissance de la vérité.

J'ai parlé précédemment de la visite de M. Beaudin à la maison paternelle; qu'on me permette d'y revenir maintenir pour expliquer la conversion de mon père. C'était, on s'en souvient, par une chaude journée de juillet que le serviteur de Dieu entra dans notre maison paternelle, et on sait avec quel tact il amena l'entretien sur les questions religieuses. Mon père avait un Nouveau Testament, qu'il s'était procuré sept ans auparavant dans le Vermont; il n'en avait lu que quelques pages et sans leur accorder une grande importance, aussi ces lectures n'avaient-elles laissé que de bien vagues impressions. La visite de M. Beaudin vint raviver ces souvenirs fugitifs, ce fut comme une allumette qu'on approcherait d'un baril de poudre.

Quand ils se quittèrent, j'entendis mon père qui disait: « Je crois, monsieur, que ce livre est inspiré de Dieu. Malgré tout ce que vous avez eu la bonté de me dire j'ai encore l'espoir d'y trouver confirmés les enseignements de notre sainte Eglise. Je vous promets de les y chercher soigneusement. — Voulez-vous me permettre de revenir, lui dit M. Beaudin, j'aimerais connaître les résultats de vos recherches? » Mon père y consentit volontiers, assurant que sa réponse serait à la fois franche et cordiale.

On se sépara en prenant rendez-vous à quinze jours de distance.

Mon père parla certainement de cette visite et bientôt je vis arriver des personnes que je n'avais

jamais vues, en particulier une demoiselle Pérousset, qui fit sur ma jeune personne une très agréable impression. Sur ses traits on lisait le bonheur ; sa conversation nourrie et intéressante mettait tout le monde à l'aise et créait la bonne humeur. Elle chantait fort bien et moi qui n'avais guère entendu que nos vieilles chansons populaires « A la claire fontaine » ou telle autre, je trouvais ses chants fort beaux. Elle lisait ensuite, puis tout le monde se mettait à genoux pour prier. Je fus frappé de ce que personne ne sortait de chapelet et aussi de ce que la prière s'achevait sans que personne n'eût songé à dire des *Ave Maria* ou à répondre par le traditionnel *Ora pro nobis* ; en revanche quand on se relevait il y avait des larmes dans les yeux et moi j'avais envie de pleurer aussi.

* * *

Un beau dimanche après-midi, après les vêpres, je vis arriver un grand nombre de voitures, le long de la route ; dans la cour, à chaque piquet un cheval était attaché. La maison était remplie, le perron, le jardin débordaient de monde. Dans la foule, j'aperçus M. Beaudin que tous attendaient. Mon père s'avança et parla assez longtemps. Je vais essayer de résumer ce qu'il dit : « Mes amis, voici les évangiles qui racontent la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, je sais que vous croyez comme moi que notre sainte religion doit y être enseignée... Depuis plus de quinze jours j'ai lu le saint volume et je dois vous dire qu'à mon grand étonnement je n'y ai pas trouvé ce que notre sainte Eglise nous enseigne... Que ferez-vous ? Que dois-je

faire? Quoi qu'il arrive je crois à la sainteté et à la vérité de ce livre... Je crois qu'il est la révélation de Dieu aux hommes par le moyen de Jésus-Christ et je suis très disposé à l'adopter comme la règle de ma foi.... »

Grande fut l'émotion... M. Beaudin prit ensuite la parole et longuement enseigna la foule... On chuchotait, mais on restait parfaitement sérieux. Comme l'heure avançait, on se dispersa, chacun reprenant le chemin de sa maison. Quelques jours après je vis arriver chez nous une dame, son large visage, son front découvert et son menton accentué annonçaient une volonté puissante; un monsieur de taille moyenne l'accompagnait. Il avait une voix douce, bien qu'il grasseyât un peu. J'appris dans la suite que c'étaient les deux Suisses de l'Acadie: Mme Feller et M. Roussy. J'avais entendu parler des saints ; je crus en voir deux devant moi, tant ils firent une forte impression sur ma jeune imagination. Des amis d'en haut de la Rivière, MM. Auger et Parent les avaient accompagnés. Ils avaient connu les mêmes angoisses que mon père et avaient reçu de Dieu la même délivrance. Léandre Parent était un bel homme, s'habillait bien et parlait peu. Baptiste Auger, plus petit, se fit connaître plus tard par ses réparties vives autant que fines, dont il se servait volontiers pour réfuter les arguments de ses adversaires. C'est sur la propriété de ces deux amis acquis à la cause évangélique que l'on construisit la première maison missionnaire en 1842.

De nouvelles familles établies plus en amont s'étaient déclarées pour l'Evangile: les Poirier, les Pepins et

d'autres ; la douceur de ces enfants de Dieu autant que leur piété étaient comme un parfum du ciel qui se répandait sur tous ceux qui étaient en relation avec eux. Les Demers étaient peu causeurs, mais ils savaient placer un mot à propos et chaque fois le mot frappait juste. Les Smith, plus disposés à écouter qu'à prendre une part active dans les discussions, ne manquaient jamais l'occasion de rendre témoignage à l'Evangile qui leur avait apporté le salut et dont la puissance se manifestait avec une évidence bénie.

Dieu fit briller sa lumière dans ce district d'une manière tout à fait inattendue. Une Bible qu'un jeune homme du Massachusetts remit à sa mère et un Nouveau Testament que M. Roussy donna à un père de famille en furent comme les instruments. A la suite d'une conversation, cette dame et ce père de famille arrivèrent à la conviction que ces livres indiquaient le chemin qui conduit à la connaissance de soi-même et aboutit au salut par Christ.

Désireux de pénétrer plus avant dans le mystère de piété, le père fit un voyage à la Grande-Ligne où il demeura trois semaines. Ayant trouvé ce qu'il cherchait il revint en hâte en informer cette dame, lui disant avec un grand enthousiasme ce que le Seigneur avait fait pour lui. L'un de ses fils qui avait entendu le récit du voyageur, en parla à son voisin, celui-ci à un autre, si bien qu'en peu de temps tout le monde avait envie d'en savoir davantage. Pour répondre à ces désirs légitimes on décida d'inviter M. Roussy, qui ne se fit pas prier pour venir. Huit familles rompirent immédiatement avec Rome. Grâce aux visites occasionnelles de M. Roussy, de

M. Sellier et de M. Normandeau, qui s'était fortifié dans la foi et dans la connaissance des Ecritures, ce petit noyau de fidèles fit de rapides progrès. Durant l'été on ouvrit une petite école dans une modeste chambre qu'une famille convertie avait mise à la disposition des missionnaires. Comme les progrès se maintenaient il devint bientôt évident qu'il faudrait songer à l'érection d'une maison convenable.

Une petite lumière dans les ténèbres se voit de loin, dit-on ! Dans le Township de Milton, M. Beaudin avait été bien accueilli par plusieurs familles ; elles montrèrent un tel intérêt et affirmèrent leur désir de s'instruire avec une telle persévérance que le Dr Cote baptisa cet endroit du nom de Bérée en souvenir des Béréens de si glorieuse mémoire. C'est un des plus beaux souvenirs de mon enfance que ces temps durant lesquels l'Esprit de Dieu besognait parmi nous. Mon père, tout entier aux joies de son premier amour, enseigna un hiver et il prit part aux réunions d'évangélisation et d'édification que présidait le Dr Cote. Il y eut des réunions qui se prolongèrent fort avant dans la nuit et cela plusieurs fois de suite.

Le docteur Cote et le curé Crevier.

Les curés ne connaissaient pas encore les arguments dont se servaient les protestants pour justifier les articles de leur foi. Ils croyaient en faire façon bien facilement. Dans ces conditions le Dr Cote devait naturellement rencontrer sur son chemin le curé de la paroisse, qui n'ignorait pas ce qui se faisait dans un fief dont il avait été jusqu'ici le maître incontesté;

aussi voulut-il prendre des mesures pour enrayer le fléau, voire même le détruire. M. Crevier, c'était le nom du curé, s'arrangea donc pour avoir une rencontre avec le protestant : un loup qui venait manger ses brebis. Elle eut lieu dans une grande maison de pierre habitée par un M. Lanctot ; elle était située près d'un endroit qui a longtemps porté le nom de « pont de cèdre ». Ces rares rencontres entre prêtre et pasteur attiraient beaucoup de monde : la curiosité, l'intérêt qui s'était réveillé pour les choses religieuses et peut-être aussi le goût de la discussion, faisaient se déranger les plus casaniers. On commença par s'entendre sur les bases du débat et dès que M. le curé eut affirmé sa foi dans les enseignements de son Eglise, le docteur Cote lui donna la réplique. Familiarisé avec l'histoire biblique et l'histoire de l'Eglise, Cote mit immédiatement son contradicteur en fâcheuse posture ; il démolissait les uns après les autres les forts que le curé avait cru élever pour protéger sa foi et défendre les dogmes de Rome. Le travail du démolisseur fut tel, que le curé n'eut pas le courage de la réplique et s'excusa d'être venu sans préparation ; il alla même jusqu'à regretter de « n'avoir pas fait comme son estimé adversaire, les études historiques et bibliques nécessaires pour de pareilles occasions. » Cette rencontre fut connue dans les environs, bien qu'on n'eût pas à son service la presse indiscrète de nos jours ; la défaite du curé fortifia les prosélytes et en amena d'autres.

A Bérée on continuait les réunions et les auditeurs se faisaient chaque jour plus nombreux, si bien qu'on ne put les recevoir tous dans la même maison.

Le mouvement était bien religieux et ce qui le prouve, c'est qu'entre deux réunions on vit souvent des ennemis dont on disait la réconciliation impossible, oublier un passé fort triste et se décider à faire toutes choses nouvelles. Les coupables reconnaissaient leurs torts ; les pécheurs confessaient leurs péchés, et Dieu leur affirmait son pardon, ce qui fit comprendre, mieux que les meilleures instructions, le vrai rôle de la confession évangélique et sa signification.

L'édification mutuelle jouait un grand rôle et l'on vit des personnes qui n'avaient jamais pris la parole en public, des femmes mêmes poussées par l'Esprit se lever pour remercier Dieu ou exhorter leurs frères. Dans l'un des services que présidait le docteur Cote, la puissance de l'Esprit de Dieu se manifesta d'une manière vraiment extraordinaire : le prédicateur avait pris pour texte ces paroles d'Esaïe « Venez et discutons ensemble, dit l'Eternel. » Je ne saurais dire ce que fut la méditation, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle toucha les cœurs, car avant que l'amen final fût prononcé, on pouvait entendre de divers côtés des appels à la miséricorde divine « Mon Dieu, disait-on, aie pitié de moi ! » D'autres ajoutaient : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Quel privilège alors pour le prédicateur chrétien de pouvoir montrer Jésus à ses frères en leur disant : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » Ce service si spécial fut comme une nouvelle semaille que le Seigneur devait abondamment bénir.

Ouverture d'une maison de mission.

On avait construit une maison missionnaire à Saint-Pie et fixé la date de l'ouverture au 26 décembre 1842. J'ai gardé de cette journée un souvenir très vivant. Mon père avait été chargé d'assurer des vivres pour tout le monde ; je sais quelle peine cette intendance lui donna sans qu'il songeât à se plaindre. En ces temps-là, il y avait des géants !

Voici ce que M. Roussy écrivait à cette occasion au secrétaire de la Société évangélique de New-York :

« Nous fîmes nos arrangements pour aller consacrer l'édifice de Saint-Pie au service de Dieu. Nous nous y rendîmes en famille, n'ayant laissé à la Grande-Ligne que les quelques personnes nécessaires pour garder la maison. De bonne heure, une centaine de Canadiens et une vingtaine d'Anglais accompagnés de leur pasteur vinrent à notre rencontre. Ce fut au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que nous fîmes notre entrée dans cette maison de prière, et d'un cœur ému et reconnaissant, nous remerciâmes Dieu pour tout ce qu'il avait fait pour nous.

» Elle fut consacrée par trois services le dimanche et deux le lundi. Ces services furent particulièrement bénis et des conversions fort touchantes se produisirent. Il faut citer tout spécialement la conversion d'un homme qui avait été comme un scandale pour les communautés naissantes. Il avait connu la vérité, avait écouté avec joie les enseignements évangéliques et puis, comme le chien qui retourne à ce qu'il a vomi, il avait négligé les choses de Dieu pour suivre le monde. Un jour, après un service qui avait été très

impressionnant, il se leva et tout en larmes, il confessa ses fautes, implorant le pardon de ses frères et celui de Dieu, reconnaissant qu'il avait été en scandale pour plusieurs et demandant à être reçu comme un enfant prodigue qui revenait dans la maison du père. »

Le mardi, par une belle journée d'hiver, dix traîneaux, portant une quarantaine de personnes, partirent pour Bérée où ils furent reçus avec de chaleureuses acclamations. C'était, en petit, la répétition des scènes de Jérusalem, alors qu'on mettait tout en commun. Le lendemain, ce fut plutôt un jour d'actions de grâces qu'un jour de dédicace ; les cœurs étaient remplis de reconnaissance.

Une manifestation du catholicisme.

Dans l'espérance et avec la perspective de voir s'accomplir une grande œuvre, le docteur Cote vint s'installer à Saint-Pie en octobre 1842. Rome ne voit jamais se faire de semblables réveils sans en éprouver du dépit, aussi les persécutions qui s'étaient ralenties recommencèrent ; l'audace des fanatiques fut telle qu'il vaut la peine de s'arrêter un instant sur ces heures sombres.

Ce mouvement de réforme n'intéressait pas seulement les convertis, les vieux protestants le suivaient en priant pour qu'il donnât des fruits à la gloire de Dieu. Il convient de mentionner tout spécialement les rév. MM. Slack, de Milton, Miles et Johnson d'Abbottsford. On disait même qu'un Canadien timide — un Nicodème — M. Baron, s'était détaché de Rome pour s'unir à l'Eglise d'Abbottsford, à 15 milles de Saint-Hyacinthe.

Dans le village même, la famille Cloutier s'était franchement décidée pour l'Evangile. Les esprits surexcités discutaient aigrement ce courageux acte d'indépendance.

Au printemps de 1842, il y avait dans le village trois familles ouvertement protestantes et on s'en émut au presbytère, où l'on se consulta pour arrêter une ligne de conduite en vue de « dénicher » ces protestants qui menaçaient d'envahir la paroisse, ce dont ils ne se cachaient pas d'ailleurs. Ils avaient de fréquentes réunions dans la maison de M. Beaudin, qui était justement en face de l'église catholique. C'était une maison en bois qui a été remplacée depuis par le magasin Jarry. On y venait de tous côtés. Dans les deux rues qui formaient le coin, on voyait le dimanche dix à quinze voitures attachées à la palissade qui entourait le jardin, et on entendait venant de l'intérieur le chant des cantiques. Les habitants du village ne cachaient pas leur mécontentement, quelques-uns s'indignaient qu'on puisse tolérer de tels scandales. Le village possédait une forte tête, un certain Beauregard au service des commerçants du village et homme bon à tout faire. Il avait deux forts chevaux qu'il attelait à un « gros waggon » de charge pour transporter les commissions qu'on lui confiait. Un jour on ne sait qui, l'interpella au sujet des protestants — « Allons-nous tolérer plus longtemps ces gens au village qu'ils menacent de faire leur, les voilà qui occupent déjà toute la rue. » Beauregard était l'homme de ressources; c'est un peu l'avantage des gens de son métier, seulement, lui n'était pas honnête et il conçut dans son esprit un projet diabolique dont

la réussite jetterait la consternation parmi les protestants assemblés.

Le dimanche suivant dans l'après-midi, alors que nos frères célébraient le culte, ils entendirent tout à coup des cris et des bruits de voitures qu'on renversait. C'était Beauregard qui avait attelé ses chevaux à son gros « waggon » et avait lancé l'attelage au galop en le conduisant de telle façon qu'il devait accrocher les voitures des protestants, ce fut un beau vacarme. Les propriétaires sortirent de la réunion pour voir ce qui était arrivé et ce fut un miracle qu'au milieu du désordre qui se produisit, hommes, jeunes gens et chevaux entremêlés, personne ne fût blessé.

Huit jours après, le curé, qui aurait dû blâmer cette manifestation intolérante, tomba à bras raccourci sur les protestants qu'il dénonça en chaire. « Mes amis, dit-il, à ses paroissiens déjà suffisamment excités, notre paroisse est menacée de la plus diabolique hérésie que Satan ait jamais inventée. Des gens inconnus, des étrangers viennent ici, en face de notre église, appeler la malédiction du ciel sur vous, vos femmes et vos enfants; vous n'allez pas rester sans rien faire? Je sais que vous saurez trouver des moyens pour faire déguerpir ces pestes. Vous savez, quand nous voulons effrayer des animaux sauvages, nous commençons par faire du bruit à l'entrée de leur tanière; si cela ne réussit pas à les faire fuir, on prend des bâtons qu'on introduit dans le souterrain, puis enfin si elles ne se rendent pas, on les étouffe dans la fumée. » En sortant de l'église, les gens se regardaient comme pour s'interroger sur ce qu'il y avait à faire, et comme les protestants comptaient quelques amis parmi les

catholiques, il y avait de l'indécision dans l'air. De ces gens que le curé avait ainsi signalés aux égarements du fanatisme, il y en avait qui étaient représentés dans l'auditoire par leur père ou leur mère, d'autres par des parents plus éloignés, tous par des amis.

Dans la soirée, M. Bousquet, frère de Mme Cloutier, vint l'avertir de l'impression qu'avait faite sur les catholiques le sermon du matin et l'exhorta à revenir sous la houlette du curé, afin qu'il n'arrivât pas de malheur. Il fallait laisser ces gens-là...

Mme Cloutier ne se laissa pas intimider et répondit avec courage : — « Ce n'est pas ces gens que je veux suivre, c'est Jésus ; ce n'est pas ce qu'ils disent que je crois, mais la Parole de Dieu. Vois-tu, on nous a tellement trompés. Je veux bien que ce soit par ignorance et sans l'intention de nous nuire, mais j'ai appris à me défier des conseils intéressés. » Et la pauvre femme ne pouvait retenir ses larmes... Elle suppliait son frère de faire comme elle, d'accepter l'Evangile, le saint Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ. — « Si tu savais, disait-elle, comme on est heureux de croire, d'aimer et de servir de son mieux ce Jésus qui nous a tant aimés. »

Ils causèrent ainsi toute la nuit ; au petit jour, le frère rentrait chez lui et, dans la journée, il disait à qui voulait l'entendre : — « Vous ne chasserez pas ces gens-là ; ils ont une foi qui vaut bien la nôtre et je crois qu'ils sont moins mauvais qu'on veut nous le faire croire ; ils nous valent bien, je vous assure. »

Un soir, je vis arriver à la maison mes grands-parents, deux bons vieillards qui m'ont souvent permis de marauder dans leur jardin. D'ordinaire, mon grand-

père était tout joyeux quand il venait nous voir; ce soir-là, il était triste et n'arrivait pas à dissimuler son inquiétude.

Baissant la voix, il nous dit : « Mes enfants, nous venons passer la nuit avec vous, car nous avons appris qu'on va « faire du train cette nuit », peut-être même fera-t-on du mal et nous n'avons pas voulu que vous soyez seuls. Oh! si vous vouliez revenir à l'église, vous éviteriez tout cela. » Mon père, je l'ai dit, avait la réponse vive, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir pour les gens et pour son père en particulier un profond respect, il se leva et tout d'une haleine dit : « Vous ne voudriez pas que votre fils jouât à l'hypocrite? Or si je retournais à l'église, je ne serais que cela; ce livre, dit-il, en montrant la Bible qui était précisément sur la table, c'est la révélation de Dieu et il nous en a trop appris sur l'Eglise de Rome, pour que je puisse jamais retourner dans son sein. »

La fermeté de mon père mit fin à toute discussion et on se mit à lire, puis on causa pendant que les heures passaient. A minuit, l'heure des noirs projets, on entendit tout à coup des bruits étranges qui partaient du haut du village. — Les voilà! — Qui? quoi? demandaient les personnes présentes; on croyait qu'il s'agissait de quelque charivari. Mon oncle Augustin, nouvellement converti aux Etats-Unis, habitait avec nous; il arriva comme une trombe; il était hors d'haleine et lui aussi disait : « Les voilà! les voilà! ils sont bien une centaine et ils ont pris avec eux tous les grelots de la paroisse, ils jurent comme des forcenés; à les entendre, les cheveux se dressent sur la tête. » On avait commencé chez M. Beaudin, on con-

tinuait en s'arrêtant chez nous, puis on devait aller chez les Cloutier. Ce concert d'un nouveau genre dura jusqu'au jour, les méchants n'aiment pas la lumière.

Quelques-uns des nôtres s'étaient mêlés à la foule et ils reconnurent, sous des masques qui les cachaient imparfaitement, quelques-uns des bons citoyens du village et des environs. Ces masques indiquent suffisamment que la conscience de ces personnages était mal à l'aise.

Après le bruit et pour se conformer aux indications du curé, on allait en venir aux coups ! La nuit suivante, nuit sombre et bien propice, vers les minuit, on enfonça les portes de la maison de M. Beaudin et de celle de mon père ; les fenêtres furent brisées et des pierres furent lancées sur le toit et jusque dans la maison. Le lendemain, on en trouva un grand nombre même sous les lits.

On ne pouvait tolérer un tel mépris du droit des gens et, après entente, on décida d'envoyer M. Cloutier à Montréal, afin que l'on sache ce qu'il y avait à faire. Sa famille, effrayée par les scènes sauvages de la veille, ferma la maison et vint chercher un abri sous notre toit, qui avait aussi souffert des attaques des forcenés. Comme la nuit approchait, on se demandait ce qui allait survenir et on prolongea la veillée. Vers deux heures du matin, alors qu'on venait de faire la prière et qu'on se disposait à se mettre au lit, on entendit crier au feu. Nous sortîmes ! Déjà les flammes sortaient du toit, jetant sur le ciel sombre des rougeurs sinistres ; c'était la maison des Cloutier qui flambait. On devine la terreur des femmes et des en-

fants qui pleuraient sans comprendre encore l'étendue du crime ; car il ne venait à personne l'idée d'accuser la malveillance. Les hommes se consultaient; enfin quelqu'un eut l'idée d'envoyer un messager à Abbottsford afin d'en recevoir de l'aide; il avait été précédé par la vue du sinistre et déjà on s'organisait quand il arriva, des hommes descendaient de la montagne avec toute la vitesse du cheval qui les amenait. En un clin d'œil on fut sur les lieux du malheur; la foule était consternée. Les quelques protestants qui avaient conservé leur sang-froid prirent rapidement les mesures d'ordre et, pendant que certains combattaient l'incendie, d'autres requirent des huissiers et on ordonna des arrestations; trente-six furent maintenues et suivies, après enquête, d'une condamnation qui devait amener les coupables devant la cour criminelle de Montréal. L'histoire de ce procès fournirait de quoi écrire des pages émouvantes, nous nous en àbstenons cependant.

On comprend que les familles qui avaient l'un des leurs inculpé dans cette affaire criminelle fussent profondément tristes, et on devine que les mères firent l'impossible pour qu'on eût pitié de leur douleur. Le temps est un sage conseiller; avec lui, les esprits surexcités se calmèrent et la clémence succéda à la colère pourtant légitime des premières journées. Les victimes se concertèrent pour délibérer sur la conduite qu'il fallait tenir en s'inspirant de l'Esprit du Maître. Depuis deux mois, les coupables attendaient en prison que la justice se prononçât sur leur sort, les protestants jugèrent que cette prison préventive constituait une punition suffisante pour inspirer la sagesse et,

dans une assemblée que présidait M. Roussy, on décida d'abandonner la poursuite. Cette générosité de la part des victimes eut une grande influence pour ramener le calme dans les esprits, et les soins du D[r] Cote, donnés gratuitement à ceux qui en avaient besoin, complétèrent l'œuvre d'apaisement.

Consécration du D[r] Cote.

En 1844, on organisa une Eglise et cette même année, le 30 août, on consacra le D[r] Cote au saint ministère. Etaient présents à cette imposante cérémonie, les Rév. Baird, docteur en théologie, de New-York, Wilkes et Tanner, de Montréal.

L'œuvre reprit enfin son cours au milieu d'une population qui avait appris des événements récents à supposer qu'on ne pensât pas comme elle. C'était une victoire de l'esprit chrétien sur le fanatisme; la clémence des protestants renonçant à leurs droits de punir fit une impression profonde dans toute la province.

L'apaisement qui suivit fut tel qu'on vit les plus enragés tendre la main à ceux qu'ils avaient menacés de mort, ceux qui s'étaient tenus à l'écart regretter ouvertement les emportements inspirés par le fanatisme et se réjouir des bonnes dispositions de ceux qu'ils n'avaient pas eu le courage de défendre. On en vit même qui cherchaient à s'enquérir de la foi évanlique tant les esprits étaient en travail.

Tout faisait donc espérer qu'on allait pouvoir travailler dans la paix sous la direction de Dieu. Une petite école ouverte par un nouveau converti, M. Rien-

deau avait réussi à grouper plusieurs enfants et déjà la moisson s'annonçait favorablement; l'ennemi comme le méchant avait fait une œuvre qui le perdait. Malheureusement des questions d'intérêt vinrent compromettre la réussite de ces beaux débuts. Pour améliorer leur situation et en vue d'assurer un plus bel avenir à leurs enfants, il y eut comme un exode général des meilleurs chefs de familles; c'était comme le levain qu'on allait séparer de la pâte. Les Cloutier allèrent s'établir sur les terres neuves de Bérée où les fidèles des premiers temps continuaient à attirer l'attention; les Beaudin, dont le père était mort, partirent pour les Etats-Unis, et les Duclos s'installèrent sur une ferme nouvellement acquise qui était éloignée d'une vingtaine d'arpents du village.



M. Riendeau.

On comprend bien les motifs inspirateurs de ces déplacements, mais on ne peut s'empêcher de les regretter; ils furent une perte pour l'œuvre; aujourd'hui, il n'y a pas la moindre réunion protestante dans le village de Saint-Pie. On était en 1844.

A la suite des événements de 1842, il s'était établi des rapports agréables entre les prosélytes et les protestants anglais d'Abbottsford et de Milton; on échangeait des visites; les pasteurs provoquaient des rencontres dans lesquelles ils expliquaient la Parole, ce qui faisait les délices des nouveaux convertis et leur


Saint-Pie. — Le passé.

ouvrait des horizons nouveaux. On les initiait aussi à la direction des affaires de l'Eglise. Ceux qui avaient le privilège de parler anglais se sentaient comme de la famille. Pendant qu'on apprenait ainsi à se connaître et à s'apprécier, nos Canadiens protestants eurent connaissance que de nouveaux missionnaires étaient arrivés des « vieux pays ». Ils exprimèrent le désir de les rencontrer et dans ce but échangèrent des lettres avec MM. Tanner, Doudiet et plus tard M. Wolff. Sur l'invitation qui fut faite à ces messieurs, ils vinrent baptiser


Saint-Pie. — Le présent.


M. Dutaud, pasteur actuel.

les enfants et présider quelques réunions. Les désirs des gens de la contrée et l'impossibilité de les satisfaire avec les ressources en hommes dont on disposait alors, inspirèrent aux Méthodistes une initiative qui ne peut pas être louée. Sans entente avec ceux qui avaient travaillé les premiers, ils vinrent s'établir à Milton Sérée Salem (Roxton Pond), ce dernier endroit déjà occupé par les Baptistes. On ne peut pas dire que ces empiétements aient contribué à l'édification des fidèles ou rendu plus facile le travail d'évangélisation.

Les chrétiens de Saint-Pie surent se garder de donner aux catholiques l'exemple d'une division parmi eux. Il y avait bien dans leur sein des divergences importantes au sujet du baptême, mais on n'en profita pas pour se séparer. A frais communs, les frères construisirent un même temple dans lequel ils vinrent entendre la prédication d'un même Evangile. Quant aux conséquences que devaient avoir les divergences, on arrangea un modus vivendi qui est encore observé.

Ne jetons le blâme sur personne; mais si on se rappelle la puissance religieuse de la vie de ces premiers temps, la soif des vérités évangéliques qui se manifestait si ouvertement, on ne peut que s'attrister de ce qu'il y eut alors des contestations à la suite desquelles des familles nombreuses, bien disposées pour les choses de l'Evangile, les Gringras et les Duval, par exemple, s'éloignèrent pour avoir la paix. Leurs enfants seraient devenus une force active pour nos œuvres d'évangélisation [1].

[1] Dans l'intérêt de la paix et pour faciliter à l'Evangile la pénétration dans les masses, je serais disposé à faire des concessions, ne portant après tout que sur des points qui n'engagent

Les enfants fréquentaient les quelques écoles généreusement entretenues avec le concours des missions. A défaut de locaux mieux appropriés, on se servait des mansardes en guise de salle de classe, ce qui ne nuisait pas trop à la bonne préparation des élèves. L'école que je fréquentais était dirigée par Romuald Desroches ; les réunions religieuses étaient assurées par le dévouement du docteur Cote, et la foi était telle au fond des cœurs que les plus mauvais temps, la distance ou la saison ne retenaient personne à la maison.

Comme les enfants grandissent, il arriva que les leçons qu'ils recevaient dans nos modestes écoles de village furent insuffisantes, ceux qui voulaient aller plus loin dans le domaine des connaissances qu'on pouvait acquérir, durent songer à quitter la maison paternelle. J'avais douze ans, cette heure allait sonner pour quelques camarades et pour moi. Déjà j'avais entendu mon père qui parlait de voyage, d'école et de séparation... Un beau matin un ami vint prendre mon père et tous deux s'absentèrent trois jours. A leur retour ils racontèrent comment ils avaient passé par Belœil, Boucherville, traversé la « Grand'Rivière » en canot pour arriver tard à la Pointe-aux-Trembles

pas la vie religieuse et vis-à-vis desquels il semble bien que Jésus et les apôtres ont agi assez librement. Les catholiques baptisent les enfants. Je crois que cette cérémonie a été observée dans l'Eglise primitive en concurrence avec le baptême des adultes. Je saisis cette occasion qui me donne un terrain commun avec une Eglise que je voudrais bien réformer, en montrant à ses adeptes ce qu'on peut conserver et ce qu'il faudrait retrancher pour rester fidèle aux enseignements et à la pratique des fondateurs de l'Eglise chrétiennc.

où l'on avait ouvert l'année précédente un institut qui allait devenir fameux. L'accueil avait été fraternel ; on avait passé la nuit à causer, faisant des projets pour l'avenir des enfants.

Quelques jours plus tard, on était alors en octobre, c'était un jour gris et particulièrement froid pour la saison, nous partîmes ; l'expédition comprenait cinq enfants : Octave et Pierre Pepin, Mathilde et Onésime Parent, Rieul Duclos. Deux pères de familles les accompagnaient, MM. Parent et Pepin. Le voyage ne fut pas très agréable ; pendant dix heures nous voyageâmes sous une pluie froide qui finit par se transformer en neige quelques instants avant notre arrivée à Boucherville ; nous étions transis, presque gelés. Comme la nuit venait, que la « Grand'Rivière » était très agitée, un violent vent du nord-est, en soulevait les eaux, nous passâmes la nuit dans le village. Le lendemain la neige ayant cessé, le soleil très discret voulut se mettre de la partie. Pour traverser la rivière, on disposa les « coffres » et les valises au fond d'un canot, les voyageurs s'installèrent tant bien que mal sur les colis et à dix heures on aborda en face du collège. On avait mis deux jours pour faire un voyage qui prend trois heures maintenant.

C'est un moment bien inquiétant pour un petit garçon de douze ans que celui où il lui faut franchir le seuil du collège ! Son petit cœur est agité par des émotions à la fois multiples et diverses. Il se dit non sans tristesse qu'il sera bientôt seul au milieu d'étrangers, qu'il est très près de regarder comme des ennemis et il voudrait bien qu'on retardât le moment de la séparation. On ne le retarda pas pour nous ; les

arrangements faits, MM. Parent et Pepin remontèrent en canot... Nous les suivîmes longtemps du regard ; nous les vîmes glisser sur les eaux bleues du Saint-Laurent, longer la Grande-Ile puis disparaître dans les roseaux. Quand nous cessâmes de les voir, nous nous mîmes à pleurer... Notre chagrin fut court ; c'est le privilège du jeune âge.

Rentrés, nous prîmes immédiatement contact avec nos nouveaux camarades, il y en avait une soixantaine. Je choisis dans le nombre ceux dont je voulais me faire des amis plus personnels et, mon choix terminé, je les invitai à partager quelques-unes des douceurs que ma mère avait mises dans le fond de ma valise. Mon choix fut bien inspiré, ces amis de la première heure, je les ai toujours conservés et tous me sont restés fidèles.

Peut-être me suis-je trop complu à rappeler ces souvenirs de jeunesse ? Ceux qui les ont vécus avec moi ne le regretteront pas, du moins je l'espère ; pour les autres, ils constituent comme un ensemble d'études prises sur le vif et donnent une idée exacte des choses et des gens de ce passé cher à un grand nombre.

*
* *

La Grande-Ligne était devenue un centre d'action missionnaire dans le sud. La Pointe-aux-Trembles rendit les mêmes services dans le Nord ; elle devint le centre de ralliement des missionnaires de cette région et offrit à ceux qui étaient fatigués ou découragés, car l'opposition n'avait pas désarmé, un asile au sein duquel ils venaient reprendre des forces physiques et

morales. C'était une véritable maison de retraite que l'on ne quittait jamais sans emporter dans son cœur les forces que donne la prière et la méditation.

Déjà, secondés dans leurs efforts par l'Esprit de Dieu, les missionnaires avaient créé de petits foyers d'action; Sainte-Elisabeth, Ramsay, Joliette, Saint-Lin, Belle-Rivière, Sainte-Thérèse comptaient des témoins dont la vie transformée affirmait à sa manière la puissance de l'Evangile qu'ils avaient reçu. A ces endroits entamés par l'évangélisation, il convient d'ajouter Montréal et quelques villages des environs.

Les Colporteurs.

Tous les hommes qui consacraient leur vie à la diffusion de la Bible par le moyen du colportage n'étaient pas également ni pareillement doués; mais tous n'avaient d'autre ambition que la gloire du Seigneur ; c'est ce qui faisait leur puissance. J'en ai connu plusieurs et je dois dire que j'ai toujours admiré l'habileté et le naturel avec lequel ils savaient amener la conversation sur le sujet qui les intéressait tout spécialement. A l'école de Jésus-Christ, ils avaient appris du Maître cette méthode populaire avec laquelle il enseignait les foules qui le suivaient pour l'entendre et auxquelles il présentait le Royaume de Dieu sous les images familières du levain qu'on mélange à un peu de farine, d'une perle que l'on cherche, d'un ennemi qui vient dans la nuit jeter de la mauvaise graine dans le champ ensemencé.... Toutes ces figures présentant la vérité sous un angle différent mais représentant une vérité, la Vérité. Ils con-

naissaient aussi ses admirables paraboles et savaient en tirer profit dès que l'occasion leur en était donnée.

L'un d'eux, Joseph Vessot m'intéressait particulièrement. Un jour il voit une femme qui ramassait des pierres avec un râteau ; il s'approche d'elle et l'entretient des difficultés d'un tel travail, car les pierres étaient nombreuses. « Ah ! monsieur dit-elle, mon mari vient de bécher ce carré et son travail a découvert toutes ces pierres, on ne peut les laisser là. — C'est vrai, reprit notre homme, mais c'est une chose importante qu'on ne peut pas ne pas faire... Ah ! si nous savions en faire autant dans notre vie ; enlever de notre cœur toutes les mauvaises pensées qui sont un obstacle pour que les bonnes y puissent prendre racine, que ce serait beau ! »

Une autre fois, c'est une femme qui sarcle ; il l'aborde dans son jardinet : « Vous faites là un excellent travail, dit-il, mais il en est un meilleur ! celui d'arracher de notre cœur tout ce qui étouffe le bien qui peut être en nous. »

Voit-il un pépiniériste écussoner de jeunes pommiers, il s'approche, se fait expliquer le but du travail qui permettra au bourgeon de devenir un grand arbre. « Mais que ferez-vous alors du petit arbre porte-bourgeon, dit-il ? — Oh ! je le couperai afin que toute la sève soit pour la jeune pousse. — C'est ça, reprend le colporteur ; saint Paul recommande la méthode. Il dit : Faites mourir le vieil homme, afin que l'homme nouveau ait toutes les chances de se développer et de donner des fruits à la gloire de Dieu. »

Sur la route il rencontre un jeune homme qui dresse un poulain ; il l'aborde et le complimente de

mater ainsi sa bête: « Mais si vous pouvez ainsi dompter votre nature, ajoute-t-il, vous agirez sagement. »

On comprend qu'en abordant ainsi les gens il lui devenait facile de présenter son message sans heurter personne et sans s'exposer à être éconduit. A une femme qui lave sa vaisselle il parle du sang de Christ qui nous purifie de tout péché; une autre se plaint du confessionnal et des ennuis qu'il suscite, il faut parfois aller si loin! « Vous avez un confesseur qui est toujours avec vous, » répond le colporteur, et il annonce Jésus-Christ.



Zéphirin Patenaude.

On le sait, il faut beaucoup de tact pour faire de la bonne besogne; il en faut spécialement dans le colportage et nos premiers colporteurs n'en manquaient jamais.

M. Lafleur a parlé de deux colporteurs au service de la mission de la Grande-Ligne et il les a présentés comme deux chrétiens spécialement doués pour leur œuvre. Zéphirin Patenaude avec sa figure avenante et sa parole facile plaisait à première vue; le voir faisait désirer de l'entendre. Son collègue, Eloi Roy, avait l'air modeste et paraissait se laisser écraser par la forte argumentation de son adversaire; il ne répondait pas aux injures que parfois on lui adressait et laissait passer l'orage; quand le calme s'était fait, l'intelligence très vive qu'il avait reçue de Dieu reprenait ses droits et l'adversaire qui avait cru triompher à bon compte, voyait ses arguments démolis un à un,

quand le mensonge qui les cachait n'était pas mis en évidence, et cela avec une naïveté et une simplicité qui désarmait les plus farouches et les obligeait malgré eux à sourire. On dit que cet homme fut pour beaucoup dans la conversion du Dr Cote.

Amaron avait d'autres qualités ; d'un tempérament doux, parlant avec une grande dignité sympathique, il se conciliait très vite son auditeur. Il priait avec une grande puissance, ce qui impressionnait beaucoup des gens qui s'imaginaient qu'on ne pouvait prier si on n'avait pas un chapelet à la main. Quand il passait la nuit dans une famille à l'occasion de ses courses missionnaires, il ne quittait pas la maison sans y avoir fait du bien. Bon chanteur, il passait la veillée à causer et à chanter des cantiques et le chant lui gagnait des amis. Avec Vessot, qui l'accompagna souvent dans ses courses missionnaires, ils faisaient penser à Pierre et à Jean ; Vessot était l'impétueux et l'impressionnable; Amaron l'apôtre de l'amour.

M. Lafleur rapporte un fait intéressant dont l'authenticité est attestée par plusieurs personnes. Zéphirin Patenaude dans une de ses courses de colportage dans la paroisse de Saint-D., c'était en février à la fin d'une journée de travail, commença à s'enquérir d'un endroit où il pourrait passer la nuit; partout il rencontrait un accueil glacé et recevait un refus. Enfin, il frappe à une porte et demande une place au coin du feu n'osant pas solliciter une plus grande faveur ; on la lui accorde. Les quatre hommes présents connaissant qui il était commencèrent à parler de religion. On peut s'imaginer ses craintes, s'attendant à être mis à la porte. D'un autre côté, sa conscience

parlait; un instant il éleva son âme vers Dieu et trouva le courage de rendre son témoignage, puis il osa demander un gîte pour la nuit. L'un des hommes lui dit : « Je m'en vais chez moi dans un instant, venez avec moi, je puis vous loger. » Il lui offrit un bon souper, une bonne chambre et un excellent déjeuner. Comme M. Patenaude le remerciait pour son hospitalité, son hôte lui dit : « Il faut que je vous dise pourquoi je vous ai traité de la sorte; il y a deux semaines, j'eus un singulier rêve, à deux heures de la nuit; je rêvais qu'un homme frappait à ma porte; elle s'ouvrit, il entra, sortit de sa poche un petit livre et lorsqu'il l'eut ouvert, la maison fut remplie de lumière. Je fus si frappé que je n'ai pas dormi le reste de la nuit. En vous voyant entrer chez mon voisin, je vous ai reconnu pour l'homme que j'avais vu dans mon rêve. Voilà pourquoi je tenais à causer avec vous et à vous entendre. » Frappant symbolisme de l'œuvre que les missions accomplissent dans le pays : remplir de lumière chaque maison canadienne.

M. Boucher-Belleville, autrefois éditeur d'un journal politique à Montréal, et longtemps secrétaire du ministère de l'Instruction publique, converti à l'Evangile, devint par sa piété et sa vie domestique une lumière de notre protestantisme français. Prisonnier politique en 1837, il avait reçu un Nouveau Testament des mains d'un chrétien anglais; rencontrant un colporteur, il eut avec lui un entretien prolongé et fut réellement gagné à l'Evangile, puis reçu comme membre de l'Eglise de la Grande-Ligne.

Dans toutes les directions, l'œuvre s'étendait : de nouveaux ouvriers devenaient nécessaires. Les mis-

sions ne devaient pas compter indéfiniment sur des hommes fournis par l'Europe qui en réclamait aussi pour la moisson du Seigneur ; et puis, qu'est-ce que la vie d'une œuvre missionnaire qui ne peut pas préparer au moins quelques-uns des hommes dont elle a besoin ? On songea donc à susciter des vocations sur place.

Les premiers qui répondirent furent Narcisse Cyr et Théodore Lafleur. Ils avaient passé quelques années à la Grande-Ligne, Dieu les appela à le servir en se destinant au saint ministère. Leur vocation ayant été encouragée, ils furent envoyés à Genève où ils allaient se préparer pour l'œuvre missionnaire dans leur propre pays.

Le comité de la Mission Franco-Canadienne attendait lui aussi que des vocations se déclarassent ; et déjà pour assurer la préparation des jeunes gens qu'on espérait, on avait désigné M. Philippe Wolff, homme supérieur, qui était alors secrétaire du dit comité et qui a rendu des services éminents dans la préparation d'un grand nombre de jeunes gens.

Pour visiter les familles disséminées, faire des services dans les villages où il y avait des groupes organisés, consolider l'œuvre commencée par les colporteurs, le comité en attendant qu'il lui fut possible de faire mieux, désigna pour cet office de missionnaires itinérants MM. Tanner et Doudiet, pasteurs ; on leur adjoignit M. Solandt, qui était évangéliste. Ces hommes se multiplièrent et ne se laissèrent pas arrêter par les difficultés qui abondaient alors : communications difficiles souvent impraticables, voitures impossibles. Je revois en écrivant ces souvenirs, cette excel-

lente Mme Feller installée dans un gros « waggon » traîné par deux chevaux que conduisait Raphaël, son serviteur dévoué ; M. et Mme Tanner, dans une petite charette dépourvue de ressorts, voyageant toute une journée et passant leurs soirées en des entretiens religieux qui se prolongeaient souvent fort tard dans la nuit, car les convertis ne tarissaient pas en questions ; c'était un plaisir de leur répondre, tant ils étaient tout yeux et tout oreilles.

Ecole pour les filles à Saint-Pie.

En 1850, la Grande-Ligne ouvrit à Saint-Pie une école de jeunes filles que dirigea Mlle Jonte, dont on n'a pas encore parlé et qui mérite pourtant d'être inscrite dans le livre d'or de nos missions. On sentait son influence et on retrouvait sa main dans tous les détails de l'œuvre ; elle s'occupait du jardin, de la chambre des jeunes filles, surveillait la formation de leur caractère avec une douceur et une fidélité remarquables. Elle a fondé un asile pour les vieillards à la Grande-Ligne et elle en a conservé la direction jusqu'au jour de son rappel auprès de Dieu.

Sous sa direction, l'école de Saint-Pie prospéra ; elle a exercé une grande influence dans les environs ; on en a gardé un bien doux souvenir. L'école prit un nouvel essor sous la direction de Mme Lafleur, qui en devint plus tard directrice. Elle aurait très certainement rendu de très grands services si, en 1854, un incendie ne fût survenu. Saint-Pie allait perdre son école protestante, elle fut transportée plus tard à Longueil.

Roussy et Chiniquy.

Sainte-Marie, aujourd'hui Mariville, avait été l'objet de la grande sollicitude de M. Roussy; plusieurs familles avaient reçu l'Evangile. En 1849, le Dr Cote qui avait quitté Saint-Pie, vint s'y établir; son ministère donna un nouvel essor à l'œuvre. Les prosélytes encouragés par la présence d'un pasteur au milieu d'eux et l'adhésion ouverte de plusieurs familles, parlaient de la construction prochaine d'un nouveau lieu de culte. Ce développement d'une œuvre que le clergé croyait condamnée à mort, provoqua ses inquiétudes; il fallait arrêter les progrès de l'hérésie qui menaçait de tout envahir. C'est à ce moment-là que la « hiérarchie » conçut l'idée d'employer le grand talent et la popularité d'un prêtre déjà fort connu, le Père Chiniquy.

Le champion choisi par les autorités débuta en dénonçant les effets funestes de l'intempérance; c'était l'apostolat spécial du jeune prêtre. Chacune de ses conférences s'achevait en ajoutant aux dangers de l'alcoolisme un autre danger plus grave si possible, celui de voir l'hérésie pénétrer dans le pays. Sans inviter le pasteur à une conférence publique et contradictoire, M. Chiniquy avait provoqué les protestants; il l'avait fait si ouvertement que M. Roussy crut qu'il était de son devoir de répondre, qu'il y allait de l'avenir de l'œuvre.

La rencontre eut lieu devant un grand nombre de témoins. M. Roussy attaquant le dogme romain et le démolissant en se servant de cette épée qui pénètre si profondément et qui s'appelle la Parole de Dieu.

M. Chiniquy, habile à se servir du sarcasme qu'il maniait avec une réelle maîtrise, ne parvint guère à entamer les positions de son adversaire. On se sépara avec l'impression que le beau rôle n'avait pas été du côté du prêtre, bien que ce dernier eût mis son talent au service des erreurs d'une Eglise qu'il devait combattre plus tard. C'est probablement le souvenir de cette défaite qui le rendit si désagréable quelque temps après quand, venu à la Pointe-aux-Trembles, pour y combattre l'hérésie, il rencontra MM. Tanner, Vessot et Pasche. Les élèves de l'institut étaient allés l'écouter en grand nombre ; ils avaient entendu dénoncer l'hérésie avec la fougue qui convient en pareille occurence. Ils rapportèrent ce qui avait été dit et le lendemain les pasteurs que j'ai désignés tout à l'heure frappaient à la porte du presbytère pour arranger une entrevue avec le grand champion de la cause romaine. M. Chiniquy les reçut, mais froidement. Il devait se souvenir de son insuccès de Sainte-Marie, puis il prétexta qu'il n'avait pas le temps de s'entretenir longuement avec ses visiteurs. Nous croyons que Chiniquy qui avait lu la Bible dans sa jeunesse avait été frappé par la justesse des arguments de M. Roussy, qu'il était déjà atteint et que le Seigneur allait lui ouvrir les yeux au temps qu'il avait marqué.

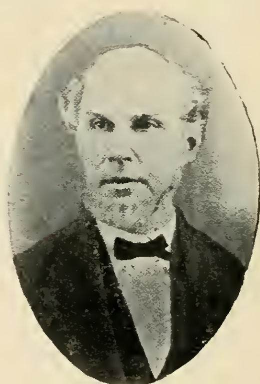
Quoi qu'il en soit de M. Chiniquy, son passage avait surexcité les esprits dans Sainte-Marie et le Dr Cote faillit être victime des passions que le prêtre avait su éveiller. Un jour, le curé de l'endroit suivi par quatre-vingts paroissiens bien déterminés s'imagina que le meilleur moyen de chasser l'hérésie, c'était de démolir le temple et la maison du pasteur. Le Dr Cote ne

dut son salut qu'aux avertissements de quelques voisins qui réussirent à détourner ces fanatiques d'un « projet qui n'amènerait rien de bon au pays ». C'était le conseil de la sagesse ; pour une fois il fut suivi et la mission continua son œuvre. Elle fit si bien, qu'à la suite de nouvelles recrues on entreprit la construction d'un temple, celui dans lequel les protestants d'aujourd'hui célèbrent leur culte toujours suivi par un auditoire fort encourageant.



Chapelle baptiste de Mariville.

En juin de la même année 1849, M. Cyr, revenu de Genève, où il avait brillamment terminé ses études théologiques, entra dans le saint ministère et M. Lafleur, qui était allé terminer ses études à Lausanne, après les avoir commencées à Genève, revenait en septembre 1850 grossir les rangs de ceux qui travaillaient sous la direction de l'Association de la Grande-Ligne.



Narcisse Cyr.

Une grande perte.

Après les jours de joie, les jours de deuil ! Ainsi va la vie. Si les amis de l'évangélisation canadienne avaient pu l'oublier, ils allaient douloureusement être rappelés à la réalité.

Le 18 septembre 1850, le Dr Cote, désireux de rendre à l'œuvre qu'il servait si fidèlement tous les services dont il était capable, acceptait une invitation qui lui était adressée par l'association Lamouaille, de Hinesburgh dans l'Etat du Vermont. Pendant sa visite, il contracta une maladie qui devait l'emporter. Dès qu'il se sentit mal, on appela les médecins qui firent tout pour enrayer la marche d'une inflammation névralgique, ce fut en vain; le Seigneur avait décidé de reprendre cet homme qu'il s'était acquis en l'arrachant comme au travers du feu.

Comme une feuille catholique « *Les mélanges religieux* » annonça à ses lecteurs que Cote était mort suffoqué, en proie aux douleurs épouvantables d'une agonie faite de remords, sans qu'il lui ait été possible de se repentir, nous tenons à donner ici le témoignage d'un homme connu, M. Normandeau. Personne n'a jamais mis en doute sa parole et il a rendu compte comme suit des derniers moments de l'homme vaillant que le fanatisme a cherché à salir jusque dans la tombe. Il y a des gens incapables de rien apprendre et de rien oublier!

« Dès qu'il se sentit frappé, le Dr Cote comprit que c'était sa dernière maladie; les souffrances étaient intenses, supportées avec une admirable patience. « Parlez-moi de Dieu, » disait-il aux amis qui l'approchaient. Dans une autre occasion, il dit à son entourage : « Vous voyez en moi le parfait développement de la souffrance physique et de la paix de l'âme. » A un frère qui disait : « La mission peut difficilement se passer de vos services », il répondit : « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies et ses pensées ne sont pas nos pensées »; il était convaincu que Celui qui l'avait

arraché au catholicisme pour l'employer dans cette œuvre de régénération, saurait y trouver d'autres ouvriers pour la continuer. »

Dans ses souffrances, il avait fait appeler M. Normandeau et la présence de cet ami lui avait procuré un réel soulagement. M. Normandeau était retourné à ses occupations journalières, quand un télégramme le rappela. Il arriva à Hinesburgh le 3 octobre; le docteur était dans le délire, il s'imaginait être dans une assemblée religieuse: il priait, prêchait, se croyant en présence de nombreux auditeurs, — c'était précisément ce qu'il avait fait le jour où il fut frappé. — Dans l'après-midi, Dieu lui accorda un moment de lucidité durant lequel il prit congé de son entourage en disant : « Oh! je suis heureux! oui heureux! »

Plus tard, à M. Normandeau qui lui demandait : « En qui placez-vous votre confiance ? Il répondit : — Toute en Jésus. — Croyez-vous que vous allez mourir ? — J'en suis certain. — Etes-vous peiné de quitter ce monde ? — Oh non ! — Mais votre famille ? — Je la laisse entre les mains de Dieu. — Combien je remercie Dieu, dit-il à ses amis, que ce moment ne soit pas venu quand j'étais dans mes péchés et dans l'erreur, ignorant la voie du salut. »

Dès le commencement, il savait que sa maladie était à la mort; à une heure du matin, le 4 octobre, il rendit sa belle âme à Dieu. Le Seigneur lui épargna l'agonie et ses yeux se fermèrent après avoir exprimé une paix parfaite.

Mme Cote écrivait à une amie de Philadelphie le 19 mars 1851: « Chère sœur en notre Seigneur, votre lettre du 1er novembre m'a été remise et j'y aurais

répondu il y a longtemps, mais je n'en avais pas la force ; il m'était impossible de vous entretenir du sujet dont je voulais vous parler. Aujourd'hui, en essayant, je sens la plaie se rouvrir comme au jour de sa mort et pourtant je ne pleure pas comme beaucoup d'autres ; je sais qu'il est auprès de son Dieu et de notre Dieu...

» Oui, chère sœur, ma perte est grande ; cependant, je sens combien Dieu est le dieu des veuves, j'ai été merveilleusement soutenue dans mes épreuves. Bien que pas un des miens ne m'ait approchée depuis la mort de mon bien-aimé, le Seigneur m'a fait trouver des amis dont la sympathie a adouci mon affliction... »

Son tour devait aussi bientôt venir ; d'une santé délicate, elle avait été cruellement atteinte par la mort de son mari ; peut-être aussi l'abandon des siens n'y fut-il pas étranger, elle s'alita bientôt et, dès le début, ceux qui la soignaient comprirent qu'il fallait abandonner tout espoir de la voir se remettre. Si confiante qu'elle fût en Dieu, son instinct de mère parut l'emporter un moment et elle s'inquiéta au sujet de ses enfants ; elle devait s'en humilier devant Dieu quelque temps après, car, disait-elle : « J'ai manqué de confiance. »

Mme Normandeau, digne compagne de l'homme qui avait assisté le docteur Cote, se tint près de la malade et ne l'abandonna qu'après lui avoir fermé les yeux. C'est pourquoi elle pouvait écrire à un ami de Philadelphie, M. Gilette : « Je laisse le lit de mort de notre chère sœur pour vous dire de préparer sa fille à cette douloureuse nouvelle, elle va devenir un peu la nôtre. Sa mère n'est plus pour la terre, mais quelle belle,

quelle glorieuse mort. » Dans une autre lettre qu'elle écrivait à sa fille, quelques heures avant le fatal événement, elle disait : « La maladie fait des progrès, mais votre mère est heureuse et comme un jeune oiseau qui a poussé ses ailes prêt à prendre son vol. Elle est sans inquiétude à votre sujet, sachant que vous êtes où vous devez être. Elle ne pourrait pas supporter une seconde séparation. Elle est si vraiment heureuse. Soyez comme elle, chérie, ne murmurez pas. Il n'y a aucune espérance de rétablissement. Abandonnez-vous dans les bras de Jésus. »

Le 20 septembre elle lui écrivait encore : « Comment puis-je m'acquitter de la tâche qui m'incombe ? Le Seigneur doit être ma force et la tienne ; très chère, pour supporter la nouvelle que t'apporteront ces lignes, oh ! que n'as-tu le triste plaisir d'être ici avec nous. Depuis ma dernière lettre, ta chère mère s'est graduellement affaiblie et à trois heures, ce matin, son âme a pris son vol pour jouir là-haut dans sa demeure éternelle d'un glorieux dimanche (jour du Seigneur) ; elle est maintenant délivrée de toute inquiétude et de tout péché, elle a fourni une courte mais utile carrière.

Mme Cote et son mari se sont suivis de près ; il ne nous reste de ce couple que le souvenir d'une vie trop courte consacrée au service de leur Maître et le fruit d'un travail consciencieux. Longtemps après la mort de Mme Cote des chrétiens rappelaient avec émotion le bien qu'ils avaient reçu de cette femme de cœur.

CHAPITRE VI

L'œuvre missionnaire.

Un mot d'explication.

Nous entrons dans une phase nouvelle de l'histoire de la Grande-Ligne ; il est juste de nous rappeler que M. Roussy et Mme Feller avant de venir au Canada avaient passé par toutes les émotions et toutes les évolutions d'un profond réveil] de conscience. Ils étaient de ceux qui, selon l'expression d'Alexandre Vinet, ne se contentaient plus d'un credo de bronze, coulé dans un moule inaltérable, celui que Rome imposait depuis des siècles. Ils avaient examiné les Ecritures et compris l'enseignement de Jésus, ce qui les avait tout naturellement conduits à croire à sa divinité et à ses promesses. Inébranlables sur ces points, qui sont comme la base solide de toute la religion chrétienne, ils étaient larges sur les questions d'ordre secondaire. Sur la question du baptême, par exemple, Mme Feller et M. Roussy croyaient qu'il pouvait être administré à tous ceux à qui la promesse est faite « à vous et à vos enfants », et ils admettaient que l'aspersion pouvait être employée dans l'administration de ce sacrement.

C'est avec ces vues qu'ils arrivèrent au Canada en 1835 et commencèrent leur admirable travail. Une telle largeur leur permit de faire appel à tous les amis du royaume de Dieu, sans qu'ils eussent à s'occuper des distinctions confessionnelles. Ces amis de la première heure leur sont restés fidèles pendant bien des années.

Les Eglises chrétiennes avaient devant elles une question bien difficile à résoudre ; il leur fallait assimiler les millions d'émigrants qui arrivent chaque année des « vieux pays ». Leurs ressources étaient employées jusqu'au dernier sou, et pourtant elles aidaient financièrement la mission canadienne, bien qu'elle fût une œuvre en dehors de leur contrôle, ne se rattachant à aucune des organisations existantes. Cet état de choses rendait assez difficile la « collecte » des fonds nécessaires. Plusieurs fois on conseilla à Mme Feller et à M. Roussy de se rattacher à l'une des dénominations existantes, qui assurerait alors le budget de leur œuvre. Longtemps ils se refusèrent à cette démarche, désireux de garder leur indépendance, ce qui est le caractère des œuvres en France et en Suisse. Le moment vint cependant, après dix ans de travail et de soucis, où ils crurent devoir céder aux sollicitations qui leur étaient faites. Ils se rattachèrent à la « Canadian Baptist Missionnary Society ».

M. Roussy et Mme Feller ne s'étaient pas encore rattachés à une Eglise baptiste, mais, en 1847, douze ans après leur arrivée, ils furent baptisés par immersion, le docteur Cote officiant (voir les *Mémoires de Mme Feller*, par le docteur Syeth, page 92). Il en résulta une crise financière, tant la surprise fut grande. Mais

ce que la mission perdait d'un côté, parce qu'un bon nombre d'amis s'étaient refroidis dans leur zèle, elle le retrouva bien vite en se créant de nouveaux souscripteurs ; la décision des missionnaires avait créé une nouvelle responsabilité pour les chrétiens baptistes.

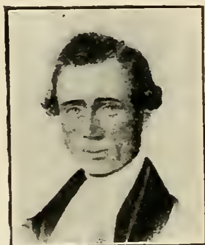
A cette époque la correspondance de Mme Feller trahit des soucis et des anxiétés de tout genre. M. Lafleur affirme que la lutte qui en résulta influa sur la santé de la courageuse chrétienne.

La mission Lapelletrie.

A son arrivée, Tanner avait trouvé Emile Lapelletrie établi à Montréal, il était alors sous la direction de la « London Missionnary Society ». Pendant quelques mois tous deux travaillèrent de concert au service de la nouvelle société la « French Canadian », M. Lapelletrie fut pris à l'essai pour trois mois d'abord, puis son engagement devint définitif.

On s'occupait beaucoup des œuvres missionnaires et cette préoccupation créait des sympathies à nos compatriotes de langue française ; M. Lapelletrie, pour des raisons qui ne sont pas connues, se sépara de M. Tanner et de la société qui les occupait pour offrir ses services à l'Eglise d'Ecosse ; celle-ci accepta et confia à son nouvel agent l'organisation d'une œuvre d'évangélisation au Canada. A la suite de ces arrangements, M. Lapelletrie sur la recommandation du synode de l'Eglise d'Ecosse fut consacré au saint ministère, en septembre 1841. En 1842, M. Lapelletrie présentait à ce synode un rapport qui permettait de brillantes espérances. Il recommandait la construction

d'une chapelle à Montréal et proposait que l'on fondât une maison de missions. La première de ces propositions fut acceptée ; on fit l'acquisition d'une maison située au coin des rues Dorcherster et Bronson et on l'aménagea pour servir de maison de prière. C'était un début modeste, mais le docteur Mathewson remarque à ce propos que le Royaume de Dieu ne vient pas avec éclat. Ces petits commencements ne sont pas accompagnés de démonstrations susceptibles d'attirer l'attention ; les premiers convertis ne sont ni riches ni influents ; ils ne font pas de profession bruyante, mais l'Esprit du Seigneur est sur eux et il y a de la vie parmi eux.



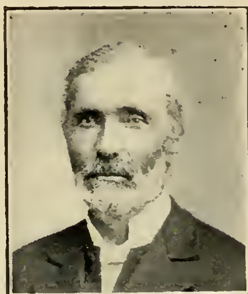
Emile Lapelletrie.

Le travail missionnaire n'est jamais une sinécure, il a vite raison des constitutions les plus robustes ; les forts résistent plus longtemps, les faibles tombent. Lapelletrie, après neuf ans de soucis et de luttes, sentit le besoin d'un repos ; il obtint un congé pour retourner en France et il y mourut quelques années après. Chrétienne d'origine anglaise, Mme Lapelletrie resta attachée à la mission franco-canadienne et fut d'un grand secours pour M. et Mme Duclos au moment de leur arrivée à Montréal.

MM. Baridon et Jacquemard vinrent remplir la place qu'avait laissée vacante le départ de M. Lapelletrie ; malheureusement encore la maladie obligea M. Baridon à suspendre son travail ; on était en 1855, il ne devait le reprendre que six ans plus tard.

L'histoire de cette mission, remarqua M. Croil, un

chrétien fidéle qui fut longtemps éditeur du *Presbyterian Record*, est une succession de « désappointements ». En effet, pour des raisons que nous ne connaissons pas, le presbytère dut suspendre le travail qui se poursuivait à Montréal. MM. Baridon et Charbonnel partirent pour les cantons de l'est. Pourtant, — c'est un aveu qui est fait en plein synode de l'Eglise d'Ecosse. — « La porte est ouverte ; il faudrait lutter avec les armes du chrétien contre les traditions vaines et les erreurs fatales qui ont détruit l'autorité de la conscience. Il nous appartient d'entrer courageusement dans la lutte. Si Dieu a permis que le synode soit l'humble témoin de la naissance d'une Eglise française, assurément il doit considérer comme un devoir et un privilège de pourvoir aux premiers besoins. Il se peut qu'on rencontre des déceptions, mais alors il faudra redoubler de courage. »



M. Charbonnel.

Le comité si bien disposé rencontra quelquefois des timides, partisans de la paix à n'importe quel prix. Ceux-là trouvaient peu sage, une campagne d'évangélisation qui avait pour but d'éclairer la foi des Canadiens français : « vouloir changer leurs vues, est une entreprise chimérique ». Ils ne disaient pas encore qu'ils étaient aussi près de la vérité que s'ils vivaient selon les principes de l'Evangile ; mais l'indifférence sur la question de l'évangélisation auprès des catholiques, doit fatalement conduire à de telles conclusions. Cette conception du christianisme ne nous est guère

sympathique ; nous estimons même qu'elle est une sorte de capitulation morale, qui trahit l'indifférence quand ce n'est pas la peur. Si nous croyons qu'en suivant les enseignements de l'Evangile, les protestants sont dans la tradition apostolique et obéissent à la pensée du Maître, il est bien évident que ceux qui ne sont pas pour cet enseignement ne sauraient être avec nous et qu'il est de notre devoir, si nous croyons qu'il y va du salut des âmes, de combattre l'erreur afin de lui substituer la vérité. Il ne peut être « politique » de laisser se propager des principes qui sont en opposition constante avec les enseignements les plus précis de l'Evangile. Le synode le comprit bien et le rapporteur qui était chargé de répondre à de telles objections, — grand honneur qu'on leur faisait et qu'elles ne méritaient pas, — écrivait :

« Comme ministre de la Parole de Dieu, nous sommes tenus par une obligation sacrée de prêcher l'Evangile à toute créature, de veiller aux intérêts spirituels de ceux dont les cœurs ont été remués et qui se sont placés sous notre « surintendance spirituelle ». Quant à être chimérique, notre entreprise peut sembler telle ; car nous avons affaire à l'ignorance et à la superstition ; il y a des préjugés presque séculaires derrière lesquels se cache l'ennemi de la vérité. Mais on a fait les mêmes objections à toutes les tentatives qui ont été faites en vue du relèvement moral et religieux de l'humanité. Ce sont les objections de ceux qui n'ont pas idée de la valeur de l'âme et qui n'ont pour leurs semblables aucun sentiment d'affection chrétienne ; on dirait qu'ils ne croient pas à la souveraine grâce de Dieu. Ceux qui considèrent la question avec foi, qui

se rappellent les promesses de Dieu ne doivent pas se décourager. Les efforts individuels peuvent nous apparaître comme le travail d'un seul homme qui entreprendrait de défricher nos forêts ; mais si c'est l'œuvre de Dieu, et nous le croyons, elle se fera, qu'il consente ou non à se servir de nous. Si nous ne répondons pas à son appel, il nous rejetera et donnera à d'autres la gloire que nous aurons refusée. Si nous entrons de bon cœur dans cette œuvre de Dieu, celui pour lequel nous allons travailler bénira certainement le travail de nos mains et si nous avons été de quelque utilité dans le passé, il nous rendra plus utiles dans l'avenir. « A celui qui a, il sera donné encore davantage : mais à celui qui n'a rien, on ôtera même ce qu'il a. » Nous manquons d'hommes ! Celui qui ouvre les cœurs, quand il le veut, saura nous les fournir, en son temps ; et, choisis par lui, ils s'en iront jeter la Bonne Semence dans un terrain que son Esprit aura préparé. « L'argent est à moi, l'or est à moi, dit l'Eternel. »

C'était, on en conviendra, un langage énergique et le synode en marqua son approbation ; les découragés furent fortifiés, ils comprirent que la main de Dieu allait conduire les événements, son bras n'était pas raccourci.

En novembre 1861, à la suite d'un malentendu au sujet duquel il n'a pas été possible de nous renseigner avec exactitude, M. Tanner, probablement froissé de ce qu'on lui avait adjoint un jeune pasteur pour faire des visites et des courses que son âge ne lui permettait plus facilement, quitta le service de la Mission franco-canadienne et, suivi de la grande majorité de son troupeau, il vint frapper à la porte de l'Eglise

d'Ecosse, qui accepta ses services. C'était pour cette œuvre missionnaire un noyau tout constitué : vingt communiants et un pasteur. En 1862, on s'occupa de construire un temple qui fut inauguré en 1863. Il était situé dans la rue Dorchester. Cela marcha bien pendant les premiers temps: mais M. Tanner avait trop présumé de ses forces et la maladie vint lui rappeler qu'il fallait songer à la retraite. M. Doudiet père le remplaça. Rien de plus touchant que la reprise de ce ministère par M. Doudiet ; il était aveugle ; et de le voir en chaire parler des choses de Dieu, on sentait bien que si ses yeux s'étaient fermés aux choses de la terre, ils voyaient maintenant les choses du ciel, celles qui sont éternelles. Cela ne pouvait être qu'un arrangement provisoire. L'arrivée de M. le pasteur G. Goëpp fut d'un grand secours, mais la mission ne devait pas jouir de ses services bien longtemps ; moins d'un an après, M. Goëpp acceptait un appel qui lui venait d'une Eglise allemande établie dans l'ouest canadien.

Malgré ces changements, le comité ne se découragea pas; M. Charles Doudiet, fils de Frédéric Doudiet, le vénérable aveugle dont nous avons parlé, était entré à University Queen à Kingston; il désirait se consacrer à l'œuvre de Dieu. Admirablement doué, Charles fit d'excellentes études, passa de brillants examens et fut consacré au saint ministère le 23 août 1869. En septembre 1874, il accepta l'appel de l'Eglise de Saint-Matthew, à Montréal. Charles Tanner, qui venait de compléter ses études, le remplaça dans sa charge et ce fut sous son ministère que se fit la fusion des deux Eglises presbytériennes, l'Etablie et la Libre.

Saint-François-des-Sauvages.

Pendant qu'on s'intéressait aux Canadiens français, l'Eglise d'Angleterre n'avait pas oublié les premiers occupants du sol. La tribu des Abenakis établie dans la réserve de Saint-François, à douze milles « en bas de Sorel », entendit la prédication de l'Evangile et la reçut avec joie. Je me souviens d'avoir vu arriver chez mon père un sauvage en raquettes. C'était en hiver; il avait, à travers champs, suivi la ligne directe. Il me semble le revoir; petit de taille, yeux noirs, cheveux peignés à plat, qui retombaient sur le haut des joues fortement accusées. C'était le missionnaire indien. On l'appelait Ozonkerenne (il n'est pas possible de garantir l'orthographe). Il causa longuement avec mon père et quelques jours plus tard, accompagné du Dr Cote, Duclos partait pour Saint-François. Ils passèrent plusieurs jours avec ces frères; quand ils nous revinrent, ils avaient le cœur débordant de joie; pensez donc, des sauvages qui avaient, eux aussi, reçu le message libérateur! On les avait entendu chanter leurs beaux cantiques qu'avait traduits leur missionnaire. Plus tard, nous eûmes la visite de M. Masta, le beau-frère du missionnaire indien, il avait voulu entendre parler des croyances des blancs et il était venu vers eux. Le travail qui se fit alors n'a pas été perdu; deux tribus ont par ces premiers chrétiens connu la vérité qui affranchit.

Dix ans plus tard, en 1858, bien qu'on les ait laissés seuls, les impressions des premiers temps subsistaient encore en dépit des efforts du prêtre catholique.

Ozonkerenne continua son ministère parmi ses com-

patriotes, qui recouraient toujours aux offices d'un pasteur protestant pour chacun des actes civils, bien qu'ils fussent entourés de prêtres catholiques. On sait qu'au Canada, le mariage, acte civil, est célébré par le ministre de l'un des cultes reconnus, ce qui ne veut pas dire subventionné par l'Etat.

En 1858, à l'occasion d'un de ces actes civils, cinquante Indiens se rendirent à Sorel et firent la connaissance de M. Mouilpied, suffragant de M. Anderson; ils le prièrent de venir passer quelques jours au milieu d'eux. M. Mouilpied fut accueilli comme un messager du ciel dans la maison de Masta et, pendant son séjour, il prêcha l'Evangile avec la puissance d'un homme que l'Esprit inspirait. Il semble, d'après les indications de M. Mouilpied, que les Indiens jouirent beaucoup des services liturgiques, ils apprécièrent le choix des passages bibliques qu'ils renfermaient et furent édifiés par la beauté des prières et la haute spiritualité qui les avait inspirées. Ils insistèrent beaucoup auprès de lui pour le garder plus longtemps au milieu d'eux et ne se lassèrent jamais d'aller l'écouter. Bien qu'il parlât trois fois chaque jour, il avait constamment un nombreux auditoire qui suivait avec un religieux silence l'exposé du salut et serrait dans leur cœur les choses admirables qu'on annonçait.

Les Canadiens du voisinage apprirent que ce visiteur qui remuait ainsi les Indiens parlait français; ils vinrent aussi pour l'entendre. C'était un beau spectacle que cette union de deux races écoutant le message du ciel.

De retour à Sorel, M. Mouilpied raconta les impressions qu'il avait rapportées de sa visite chez les In-

diens, parla de leur intérêt pour les choses religieuses, de l'accueil fraternel qu'ils lui avaient fait et attira sur ces frères l'attention de l'Eglise anglicane. Il y eut parmi les fidèles un réveil de l'esprit missionnaire et cette année-là le trésorier boucla ses comptes avec une encaisse. Le comité auxiliaire de la Société coloniale de Londres, présidé par l'évêque de Montréal, décida alors d'organiser une mission parmi les Canadiens français de l'Amérique du Nord.

Encouragements.

Pendant que notre jeunesse se développait dans les écoles des missions, les ouvriers du Seigneur se multipliaient afin de répondre aux demandes, toujours plus nombreuses qui arrivaient de bien des côtés. M. Doudiet avait une grande paroisse; il prêchait une fois par mois à Belle-Rivière. à la Rivière-Cachée, au Pays-Fin et à Easthawkesbury. D'autres s'occupaient de Sainte-Thérèse et de Joliette, préparant ainsi des centres d'évangélisation où devaient plus tard se constituer des Eglises vivantes.

Ces disséminés qu'on visitait régulièrement tous les mois donnaient de grands encouragements; à défaut d'un pasteur, ils se réunissaient pour s'édifier mutuellement. Nos premiers prosélytes étaient tous des évangélistes nés: ils se disaient : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » On causait au coin du feu, durant les longues soirées d'hiver qui se prolongeaient souvent fort avant dans la nuit ; on en parlait au village, dans les magasins, à la forge; on en parlait au moulin pendant que les meules broyaient le grain destiné à four-

nir la farine qui serait employée pour faire le pain de la famille; on en parlait dans les chantiers; on en parlait partout. Oh! la vie des premiers jours. Seigneur, si tu voulais nous la donner encore! qu'elle était belle dans sa simplicité, qu'elle était simple dans son courage et dans son ardeur! Petit garçon de cinq ans, puis de dix ans, j'entrais dans ces réunions, je me blottissais dans un coin et passant inaperçu, j'écoutais ce que disaient ces hommes de Dieu. Je les voyais se mettre à genou, je les entendais prier quelquefois très longuement, et cela me rendait meilleur. Parfois, je voyais des larmes couler sur les joues des auditeurs, puis l'assemblée éclatait en alléluias. L'émotion gagnait tous les cœurs, cela durait des heures et on recommençait le lendemain.

Je me comprenais pas tout ce qu'on faisait, mais quelque chose me disait qu'il y avait au milieu de ces gens simples, une puissance invisible et sacrée qui agissait sur les cœurs. Plus tard, dans ma vie, quand j'ai revu tout cela par la pensée, j'ai compris et, j'ai remercié Dieu pour cette puissance qui faisait parler, prier, pleurer et chanter, je me suis dit : Une œuvre qui commence dans de telles conditions est une œuvre de Dieu; elle sera durable et elle verra de grandes choses.

Vous devinez, cher lecteur, ce qu'elle est cette mission : éclairer les intelligences, rendre à la conscience sa sensibilité, donner au cœur un objet digne de son amour. Pour atteindre ce but, il fallait des moyens d'action, un outillage. Tout en instruisant les pères et les mères d'alors, on ne pouvait négliger la jeunesse; elle avait tant besoin d'apprendre, elle désirait

tant savoir. L'Evangile qui fait naître ces aspirations et ces besoins, trouve aussi moyen de les satisfaire. Dès qu'il est reçu quelque part, il fait naître des écoles.

Ce que le clergé n'avait pas songé à faire, les missions s'en chargèrent! Elles commencèrent par inaugurer de petites écoles qui étaient ouvertes à tous. On en avait immédiatement besoin et il faut louer les missionnaires de l'avoir compris dès la première heure. Le riche trouve toujours les moyens de faire instruire ses enfants, mais le peuple qui vit loin des centres, qui travaille et qui peine, celui duquel dépend l'avenir et la prospérité matérielle du pays, comment pourrait-il s'imposer le sacrifice d'envoyer ses enfants dans les collèges dont les tarifs ne sont guère à portée de sa bourse? Il ne pouvait venir à nous, donc il fallait aller à lui et mettre à sa portée l'école qui développerait ses enfants. Chaque fois qu'on est allé à lui, il s'est approché de nous. Malheureusement, il n'était pas possible d'ouvrir autant d'écoles qu'il en aurait fallu. On alla au plus pressé et les écoles ouvertes furent accessibles à toutes les bourses.

Souvenirs de jeunesse.

Quand en 1847, j'arrivai à l'Institut de la Pointe-aux-Trembles, j'avais douze ans; je trouvai à la direction M. le pasteur Tanner, dont l'affabilité entraînante inspirait l'affection, faisait naître la confiance; il avait avec lui M. Jean Vernier, instituteur breveté du département du Doubs, en France.

Qu'on me permette de rappeler ici quelques noms

d'anciens condisciples dont le souvenir m'a été toujours infiniment doux.

Je ne puis pas en donner une liste complète, elle serait trop longue; quelques-uns suffiront.

Et d'abord, David Gobeille, de Saint-Lin, petit, brun aux cheveux frisés et aux yeux noirs dont j'admirais toujours la belle écriture ronde. Il promettait beaucoup; mais il a fourni une bien courte carrière.

Aristide Depaty, intelligence rare, qui a rendu d'importants services à Bowmanville.

G. Désilets, qui devait arriver à la direction de nos instituts.

Noël Rondeau, dont les sages conseils et la mâle carrure m'ont souvent protégé contre les méchancetés des camarades malveillants ou trop taquins.

André Rochefort, qui nous faisait payer cher les sobriquets dont on l'abreuvait, est allé faire fortune dans le Rhode Island.

Louis Malhiot, qui aurait pu arriver, est allé s'ensevelir dans le fond des bois où la mort le surprit dans le complet épanouissement d'une jeunesse qui promettait.

Onésime Parent, qui a passé aux Etats-Unis — où il a prospéré — et dont on parle avec respect dans le monde chrétien.

Je pourrais continuer longtemps si je voulais parler de ceux qui ont fait fortune dans le Massachusetts, ou qui sont à la tête de familles prospères, des Parent, des Pepin, des Etienne, qui ont fourni des citoyens à toutes les paroisses; des Vaudry, d'heureuse mémoire, mais cela m'entraînerait trop loin.

Les élèves se succédaient, les maîtres aussi. Charles Gobeille, qui faisait oublier ses difformités par son

intelligent enseignement. Louis Pasche, qui faillit transformer l'institut en un conservatoire de musique, étonnait tout le monde par sa méthode.

M. Bistrom, jeune seigneur russe, fut le premier qui nous enseigna à mesurer les surfaces, à cuber les solides et à déterminer la hauteur des montagnes. Cinq ans se passèrent ainsi. Cinq ans, cela compte dans la vie d'un garçon de mon âge! Je m'éloignai quand j'en avais dix-sept, emportant un trésor que je n'ai jamais perdu, ce trésor que les voleurs et les brigands ne peuvent jamais nous ravir.

Mon père voulait me faire étudier le droit, j'avais décidé que je ferais de la théologie. Je m'en ouvris très librement à lui et il ne fit pas d'objection. Seulement, il n'y avait pas d'école de théologie à Montréal, comment allions-nous tourner la difficulté? Le Seigneur devait y pourvoir.

On était en 1852; Montréal venait de perdre un bon tiers de sa population; l'incendie avait détruit toute la partie est de la ville, rasant tout ce qui se trouvait sur l'espace qui va de la rue Sainte-Catherine et de la rue Cadieux jusqu'au Saint-Laurent.

Quand j'y arrivai, la ville n'avait rien d'agréable à l'œil; ces murs noircis par la fumée, ces cheminées qui avaient comme honte d'être seules restées debout, évoquaient de bien tristes pensées. En me promenant au milieu de ces ruines, sous la clarté indécise d'une lune qui semblait effrayée de l'étendue du désastre, je ne suis pas sûr de n'avoir pas aperçu des revenants ou de n'avoir rien entendu des cris d'angoisse de toutes ces victimes qui dormaient ensevelies sous les cendres encore chaudes.

Je ne savais guère ce qu'on allait faire de moi dans la métropole, mais quand j'y arrivai, je trouvai qu'on avait arrangé tout un programme d'études; il y avait même un professeur tout prêt à nous faire mettre au travail. Je dis nous, car à ma grande joie, je trouvais là un ancien camarade d'école, Antoine Géoffroy; un jeune Anglais, Ed. Jemieson, qui montra ses sympathies pour la race latine en épousant une charmante Suissesse, et un missionnaire M. Solandt, qui avait déjà acquis une grande expérience dans l'œuvre d'évangélisation. Tous les quatre, en étudiant l'anglais dans une école, la philosophie avec le D[r] Wilkes, les mathématiques, le latin et le grec avec M. le pasteur Wolff, nous arrivâmes à nous dégrossir un peu. C'est ainsi que je pus me préparer pour être admis dans l'école préparatoire de l'Ecole de théologie de Genève, dont les bâtiments, que je ne connaissais pas, passaient pourtant devant mes yeux.



Israël Mathieu.

Deux ans se passèrent ainsi. C'est dans cet intervalle que l'école de la Pointe-aux-Trembles fit une perte presque irréparable dans la personne de M. Vernier, qui périt lors du naufrage de l'*Annie Jane*.

Déjà la mission avait trouvé parmi les convertis des aides précieux : Israël Mathieu, qui fut plus tard consacré au saint ministère par une Eglise congrégationaliste, après avoir fait ses preuves dans le colportage et l'évangélisation; Grégoire Desjardins, un prosélyte de Sainte-Thérèse qu'avaient suivi les Fillion et quelques autres, Desjardins fut colporteur biblique pendant plusieurs mois.

Les événements se précipitaient; les années 1852 à 1854 furent particulièrement bénies. L'intérêt de quelques dames cultivées, animées des plus nobles sentiments religieux, fut un encouragement bien précieux. Citons tout spécialement Mlle Voruz, de Lausanne, qui vint en 1852 rejoindre son fiancé, M. Lafleur. Celui-ci était allé l'attendre à New-York. Ils s'installèrent à Saint-Pie, où il fut pasteur pendant que sa compagne s'occupait de la direction de l'école des filles.

C'est à M. Cyr que revient l'honneur de la fondation du premier journal protestant français au Canada. Il l'appela le *Semeur*; par là il indiquait ostensiblement le but pour lequel la petite feuille avait vu le jour.

Nous eûmes aussi le concours distingué de Mlle Tregent, de Genève; elle devait rendre de grands services à la Pointe-aux-Trembles, pendant que M. Darey enseignait à l'école normale de Saint-Jean.

Mme Richard-Sandreuter exerça sur les garçons de la Pointe-aux-Trembles une très grande influence, grâce à ses manières extrêmement distinguées; son mari fut longtemps économe de l'institution.

C'est Mme et M. Tanner qui entreprirent la tâche difficile de recueillir les fonds nécessaires pour bâtir une école de filles sur le vaste terrain de la Pointe-aux-Trembles. Malheureusement, se dépensant sans compter, Mme Tanner contracta une maladie grave, qui devait l'emporter au moment où elle aurait pu jouir du fruit de ses travaux et assister au développement de l'école pour laquelle elle avait donné sa vie. Pour adoucir l'amertume de son deuil, le comité proposa à M. Tanner de faire un voyage missionnaire à

travers les stations existantes, il alla revoir les nombreux amis que la sympathie de sa compagne leur avait créées. Tous le reçurent avec une fraternelle cordialité.

C'était vraiment la série noire; en 1853, le naufrage de l' « *Annie Jane* ». En 1854, c'était l'incendie de l'école de Saint-Pie, qui sera réinstallée à Longueil dans un beau bâtiment bien aménagé.

Le naufrage de l'« Annie-Jane ». — Scènes de deuil.

Déjà on prévoyait la retraite de quelques vieux missionnaires et on avait songé à combler les vides qui allaient se produire ; de plus, on avait besoin d'hommes nouveaux pour répondre aux appels qui se faisaient pressants. Voici, d'après des notes de M. Ami ce qu'on décida : M. Vernier se rendit en France, son pays natal, pour en ramener de nouveaux ouvriers. Ici se place l'un des événements les plus tristes que nous ayons à enregistrer. Après avoir persuadé MM. Kempf, Van Bueren, Marc Ami et Jean Cornu de venir au Canada, M. Vernier s'embarqua avec eux sur un voilier, l'*Annie-Jane*; on était en août 1853.

Les premiers jours de la traversée furent favorables et l'on voguait plein d'espoir... Nos voyageurs étaient assez rapprochés des côtes, quand une tempête vint les surprendre et jeter bas, en les brisant comme fêtus de paille, les trois mâts du navire ; ils durent rentrer au port pour réparer les avaries. Après quelques jours de repos forcé, ils se remirent en mer ; dès le lendemain, 13 septembre, le vent tourna à l'ouest et souffla dans leurs voiles durant huit jours. Ce fut alors

qu'ils aperçurent le rocher Kida, au nord des îles Ferroë, bien en dehors de la ligne suivie ordinairement. Le capitaine leur expliqua qu'il avait commandé ce détour pour rencontrer un vent plus favorable, qui le mènerait dans les eaux du golfe Saint-Laurent. Ainsi tranquilisés, ils admirèrent les troupeaux de marsouins qui jouaient autour du vaisseau, plongeant et revenant à la surface pour respirer ; ils semblaient lutter de vitesse avec le navire. Le vingt-trois, l'embarcation était parvenue au vingt-troisième degré de longitude ouest et au soixantième de latitude nord ; tout à coup, le vent d'ouest se mit à souffler, soulevant les ondes, qui s'agitaient comme au début d'une horrible tempête. On cargua les voiles, on attacha solidement le gouvernail, dont les matelots ne pouvaient plus être les maîtres. Le capitaine plaça les hommes au pont; défense aux passagers d'y paraître. On ne pouvait se défendre d'une certaine terreur en entendant le bruit sinistre des vagues. Pendant trois jours, on fut ballotté sans merci.

Pendant que la mer rageait, ceux qu'elle portait passaient leur temps à prier, lisant et s'encourageant mutuellement. Le 26 septembre le calme se rétablit ; on permit de monter sur le pont. Grande fut la surprise de tous ! Le navire était à peu près désemparé ; les mâts étaient cassés à la hauteur du premier hunier; les cordages flottaient au gré des vents, les voiles étaient en lambeaux, la boussole et une chaloupe de sauvetage avaient été emportées. Ne pouvant tenter une traversée dans ces conditions, on mit le cap sur Liverpool. Tant bien que mal, le capitaine avait fait réparer le navire et on avançait grâce à un

vent favorable. Le 28, jour néfaste, un brouillard épais couvrait la mer; le capitaine paraissait inquiet. Dans l'après-midi, un vent d'ouest s'éleva, dissipa le brouillard et on put apercevoir, à l'est, des montagnes que le capitaine reconnut pour être celles de l'île de Barra, dans le groupe des Hébrides. Tout le monde, à l'exception du capitaine et de son collègue le capitaine Rose, passager à bord, paraissait heureux de revoir la terre ; les loups de mer étaient en proie à une mortelle inquiétude. « Je vis même, dit Ami, des larmes couler sur leurs joues » ; le vent augmentait de violence et on approchait de la terre. Tout à coup, on s'aperçut que le vent poussait vers de dangereux récifs. Ce fut un moment extrêmement douloureux. Le capitaine ne parvenait pas à cacher son angoisse. On déploya toutes les voiles pour gagner le large ; mais, la marée et le poids du chargement, tout un matériel de chemin de fer que portait le bateau, s'opposaient à cette manœuvre ; le danger devenait imminent. Nos amis descendirent dans leurs cabines pour se préparer au pire. M. et Mme Kempf et leurs deux enfants étaient affaiblis par de longs jours de souffrance. Vers minuit, M. Vernier, douloureusement affecté, vint leur dire : « Levez-vous, mes amis, nous sommes en grand danger, nous voguons au milieu des écueils. » On s'habilla en hâte, on courut sur le pont, que les vagues balayaient à chaque instant ; la nuit était sombre et prêtait à la confusion. Le capitaine seul avait conservé son sang-froid ; il commandait avec calme et on obéissait; les chaloupes de sauvetage, le dernier espoir, venaient d'être emportées. Un silence de quelques secondes — un siècle — succéda au dé-

sarroi né de ce malheur. L'heure de la suprême angoisse avait sonné; des cris perçants se faisaient entendre de tous côtés... Le navire venait de toucher, tout espoir devait être abandonné.

Il fallait se résigner à mourir. Ami a écrit: « Dans le salon, je trouvai la famille Kempf, en prière avec Mme Rose. Les craquements du navire, de violentes secousses, les obligeaient à chercher un appui. Ils se réunirent tous, car ils voulaient mourir ensemble; chacun pensait aux siens. C'était le moment des suprêmes adieux; le sacrifice était fait. L'eau commençait à pénétrer; nous montâmes sur les malles, afin de prolonger la vie quelques instants encore; tout à coup nous entendîmes à nos pieds deux petites voix qui disaient: « Oh! papa... pa... pa! nous allons vers Jésus »; c'étaient les enfants Kempf. Une seconde fois l'eau monta et les ensevelit; ce fut le silence de la mort. » Ami, au moyen d'un effort surhumain, en grimpant sur un tonneau, échappa, ce qui lui permit de gagner le pont. Quel spectacle s'offrit alors à sa vue! La proue du navire était couverte par les eaux; les passagers, serrés les uns contre les autres, pour se réchauffer et se protéger contre la fureur des vagues, étaient transis de froid. Ami chercha Vernier et ses compagnons de voyage, ce fut sans succès. Il les croyait tous morts. Le froid devenait intense; les moins forts tombaient dans un fatal engourdissement et se couchaient pour mourir. On avait beau les frictionner, rien n'y faisait. Enfin, le jour parut. Ami retrouva le frère Van Bueren, qui était monté sur une table quand il avait senti l'eau envahir le navire; il avait réussi à briser les barreaux d'un hublot, ce qui

lui permit de gagner le pont avec quelques autres qui le suivirent. Tous deux cherchèrent en vain les amis Kempf et Vernier. Ils redescendirent dans leur cabine, où ils trouvèrent Jean Cornu. S'ils étaient restés dans leurs cabines, pas un d'eux n'eût péri, car leurs bagages étaient presque tous secs.

Descendus sur le rivage, les survivants cherchèrent les corps de leurs amis; d'abord ils trouvèrent ceux des enfants Kempf; le lendemain, celui de M. Vernier. Sur l'ordre du capitaine, on fit un cercueil dans lequel on déposa ces dépouilles. Peu après, on retrouva les cadavres de M. et Mme Kempf et celui de Rose; tous furent enfermés dans des cercueils et inhumés dans une fosse commune, creusée sur le rivage; triste et solennel convoi que celui-là. Le pasteur de l'endroit, le Rev. M. Beatson fit une touchante allocution. Les naufragés, tourmentés par d'affreux cauchemars, furent retenus dans l'île Vatersay quinze longs jours ; enfin, une goëlette vint les prendre. Après un voyage très mouvementé, sous des averses torrentielles, ils arrivèrent à l'hôtel de Portree. Sur le rivage d'une île battue par les vagues, reposent depuis cinquante-huit ans les dépouilles de Jean Vernier dont les accents et la prédication impressive m'ont souvent ému. Que ne puis-je déposer sur cette tombe déserte une fleur d'affectueuse reconnaissance, en souvenir du bien qu'il a fait !

Sabrevois.

Ce qui fait les succès coloniaux de l'Angleterre, c'est le souci des chrétiens en vue du relèvement moral des pays conquis.



Famille Roy.

L'étendard britannique était hissé sur les forteresses de Québec ; l'Eglise anglicane, de concert avec le gouvernement s'intéressa à ces nouveaux sujets, et voulut leur faire partager les précieuses convictions qui font le bonheur de ses enfants. Si les armes ouvraient la porte, l'Evangile suivait. On l'a vu à la prise de possession ; tout en respectant les sentiments religieux des vaincus, elle leur donna une occasion de voir ce qu'elle croyait et ce qui faisait sa grandeur. Ce zèle fut de courte durée et alla diminuant jusqu'au commencement du siècle dernier. Une simple circonstance, en apparence toute fortuite, dont Dieu a su se servir, a suffi pour donner un peu de vie aux ossements desséchés ou presque.

En 1812, après la guerre, deux officiers anglais, traversant la paroisse de Laprairie, reçurent l'hospitalité dans une famille canadienne. Le lendemain, après avoir réglé les frais de leur logement, ils offrirent un exemplaire du Nouveau Testament. M. Charles Roy l'accepta avec plaisir, ne se doutant pas des conséquences que cet acte allait avoir.

La semence jetée en terre y resta toute une génération, ne produisant rien.

Ce fut un fils Roy, de mon âge, qui en profita ; il prit connaissance du livre; il rencontra le major Christie, propriétaire de plusieurs seigneuries, dans l'une desquelles Sabrevois se trouve enclavé. Par l'action invisible du Saint-Esprit, M. Roy fut amené à comprendre la voie du salut par Jésus-Christ. Le livre de prières en usage dans l'Eglise anglicane le mit au courant des us et coutumes de l'Eglise, et en 1841, il se joignit à l'Eglise de Christville qui l'admit offi-

ciellement dans une cérémonie que présidait l'évêque Mountain.

C'est alors qu'on envoya aux gens de Sabrevois un homme qui devait y continuer l'œuvre qu'avait commencée la lecture de la Parole de Dieu.

M. le pasteur Gavin (arrivé en 1834 avec Olivier, était revenu de chez les Sioux) fut reçu dans les ordres anglicans par l'évêque de Québec, en 1847. Depuis lors, il déploya un zèle et une persévérance dont on a gardé un bien doux souvenir à Sabrevois. Il ne se bornait pas à ses fonctions pastorales dans cette localité, il s'occupait aussi de tournées missionnaires; c'est à l'occasion de l'une de ces tournées qu'il fut reçu dans la maison de mon père. Par là, il a été le moyen d'amener plusieurs familles à l'Evangile, ce que le *Record of the French Mission* a reconnu.

A une assemblée tenue en 1853 sous la présidence de M. Bond, qui devint archevêque, la Société des missions anglicanes parmi les Canadiens français fut définitivement organisée.

En 1855, Gavin annonce qu'il a ouvert une école qui groupe déjà plusieurs enfants. Quelques-uns permettent d'espérer qu'ils pourront rendre des services à la mission. La société entrevit alors la possibilité d'organiser une école normale qui préparerait de futurs missionnaires. Cette école fut ouverte à Saint-Jean, sous la direction de M. Fronteau, un Français qu'avait adressé le comité de Londres. Trente candidats avaient adressé leur demande d'admission; faute de place, sans doute, le comité ne put en admettre que dix et adjoignit à M. Fronteau, à titre d'assistant, M. Lewis, candidat au saint ministère.

M. le chanoine Bancroft parlant de cette école normale observe que, dans son humble opinion, il est impossible de trouver une œuvre plus digne d'intérêt que celle-là.

M. Gavin préparait les voies pour l'établissement d'une école de fille à Sabrevois, quand le Seigneur le rappela le 18 avrîl 1855. Ce fut une perte bien sensible pour la mission ; il fut vivement regretté par tous ceux qui l'avaient connu, catholiques ou protestants.

La petite école de Sabrevois qui se tenait dans la sacristie, comptait trente élèves au moment de ce départ. Ce fut une tâche bien difficile pour Mme Gavin que la direction de cette école. « Je ne puis que reconnaître la bonté de Dieu envers moi, son indigne servante, écrivait-elle au comité ; il m'a soutenue dans ma faiblesse et dans mes épreuves. Si mon cher mari m'avait été conservé, je ne doute pas que l'école aurait répondu aux espérances de ses amis. Mais je crains qu'ils ne soient déçus, je sens tellement mon inhabileté. N'étaient les précieuses promesses de Dieu, je serais désespérée. Si on pouvait trouver quelqu'un qui puisse en prendre la direction, je serais heureuse de venir en second ; toutefois ayant mis la main à la charrue, je ne veux pas regarder en arrière. »

Le 1er juin 1855, M. Joseph Mouilpied, de Guernesey, fut envoyé à Sabrevois par l'évêque anglican de Montréal pour y remplir les fonctions de catéchiste et de directeur de l'école primaire. Il se mit à l'œuvre avec toute l'énergie dont il était capable et compta bientôt après des auditoires de quarante personnes ; dans les occasions spéciales, on en compta soixante.

Il venait d'organiser son activité pour l'hiver,

quand il fut déplacé pour succéder à M. Fronteau dans l'école normale de Saint-Jean. Edouard Roy, l'un des élèves les plus avancés de l'école, fut provisoirement chargé de la desserte de la mission de Sabrevois. Dans le rapport qu'il présenta avant de rejoindre son nouveau poste, M. Fronteau signalait un certain nombre de jeunes gens qui ont su se rendre utiles à l'œuvre qui les avait formés : Hosias Babin, Job Babin, Octave Fortin, Lucien Paradis, Napoléon Tétraux, Daniel Gavin, Edmond Therrien, David Cyr, Victor Gendron, Lucien Roy, Edouard Roy.


South Ely.

Le développement de l'œuvre entraînait une augmentation dans les dépenses et l'évêque de Montréal fit appel à la générosité des chrétiens. Il fut entendu, la société ouvrit des missions au lac de Brandon, à Sainte-Ursule et à Ely. MM. Lewis, Fortin et de Gruchy y travaillèrent activement. En 1868, Ed. Roy, l'un des premiers fruits de la mission, avait été consacré pasteur.

Soutenu par l'intérêt des chrétiens, l'école prend un nouvel élan ; le nombre des élèves garçons atteint le chiffre de quarante; on compte dix-sept filles.

Pour loger tout ce monde, le comité acquiert une maison voisine et on s'assure les services de M[me] Ed. Roy, qui prend la direction de l'école des filles. Très

appréciée, elle eût certainement rendu de très grands services, mais la mort vint l'enlever à sa famille et à ses élèves. Comme il y avait constamment des refus à opposer aux nombreuses demandes de nouveaux élèves, le comité songea à transporter l'école à Montréal; on construirait plus grand et probablement pourrait-on ouvrir une mission. Pour sonder le terrain, on envoya M. Jean Roy, qui débuta en faisant du colportage. L'essai fut satisfaisant et M. Roy signala quelques familles disposées à recevoir l'Evangile.

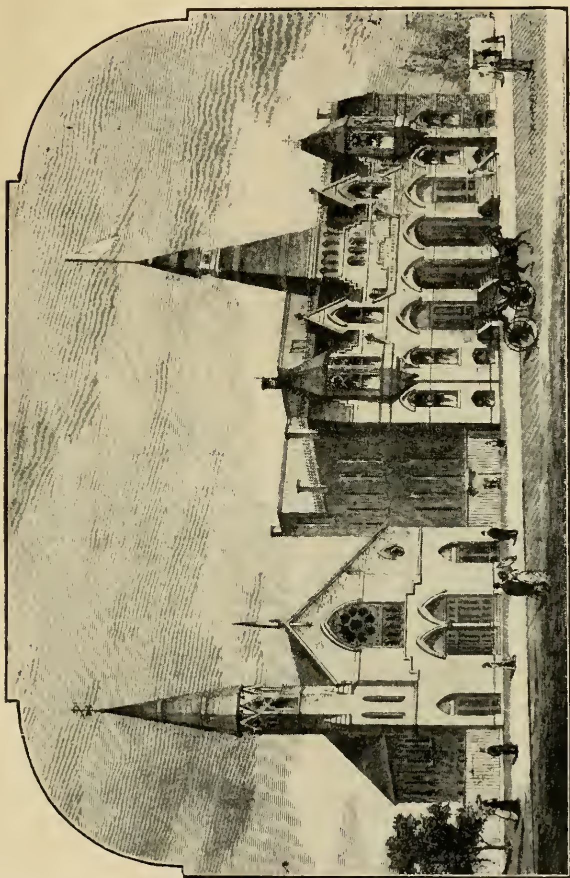
En 1877, M. Josias Roy, qui était allé étudier la théologie à Montauban, en France, arrivait à Montréal. On le chargea d'ouvrir une mission dans cette ville. Il s'installa dans un magasin qu'on transforma en chapelle; il était situé rue Saint-Joseph, à l'angle de la rue Notre-Dame ouest. Roy réussit à constituer une congrégation intéressante. C'est alors qu'on décida de bâtir une église et, en 1880, l'évêque consacrait au service du Seigneur l'église du Rédempteur, qui était située dans la rue Chatham; ce fut une belle journée pour les prosélytes de la Pointe-Saint-Charles.

C'était le début de l'œuvre projetée. Pour réaliser les plans primitifs, il importait de trouver des fonds. On consacra à cette œuvre difficile l'activité de MM. Josias Roy et Tucker; le premier collecta en Angleterre, le second au Canada. Ce dernier devint principal du collège en 1882.

Dès qu'il fut en état de recevoir des élèves, le collège en compta 120 : soixante-dix internes et cinquante externes. L'année suivante, ce nombre fut dépassé et les amis de l'école en furent réjouis.

Le concours dévoué des deux hommes dont nous

venons de parler, était infiniment précieux à la mission et permettait de regarder joyeusement vers l'avenir. Excellents prédicateurs, pédagogues habiles, ils



Eglise du Rédempteur et collège de Sabrevois.

attiraient autour d'eux des auditeurs et des élèves en grand nombre. Malheureusement pour la mission, ils crurent devoir accepter des appels qui leur étaient venus du dehors; M. Roy partit pour Winnipeg et

M. Tucker accepta la suffragance de l'église Saint-Georges, à Montréal. Ces deux départs inattendus furent considérés à l'égal d'une désertion et le zèle des amis de la mission en fut diminué. Comme pour augmenter l'embarras des directeurs, une épidémie se déclara dans l'école et l'on dut licencier les élèves. L'école resta fermée pendant deux ans.

Bientôt pourtant le ciel s'éclaircit et le comité, ayant trouvé en M. Larrivière le principal dont il avait besoin, s'assura ses services et lui donna comme adjoint M. H. Benoit, qui était chargé de collecter des fonds. Les collectes ordinaires ne suffisaient pas à l'entretien de l'école ; il y avait une forte dette qui préoccupait beaucoup les membres du comité. Pour essayer de la faire disparaître, on décida d'envoyer M. Benoit en Angleterre. L'accueil qu'il y reçut fut fort cordial, en dépit de circonstances fâcheuses, on était en guerre avec le Transvaal, mais les dons ne furent pas ce qu'on avait espéré.


M. Larrivière.

En 1898, le comité adressait au public un pressant appel : « L'Eglise anglicane, disait-on, poursuit depuis cinquante ans en silence, une œuvre d'évangélisation au milieu des catholiques romains de langue française de la Province de Québec, mécontents des enseignements de l'Eglise de Rome. Plus de trois mille jeunes Canadiens des deux sexes ont profité des privilèges qu'offre cette institution et sont passés sous la direction spirituelle de l'Eglise. Quatorze pasteurs de langue française, fils et petit-fils des premiers convertis,

sont employés dans la mission à des titres divers. » Le public répondit assez favorablement à cet appel, mais la dette subsista encore.

En mai 1900, l'archevêque de Montréal nomma M. Benoit pasteur de l'Eglise du Rédempteur.

En avril 1905, M. Larrivière démissionne; on lui donne pour successeur M. Benoit, qui a été directeur jusqu'en 1911, année qui vit la vente des immeubles, la Compagnie des chemins de fer du Grand-Tronc en ayant offert un prix élevé.



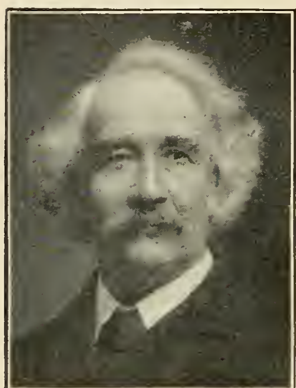
M. Benoit.

Par cette vente, le comité de l'école n'entendait pas mettre un terme à l'œuvre excellente qui se faisait. Depuis longtemps à cause du mouvement de la population, il étudiait le projet de transporter cet établissement dans une autre ville, l'offre qui lui a été faite est venu trancher la question et on prépare maintenant les voies et moyens d'un établissement futur. Le nouvel édifice sera construit sur la rue Sherbrook Est, près du parc Lafontaine. La société a fait l'acquisition de cinq arpents de terre à Bayvrew, elle y érigera prochainement l'école. Nous souhaitons que les choses se fassent rapidement et qu'avec l'aide de Dieu la mission puisse faire là où elle s'installera une œuvre bénie.

Duclos à la Pointe-aux-Trembles.

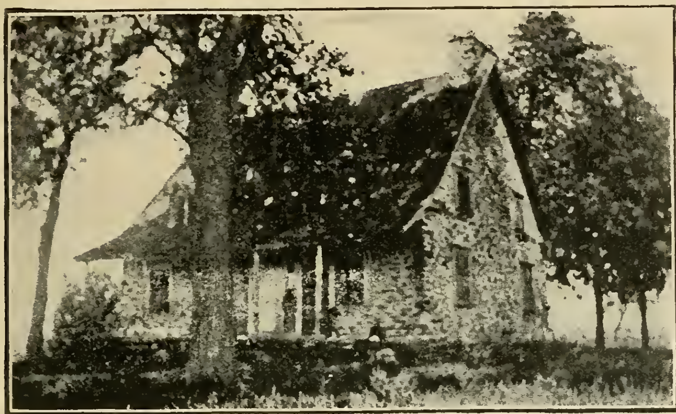
En 1850, M. Duclos revenait de Genève ; on lui donna la direction des études dans l'Institut de la Pointe-aux-Trembles ; il s'occupa particulièrement des classes bi-

bliques et de quelques cours supérieurs. Il eut, dans ces dernières classes, quelques étudiants dont il convient de mentionner le nom : Paul Vernier, le fils du pasteur Jean Vernier; celui-ci, après avoir enseigné quelques temps en Allemagne, partit pour l'Asie-Mineure et fut repris par Dieu à Jérusalem. Esrom Duclos fit de la médecine et termina sa carrière à Fall River, en rendant un bon témoignage à l'Evangile qu'il avait négligé pendant un certain temps. Jules Pollens, belle et courte carrière. Seul Edmond Richard, établi sur des terres du Vermont, est resté debout. Tous quatre étaient bien doués et promettaient un bel avenir. « Je n'oublierai jamais, dit Duclos, le précieux concours de MM. Rivard, Vernon, Richard, ce dernier secondé par son admirable compagne. J'en ai gardé un souvenir bien vivant; leur expérience, leur bon sens et leurs directions m'ont été souvent fort utiles. »


J. Provost.

Avant de quitter Genève, Duclos eut le plaisir d'y rencontrer son ami G.-M. Désilets, qui entrait à l'Ecole de théologie au moment où lui-même terminait ses études. D'autres Canadiens étaient venus avec Désilets, mais il semble que le travail demandé les ait découragés, car ils sont revenus au pays pour y reprendre leurs premières occupations ; il faut en excepter un cependant qui fit des études médicales.

La Suisse nous préparait aussi un homme qui devait rendre d'excellents services à nos Eglises, j'ai nommé J. Provost, qui a déposé le harnais en 1910. On admire en lui le prédicateur de talent, le conférencier et l'écrivain de mérite. Il débuta comme pasteur à Montréal, puis la Nouvelle-Angleterre nous l'enleva sans nous prendre cependant sa sympathie, à laquelle



La maison Rondeau à Ste-Elisabeth.

nous n'avons jamais fait appel en vain. Nous aurons l'occasion de reparler de lui dans la suite. (Nous le retrouvons plus tard à Mowrytown et ensuite à Torrington.)

Sainte-Elisabeth en 1855.

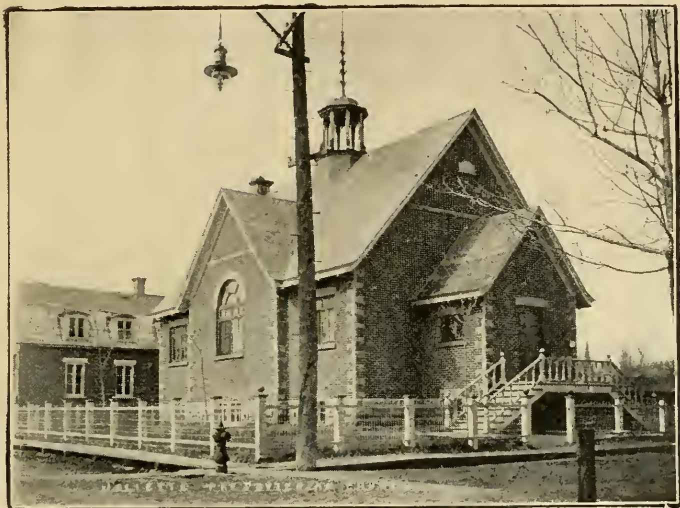
A cette époque, Sainte-Elisabeth promettait de devenir un centre d'action missionnaire. La famille Rondeau, avec ses cinq fils et ses cinq filles, possédait assez de fermes pour établir les fils. Une autre raison, c'est que, située entre Berthier et Ramsay, deux

endroits où il y avait des protestants, Sainte-Elisabeth les attirait. En attendant d'y voir ériger un temple, à l'exemple de l'Eglise de Corinthe, qui se réunissait dans la maison de Priscille et d'Aquilas, on tiendrait les cultes dans leur grande maison. En 1856, M. le pasteur Roux, alors directeur de la Pointe-aux-Trembles, organisa à Sainte-Elisabeth une seconde Eglise sur le modèle de la première. C'était prématuré. On comptait sur des jeunes gens, dont les goûts ne s'étaient pas encore manifestés. Deux d'entre eux allèrent s'établir à Joliette comme fabricants de meubles. Un troisième alla les rejoindre peu après. Trois des filles de M. Rondeau devinrent femmes de pasteurs. Le reste de la famille se rattacha au petit troupeau de Joliette. En les disposant ainsi, Dieu voulait utiliser ces jeunes gens. Trois d'entre eux donnèrent bien des années de leur vie à l'évangélisation. La famille Rondeau a fourni à l'Eglise du Seigneur un rare contingent d'ouvriers : deux pasteurs et quatre femmes de pasteurs, et trois évangélistes que Dieu a bénis dans leurs différentes sphères d'activité.

Joliette.

L'année scolaire 1859-60 avait été dans les Instituts de la Pointe-aux-Trembles une année particulièrement bénie. Les élèves avaient fait preuve d'une rare émulation, aussi les examens avaient-ils donné d'excellents résultats. Mais Duclos était bien jeune, partant sans grande expérience, l'administration des Instituts lui était un sujet de graves préoccupations. Sa jeune fiancée, qu'il devait aller chercher en Suisse,

n'était guère plus expérimentée que lui, ce qui ne l'avait pas empêchée d'accepter de grand cœur de partager l'œuvre missionnaire, pour laquelle son fiancé se préparait. Après les examens dont nous avons parlé, Duclos partit pour la Suisse ; il allait chercher la compagne de sa vie, et revint avec elle



Joliette.

dans le courant de l'été. C'était une des filles de M. et Mme Jeanrenaud-Grandpierre. Deux de ses oncles ont fait partie du Conseil d'Etat dans les premiers temps de la République de Neuchâtel. L'un, M. Jeanrenaud-Besson était directeur du département des cultes, l'autre, M. Louis Grandpierre, chef du département militaire.

Ce qui avait frappé l'étudiant en théologie dont elle devint la fiancée, c'était l'intérêt qu'elle prenait à

toutes les questions religieuses, se dépensant déjà sans compter pour les œuvres qui avaient besoin de son concours, spécialement pour l'école du dimanche, qui était alors une institution de création assez récente. L'enthousiasme qu'elle avait fait naître dans le groupe dont elle avait la charge faisait prévoir qu'avec l'aide de Dieu elle serait pour un pasteur missionnaire une aide d'un grand secours. Très instruite, un peu artiste, elle constituait à ses yeux la femme idéale du pasteur. L'amour se mit de la partie, et les missions canadiennes qui n'avaient envoyé qu'un jeune homme en Suisse furent enrichies de deux ouvriers qui devaient rester ensemble près d'un demi siècle.

Duclos, qui avait vu ce qu'il fallait de force et d'expérience pour administrer convenablement les Instituts, n'osa pas confier une telle charge à sa jeune femme, qui aurait eu, en effet, à s'occuper de la grosse direction du ménage, et, sans en parler à des tiers, il se décida à prendre les conseils du secrétaire des missions.

Cette décision prise, il se sentit plus à l'aise, et le voyage, on le comprend, sans peine, fut fort agréable. Ils revenaient donc tous deux vers leur champ de travail ! Que serait ce travail, dans quel endroit faudrait-il se mettre à l'œuvre, ils n'en parlaient que pour se dire « les choses sont entre les mains de Dieu, il en sera ce qu'il voudra. Ce qu'ils se disaient bien ouvertement, par exemple, c'était leur désir d'une consécration complète au milieu de quelques familles chrétiennes, dont l'expérience guiderait leurs premiers pas. Dieu les entendit.

A leur arrivée, Duclos n'eut pas même à communiquer ses craintes au secrétaire, celui-ci les avait devinées; aussi proposa-t-il au jeune couple de s'installer à Joliette, qui avait alors comme annexes Sainte-Elisabeth, Ramsay, Kildere et le Grand-Ruisseau. Dans chacune de ces localités il y avait déjà quelques familles chrétiennes, toutes désireuses de voir s'étendre l'influence de l'Evangile; aussi, l'accueil fait au jeune couple fut extrêmement cordial; tous deux s'attachèrent du coup à ces nouveaux amis et à leur nouvelle paroisse. De plus, ils eurent pour guider leurs premiers pas la collaboration dévouée du frère Vessot, un colporteur biblique qui avait installé sur la place du marché une « stalle » qu'il transformait volontiers, en vendant ses bibles et en distribuant des traités religieux, en une chaire d'où partaient vives et toujours originales les vérités qui remplissaient son cœur. On aimait sa manière d'attirer l'attention des passants, le tact avec lequel il savait offrir ses ouvrages, qu'il ouvrait d'avance en exposant leur contenu. Tous ceux qui s'arrêtaient n'achetaient pas, mais il y en avait toujours quelques-uns qui se laissaient convaincre et plus d'un cultivateur, plus d'une ménagère emportait, avec ses provisions habituelles, la perle de grand prix.

Malgré ses manières quelquefois agressives, Vessot a laissé dans les paroisses qu'il visitait, et surtout à Joliette, où il a passé la plus grande partie de sa vie, le souvenir d'un homme honnête, pieux, toujours heureux, fier de rendre témoignage à la Vérité et de se rendre utile.

Dès le début de son œuvre, il n'avait pas toujours

été sur un lit de roses; la population, excitée par les prêtres, avait essayé de lui rendre impossible le séjour à Joliette; un jour, il fut menacé par la foule, comme il passait sur le pont. On voulut le jeter dans la rivière de l'Assomption, qu'il devait traverser pour gagner sa demeure. Les forcenés, qui le serraient de plus en plus, auraient certainement accompli leur lâche besogne, si M. Joliette, un gentilhomme français qui était aussi seigneur de l'endroit, ne fût intervenu à temps.

Les Duclos étaient installés depuis quelques mois, quand un jour ils reçurent la visite de M. T. Dixon; le pauvre homme était fortement ému, il avait fait diligence pour arriver vite, car il lui semblait qu'il y avait urgence. Que s'était-il donc passé? A l'occasion d'une retraite catholique qui se prêchait au Grand-Ruisseau, les Pères avaient défié les protestants, affirmant qu'ils étaient prêts à entrer en discussion avec eux sur les points controversés. Le défi avait été connu des protestants de l'endroit et ils venaient demander à leur pasteur de bien vouloir le relever.

On comprend l'inquiétude de Duclos; il ne doutait pas de la vérité qu'il aurait à défendre, mais il se défiait de lui-même. Dans le sentiment de sa faiblesse, il demanda à Dieu de lui montrer sa voie. Ce fut un instant bien solennel que les minutes qui précédèrent la décision qu'il allait prendre. Dieu lui répondit: « Va avec la force que tu as », et le pasteur obéit. A l'arrivée, plusieurs Irlandais protestants et quelques Canadiens français étaient là, aucun n'avait douté de la réponse qui serait faite. L'église était archibondée. Quand le service fut terminé, deux amis demandèrent

à parler aux Pères en vue d'arranger l'entrevue qu'ils avaient eux-mêmes proposée. On avait eu tort de les prendre au sérieux ; ils s'excusèrent de pitoyable façon ; on les attendait au confessionnal, ce serait pour une autre fois. Cette autre fois n'est jamais venue.

Ce refus de la part des Pères fut peut-être ce qu'ils firent de mieux ; comme les fidèles sortaient de l'église, ils purent voir que les protestants étaient disposés à relever le défi, ce qui permettait de croire que l'on n'avait pas peur de présenter les raisons qui avaient amené la séparation d'avec Rome. Duclos et son ami étaient venus en voiture ; c'est elle qui allait servir de chaire, car on ne pouvait pas laisser tout ce monde s'en aller sans avoir entendu un message de Dieu. Ayant vu les intentions des protestants, la foule entoura la voiture et ce fut un silence religieux dont on s'empressa de profiter. Debout sur la voiture, le pasteur parla longuement ; il exposa les vérités de l'Evangile, au lieu d'attaquer les erreurs de ses adversaires. L'attention de tous était visible et, de temps en temps, les plus hardis ne ménageaient pas leur approbation : « C'est bien cela, cet homme a raison. » Les fanatiques, dont l'ardeur était maintenue par la présence de solides gaillards, se risquaient à dire : « Quand aura-t-il fini ? » mais c'était tout.

A Joliette, le petit troupeau se réunissait dans un bien modeste local que les catholiques ne manquaient pas de ridiculiser et qui était peu attrayant. Dans l'été 1861, la congrégation décida l'achat d'un terrain sur lequel on bâtit immédiatement une maison d'école ; le temple devait s'y ajouter plus tard, grâce au dévouement de MM. Ami et Amaron.

Ce séjour à Joliette fut pour les Duclos un temps de travail et de bonheur. Ils n'ont jamais oublié les concours qui leur sont venus nombreux de leurs bien chers paroissiens et leur en ont gardé un vivant souvenir.

Mme Duclos surtout y fut particulièrement sensible; elle avait quitté son beau pays de Neuchâtel, avec ses verdoyantes vallées; elle s'était séparée sans hésitation de ses nombreux amis, du milieu artistique, intellectuel et remarquablement religieux dans lequel elle avait vécu et sans regret elle était venue partager la vie de celui qu'elle aimait. Joliette, en 1869, n'était pas la coquette cité de nos jours; et pour les courses missionnaires qu'elle partagea souvent avec son mari, il y avait des moyens de communications fort rudimentaires. Ces difficultés ne l'attristèrent jamais; on la vit souriante surtout avec la jeunesse qu'elle affectionnait particulièrement, à Sainte-Elisabeth, Ramsey, Kildore, le Grand-Ruisseau et Berthier, quel que fut le temps ou la saison. Elle s'occupait aussi avec un extrême dévouement des jeunes mères, à la disposition desquelles elle mit souvent les ressources modestes de son presbytère.

La présence du jeune ménage, son enthousiasme pour l'œuvre, furent d'un excellent effet sur les familles disséminées; elles sentirent moins grandes les distances qui, dans le passé, les avaient retenues si souvent loin des assemblées.

Ici-bas tout a une fin, les beaux jours surtout. Dans l'automne et l'hiver 1861-62, une correspondance s'établit entre le secrétaire de la Société franco-canadienne et le pasteur de Joliette, auquel on faisait en-

trevoir un changement possible dans un avenir très prochain; bientôt on parla de changement certain ; on avait besoin de ses services à Montréal où, écrivait le secrétaire, « il y avait des racommodages à faire », conséquences de la séparation de M. Tanner. Duclos, au dévouement duquel on faisait appel, car la situation était délicate, n'hésita pas un seul instant et, en mars sa femme et lui prenaient congé des nombreux amis qu'ils avaient su se créer pendant leur séjour à Joliette qui n'avait pas duré deux ans.

Cinquante années sont passées sur ces événements, l'auteur ne peut retenir son émotion de les avoir rappelés.

On l'a vu, M. Tanner avait donné sa démission et brisé avec la Société, à laquelle il annonçait son intention de ne pas se séparer des paroissiens qu'il avait groupés autour de lui. Comme la Société ne voulait pas abandonner son œuvre d'évangélisation, elle prit des mesures en conséquence et elle fit appel au pasteur de Joliette. Quand se produisit cet appel, la saison était fort avancée ; les chemins impraticables. Impossible de songer à un déménagement, même partiel. Duclos resta donc à Joliette, mais il dut assurer la desserte de Montréal. Pendant une grande partie de l'automne et durant l'hiver, il fit chaque semaine le trajet de Joliette à Montréal et vice versa, on pouvait le voir tantôt à cheval, tantôt en traîneau. par le beau et par le mauvais temps, couvrir les quarante-cinq milles qui séparent les deux endroits. Ce fut un temps d'épreuve à la fois physique et morale, car ce n'était pas chose facile que le ralliement des dispersés. Des liaisons, qui dataient de sept ou huit ans auparavant,

furent pour le pasteur de précieux auxiliaires. Au printemps, quand la famille put enfin s'installer rue Dorchester, le troupeau était réorganisé et Mme Duclos prenait la direction de l'école du dimanche.

A peine eut-on un pasteur, qu'on agita la question de construire une église, car jusque-là, la congrégation n'avait été que locataire de l'immeuble qu'elle occupait à l'angle des rues Dorchester et St-Charles-Borromée. Débarrassé des soucis d'une construction à Joliette, Duclos dut s'occuper de construction à Montréal, et cela pendant deux années 1862-1864. C'est au mois de février de cette dernière année qu'on inaugurait l'église; on l'avait bâtie sur la rue Graig. La journée d'inauguration fut un jour de fête pour tous les amis de l'évangélisation; un grand nombre de pasteurs étaient venus pour prendre part à la joie de leur jeune collègue. Comme il n'avait pu charger personne du discours de circonstance, il fut obligé de le faire lui-même, alors qu'il eût été si heureux d'être tout à ses visiteurs et amis. Bien plus, fatigué par un surmenage qui se prolongeait trop, il aurait dû prendre le lit. A la suite d'une forte inflammation de la vue, il ne pouvait supporter la lumière tant elle le faisait souffrir. On comprend ce qui se passait dans son âme; il fallait prêcher malgré tout. Duclos, qui avait déjà de l'expérience en ces choses, se jeta à genoux pour exposer sa situation au Maître, au service duquel il s'était fatigué; d'autres, qui étaient au courant des préoccupations de leur pasteur, unirent leurs prières aux siennes et Dieu répondit à leur foi en donnant au prédicateur la force et la santé dont il avait besoin. Au moment de monter en chaire, il se

sentit beaucoup mieux, comme si une invisible main se fût posée sur ses yeux et en eût enlevé la douleur; ses nerfs fatigués lui donnèrent le calme nécessaire et, dans son cœur, à la prière d'angoisse succéda l'action de grâces.

A côté de l'église, le presbytère, un logement pour le concierge et quelques autres locaux qu'on se proposait d'employer pour en faire des salles de lecture, dépôt de livres religieux et, au rez-de-chaussée, des salles de classe.

Mme Duclos, qui avait partagé les angoisses de son mari et qui s'était énormément fatiguée, tomba malade. Les docteurs conseillèrent un voyage en Suisse, on se rangea à leur avis.

Au mois d'août, M. Duclos ayant obtenu un congé à la condition qu'il passerait par la Belgique pour solliciter M. Nicolet qu'on voulait avoir pour la direction des Instituts de la Pointe-aux-Trembles, rejoignit en Suisse Mme Duclos, qui avait alors deux enfants, elle avait pris avec elle son aîné Charles; la jeune fillette était restée aux soins de sa bonne. On avait aussi demandé à M. Duclos de s'occuper du choix d'une directrice pour l'école des filles; il en avait écrit à sa femme et quand il arriva, tous les arrangements étaient faits sous réserve des approbations nécessaires. M. le pasteur Nagel avait indiqué à Mme Duclos en la recommandant chaudement, Mlle Elise Flühmann. Celle-ci vit dans la marche des faits une direction divine et elle se laissa persuader.

Se souvenant qu'il avait aménagé un local pour servir de bibliothèque et de musée missionnaire, le pasteur canadien sollicita des livres.

Profitant du repos relatif qu'il goûtait au milieu des parents de sa femme, il écrivit à des missionnaires en Chine, en Perse et même aux Indes. On lui répondit si bien qu'à son retour, Duclos put avoir sa bibliothèque et commencer le musée missionnaire. Jeune, il s'occupa des jeunes pour lesquels il organisa des conférences, ouvrit une salle de lecture et commença des réunions religieuses ; c'était en petit une Union chrétienne de jeunes gens.



Elise Flühmann.

Duclos travaillait sans relâche depuis deux ans, quand dans la bergerie qu'il gardait pourtant avec vigilance, un loup, un tout petit loup, mais un loup enfin, réussit à s'introduire. Duclos essaya d'enrayer le mal qu'il aurait pu faire, puis, découragé, il demanda son transfert.

La lutte intestine qu'il fallait soutenir n'était pas le travail qui convenait à une vocation chrétienne, et Duclos n'était pas d'un tempérament combattif. Le comité résista, il eût voulu garder en ville un homme qui avait su y faire œuvre utile, mais devant la volonté persistante du pasteur, il dut s'incliner et donner suite à sa demande.

Duclos fut alors désigné pour entreprendre un voyage missionnaire; il visita Odensburgh, Ottawa, les montagnes du Nord, le Grand-Lac et les environs. L'impression qu'il rapporta d'Odensburgh n'était pas encourageante; il n'y avait vu aucun avenir pour

une œuvre d'évangélisation française ; les convertis se rattachaient aux Eglises américaines et cessaient de parler leur première langue. C'est l'expérience qu'on fait aujourd'hui pour un grand nombre d'Eglises missionnaires établies aux Etats-Unis; la seconde génération se rattache aux Eglises américaines et les Eglises françaises se ferment les unes après les autres. D'Ottawa il rapportait de meilleures nouvelles; il avait tenu quelques réunions dans une église méthodiste, mise à sa disposition, et toutes avaient été suivies avec intérêt. Le comité décida donc d'y envoyer un missionnaire, M. Marc Ami, qui avait fait une œuvre durable à Joliette; il y travailla pendant plusieurs années et le Seigneur permit que son travail ne fut pas inutile. Duclos continua ses voyages pendant deux années, réconfortant les uns, éclairant les autres, partout annonçant le message de Dieu. Le comité ayant décidé de faire quelque chose à Saint-Hyacinthe, il chargea Duclos d'y commencer les travaux d'approche et, en mai 1868, il s'installait avec les siens au milieu d'un peuple que les prêtres conduisaient à leur gré.

Deux départs inattendus.

Olivier Labelle, ancien élève de la Pointe-aux-Trembles, était allé compléter ses études au Knox College, à Toronto. Il s'y fit remarquer. Comme il achevait au moment où Duclos quittait Montréal, le comité le chargea de continuer l'œuvre commencée. C'était le désir des fidèles. Dès le début, les choses marchèrent admirablement ; Labelle plaisait; sa prédication était intéressante et nourrissait les âmes. Se

ménageant trop peu, le jeune pasteur tomba malade; les médecins parlèrent de pneumonie grave et conseillèrent un séjour dans le midi où le mal s'aggrava. Labelle revenait au pays pour mourir au milieu des siens, quand le Seigneur le prit sur le navire qui le ramenait. Ce fut une perte vivement sentie par les nombreux amis de l'Eglise.

L'Ecole de Longueil et Montréal.

Sous la direction de M. et Mme Lafleur, assisté de Mlle Jonte, qui était économe, l'école de Saint-Pie, qui avait été transportée à Longueil à la suite de l'incendie dont nous avons déjà parlé, donnait des résultats fort encourageants. L'influence religieuse se faisait profondément sentir et plusieurs des jeunes filles avaient connu les joies et les douleurs de la conversion. Un jour, une religieuse vint frapper à la porte de la maison protestante, demandant à y être admise. C'était une jeune Américaine, qui était venue au Canada pour apprendre le français; elle avait choisi un couvent. Une fois dans cette institution, les nonnes qui avaient promis de respecter ses convictions — elles font constamment les mêmes promesses aux parents protestants assez naïfs pour leur confier leurs enfants — s'ingénièrent à la gagner aux pratiques de leur religion; la vie du couvent, dont on lui cachait soigneusement les côtés fâcheux, exerça sur elle son influence habituelle et, un jour,



Mme Lafleur.

alors qu'elle avait été habilement travaillée, elle renonça à la foi protestante, échangea sa Bible contre le paroissien, et prit le voile sans songer à la douleur qu'elle allait causer à sa famille. Dieu se chargea bien vite de lui montrer l'erreur qu'elle avait faite. Arrivées à leur but, les nonnes furent moins bonnes, les secrets se découvrirent, et la conscience de la jeune fille, qu'on n'avait pas tuée complètement, parla. A partir de cette révélation, la sœur ne songea plus qu'à quitter le couvent; elle attendit, sans en rien dire, l'occasion favorable.

Dès qu'elle put s'échapper, la religieuse reprit sa liberté et, comme l'école protestante n'était qu'à quelques pas du couvent, elle vint y chercher un refuge.

On devine ce qui se passa; elle fut accueillie à bras ouverts. Quand on sut ses malheurs on l'aima. Bientôt après, ayant reconnu sa faute, elle dépouilla le costume de son ordre, se sépara de sa croix et de ses médailles, renonça au scapulaire et, revêtue de vêtements laïques, elle se donna de nouveau au Christ. Quelques jours plus tard, un vieux pasteur méthodiste arrivait de New-York; c'était le grand-père de la jeune fille; il venait embrasser sa petite-fille : l'enfant perdue était retrouvée! On comprend ce qui dut se passer dans les cœurs et on pressent quelles prières montèrent vers le Seigneur.

En dépit des encouragements donnés par les progrès de l'institution, on sentait que l'influence exercée sur la population était à peu près nulle; le comité s'en affligeait. Après mûre délibération, on décida qu'à la première offre raisonnable qui serait faite pour les immeubles, on transporterait l'école à la Grande-

Ligne, cela permettrait de diminuer les dépenses. En attendant les changements qu'on projetait, le comité confia la direction de l'école à M[lle] Jonte et à M[lle] Cuendet, puis il demanda à M. Lafleur de venir à Montréal pour y commencer une œuvre d'évangélisation, ce qui ne le déchargerait pas de la direction spirituelle de l'école de Longueil.

Arrivé à Montréal, Lafleur s'occupa de réunir les éléments épars du petit troupeau qu'avait constitué M. Cyr, alors qu'il s'occupait de la rédaction du *Semeur*. On était en 1864.

Pendant plusieurs années, M. Lafleur réunit ses paroissiens, dont le nombre allait grandissant, dans une petite chapelle qui était bâtie près du carré Philippe. Sa prédication soignée, son style d'une grande pureté, attirèrent l'attention, et on put voir souvent au pied de sa chaire, des personnes cultivées, esprits chercheurs et consciences inquiètes, que l'Evangile attirait.

Dans les grandes Eglises, il arrive souvent que la situation sociale du pasteur lui donne un certain prestige ; dans les Eglises naissantes, c'est le pasteur qui doit donner à son troupeau l'importance de sa personnalité. Ce fut ce qui arriva daus le cas de Lafleur ; tout en lui attirait, il s'imposait immédiatement. Disciple de Vinet, sans qu'il songea à l'imiter, il s'arrêtait souvent au côté philosophique du christianisme. Il aimait à montrer Dieu accomplissant ses desseins d'amour par une évolution graduelle, ce qui était, dans sa pensée, l'œuvre de la sanctification produite par le Saint-Esprit. On le voit, il ne négligeait pas le côté pratique de la religion chrétienne. Lafleur avait en horreur

tout ce qui tenait de près ou de loin au formalisme. Il était sans pitié pour l'hypocrisie.

La grandeur de Dieu l'impressionnait vivement ; quand cette pensée s'imposait à son esprit, elle lui inspirait le sentiment d'une crainte respectueuse et d'une adoration profonde ; alors il élevait ses regards vers le ciel et s'arrêtait dans la contemplation des milliers de mondes que Dieu avait jetés dans l'espace et qui circulent avec cette régularité mathématique qui fait qu'ils ne se heurtent jamais. Dans ces moments, Lafleur atteignait les hauteurs de la véritable éloquence ; il vous entraînait avec lui et vous contraignait à l'admiration. On comprend les conclusions qu'il tirait de ses enseignements et les appels pressants dont elles étaient le motif.



J. Lafleur.

Dans les grandes occasions, aussi bien que dans la prédication du dimanche, Lafleur s'est toujours distingué. Ses auteurs favoris étaient, à côté de la Bible, qu'il citait volontiers, Vinet et Pascal, dont il avait

soigneusement étudié les œuvres. Il connaissait à fond les *Provinciales* ; il avait étudié la morale des Jésuites dans l'ouvrage de Paul Bert. Il se servit souvent de ce qu'il avait appris dans ces ouvrages pour porter de terribles accusations et revendiquer les droits incontestables de la morale du Christ. Caustique dans ses remarques, il n'épargnait jamais l'erreur, qu'il dénonçait avec un impitoyable sarcasme.

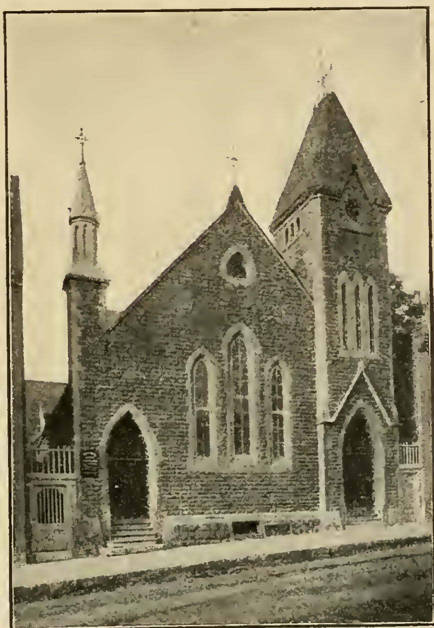
Chrétien dans toute l'acception du terme, il était aussi profondément attaché à son pays, dont il parlait toujours avec une véritable émotion. Voir la province de Québec paralysée dans son développement par l'ignorance et la superstition lui arrachait des larmes. Il s'arrêtait rarement dans l'exposition d'un dogme, mais, le supposant connu, il en déduisait la morale et les conclusions pratiques.

Durant les cinquante années qu'a duré son ministère, Lafleur, qui avait reçu le grade de docteur, a exercé sur notre protestantisme franco-canadien une influence bénie. Longtemps il hésita devant l'entreprise toujours inquiétante de bâtir une église, mais, devant la nécessité, il sut vaincre ses hésitations et, en 1880, il eut la joie de voir consacrer à la prédication de l'Evangile la coquette petite église de l'Oratoire qui s'élève dans la rue Mance, à Montréal.

L'établissement de ce nouveau lieu de culte donna un nouvel élan à l'œuvre, il fut une inspiration pour le pasteur et pour le troupeau qui avait maintenant un point de ralliement.

Malgré les découragements, qui sont parfois plus nombreux qu'il ne faudrait dans la vie d'un missionnaire, malgré la lenteur de l'œuvre que la malice du

clergé rend si difficile, comme si le mal n'était pas suffisamment fort, Lafleur ne connut pas le découragement; toujours il eut le mot qu'il fallait pour relever les courages abattus. « Ne désespérons jamais, disait-il, les luttes et les tristesses du passé ne sauraient rester stériles. Les larmes et les prières sont sacrées aux yeux de Dieu et des hommes. Voici un bûcheron, c'est l'hiver, le froid est intense, l'arbre est là, étendu sur la terre gelée. L'un de ces braves défricheurs s'arrête et dit : « Apportez des copeaux ; le feu s'allume, les copeaux brûlent, mais la grosse bûche reste froide. Apportez encore des copeaux : la flamme se rallume une seconde fois ; apportez encore des copeaux, encore des copeaux. Enfin la bûche se réchauffe ; elle pleure et brûle ; encore quelques copeaux et la flamme monte joyeuse pour ne plus s'éteindre, et on peut s'approcher pour réchauffer ses membres gelés. »



Eglise de l'Oratoire à Montréal.

Les missionnaires ont allumé de petits feux en

divers endroits de notre cher pays. Oh! ne les laissons pas s'éteindre; apportons des copeaux. Je vois dans l'avenir nos compatriotes se réveiller enfin et se donner à Christ pour le service du bien, du vrai, du beau!

Parfaitement au courant des questions qui agitent et préoccupent aujourd'hui tous les esprits qui pensent, Lafleur savait suivre le catholique ultramontain, le rationaliste, l'athée et le socialiste, chacun sur son propre terrain, et il les atteignait quel que fût le rempart derrière lequel ils avaient cru pouvoir s'abriter. Il avait des armes à l'usage des petits; il savait mettre les forts en mauvaise posture sans se départir jamais du calme et de la dignité qui conviennent à celui qui défend une cause dont il est absolument sûr.

Quand, avec les années, la faiblesse est venue lui conseiller la retraite, il a accepté ses indications sans murmurer, mais il ne s'est pas désintéressé des œuvres missionnaires. Il visitait les établissements de la Grande-Ligne, écrivait régulièrement d'excellents articles pour l'*Aurore*, dont il présidait le comité de rédaction, assistant à toutes les réunions d'affaires de la Société de publication.

Vers le milieu de l'été 1907, Lafleur tomba malade, puis il mourut. Lors du service funèbre, octobre 1907, le D[r] A.-L. Theneau, son pasteur, disait de lui:

« C'était une Ame sensible et sensitive à l'excès, la souffrance avait sur lui une forte prise mais, en revanche, sa jouissance, à la vue ou à l'ouïe du bien et du vrai lui accordait une riche et juste compensation.

» On peut dire de lui qu'il était vraiment grand, grand par son intelligence et son esprit pénétrant, grand par la puissance de sa parole. Il n'avait qu'à

élever la voix dans une assemblée religieuse pour captiver son auditoire.

» Ensevelir dans la même année, en janvier et octobre, deux hommes comme Coussirat et Lafleur, constitue une perte presque irréparable pour le protestantisme français canadien. »

Mme Feller recueille sa couronne.

Quand Jacques Cartier jeta l'ancre devant Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay (1535), il planta une croix et y attacha un bouclier aux armes de la France. Une petite église est bâtie maintenant sur l'emplacement qui porta cette croix ; c'est l'une des plus vieilles du Canada. Ce qui frappe aujourd'hui le voyageur qui visite ces lieux devenus historiques, c'est une statuette d'un pied de haut ; on l'a mise sous un globe en verre, car elle fut un cadeau du roi de France et représente l'enfant Jésus.

Mme Feller est venue donner aux Canadiens un cadeau infiniment plus précieux : elle apporta la Bonne Nouvelle, la Parole de Vie, les promesses de Dieu. Elle voulait rendre le Canada à son souverain Maître, le Roi de gloire. Avant de mourir, elle eut la joie de voir, du sein des ténèbres qu'elle avait visitées, quelques rayons de la lumière d'en haut jaillir çà et là ; elle aussi vit se constituer de petits groupements de chrétiens. Elle en fut reconnaissante à son Dieu et entrevit dans un avenir qui nous semble encore éloigné, son pays d'adoption, ce peuple qu'elle aimait si profondément, se détourner des idoles pour ne se prosterner que devant le Fils de Dieu, mort pour

nous. Pendant que son corps faiblissait, sa foi devenait plus forte. Alors elle se sentait en marche vers le ciel. Oh! elle l'aimait son cher Canada, elle l'eût tant voulu voir acquis à son Sauveur. Incapable de s'occuper plus longtemps des détails de l'administration, elle déposa les armes ; en fait elle avait abandonné la direction depuis quelque temps. Elle disait alors: « Je ne me fais pas illusion, j'attends le moment de la délivrance. » Elle avait eu l'intention de bâtir une maison pour l'usage des invalides, dont elle aurait profité la première. Dieu ne lui en donna ni le temps ni la joie; ses amis n'y tenaient guère, car ils préféraient la revoir dans le cadre où elle avait vécu et s'était dépensée.

Les classes avaient déjà perdu de leur animation ; les couloirs étaient moins bruyants, car la jeunesse s'en va de bonne heure dans nos écoles canadiennes, — la belle saison est si courte qu'il faut racheter le temps. Le 29 mars 1868, le peu de vie sembla s'arrêter subitement ; un voile de deuil semblait envelopper les Instituts. Dans la paix des enfants de Dieu, Mme Feller était allée à la rencontre de son Maître. M. et Mme Lafleur, qu'on avait fait venir en grande hâte quatre jours auparavant, entouraient le lit de leur amie, et tous deux furent édifiés par sa belle mort. Mme Lafleur devait écrire, en rappelant ces moments: « Sa maladie n'a pas été longue, quatre jours ont suffi à la pneumonie pour amener un dénouement fatal, la fin d'une grande vie consacrée entièrement au service de Jésus-Christ. Rongée par une ardente fièvre, elle avait souvent le délire; dans ses moments lucides, son grand souci était pour ses garçons, —

comme elle appelait les élèves; — elle aurait voulu les engager encore à chercher Jésus, à s'assurer en lui, et répétait souvent ces mots : « par la foi seulement, par le sacrifice de Christ seul. » Elle revit tout son passé : Lausanne, ses amis, son voyage, son arrivée, les premières conversions, enfin son Sauveur, auprès duquel elle s'en est allée. Maintenant sa dépouille repose dans un petit cimetière, entourée de celles de ses compagnons de travail qu'elle a tant aimés et si souvent soutenus.

Fondation du Collège presbytérien de théologie.

En 1864, on avait recommandé à la sympathie du public chrétien, la fondation d'une institution dans laquelle on pourrait préparer des pasteurs. Impressionnés par les besoins des congrégations et des missions déjà constituées, le long de l'Ottawa et du Saint-Laurent, bon nombre de pasteurs et de laïques s'adressèrent au Synode de l'Eglise Presbytérienne, le priant respectueusement d'autoriser l'établissement d'un collège de théologie. Le synode répondit favorablement et, en 1865, on présentait aux autorités compétentes un acte d'incorporation.

Comme la plupart des institutions qui ont été utiles au pays, le Collège Presbytérien eut de bien modestes débuts. Mais il était voulu de Dieu et Lui se chargerait de lui donner tout l'accroissement nécessaire.

Dès le début, on s'assura les services de deux conférenciers : les Rev. William Greig, de Toronto et William Aitken, de Smith Falls. Ils réunirent les étudiants dans l'une des salles de l'église Erskine. En

1868, le Rev. D.-H. Mac Vicar fut nommé professeur. Plus tard, il devait être le doyen distingué qui resta à son poste jusqu'en 1902, année de sa mort. On lui avait adjoint des professeurs réguliers, chargés de l'enseignement des principales disciplines qui constituent le programme des études théologiques.

En 1873, on posait les premières pierres sur un terrain qui avoisinait l'Université Mc Gill. Ce qu'on put construire alors devint bien vite insuffisant et, en 1882, on agrandissait considérablement. Un bienfaiteur généreux, David Morrice, avait fourni les fonds nécessaires.



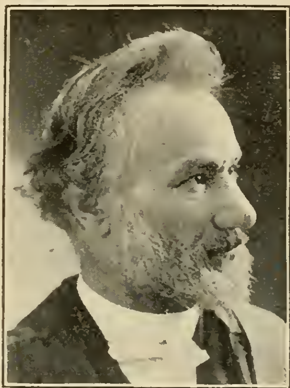
D.-H. Mac Vicar.

Le Dr Daniel Coussirat.

Les fondateurs du Collège Presbytérien n'avaient pas eu seulement en vue la préparation des pasteurs nécessaires aux Eglises de langue anglaise, ils avaient aussi pensé à assurer le recrutement des hommes qu'il faudrait pour desservir les missions franco-canadiennes et les congrégations bilingues.

Une circonstance particulière et providentielle permit au sénat de réaliser le double projet d'un collège bilingue. M. Daniel Coussirat, dont on s'était assuré les services pour la préparation des jeunes gens de la Pointe-aux-Trembles se destinant au saint ministère, fut invité à se charger de quelques classes d'hébreu,

de philosophie, de littérature et d'apologétique. La clarté de son enseignement, l'étendue de ses connaissances lui firent, en peu de temps, la réputation d'un professeur distingué ; rapidement, il s'attira l'estime des étudiants et des professeurs du collège. Sa réputation était telle que l'Université Mc Gill lui confia la succession du professeur d'hébreu. Il occupa cette chaire magistrale avec un grand talent, ce qui ne l'empêcha pas de se consacrer de tout son cœur à la préparation de ses étudiants du Collège Presbytérien. Le mal qui devait l'emporter le prit alors qu'il était encore en pleine activité.



Daniel Coussirat.

Daniel Coussirat naquit le 5 mars 1841, à Nérac (France). Sa famille était une des plus anciennes parmi les familles bourgeoises du Béarn. En 1856, la faculté des lettres de Toulouse lui conférait le grade de bachelier ès lettres ; en 1861, celui de bachelier en théologie, alors qu'il venait de soutenir sa thèse devant la faculté de Montauban. Dans la même année, il était consacré au saint ministère, dans l'Eglise Réformée de France, et débutait par une suffragance dans l'Eglise de Bellocq, dépendante du Consistoire d'Orthez. En 1865, il était à Philadelphie; il y avait succédé à M. Fargues, pasteur d'une petite Eglise réformée française.

C'est au Canada que D. Coussirat devait utiliser ses dons pédagogiques et sa science de théologien.

Pendant les quelques mois qu'il passa à la Pointe-aux-Trembles, il se consacra entièrement à la préparation des jeunes gens qui se destinaient au saint ministère. Tout en s'occupant de littérature, de philosophie et de théologie avec ses étudiants, D. Coussirat s'intéressa au développement politique et religieux de la race française au Canada. Peu d'Européens ont compris comme lui les aspirations et les instincts de nos compatriotes ; mais il conserva pour sa patrie un attachement tel que, tout en devenant comme un des nôtres, il était resté fortement français.

Pendant les années 1875 à 1880, il était en France et exerça le ministère pastoral dans la vieille église d'Orthez, dont il a toujours gardé un vivant souvenir. De retour au Canada, il fut nommé professeur de théologie (chaire française) au collège Presbytérien, puis chargé de cours à l'Université Mac Gill. En 1897, il était nommé professeur d'hébreu et des langues sémitiques. Déjà en 1885 il avait été fait officier d'académie par le gouvernement français, puis officier de l'Instruction publique. La Queen University de Kingston, lui conféra le grade de docteur en théologie. Il fut l'un reviseurs de la version d'Ostervald, sous les auspices et la direction du comité de la Société Biblique de France ; il écrivit dans la *Revue Chrétienne*, de Paris, la *Revue de Théologie*, de Montauban, et dans la plupart des grands journaux protestants français. L'*Aurore* imprima ses « Notes », qui arrivaient chaque semaine, et des articles de plus longue haleine, qu'on lisait toujours avec plaisir. Tant qu'il dura, le *Citoyen FrancoAméricain* compta en D. Coussirat, un collaborateur et un conseiller dévoué.

A l'occasion de son service funèbre nous disions :

« Après trente-cinq ans d'un travail assidu, il est juste que l'on dépose sur cette tombe le symbole du triomphe (la palme) d'une tâche accomplie, d'une vie consacrée au service du Maître. Si on pouvait lui faire un reproche, ce serait celui de ne s'être pas suffisamment ménagé... Il aimait tant ses livres... Il savait si bien les faire parler et souvent leur faire dire ce que lui-même n'avait fait qu'entrevoir. Il n'aimait pas les panégyriques et nous ne voulons rien dire qui aurait blessé sa modestie. Du reste, la presse l'a déjà montré comme savant, linguiste, écrivain, journaliste d'un rare mérite, dont les articles toujours spirituels et modérés ont rempli une belle mission dans notre protestantisme français canadien.

» Mais je tiens à signaler surtout les services rendus à l'Eglise dans le domaine théologique et plus spécialement l'apologétique. Daniel Coussirat ne craignait pas d'aborder les problèmes épineux suscités par la haute critique... Il prenait plaisir à les étudier, à les éclaircir de ses connaissances philologiques et psychologiques.

» Après avoir vécu au milieu de ce labyrinthe d'opinions diverses et souvent contradictoires, il en est toujours sorti raffermi dans ses convictions religieuses sur la révélation écrite et les moyens de salut acquis par la mort de Jésus-Christ. Il n'y a que les forts qui restent debout dans les tempêtes. Les vents agités de la critique moderne n'ébranlent pas les esprits vraiment éclairés et touchés par la grâce de Dieu...

» Il y avait quelque chose de contagieux dans l'exposé de ses vues et de ses conclusions. Elles s'impo-

saient par leur chaleur et leur lucidité. Chez lui, les idées prenaient un corps, ce qui donnait à sa conversation un charme et un cachet tout spécial, même quand il traitait des questions abstraites.... D. Coussirat avait pour les convictions d'autrui une charité touchante et respectueuse, et ne les démolissait qu'à regret, tant il craignait de blesser son adversaire. Quand il vit approcher sa fin, il disait à ses amis qui le questionnaient sur ses espérances : « Oh ! tout est Lumière! » réalisant la définition qu'un philosophe très connu a faite du chrétien : « Quoique encore sur la terre, il avait la tête dans le ciel. »

» La Société de publication de l'*Aurore* a inscrit dans ses archives sa haute appréciation des services rendus par son savoir et la finesse de sa plume. Elle a exprimé sa haute estime et sa profonde affection pour la personne de Coussirat, rendant hommage à ses talents et à son caractère chrétien. »

Au cercle littéraire français de Montréal, Coussirat tenait une grande place, il en était la vie. Les travaux qu'il présentait étaient constamment admirés et jamais il n'aborda une question qu'il ne possédait pas entièrement. C'est là une des caractéristiques de Coussirat.

Son grand savoir reconnu de tous, son amabilité, sa tolérance parfois un peu excessive, lui avaient mérité l'estime d'un très grand nombre d'amis, surtout dans le corps professoral. D'un commerce sûr, d'une amitié solide, il ne reculait pas devant la peine ou la fatigue quand il s'agissait d'un service à rendre. Esprit fortement discipliné, c'est ce qui a fait la grandeur de sa carrière professorale, il fut toujours clair même dans les sujets les plus abstraits. Fidèle aux

traditions évangéliques, franchement orthodoxe, sans étroitesse dans ses vues, il combattit loyalement les rationalistes dont il signalait les travaux à ses étudiants. Dans la chaire qu'il occupa souvent çà et là, pour rendre service, il apportait ses qualités professorales, l'exégète se faisait toujours sentir sans nuire cependant au chrétien pratique.

On comprend de quelle importance était le docteur Coussirat pour notre protestantisme, pour lequel, pendant trente années, il a formé des pasteurs et des missionnaires.

Le Collège presbytérien, que nous avons paru abandonner, pour nous occuper de son premier professeur français, offre aux jeunes gens qui se destinent au saint ministère de bien grands avantages. Il n'a pas le système de bourses adopté dans quelques institutions du continent ; elles nuisent en un certain sens à l'indépendance de celui qui les reçoit ; mais l'année universitaire est courte et de longues vacances permettent à l'étudiant qui a besoin de gagner un peu d'argent, pour couvrir les frais de ses années d'études, de se mettre au service de la Société biblique pour faire du colportage, du comité d'évangélisation pour faire de l'œuvre missionnaire ou d'une Eglise pour remplacer un pasteur malade ou absent. Un étudiant n'hésite pas, ses cours de l'année terminés, à se livrer au commerce ou à accepter un emploi quelconque. La plupart de nos étudiants nous sont fournis par les classes agricoles ou industrielles ; aucun ne se sent déshonoré de retourner vers les camarades qu'il a quittés pour faire ses études et personne ne s'en

étonne. Aussi connaissent-ils le prix de la vie, la valeur de l'argent, et cette expérience, en les préparant pour leur futur ministère, leur donne de l'émulation pour les études. C'est souvent parmi ces travailleurs que se trouvent les lauréats des concours universitaires et les hommes qui savent le mieux se rendre utiles.

Le Collège est entretenu par des dons volontaires et des dotations, il n'a point de bénéfice à attendre des messes ou autres sources de revenus qui alimentent si grassement les séminaires catholiques.

Nous venons d'assister à un grand travail de l'Esprit de Dieu au sein de nos Eglises.

L'esprit confessionnel, relégué au second rang, a permis un rapprochement qui était depuis longtemps devenu nécessaire. Trois dénominations ont sérieusement étudié la possibilité d'une union organique. L'union n'est-elle pas dans les vues du Maître, lui qui, dans sa sublime prière, disait : « Père, je te prie qu'ils soient un comme toi, Père, et moi, sommes un ». — Cette opinion fait son chemin dans les cœurs et s'est exprimée d'une manière fort réjouissante aux dernières assises des congréganistes, des presbytériens et des méthodistes. Les éléments constituants, qui autrefois croyaient l'union impossible, la désirent aujourd'hui et sont disposés à lui sacrifier bien des petites préférences.

C'est ce noble sentiment de désintéressement qui a donné naissance à cet irrésistible mouvement laïque au congrès de Toronto.

A ces manifestations est venue s'ajouter la décision des collèges de théologie de Montréal, le collège

diocésain, collège congrégationaliste, collège presbytérien et collège méthodiste, tous affiliés à l'université Mc Gill. Dans une réunion, les doyens accompagnés de leurs collègues ont examiné les programmes d'études et compris que, dans leurs grandes lignes, ils embrassent les mêmes matières, et on a compris que le temps était arrivé de faire bénéficier les étudiants des avantages qu'offre chacune des facultés de théologie Or, réunir tous les étudiants en théologie au pied des mêmes professeurs, n'est-ce pas un pas décisif dans la voie de l'union organique de ces corps religieux?

Et quel avantage pour les professeurs qui, chargés des mêmes sujets, pourront en faire une étude plus approfondie et deviendront des spécialistes en la matière! Quels privilèges pour les étudiants qui viendront en contact avec des intelligences plus variées et des professeurs plus maîtres des sujets qu'ils enseignent! C'est maintenant un fait accompli; au moment où je trace ces lignes, 400 étudiants ont l'occasion de suivre les cours de seize professeurs : homilétique et théologie pratiques, dogmatique ou systématique. — Etude du Canon des Saintes Ecritures; — introduction aux Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, exégèse; — histoire de l'Eglise; — histoire du dogme; — philosophie de la religion, apologétique, bases des certitudes chrétiennes; — histoire des religions; — doctrines sur Dieu, sur Christ, sa personne et son œuvre; sur le Saint-Esprit et son œuvre; — eschatologie; — la patristique; — théologie pastorale; sociologie. — Tous ces cours, et bien d'autres donnés en anglais, sont accessibles aux étudiants français.

Le département français est sous la direction de MM. les professeurs Charles Biéler, officier de l'Instruction publique, et D[r] Paul Villard, officier d'Académie. M. Biéler traite les sujets ressortissants à la théologie historique et biblique.

Le professeur Villard s'occupe plus spécialement de la morale et de l'apologétique. Les questions ecclésiologiques sont laissées aux soins des organisations ecclésiastiques auxquelles les étudiants se rattachent de préférence.

Une dissolution.

La Société franco-canadienne qui s'occupait toujours de l'évangélisation du Canada, prépara dès les premiers jours de l'année 1875, les voies et moyens qui permettraient sa dissolution sans porter atteinte aux intérêts qu'elle représentait. On avait longtemps espéré qu'il serait possible de grouper tous les prosélytes autour de la confession de foi de l'Eglise Réformée de France, idée généreuse et désintéressée, reposant sur des faits qui n'attendaient guère qu'une occasion favorable pour se préciser. Déjà on parlait d'un groupe de notables, tous fort libéraux, qui avaient étudié dans le huis-clos de leur association, le projet d'appeler un pasteur parisien.

Quel dommage qu'on s'en soit tenu à des études de projets ; si l'Eglise Réformée de France avait été invitée à s'occuper de l'évangélisation des Canadiens, qu'elle eût pu compter, pour poursuivre cette œuvre, sur le concours fraternel des organisations religieuses sœurs : Eglises Presbytérienne, Baptiste, Méthodiste,

Les amis des étudiants français.



Président (doyen) Prof. Scrimger,
Collège Presbyterien.



Prof. Ch. Bieler.



Prof. Dr Paul Villard.

Episcopale et Congrégationaliste, elle eût certainement rencontré dans le peuple un meilleur accueil. On n'aurait pas pu affirmer comme on persiste à le faire que le protestantisme ne convient pas aux peuples latins et que devenir protestant c'est abandonner sa nationalité au profit de l'Angleterre. Il y a bien l'exemple typique des Vaudois du Piémont, protestants avant la Réforme et pourtant patriotes italiens à l'égal de n'importe quel patriote catholique, mais on se garde d'en parler et pour cause.

Au premier appel en vue d'un ralliement autour d'une confession de foi précise, il est à peu près certain que ce qui est difficile de nos jours se fût fait sans pression; chacun eût consenti l'abandon des différences secondaires qui étaient à la base des divisions ecclésiastiques, et du même coup les adversaires perdaient un de leurs arguments des plus favoris : l'émiettement des Eglises protestantes, la grande variété des sectes.

Mais il aurait fallu avoir le courage d'être isolé dans les débuts et le Canadien, comme son cousin le Français, n'aime guère la solitude ; il lui faut la vie sociale; il est très sensible à la raillerie car il a l'épiderme extrêmement délicat; l'opprobre ou le ridicule lui est beaucoup plus pénible que pour les races au sein desquelles l'individualisme s'est puissamment développé.

Pendant cinq années, on discuta sur les moyens de dissoudre la société d'évangélisation, dont les Eglises prenaient la place petit à petit; ce fut pour les Eglises naissantes que soutenait la société des années d'angoisse; on ne savait pas ce qui allait se produire et

le zèle religieux en fut atteint. En 1875, et sur les conseils des fondateurs de la mission franco-canadienne, ces Eglises se constituèrent en synode et la première session tint ses séances dans l'église de la rue Craig. C'était en quelque sorte un synode constituant; il eût fallu des hommes d'expérience pour que le dit synode donnât tout ce qu'il pouvait donner. On avait de graves questions à débattre, des problèmes difficiles à résoudre. On se demandait si l'Eglise Réformée de France reconnaîtrait les Eglises du Canada et on avait oublié d'en écrire aux corps constitués autorisés à fournir des indications. On avait peur d'autre part que les Eglises du pays n'encouragent pas ce mouvement, et on se demandait si ces petites congrégations, qui avaient de la peine à se maintenir, encore plus à avancer, pouvaient avoir une mission à remplir. On était unanime pour affirmer la nécessité et l'utilité de leur œuvre, on croyait dans leur avenir mais on manquait de base solide. Bref, on ne croyait même pas à l'utilité du synode au sujet duquel on se disait : Ne sera-ce pas un rouage inutile qui compliquera les choses et rendra plus difficile une tâche qui l'est déjà suffisamment?

Nous l'avons vu, la Grande-Ligne avait définitivement pris pied à Montréal et avait installé sa mission aux environs du carré Philippe; l'Eglise Presbytérienne avait acheté sur la rue Sainte-Catherine le «Russel hall», grande salle consacrée depuis quelques années à des réunions religieuses pour le public anglais. On en fit le centre de l'œuvre missionnaire presbytérienne. Charles Doudiet, aidé par M. Chiniquy, y commencèrent une campagne d'évangélisa-

tion des plus actives. Des auditoires nombreux et persévérants venaient écouter l'orateur populaire, l'apôtre célèbre de la tempérance et la prédication nourrie de Charles Doudiet. La petite congrégation de la rue Dorchester et un bon nombre de familles appartenant à l'Eglise de la rue Craig formèrent le premier noyau de l'Eglise Saint-Jean.

Missions méthodistes.

Empoignés par une sainte et légitime émulation, les Méthodistes, qui n'avaient travaillé jusque-là que dans les districts ruraux, décidèrent de tenter un essai à Montréal et la mission de Sabrevois faisait des démarches en vue d'une installation prochaine dans la partie ouest de la ville.

On comprend maintenant les inquiétudes des membres du synode et le fait que l'organisation synodale n'ait pu être mise à l'essai que pendant trois années, trois années de difficultés dont personne n'a pris la peine de fixer le souvenir, ce qui est vraiment dommage. On crut l'œuvre d'évangélisation confiée aux soins d'organisations capables d'en assurer l'existence ; et le synode prononça lui-même sa propre oraison funèbre.

Et pourtant il avait devant lui une belle œuvre à faire, une mission glorieuse à remplir. Il eût pu devenir un lien puissant entre les éléments divers du protestantisme français, le point autour duquel tous auraient pu se réunir, car nos populations de langue française sont avides de solidarité. Quelle leçon d'histoire si le Canada, perdu pour la France grâce à

l'indifférence et à la sottise d'un monarque catholique, lui avait été intellectuellement reconquis par les fils de la Réforme.

Quand le synode prononça sa dissolution, on était au 8 mai et en 1877, il fut entendu que les Eglises qu'il groupait allaient se constituer en Eglises indépendantes congrégationalistes et sur la proposition de M. Boisseau, que seconda M. Charles Désilet, les vingt-quatre personnes présentes souscrivirent immédiatement cinq cent vingt-cinq dollars. C'était un beau mouvement; il créa de l'enthousiasme et un moment on put croire que ces Eglises allaient pouvoir assurer elles-mêmes leur propre existence, en s'aidant un peu de la générosité de leurs amis.

La Société franco canadienne, on le sait, s'était constituée sur la base de l'alliance évangélique, et ses directeurs en vinrent à se demander s'il était conforme à l'esprit des statuts de fournir des subsides aux Eglises nouvellement constituées. On conclut par la négative et la congrégation qui avait ses services dans l'immeuble de la rue Craig fut mise en demeure d'acheter cet immeuble ou de l'abandonner. La congrégation fit de son mieux pour réunir les fonds nécessaires à l'acquisition de l'immeuble, mais ne parvint qu'à réunir deux mille dollars; il en fallait dix mille. Elle fut donc obligée de se dissoudre, et fit don à la Société des deux mille dollars qu'elle avait pu trouver en dehors des fonds qui lui étaient nécessaires. Cette somme provenait d'un don de la succession B. Gibb.

Le pasteur J. Provost accepta un appel qui lui était venu de l'Eglise de Morrytown, dans l'Etat de l'Ohio (1878). En 1880, il devint pasteur de l'Eglise française

de Springfield, Massachusetts ; en 1897, il était pasteur de l'Eglise française de Torrington, dans le Connecticut ; il devait démissionner en 1910.

1816. Coup d'œil en arrière.

Les missions Méthodistes, parmi les Canadiens français, ont une origine différente et antérieure à toutes les autres missions. La première date de 1816 ; elle eut pour premier missionnaire M. Deputron, originaire de l'île de Guernesey. Il fut envoyé au Canada par les Wesleyens, dont nous allons, en peu de mots, raconter l'origine.

John Wesley, le fondateur de l'Eglise Méthodiste, naquit en 1703 ; il était fils d'un pasteur non conformiste-dissident, qui fut admis dans le clergé de l'Eglise Anglicane ; sa mère, femme d'élite et profondément pieuse, exerça sur lui une très bienfaisante influence, aussi l'appelle-t-on quelquefois « la mère du Méthodisme. » De bonne heure, le jeune homme montra d'excellentes dispositions ; les pensées religieuses étaient ses préférées. Devenu pasteur, il chercha dans les pratiques de l'ascétisme et dans les formes du ritualisme un aliment pour ses besoins religieux, qui étaient très intenses. Ce fut en vain. Dans un voyage qu'il fit en Amérique, il était chapelain-aumônier de la colonie de Savanah. Il rencontra un évêque morave avec lequel il eut des entretiens religieux qui devaient décider de sa vie spirituelle. L'évêque remarqua qu'il manquait à son jeune frère l'assurance de son adoption et le témoignage du Saint-Esprit. Cette découverte, Wesley l'avait faite aussi et elle lui avait ins-

piré de bien graves réflexions. Il se disait alors : « Je suis allé en Amérique pour convertir les Indiens, mais qui me convertira, qui me délivrera de mon mauvais cœur ? Ma religion n'est qu'une religion pour les beaux jours, une religion d'été. »

De retour à Londres, Wesley, auquel un Morave avait été en bénédiction rechercha la compagnie d'un autre de ces frères et il entra en relations avec Boeler, qui était venu en Angleterre pour fonder à Londres la Communauté de l'Unité des Frères. Voyant que Wesley était toujours dans la crainte du jugement dernier, Boeler lui fit comprendre que la confiance en Dieu par Jésus-Christ délivrait l'homme de toute crainte de l'empire du péché et le faisait marcher dans le chemin de la sanctification vers le bonheur éternel.

Wesley, nouvellement orienté, se mit à prier : « Seigneur, disait-il sans relâche, aide-moi dans mon incrédulité ; aie pitié d'un pauvre pécheur. » Il conçut même l'idée de renoncer à la prédication ; Boeler l'en dissuada, en lui répétant : « Prêche la foi jusqu'à ce que tu l'aies ; et quand tu l'auras reçue, tu la prêcheras parce que tu l'as. »

Enfin en 1738, dans une réunion morave, en entendant lire l'Introduction de Luther à l'Epître aux Romains, il se sentit inondé de lumière ; il comprit qu'il était un homme nouveau, qu'il se confiait en Christ seul pour son salut, et reçut la pleine assurance de son pardon, de sa délivrance de la loi du péché et de la mort.

Il voulut voir Zinzendorf, se rendit à Herrenhut et y passa quelques jours. En revenant à Londres, il

commença avec son frère Charles et Whitefield, le mieux doué des trois, à prêcher l'Evangile dans les églises de Londres; quand elles leur furent fermées, ils s'en allèrent parmi les mineurs de Kingswood et d'Epworth. De l'avis des foules, jamais homme n'avait parlé comme ces hommes; les cœurs se fondaient à leurs accents ; on se réunissait autour d'eux par dix, vingt, trente mille pour entendre prêcher l'Evangile de Christ.

Wesley n'avait nullement l'intention de se séparer de l'Eglise anglicane; deux choses l'y conduisirent. Ce fut, tout d'abord, le refus des ecclésiastiques de recevoir à la communion ces braves mineurs nouvellement convertis et la proclamation de l'indépendance des colonies de la Nouvelle-Angleterre.

Le moment vint où la séparation d'avec les Moraves était inévitable. Zinzendorf s'en inquiéta et vint à Londres. Wesley avec ses dispositions au mysticisme insistait sur la sanctification « sans laquelle nul ne verra le Seigneur ». Zinzendorf considérait cette recherche de la perfection comme un désir de se remettre sous le joug de la loi et affirmait que la sanctification accompagnait la justification par la foi, répétant avec saint Augustin: « Aime Dieu et fais ce que tu veux. »

Wesley insistait sur le respect que l'on doit à la loi et au devoir, sur l'accomplissement de la loi comme signe de reconnaissance envers Dieu; en un mot, Wesley était le prédicateur de la repentance et Zinzendorf celui de la grâce.

Une autre question devait amener une séparation avec Whitefield; ils différaient sur la question de

l'élection. On eût pu éviter la séparation, si Wesley n'eût cru à la possibilité de la sanctification parfaite sur la terre et eût voulu admettre que la doctrine de l'élection supposant la sanctification progressive entrevoit la sanctification parfaite dans une économie à venir.

Tout en se séparant des Moraves, Wesley leur emprunta beaucoup de leurs méthodes, de leurs classes, de leur discipline et de leurs règlements.

De l'Angleterre et des Etats-Unis le méthodisme passa au Canada. C'est alors que l'on vit arriver M. Deputron qui ne parut pas s'intéresser particulièrement aux Canadiens français auxquels il avait l'occasion d'annoncer la bonne nouvelle. Parlant aussi l'anglais, il se sentit attiré vers les familles anglaises des « townships » de l'Est et il alla vers elles.



Amand Parent.

Après cette première tentative, qui ne paraît pas avoir laissé de traces, on se décida à reprendre l'évangélisation parmi les Canadiens français ; quarante ans avaient passé depuis les premiers essais.

M. Amand Parent semble avoir été le premier missionnaire français travaillant sous les auspices de la conférence. Ses mémoires nous transportent aux tout premiers jours des missions. Il naquit à Québec en 1818. Orphelin à quinze ans, il dut songer à entrer en apprentissage et à peine avait-il fini que la révolution de 1837 éclata. Il fallut peu pour l'engager à entrer dans les rangs. Il prit part à l'engagement de Saint-Charles. Il était jeune. L'odeur de la poudre l'effraya

et il saisit la première occasion qui se présenta pour déserter le champ de bataille. Il raconte d'une manière humoristique comment les branches d'arbres détachées de leurs troncs par les boulets, et les balles qui sifflaient à ses oreilles, lui donnaient des ailes et accéléraient sa fuite. Il retourna à son travail. L'année suivante il partit pour les Etats-Unis et s'engagea chez un forgeron. Ce fut son salut. Il eut l'occasion de lire l'Evangile et ayant entendu un jour son maître prier pour un jeune Canadien français, — c'était pour lui, — il en fut profondément touché. Dès lors la Bible devint son pain quotidien. La lumière se fit dans son âme ; il revint au Canada, visita la Grande-Ligne. Mme Feller le pria d'aller à Bérée et d'y travailler comme évangéliste. Amené à la connaissance de l'Evangile par les méthodistes, Parent ne voulut pas se détacher de cette Eglise à laquelle il devait tout. En 1856, la conférence méthodiste l'admit; il commença dès lors une œuvre d'évangélisation à Roston Pond et y organisa une modeste école. Cinq mois après, Parent s'établissait à Farnam où il ne fit que passer. Nous le retrouvons ensuite à St-Armand et à Bedford. En 1866 il est de nouveau à Roston Pond où il travaille jusqu'en 1870.

Oka. [1]

En 1870 la Conférence des Eglises méthodistes de la région envoie Parent à Oka, on devine les appré-

[1] A côté de l'œuvre d'évangélisation parmi les Canadiens, l'Eglise méthodiste s'est occupée d'une œuvre missionnaire chez les Indiens établis dans la « Réserve de Oka ». Nous signalons cette activité spéciale parce que des missionnaires français ont travaillé à Oka et que le Seigneur y a béni leurs travaux.

hensions du missionnaire ! C'était une œuvre tout à fait nouvelle et au milieu d'un peuple réputé peu commode. Les Iroquois déjà peu sociables vivaient dans une « Réserve » que leur avait accordée le gouvernement mais sur laquelle les moines s'étaient établis à la hâte. En venant, ils avaient pris des mines protectrices, ils voulaient être les tuteurs de ces frères de race différente. Quand ils furent installés, la terre était à eux, c'était aux Iroquois d'en sortir. On comprend l'état d'âme des indigènes et rien n'est surprenant qu'il y ait eu des révoltes organisées. Pourtant les Iroquois furent patients ; en l'espèce ce sont eux qui se conduisirent comme des chrétiens. Patient et pacifique ne sont pas les synonymes de lâche et nos Iroquois revendiquèrent leurs droits d'où procès interminables. Pendant huit ans les tribunaux eurent à s'occuper du conflit qu'un peu d'honnêteté de la part des moines aurait pu éviter. Au milieu de toutes ces difficultés, Parent sut se rendre utile aux faibles qu'on voulait piller ; il s'occupa de leurs intérêts matériels sans négliger leur instruction religieuse. C'est un fait qui vaut d'être signalé que la résistance de ces « enfants des bois » ; ils eurent le courage de dénoncer les moines alors que de plus avancés subissaient en silence leur joug d'abord, leurs rapines ensuite. Et quel langage que le leur !

« Ces terres, disaient-ils en s'adressant aux moines, ces terres sont à nous, nous les avons reçues comme un dépôt sacré, nous en sommes les propriétaires légitimes. Vous, vous avez été infidèles aux engagements que vous aviez pris, vous deviez être nos protecteurs et vous êtes devenus nos pires ennemis.

Vous avez dépouillé nos forêts pour enrichir votre trésor ; vous avez fait argent des produits que vous nous avez volés. Ces terres que vous revendiquez, elles sont à nous, nous les tenons de nos pères, qui les tenaient eux-mêmes de leurs parents ; c'est à l'ombre de ces arbres que nos mères nous ont bercés, qu'elles nous ont appris les légendes de notre peuple et vous voudriez que ces arbres fussent votre bien ! Vous voudriez nous prendre notre terre et nous laisser errants ! Et vous appelez cela protéger un peuple ? Non, non, cela s'appelle un pillage et nous nous y opposons. »

De Oka, M. Parent fut envoyé à Waterloo, c'est là que le Seigneur alla le prendre après l'avoir soutenu pendant une activité missionnaire de quarante années.

Au lieu de débuter par les grandes agglomérations françaises, le comité dirigea ses efforts et ses hommes vers les cantons de l'Est ; là il y avait déjà des congrégations de langue anglaise ; les missionnaires et les prosélytes pourraient trouver auprès d'elles des encouragements et de la sympathie ; elles les absorbèrent. C'est là ce qui explique qu'après tant d'années de travail persévérant et en dépit de la fidélité des hommes qui ont donné leur vie pour cette œuvre missionnaire, on trouve aujourd'hui si peu de congrégations françaises organisées. Peut-être aussi cela tient-il aux changements trop fréquents des hommes ; on les déplaçait, ou ils s'éloignaient de leur propre mouvement avant qu'ils ne se fussent familiarisés avec l'œuvre qu'ils étaient venu soutenir et étendre si possible. Les ouvriers des villes paraissent avoir

été privilégiés sur ce point, ils se succèdent à des intervalles moins rapprochés. Pourtant M. Mauny que nous trouvons à Montréal en 1868-1869 ne paraît pas avoir réussi ; n'eût été la reprise de l'œuvre en 1875 par M. de Gruchy, un étudiant venu de Guernesey, les chrétiens des îles de la Manche qu'il réunit dans une chapelle de la rue Dorchester, n'auraient pas eu à leur disposition un pasteur méthodiste [1].

L'absorption des convertis dans les congrégations de langue anglaise explique peut-être l'accusation portée contre les missions évangéliques. En abandonnant la religion, dit-on, ils perdent leur nationalité ; ils oublient leur langue, — rien de moins prouvé. — Cette tendance dans les districts mixtes à vouloir parler l'anglais est commune à tous les Canadiens, protestants ou catholiques. L'Evangile prêché, popularisé ne dénationalise pas, mais fait naître le désir d'apprendre, ouvre des horizons nouveaux. Je dirai même que nos instituts ont contribué pour leur large part à faire aimer notre langue, à la parler plus purement. On le remarque depuis soixante ans : à la clôture des écoles, lorsque les enfants rentraient au foyer pour les vacances, ils parlaient mieux.

On a donné au clergé catholique tout le crédit de

[1] MM. les pasteurs Th. Charbonnel, Amand Parent, Tetrault, J. A. Dorion, S. Chartier, John Syvret de Guernesey, Ed. De Gruchy, Antoine Geoffroy, Barnabas Gédéon St-Aubin, W. E. Grenier, J. Pinel, J. L. Maher, J. Smith, Robidoux, Th. Dorion, Roy, Desmarais, Dantheny, Poirier, ont occupé pendant des périodes plus ou moins longues les champs suivants : Roxton Pond, Gramby, Waterloo, Brompton, Scottstown, Cookshire, Farnham, Stuckley, Bolton, Knowlton, Ely, St-Léonard, St-Philippe de Chester, Wotton, St-Jean, St-Faustin, St-Jovite, Béthel.

la conservation de la langue française dans la province de Québec, — disons plutôt que le clergé a tout fait pour isoler le peuple et empêcher tout rapport avec l'étranger et même avec les cousins venus de France, — si bien que, sous sa direction, le langage était non seulement resté ce qu'il était sous l'ancien régime, mais s'était corrompu en introduisant une foule d'expressions anglaises vulgaires. Si la langue s'est conservée dans la province, nous le devons à nos écoles, qui, depuis soixante-quinze ans, ont donné une éducation élémentaire à plus de quinze mille jeunes gens. Nous sommes aussi redevables à de jeunes Français à la plume facile, qui sont venus s'établir au milieu de nous et se sont occupés de journalisme, et aux relations fréquentes entre la France et le Canada; à cette jeunesse animée d'une légitime ambition, qui, au prix de sérieux sacrifices, va passer quelques mois, quelques années à Paris ou dans d'autres parties de la France.

Aujourd'hui le Canada peut se glorifier d'avoir dans son sein des écrivains et des orateurs qui étonnent l'étranger en visite. Répétons-le, l'Evangile ne dénationalise pas ; il fait ce qu'il est appelé à faire. Il abat les barrières, il rapproche, il crée le respect mutuel et fera de tous ces éléments divers qui nous arrivent de toutes les parties de l'Europe, un peuple uni, une nation saine et forte. Il faut s'attendre et espérer qu'après une ou deux générations on adoptera nos habitudes et les deux langues nationales du pays, l'anglais et le français.

Le français parlé dans toutes les cours de l'Europe, le français la langue de la diplomatie, avec sa littéra-

ture, a sa place dans notre jeune civilisation canadienne et contribue au développement intellectuel et social de nos temps. Le commerçant gagne à apprendre l'anglais, tous gagnent à se familiariser avec la littérature française. Ce rapprochement sera l'œuvre de l'Evangile, prêché, popularisé, compris, et mis en pratique. Nos missions font donc une œuvre nationale et patriotique aussi bien que morale et chrétienne.

Leurs progrès peuvent paraître lents. N'oublions pas que les plantes les plus durables sont aussi les plus lentes à sortir de terre.


M. Poirier.

Notre frère Poirier n'a pas suivi l'exemple de ses prédécesseurs ; il a délaissé les districts mixtes et est allé ouvrir une mission dans un district où l'élément français prédomine, district tout neuf au « Rapide de L'Orignal ». Tout était à faire. Il paya de sa personne et aujourd'hui le Rapide de L'Orignal possède son église, son école et son presbytère. Ce premier succès encouragea Poirier. Il étendit son champ de travail et vint s'établir au Lac des Iles en juin 1906, où il fut cordialement accueilli. Il communiqua à son entourage une telle espérance et un tel courage que, là aussi, il put y ériger une chapelle fréquentée par un auditoire croissant. Cette petite Eglise comptait, il y a un an déjà, vingt-un communiants sans compter les enfants, le développement ne s'est pas ralenti. L'école du dimanche réunit une vingtaine d'enfants ; l'école du jour est bien fréquentée. Là aussi l'Evangile fait son œuvre d'édification, de salut et de respect mutuel.

A l'arrivée de M. Baudry à Montréal, les méthodistes firent l'acquisition de l'église de la rue Craig et cela donna plus de consistance à leur œuvre missionnaire, les prosélytes en furent encouragés, les missionnaires travaillèrent avec plus d'esprit de suite. Les efforts de M. Baudry sont particulièrement intéressants ; c'est à son initiative qu'est due, en partie, l'idée d'organiser une école missionnaire, idée qui s'est réalisée, après quelques essais que nous signalerons, dans le bel établissement de l'Institut méthodiste français de Westmount, près Montréal.

Originaire du comté d'Yberville, le jeune Baudry, qui avait alors six ans, suivit ses parents à Ticondéroga (New-York). Dans l'école publique où il commença son éducation, il fit la connaissance de Joseph Cook qui devait devenir célèbre comme conférencier. C'est à ce camarade que, après Dieu, Baudry attribue sa conversion. S'étant donné au Seigneur, Baudry ne voulut pas garder pour lui-même la délivrance que Dieu lui avait envoyée ; il se souvint de ses compatriotes restés au Canada et décida de commencer des études qui lui permettraient d'entrer dans le saint ministère. Il avait parcouru le programme des cours exigés, quand éclata en 1862 la guerre de Sécession qui devait durer cinq années. Il fut nommé aumônier d'un régiment et avec lui il connut les misères de la guerre : fatigues, privations, emprisonnement même. La guerre terminée, il se retira à Troyes et se rattacha à l'Eglise méthodiste de cette ville ; quelque temps après, il en devenait le pasteur. C'est là que le docteur Douglas le découvrit et l'invita à venir travailler au Canada à l'évangélisation de ses compatriotes.

S'étant laissé convaincre, Baudry donna sa démission et partit pour le Canada. On était alors en 1877; le comité lui confia l'œuvre à faire à Montréal et l'installa, comme on sait, dans l'église de la rue Craig nouvellement acquise. Dès le début, Baudry, qui avait vu les merveilleux résultats que les Américains savent tirer de leurs écoles publiques, pour l'assimilation des milliers d'émigrants qui arrivent chaque année, comprit que l'œuvre aurait plus d'influence si elle avait une école qui permettrait de préparer la jeunesse et l'enlèverait du même coup à l'influence déprimante du clergé catholique. Comme on ne pouvait pas immédiatement ouvrir une grande école, il eut l'idée d'employer pour les classes et comme dortoirs les différentes salles annexées au temple et qui avaient déjà servi pour la bibliothèque et le musée missionnaire fondés par M. Duclos, sous la direction duquel le bâtiment avait été construit. Quelques élèves vinrent, on les logea tant bien que mal. Etant donnés les moyens dont il disposait, Baudry fit des merveilles. D'autres se seraient découragés, car les choses n'allaient pas toutes seules; les novateurs ne sont pas toujours compris; il persévéra et sa foi eut raison de toutes les hésitations. Il croyait à la nécessité de l'œuvre; il avait confiance dans l'avenir et il communiqua son enthousiasme et sa foi à ceux qui devaient le soutenir.

Il réussit si bien qu'en 1885 la société des dames de l'Eglise méthodiste de la section de Montréal loua d'abord, dans le voisinage de l'église, une petite maison qu'on transforma en pensionnat pour les jeunes filles; elles allaient en classe avec les élèves qui

étaient installés dans l'église. A peine cet essai avait-il donné quelques résultats, qu'on transporta le pensionnat des filles à Actonvale. M. de Gruchy y était installé comme pasteur missionnaire ; on lui donna en plus de sa charge, qui suffisait bien à occuper tout son temps, la direction du nouvel établissement.

Malgré son enthousiasme, M. Baudry dut songer à céder sa place à d'autres ; le travail, le surmenage surtout avait eu raison de son zèle et en 1887 il donna sa démission. Libre, il partit pour les Etats-Unis ; s'installa à Albany et Cahoes (New-York). Après quelques semaines de repos, il travailla à l'évangélisation des Canadiens qui étaient établis là. Quelque temps après, et pendant quelques mois, il était à Worcester ; c'est dans cette cité que vint le trouver un appel pour aller à Chicago continuer l'œuvre de sa vie. Il trouva dans cette ville près de cinquante mille Canadiens auxquels il eut à présenter l'Evangile. L'œuvre n'était pas facile, le champ était vaste ; les résultats du début l'encouragèrent, mais de nouveau il se surmena. C'en était trop pour un corps qui avait été durement traité ; il dut se résoudre au repos. Le Seigneur allait mettre fin à cette inactivité qui était une épreuve douloureuse pour son serviteur ; il le prit à lui. Quand Baudry sentit que l'heure du départ approchait, il se mit en prières et ses amis qui entouraient son lit l'entendirent qui disait : « Me voici, Seigneur, avec ceux que tu m'as donnés. »



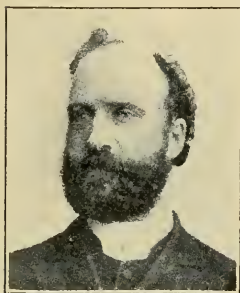
N. Baudry.

Thomas Dorion, Geoffroy et A. Dorion étaient

d'anciens élèves des Instituts de la Pointe-aux-Trembles. Thomas avait fait son apprentissage comme imprimeur. Après sa conversion, qui fut remarquable, il voulut travailler à l'évangélisation de ses compatriotes ; c'est alors que ses connaissances typographiques lui furent utiles ; il publia un petit journal, des traités de controverse, une petite histoire des papes qui a rendu bien des services.



Thomas Dorion.



Ed. de Gruchy.

Après le départ de M. Baudry, MM. E. de Gruchy, Pinel et Massicotte prennent successivement la charge de l'œuvre de la rue Craig. C'est pendant ce temps que M. de Gruchy vint travailler dans l'ouest de Montréal où M. Sadler avait déjà commencé une œuvre autorisée par le comité. De Gruchy entreprit la construction de l'église de la rue de Lisle ; on y ajouta un fort beau presbytère, que M. le pasteur Halpenney a occupé jusqu'en 1912. Au commencement de cette année, M. Halpenney a été nommé directeur du colportage biblique dans la province de Québec. Très au courant des besoins de la province, c'est bien l'homme qu'il fallait pour une telle œuvre, mais le vide qu'a fait à Montréal



M. Halpenney.

son départ n'a pas été comblé et c'est dommage.

En 1909 le comité méthodiste, désireux de s'occuper de l'évangélisation populaire, et la population s'étant fortement déplacée, on décida la vente de l'église de la rue Craig, et sur un terrain situé au coin des rues Ontario et Saint-André on a construit une salle de conférences avec, au-dessus, des appartements qui peuvent servir au pasteur chargé de la mission. En attendant que le Seigneur fasse trouver l'homme qu'il faut pour une telle œuvre, M. le pasteur Delporte, qui était le pasteur de l'église de la rue Craig, y réunit les membres de cette congrégation et s'essaie à l'œuvre populaire projetée. M. le pasteur Massicote travaille à Actonvale, M. Poirier aux Seizelles, un poste qu'il a créé de toutes pièces et dans lequel Dieu l'a visiblement béni ; M. Danthenny a desservi jusqu'en janvier 1912 le poste de Saint-Jovite, il est actuellement aux Etats-Unis au service de l'Eglise Presbytérienne pour la mission franco-belge de Tarentum dans l'Etat de la Pensylvanie.



M. Delporte.



M. Massicote.

L'Institut méthodiste français.

On a vu que les autres missions ont voulu soutenir l'œuvre faite par leurs missionnaires par le moyen de l'école. C'était d'ailleurs la méthode suivie par les

Eglises de la Réforme; à côté du temple on bâtissait l'école. On admettait alors, comme l'a si bien dit Vinet, que l'école devait être avant tout une gymnastique de la pensée ; que la pensée bien dirigée est le chemin de la vérité : qu'elle est l'activité d'un principe noble dans l'homme. Bien loin que l'homme soit, comme l'a prétendu Rousseau, « un animal dépravé »,



Institut méthodiste français.

il ne s'élève à la dignité d'homme que par la pensée. L'homme qui pense mal peut être vicieux, l'homme qui ne pense pas ne saurait être vertueux. Le perfectionnement intellectuel est souvent le prélude du perfectionnement moral. Les méthodistes auxquels M. Baudry avait ouvert la voie voulurent aussi avoir leur école missionnaire, un établissement confortable dans lequel maîtres et élèves seraient logés convenablement. Pour réaliser leur projet, qui était fortement

approuvé par tous ceux qui avaient à cœur l'œuvre missionnaire, on acheta un terrain disponible un peu en dehors de la ville du côté ouest, à Westmount, sur l'avenue Green. Le 22 octobre 1888, on posait la première pierre du futur institut; douze mois après, au milieu d'un grand concours d'amis, on inaugurait l'établissement. Des délégués venus de tous les points de la province de Québec et de celle d'Ontario entouraient les organisateurs ; ce fut une belle journée, l'œuvre missionnaire au Canada comptait une école de plus et les élèves n'ont jamais fait défaut.

Dès le début on rencontra quelques difficultés ; cela tenait surtout, du moins nous le croyons, dans le choix des directeurs. Il faut, pour comprendre la mentalité de nos Canadiens français, un homme de leur nationalité. Sous la direction de MM. Hall et Pinel, l'Institut ne donna pas tout ce qu'on était en droit d'en attendre ; un pasteur n'est pas nécessairement un bon pédagogue. Avec M. Paul Villard, pour lequel enseigner est un don naturel, l'Institut a pris un nouvel essor ; dès le début et chaque année il a dû refuser des élèves. Tout en dirigeant l'établissement, il a successivement pris sa licence ès lettres (M. A.), son doctorat en médecine (M. D.), et fait des études en vue du saint ministère, il a été consacré pasteur par la Conférence des Eglises méthodistes à Québec en 1909. En 1910 le Gouvernement français le faisait officier d'Académie. Au programme, qui était au début celui d'une bonne école primaire, il a ajouté des cours d'affaires commerciales ; on enseigne à l'Institut méthodiste, comme aussi dans les instituts similaires, la pratique des affaires : comptabilité, tenue de livres et sténographie.



Collège méthodiste français de Montréal : Personnel enseignant.

M. G. Grosjean. M. D. Monjot. Mlle Hodgson. Mlle L. Cavers. M. le pasteur W. Chodat.
Mlle M. Vipond. Dr Paul Villard. Mlle L. Gass.

Les élèves peuvent y avoir d'excellentes leçons de musique, piano ou violon et se préparer aux examens d'entrée aux universités.

Depuis une année, en vue d'agrandissements prochains, on a acquis deux grands lots de terrain qui touchaient à la propriété, on a construit un gymnase et de nouvelles salles de classe dans lesquelles on a installé la lumière électrique que les Instituts de la Pointe-aux-Trembles étaient les seuls à posséder. Comme les autres institutions, l'institut de Westmount a préparé des hommes qui ont su se rendre utiles; docteurs en médecine, avocats, hommes d'affaires et pasteurs.

Les Instituts de la Grande-Ligne.

Les instituts de la Grande-Ligne, trop à l'étroit dans les bâtiments plusieurs fois agrandis, ont dû s'agrandir encore. Leur tâche a été simplifiée, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, par un incendie qui n'a laissé subsister que les quatre murs. Au lendemain du désastre, maîtres, élèves, directeurs et membres du comité étaient fortement découragés, on le comprend sans peine; on se demandait ce qu'il allait advenir et comment il serait possible de réparer le malheur. Après réflexion, on se reprit à espérer; l'œuvre qui se faisait par les instituts n'était pas une œuvre à la gloire des hommes; Dieu allait fournir les moyens de la reprendre. On supputa les ressources dont on pouvait disposer, on fit appel à des architectes habiles et les plans une fois acceptés on se mit à l'œuvre. En 1880 on inaugurait une nouvelle maison d'éducation considérablement augmentée et pourvue



Collège méthodiste français de Montréal.

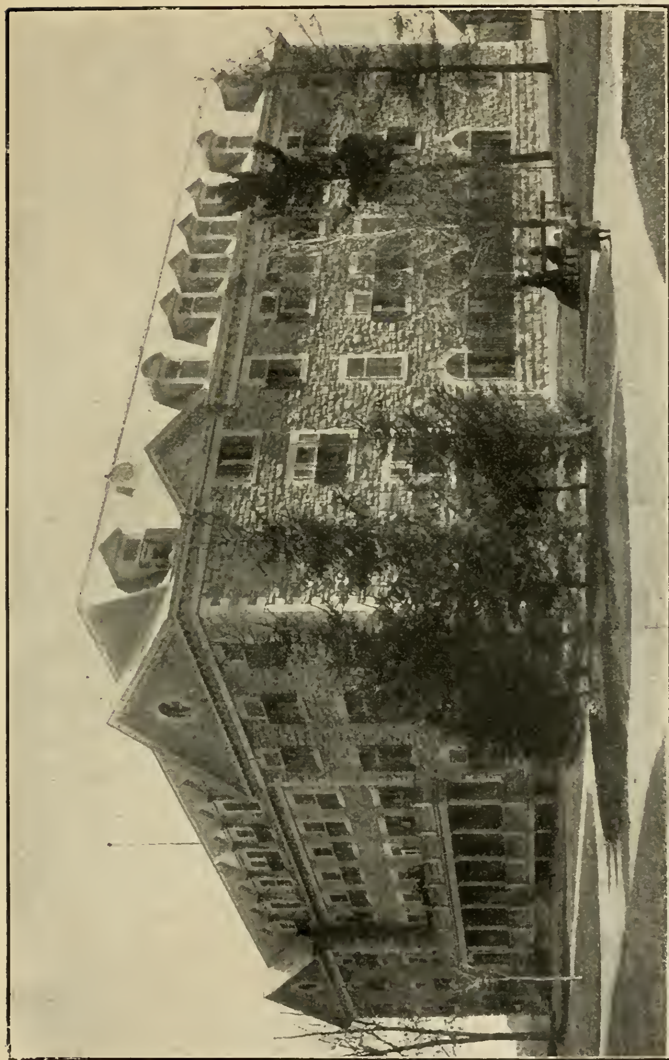
Le pasteur Paul Villard, principal, et sa famille.

de tout le confort moderne, ce qui manquait un peu précédemment. M. Roussy, qui vivait encore, mais bien affaibli par l'âge, assista aux fêtes d'inauguration ; on devine sa joie et sa reconnaissance. L'œuvre qu'il avait fondée avec sa chère collaboratrice, il la voyait avant de mourir assurée pour l'avenir et capable de faire davantage pour le service du Seigneur.

A l'exception de MM. Rossier et Roux, — ce dernier a consacré la plus grande partie de sa vie à l'enseignement soit à la Pointe-aux-Trembles soit à la Grande-Ligne, où il fut directeur pendant plusieurs années, — cette institution a toujours préparé le recrutement des hommes nécessaires à sa bonne marche. Moins pressée, de faire appel au dehors, la Mission de la Grande-Ligne a toujours cherché à se suffire à elle-même; il y a généralement réussi. Quelques-uns des hommes qu'elle a formés ont pu s'éloigner momentanément, la nostalgie du foyer spirituel et la reconnaissance les ont ramenés, entre autres M. T. Brouillet qui, après avoir dépensé ses forces nombre d'années aux Etats-Unis, a pensé que ce lui serait un repos de travailler à l'évangélisation de ses compatriotes. Il débuta par l'enseignement à la Grande-Ligne et se mit à l'œuvre avec tant d'entrain qu'on dut lui imposer un changement et l'envoyer à Roxton Pond où il fit une œuvre missionnaire excellente. Pour combler



Ch. Roux.



Grande-Ligne : Institut Feller.

cette vacance, le comité de l'institut Feller appela M. Roux, un condisciple de M. Lafleur. Le docteur A. L. Therrien dit de l'activité de M. Roux qu'elle fut un temps de bénédiction ; il rend aussi à Mme Roux, qui avait été élève de Mme Moret à la Pointe-aux-Trembles, un témoignage ému.

Pendant que ces personnes dévouées se dépensaient au service du Maître pour le bien de la patrie canadienne, le Seigneur leur préparait des successeurs. Signalons tout spécialement Godfroi-Narcisse Massé, Américain par sa naissance, devenu, à la suite d'un long séjour à la Grande-Ligne, un Canadien dont le patriotisme a été une source d'inspiration pour plusieurs. Après de brillantes études à l'université Mac Gill, il est nommé pasteur à la Grande-Ligne, puis il enseigne à l'institut dont il deviendra plus tard le directeur distingué. M. le pasteur Parent, qui a vécu dans son intimité, a dit de G.-N. Massé : « Sa vie est une inspiration pour tous ; il gagne vite l'affection de ses élèves, et ses collègues n'ont à lui reprocher que d'avoir une trop grande conscience. » On le voit, l'école était entre de bonnes mains.



Mme Ch. Roux.

Malheureusement, de tels hommes dans de pareilles situations s'usent vite. Après vingt ou trente ans de travail actif, M. Massé a dû déposer le harnais. En fait, c'est changer de harnais qu'il faudrait écrire;

cessant d'être directeur de l'institut, il est devenu le pasteur de l'Eglise de Mariville, où il se dépense sans compter. Avant de quitter l'institut Feller, sur les indications du comité directeur, M. Massé s'était préparé un successeur dans la personne de son frère.



G. N. Massé.

La Pointe-aux-Trembles en 1906.

Depuis longtemps la Commission d'évangélisation songeait à ordonner des réparations aux immeubles devenus insufffisants et manquant absolument de confort. On avait bien fait de son mieux jusque-là, spécialement avec le bâtiment des garçons, mais les réparations toujours coûteuses n'arrivaient pas à faire disparaître les inconvénients dont chacun souffrait. Il fallait faire mieux! On se mit sérieusement à l'étude, on pria aussi et finalement on demanda à l'assemblée générale[1] l'autorisation de collecter dans les Eglises les fonds dont on aurait besoin.

Il y avait entre le bâtiment des garçons et celui des filles un terrain libre qui avait près de quatre-vingts pieds de front. L'architecte consulté proposa

[1] Organisation à peu près analogue au synode national des Eglises Réformées de France.

d'utiliser cet espace pour une construction qui serait comme le corps central d'un nouveau bâtiment dont les vieux immeubles remis à neuf deviendraient les ailes, le tout constituant un ensemble tout à fait convenable.

Après étude du dit projet, on décida de le faire

Personnel enseignant
de la Pointe-aux-Trembles.



M. Christholm.



M. Brand.



M. Lapointe.



M. Alphonse Rey.



M. Raguin.

exécuter et quand ce fut achevé, le tout avait un aspect vraiment satisfaisant, tout s'harmonisait si bien qu'il fallait être au courant des détails pour reconnaître qu'on avait fait un mélange d'ancien et de nouveau. Maintenant, dans des établissements arrangés selon les exigences de l'hygiène moderne, on peut recevoir près de trois cents élèves, garçons ou filles, et offrir à tous un confort qui dépasse généralement

celui de la maison paternelle. Le programme est à peu près le même dans les trois principaux de nos Instituts missionnaires : Grande-Ligne, Méthodiste et Presbytérien, ce dernier, « la Pointe-aux-Trembles ». Chacune de ces institutions préparent des élèves pour

Personnel enseignant de la Pointe-aux-Trembles.



Mlle Laura Fruitier.



Mlle Gobeil.



Mme Brand.



Mlle Codous.



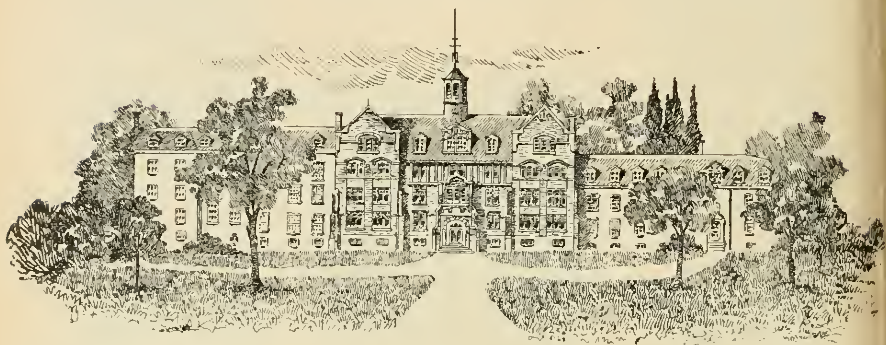
Mlle Beaulieu.

l'admission à l'Ecole normale ou à l'une de nos universités.

Pour des lecteurs européens, ces internats mixtes sont certainement quelque chose de tout à fait neuf[1]; peut-être s'en trouvera-t-il pour y voir des dangers, une complication dans la surveillance tout au moins.

[1] Nous devons cette innovation à G.-M. Desilets, qui en rapporta l'idée à la suite d'un voyage fait aux Etats-Unis.

A l'expérience, cette méthode a donné d'excellents résultats, le caractère mixte des classes a créé de l'émulation, et la discipline, loin d'en être compliquée, est devenue plus facile. Vivant en commun pendant les classes, prenant leurs repas aux mêmes tables, garçons et filles apprennent à se respecter mutuellement et il est infiniment rare que cette bonne camara-



Institut de la Pointe-aux-Trembles.

derie donne lieu à des actes d'indiscipline ; des cas graves, on n'en a jamais eus encore. Il est regrettable toutefois que les ressources dont disposent nos œuvres ne permettent pas l'ouverture de plusieurs autres écoles missionnaires dans le genre de nos instituts, regrettable surtout que, par suite des arrangements de la mission Sabrevois-Anglicane, le nombre ait été réduit à trois, alors qu'il en faudrait au moins dix. Nous formons des vœux pour que le nombre quatre soit bientôt rétabli et que dans un avenir très prochain on puisse parler d'une demi-douzaine.

Jules Bourgoin.

Les instituts de la Grande-Ligne ont eu Mme Feller et M. Roussy, ceux de la Pointe-aux-Trembles sont reconnaissants au Seigneur de leur avoir donné M. Jules Bourgoin. Il arriva au Canada avec le quatrième contingent de missionnaires. En 1840 c'étaient MM. Vessot et Amaron ; en 1842 M. et Mme Tanner, suivis de près par M. et Mme Doudiet, M. et Mme Vernier, MM. Marie Solandt et Moret; en 1853 MM. Van Bueren, Cornu et Ami.

En 1868, quinze ans plus tard, six nouveaux missionnaires débarquaient à Montréal. L'auteur était parmi les nombreux amis qui étaient venus sur le quai afin de souhaiter la bienvenue à ces nouveaux frères. La figure calme de M. Muraire, le plus âgé de tous, sa taille élancée, attiraient d'abord l'attention. Puis on remarquait à ses côtés une dame à la parole facile, l'air avenant, pas du tout dépaysé. Très attentive, pour les personnes qui étaient avec elle, on eût dit qu'elle voulait, dès le premier contact, présenter son mari et ses enfants, de beaux et surtout bons garçons. Ils étaient l'orgueil de la mère et de l'épouse. Différents de caractère et d'apparence, ces jeunes gens vous laissaient une impression agréable. L'un d'eux était court et fortement charpenté ; bâti solidement, on devinait que le travail dur ne lui serait pas pénible; il se tenait à l'écart comme s'il eût eu honte d'être un beau gaillard. Son frère avait l'air un peu timide et ne parlait que lorsque cela était absolument nécessaire et encore avec une modestie qui faisait sourire amicalement ; quant au troisième, il était

blond ; un visage ouvert, caractérisé par une bouche volontiers souriante, avec des épaules fortes et bien d'aplomb. Ceux qui les ont vus reconnaîtront ici le portrait un peu rapide des amis : Garayt, Boy et Gatignol.

Dans le groupe, on remarquait un tout jeune homme grand, mince et droit comme un i ; d'apparence un peu nerveuse, il trahissait une forte énergie et sa vue seule suffisait pour faire comprendre qu'il était venu au Canada pour y faire œuvre utile. Il entrait volontiers en conversation, avait des manières aimables, savait se rendre agréable et en peu de temps, se créait des amis. Cet homme, c'était Jules Bourgoin !

Il naquit à Glay, petit village du Jura, devenu célèbre dans notre petit monde protestant de langue française par l'institut qu'y fonda M. Jaquet, institut qui a rendu de bien grands services.

Elevé par une mère pieuse, Jules Bourgoin subit de bonne heure l'influence d'un christianisme de bon aloi et son cœur s'ouvrit à la foi, une foi toute de confiance. Il ne faudrait pas d'après ce qui précède s'imaginer que le jeune Bourgoin ait été un petit saint ; il était, comme la plupart des enfants de son âge, turbulent, aimant le jeu et les armes à feu dont les détonations ne l'effrayaient pas ; c'est en s'amusant avec le gros pistolet que son grand-père avait porté dans les campagnes de Napoléon Ier, qu'il faillit perdre une main ; cet accident changea les dispositions de l'enfant. Il avait toujours montré pour la mécanique de sérieuses aptitudes, ce goût lui fut très utile dans la suite, quand il eut à surveiller des travaux ou encore à assister à l'installation de machines. Ses

parents, voyant que leur enfant n'aurait plus à sa disposition des mains complètes, — l'une d'elles n'avait qu'un seul doigt, — le destinèrent à l'enseignement. Chaque jour il descendait de la montagne et venait se joindre aux enfants de Taquella ; c'est à cette école de famille qu'il se prépara pour entrer à l'institut de Glay.

Son maître de chant s'aperçut que les enfants Taquella chantaient comme des rossignols, mais que le petit Jules n'avait ni voix, ni oreille et il n'a jamais pu lui faire donner une note juste. Ayant dû renoncer à partager les joies de ses camarades qui aimaient le chant, Bourgoin s'adonna avec plus d'ardeur à l'étude de la grammaire et de l'histoire.

Rien dans sa vie et dans ses dispositions, remarque un de ses anciens maîtres, ne faisait pressentir le futur missionnaire, c'est ce qui explique la surprise et la joie des condisciples qui l'avaient devancé au Canada, quand on leur apprit que, lui aussi, avait répondu par l'affirmative à l'appel que M. Vernon avait adressé à Glay au nom de la Société de la Mission franco-canadienne.

Quand on s'est assuré le concours d'hommes assez dévoués pour quitter leur pays natal, toutes les difficultés ne sont pas vaincues ; il faut encore savoir tirer parti de leurs différentes aptitudes et demander à Dieu le discernement nécessaire pour placer chacun là où il peut le mieux faire œuvre utile. Ceux qui se souviennent encore de MM. James Court et John Dougall, des docteurs Wilkes, Taylor et de tant d'autres, savent qu'on ne décidait jamais de l'envoi d'un homme dans tel ou tel champ de travail sans en avoir au préalable fait un sujet de prière.

*
* *

La Pointe-aux-Trembles était à cette époque le rendez-vous des nouveaux convertis, de ceux qui étaient fatigués par les luttes qu'ils avaient eu à soutenir ou par l'opposition qu'on leur faisait dans leur entourage; les missionnaires épuisés par le labeur, venaient chercher un peu de repos et de nouvelles forces dans le calme et la paix de l'institut. Des évangélistes venaient y affermir leur vocation et se préparer pour de nouveaux combats.

Jules Bourgoin visita la Pointe-aux-Trembles dans la société de ses futurs compagnons de travail. A la vue de cette jeunesse penchée sur des livres, son amour pour l'enseignement et sa vocation pédagogique se réveillèrent; il aurait voulu commencer son travail immédiatement. Vingt ans plus tard, rappelant cette première visite, il écrivait : « J'aurais voulu y rester, j'étais instituteur, la jeunesse, l'école, l'enseignement me souriaient. »

Pour enseigner en France il avait ses brevets; mais pour faire la même œuvre dans la province de Québec, l'expérience du peuple était plus nécessaire que les grades; il fallait entrer en contact avec lui. Bourgoin s'en rendit compte très rapidement et comprit ce qui lui manquait.

C'est dans la capitale de la province qu'il devait faire ses premières expériences. Dieu prépare ses serviteurs pour l'œuvre qu'il veut leur confier. Le comité plaça ce jeune homme sous la direction du plus âgé et le confia aux soins maternels de la seule dame qui avait fait partie de ce contingent missionnaire.

Jules Bourgoin suivit donc les Muraire à Québec ; ce fut son Arabie, son désert, ses jours d'épreuve et de préparation.

Il avait montré dans son adolescence un goût marqué pour les exercices violents et pour le sport. L'homme fait n'y avait pas renoncé, et, bien des fois il nous a montré qu'il ne craignait ni la rame ni les longues marches ou les courses de montagne. Ses expériences de Québec lui furent plus utiles qu'il ne l'aurait désiré. « Ce fut, dit-il, une rude école, mais les bonnes leçons ne sont jamais trop chères: Froid, neige, tempête, longues marches, et de plus les injures, les moqueries et même les coups », rien ne lui fut épargné.



Jules Bourgoin.

Ici vient se placer un incident qu'il aimait à raconter pour montrer comment dans ce temps de préparation, son Dieu avait su l'entourer de sa protection, en dépit des apparences parfois contraires. Il revenait de colporter et traversait les plaines d'Abraham ; tout à coup il remarqua qu'il était suivi par des hommes dont les traits n'inspiraient guère confiance. Quand il eut atteint l'endroit le plus isolé, une pierre habilement lancée vint l'atteindre, puis ce fut une seconde, puis une troisième, finalement une pluie de pierres tombant sur lui et autour de lui. Surpris et blessé Bourgoin perdit connaissance et s'affaissa. Ce qui se

passa ensuite, il ne l'a jamais su. Mais quand il reprit connaissance, il était couvert de sang, son sac avait été vidé, ses livres abîmés étaient éparpillés de tous côtés. Peu à peu il prit conscience de la situation ; il se releva, répara le désordre de sa toilette, ramassa ce qu'il put des livres déchirés puis il se dirigea vers la ville. Comme il gagnait son domicile il rencontra un groupe d'hommes dans lequel il reconnut un de ses agresseurs ; marchant droit sur lui, il le saisit par son vêtement et lui demanda des explications sur son acte de sauvagerie. Fort de son droit, conscient de la bonne cause qu'il représentait, Bourgoin aurait voulu livrer à la justice l'un des auteurs de l'attentat dont il avait été victime; mais il fut contraint de lâcher son prisonnier et fut obligé de céder devant la force, les amis du criminel l'ayant engagé à rentrer calmement en ville.

Le séjour de Québec ne fut pourtant pas sans joies. Il se fit de nombreux amis parmi les convertis et surtout dans la population protestante. Le travail de préparation tirait à sa fin. L'épreuve l'avait mûri. Il commençait à bien connaître les Canadiens, leurs faiblesses, leurs aspirations, leurs besoins et leurs ambitions.

La guerre franco-allemande avait éclaté. De son village natal, où vivaient son vieux père et sa vieille mère, on entendait gronder le canon prussien. La nouvelle des désastres de l'armée française lui arrivait et jetait l'angoisse dans son âme. Québec attendait avec anxiété les nouvelles transatlantiques et chaque soir le cœur de cette vieille cité battait pour la mère patrie en détresse. Le « Faubourg St-Roch

montait » vers la Haute-Ville et venait exprimer ses sympathies et ses douleurs aux portes du Consulat français. Bourgoin aurait voulu embrasser ces braves Québécois qui l'avaient tant fait souffrir. Et pourtant, il voyait là la main de Dieu. Sa patrie n'avait-elle pas fait souffrir, n'avait-elle pas voulu exterminer ses coreligionnaires ? Tout récemment ne leur avait-elle pas refusé la liberté de conscience ? Et inspirée par les Jésuites n'avait-elle pas maintenu le pape sur son trône; le patriotisme et le protestantisme se disputaient ses sympathies. Il en voulait à l'impératrice Eugénie qui avait si imprudemment conseillé et fait déclarer la guerre.

Il était dans cet état d'âme quand il fut appelé à Montréal où nous le trouvons à la tête d'une petite école dans laquelle il devait faire ses dernières expériences avant d'arriver à la Pointe-aux-Trembles dans l'automne 1871. Quatre ans il enseigna sous la direction de MM. C. Tanner et Désilets. Les témoignages que ces deux directeurs donnent de la fidélité de Bourgoin sont vraiment touchants et font honneur autant à ceux qui ont su le découvrir qu'au jeune instituteur qui a su les mériter. C'est à cette époque qu'il épousa Mlle Léa Rondeau, qui dès lors partagea le travail et les soucis de son mari.

A la mort de Désilets, en mai 1875, Jules Bourgoin fut appelé à la direction des deux instituts, position qu'il a occupée jusqu'à sa mort.

On pourrait écrire des volumes sur l'œuvre accomplie, l'influence exercée, les conversions des jeunes gens, les fatigues endurées, les transformations opérées dans les établissements, mais il faut savoir se limiter.

Jules Bourgoin n'était pas un homme qui se contentait de faire des promesses ; il parlait peu, mais ce qu'il disait, était clair, ferme, incisif. Un soir il vint à toute l'école l'idée de s'amuser ; rien d'étrange comme la nature de leurs amusements ; il avait été convenu qu'on imiterait à un moment donné le cri de tous les animaux domestiques. On se représente le vacarme qui se fit quand le moment fut venu ; le chien aboyait, le chat miaulait, le coq chantait et le bœuf beuglait.

Bourgoin entre ; le silence se fait ; Bourgoin fait remarquer que cet établissement n'a pas été ouvert pour l'élevage du bétail. On ne recommença plus.

Au début de son administration, encore un peu de la vieille école, il avait cru devoir infliger des châtiments corporels pour les écarts de conduite, mais dans la suite, il y renonça. Il aimait ses élèves et avait compris qu'il valait mieux les discipliner par l'amour et le travail et ne pas leur laisser le temps de se dérouter ».

Un jour que dans son village il regardait un cheval, ses camarades lui dirent que la bête était indomptable. « Indomptable ! s'écria-t-il, aidez-moi à monter et nous verrons ». On le hissa sur le dos de la bête ; il saisit les rênes et lança le cheval à toute bride ; puis il disparut dans un tourbillon de poussière. Il y avait déjà plusieurs minutes que ses camarades l'avaient perdu de vue ; ils commençaient à s'inquiéter et allaient ébruiter l'événement, quand on le vit reparaître au contour de la route sur sa bête hors d'haleine et blanche d'écume : le cheval était dompté. Il ne lui avait pas donné le temps de penser à ses fantaisies de poulain.

C'est ainsi que Bourgoin agissait avec ses jeunes gens; il remplissait leur temps, meublait leur mémoire et leur intelligence de tant de faits nouveaux et d'idées nouvelles qu'ils n'avaient pas le temps d'être indociles.

A l'habileté, il savait mêler un tact parfait; mesurant l'exercice aux forces et la matière à enseigner à la réceptivité de l'élève.

On sait aussi avec quelle patience il désarmait les plus rebelles et de quel enthousiasme il savait inspirer les plus dociles, il n'aimait pas les observations faites en classe, c'est dans son cabinet qu'il appelait les élèves pour les mettre en face de leur conscience, en face du devoir et il ne laissait aller l'élève en faute que lorsque celui-ci, tout honteux, s'était solennellement engagé à mieux faire. L'élève sortait aimant davantage son maître.

* * *

Il y avait déjà douze ans que Bourgoin dirigeait les instituts; l'œuvre pastorale sans être tout à fait négligée laissait à désirer. Les sacrements étaient administrés par des pasteurs de Montréal; Bourgoin sentait la lacune; désireux de se mieux qualifier pour l'activité toujours plus importante où depuis des années il s'était dépensé, il entreprit, sous la direction du Consistoire de Montréal, un cours complet d'études théologiques, et après avoir subi d'excellents examens, il demanda la consécration; sa requête fut accueillie avec plaisir en novembre 1889. Ses élèves, heureux de la distinction conférée à leur directeur, avaient saisi cette occasion de lui offrir un souvenir

qui devait rappeler cette importante circonstance. Voici en quels termes le maître remercia ses élèves : « J'aime la Pointe-aux-Trembles, disait-il, parce qu'il y a treize ans que je travaille, que je jouis et, permettez-moi d'ajouter, que je souffre dans ce petit coin de pays favorisé. En arrivant sur cette terre étrangère j'y trouvai ma langue, mon peuple, des cœurs nobles et généreux, c'était une autre patrie ; j'avais vingt ans, je me pris à l'aimer. Après mon installation comme directeur, je m'attachai à mes élèves. Les voir grandir, se former, s'instruire, pour réussir dans la vie, telle était mon ambition. Leur inspirer l'amour de la patrie et de la famille, leur mettre dans la main le flambeau de la vérité était mon bonheur. Les années ont passé presque inaperçues ; le travail leur a donné des ailes ; mais nous avons pu voir bien des épis jaunis, bien des gerbes dorées prêtes pour les greniers du Seigneur. Voilà pourquoi j'aime la Pointe-aux-Trembles... L'école missionnaire est un phare qui restera debout dans les annales du protestantisme français au Canada. Les événements renverseront peut-être ces murs, la charrue passera sur ses ruines ; mais son œuvre, son influence, rien ne saurait les détruire, et parmi les aînés de sa grande famille il se trouvera plus d'un historien pour en perpétuer la mémoire... »

Quelqu'un lui ayant exprimé l'espérance qu'il ne se laisserait pas entraîner loin de la Pointe-aux-Trembles, il répondit : « Pour que je m'en éloigne, il faudrait que la main du Tout-Puissant m'en arrachât, comme on arracherait une brique de ces vieux murs qui depuis quarante ans se rient de toutes les tempêtes. »

Directeur et pasteur, il exerça ces doubles fonctions avec une dignité qui lui a valu l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Les camarades sont assez bons juges de leurs amis et généralement assez sévères. L'un d'eux écrivait à un autre : « Sais-tu que je viens de la Pointe-aux-Trembles et que j'y ai entendu notre petit Jules. Je n'en croyais pas mes oreilles ; il parle fort bien, d'une manière sentie et convaincante. Du reste tout ce qui est senti trouve le chemin du cœur. »

Instituteur en hiver et missionnaire en été, il visitait les « homes » de ses nombreux élèves et partout on l'accueillait avec affection. Nous comprenons le docteur Mac Vicar écrivant : « Nul ne saurait dire les résultats bénis de son activité pastorale. Que de familles ont, par lui, appris à connaître l'amour de Dieu ! »

*
* *

Ajoutez à ce double travail les soucis des dernières années : A la tête d'une grande école où depuis quelque temps, la maladie venait de temps en temps faire une ou deux victimes, à la recherche des meilleures mesures sanitaires, au chevet de ses chers malades ; sentant que l'avenir et l'utilité de ces établissements étaient menacés, il travaillait sans relâche, tantôt avec les élèves, tantôt avec les ouvriers qui établissaient des filtres ou creusaient des puits.

Enfin, il trouva la solution de la difficulté et put supprimer les causes de maladie qui lui avaient fait passer tant de nuits sans sommeil. Il avait triomphé, avait réussi à rassurer tout le monde, parents et amis, sur l'état sanitaire des établissements.

Mais il fut lui-même atteint sans retour, d'une maladie lente, inexorable, celle qui devait l'emporter. Il ne s'en rendait pas compte ; jeune encore, plein d'activité et d'espérance, il comptait sur un prochain rétablissement et la reprise de ses travaux.

Tout l'hiver, il suivit de sa chambre avec un vif intérêt le travail des diverses classes ; accordant de temps en temps à ses chers élèves de courtes et touchantes entrevues que les plus avancés n'oublieront jamais.

Le printemps arriva enfin et avec lui les exercices de clôture. La chapelle s'était remplie de jeunesse, d'amis et de parents ; les examens avaient mis les élèves à l'épreuve, les chants et les récitations s'étaient suivis, mais une ombre planait sur cet ensemble. Chacun sentait qu'à deux pas, retenu dans sa chambre, un ami aussi bien qu'un directeur, souffrait... de la double souffrance du corps et de l'âme.

Dans la soirée, à la convocation finale, les deux écoles, filles et garçons, réunies dans la chapelle attendaient le résultat des épreuves subies, maîtres et maîtresses étaient présents, le silence le plus parfait régnait, quand, enveloppé dans son long pardessus, celui qu'il mettait dans les grands froids, Bourgoin sortit de sa chambre, traversa les corridors, longea la classe et parut dans l'ouverture de la porte de la chapelle. A sa vue l'émotion gagne tout le monde et de toutes parts éclatent des applaudissements difficilement comprimés. De sa voix sonore, celle que donne quelquefois la faiblesse, il adressa la parole à ses élèves , leur dit son affection ; son bonheur de les revoir après une longue séparation. « Vous êtes jeunes et vous avez la beauté que prête l'affection ; je suis

comme un père qui admire ses enfants. Laissez-moi vous dire que ce qui importe désormais pour chacun de vous c'est le devoir, le devoir compris, le devoir accompli, le devoir d'être honnête...» C'était le dernier adieu de Bourgoin ; ses élèves ne s'y trompèrent pas et dans tous les yeux il y eut des larmes.

Le lendemain, les écoles se vidaient et toute cette belle jeunesse reprenait le chemin de leurs foyers.

Bourgoin espérait revoir tout ce monde en automne. Il ne revit plus personne.

Tout l'été il vécut dans l'attente, sentant, sans se l'avouer encore, ses forces l'abandonner. Ses amis qui le voyaient à de courts intervalles, s'apercevaient des progrès de la maladie, mais il conservait ce courage qui ne cède pas, la foi que rien n'obscurcit ni n'ébranle, il entrevoyait l'invisible et rassurait son entourage.

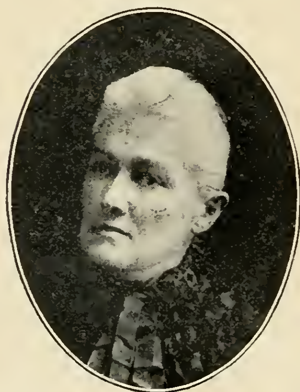
Le 10 septembre, sentant la fin venir il réunit tous les siens : femme et enfants, et les remit entre les mains de son Père céleste en appelant sur eux toutes ses bénédictions, puis il s'endormit.

*
* *

Singulière coïncidence, nous devrions dire admirable voie de la Providence, son vieux père, qu'il avait fait venir de France et qu'il avait entouré de la plus tendre sollicitude, se mourait à quelques pas de lui. Unis dans la vie, ils devaient l'être dans la mort, ils se suivirent à quelques heures de distance. Je reproduis presque in extenso l'allocution que le professeur Coussirat prononça à l'occasion du service funèbre, célébré dans la chapelle où Bourgoin avait prêché pendant tant d'années.

« Le voilà donc terminé ce long combat contre la souffrance, qui nous a fait passer par tant d'alternatives de crainte et d'espoir. Il repose enfin dans la paix, la paix de la tombe et la paix du ciel, celui dont la vie entière n'a été qu'un continuel labeur. Je ne me croyais pas destiné à présider cette triste cérémonie. Selon l'ordre naturel des choses, Jules Bourgoin aurait dû accompagner quelques-uns d'entre nous à leur dernière demeure et survivre à son père qui le suivit de si près, à sa mère courbée sous le poids des années. Sa présence semblait si nécessaire à l'épouse dévouée, aux jeunes enfants qui le perdent prématurément. Notre œuvre paraissait réclamer longtemps encore le concours de son expérience.

» Dieu l'a pris à lui Il donne le repos à ceux qu'il aime ; à nous la douleur, à lui la félicité ! « Heureux dès à présent les morts qui meurent dans le Seigneur, Oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent... » Nous célébrions, il y a peu de temps, le vingt-cinquième anniversaire de son entrée en fonctions, et sa compagne, Mme Bourgoin, recevait une juste part de la gratitude des anciens élèves de l'école et des hommages du comité. Au milieu d'occupations qui auraient absorbé un esprit moins vigoureux, et en vue d'accomplir plus de bien, il avait su trouver le temps



Madame Bourgoin.

de compléter les études exigées par notre Eglise pour le saint ministère...

» On peut dire que son zèle l'a dévoré. Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait quelque chose à faire, il n'a pas assez ménagé ses forces. Et il a succombé avant l'âge, victime du sentiment exagéré de ses devoirs. Qu'ils sont rares, mes frères, ceux qui méritent un tel reproche.

» Mais ses œuvres le suivent. Il était trop humble pour y compter ou même y penser. C'est pourtant là un sujet de consolation pour les siens et pour nous

» Non, son travail n'a pas été vain auprès du Seigneur. Avec joie, avec actions de grâces nous pouvons montrer les nombreux jeunes gens que Dieu a amenés à l'Evangile par son moyen; l'instruction solide et pratique qu'il leur a donnée avec ses collaborateurs; les malades qu'il a soignés, les mourants qu'il a consolés, les messagers de l'Evangile qui lui doivent d'avoir compris l'appel du Maître et d'y avoir répondu; les élèves qu'il a cherchés et trouvés dans les campagnes pour les préparer à devenir des citoyens utiles à leur pays et des chrétiens fidèles dans l'Eglise de Jésus-Christ, les amis qu'il a gagnés à notre œuvre par ses visites ; enfin, — car nous ne pouvons tout dire, — l'exemple d'une vie consacrée au service de Dieu... Oh ! c'est là une belle et noble vie ! Je voulais être sobre d'éloges devant sa dépouille mortelle, ne pas trop écouter mon cœur dans ce moment solennel. Mais les faits seuls le louent. Il ne faut pas que le juste meure, sans qu'on y prenne garde, et plus modeste a été l'homme, plus ceux qui lui survivent doivent honorer son dévouement silencieux. C'est

d'ailleurs rendre gloire à Dieu que de rappeler l'œuvre de ses serviteurs.

» Souvenons-nous en effet que la source de sa vie bienfaisante était dans sa foi en la grâce de Dieu, indépendamment de tout mérite propre ; sa foi en Jésus-Christ, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification, unique médiateur entre Dieu et les hommes, le seul Sauveur devant qui nous devons fléchir le genou ; sa foi au Saint-Esprit, le Consolateur qui rend témoignage dans nos cœurs que nous sommes enfants de Dieu ; sa foi en la vie éternelle promise aux rachetés du Seigneur. »

Un riche horticulteur que je visitais me montrait un jour avec orgueil ses arbres chargés de fruits, quand mon regard s'arrêta sur un pommier de belle taille, il portait sur lui des signes évidents de dépérissement. L'horticulteur s'aperçut de ma remarque et dit : — Eh bien oui, en voici un qui meurt d'épuisement. Depuis vingt ans il n'a pas manqué une saison ; chaque année il m'a tendu les bras chargés de fruits. C'est l'impression que l'on éprouve au souvenir de notre ami Bourgoin.

La maladie qui l'a emporté, n'était pas héréditaire, puisque son père et sa mère sont arrivés à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans.

Ces deux cercueils du fils et du père exposés dans la chapelle du collège offraient un spectacle saisissant. Les catholiques eux-mêmes, d'ordinaire si farouches quand il s'agit des protestants, avaient été vaincus par la grande bonté de Jules Bourgoin et sur son cercueil un bon nombre d'entre eux avaient fait déposer ou étaient venus apporter eux-mêmes le témoignage de la reconnaissance. Les directeurs des Insti-

tuts de la Grande-Ligne, de Sabrevois et de Green-Avenue ont rendu hommage à la largeur de vues et à l'élévation des pensées du défunt ; ce qui avait été pour eux une inspiration et donnait à ce deuil, dont chacun sentait la profondeur, un caractère national.

Le Français s'acclimate difficilement à l'étranger ; il émigre, mais rêve son retour dans la patrie. Il ne peut oublier la vie facile, le pays incomparable et la culture si distinguée des grandes villes. Qui pourrait l'en blâmer? Il travaille et mange à l'étranger, mais il vit là-bas... Dans ces conditions on sent qu'il est encore un peu étranger. Bourgoin avait échappé à ce danger et c'est ce qui explique sa popularité ; les Canadiens le tenaient pour un des leurs. Ce n'est pas lui qui considérait, comme le font quelques émigrants de France ou de la Grande-Bretagne, que s'acclimater c'était dégénérer ; il trouvait que c'était noble et digne que de rattacher son avenir et sa fortune à l'avenir et à la fortune du pays dans lequel il vivait et avait pu élever sa famille. Ceux qui ont connu Bourgoin lui savent gré de cette largeur de vues, de l'affection qu'il leur prodiguait et de ce sentiment canadien qu'il n'a jamais eu peur d'exprimer que ce fût dans l'intimité du foyer ou devant le public.

Nous reproduisons à titre documentaire une pièce de vers de l'un de ses anciens élèves.

A mon maître vénéré, Jules Bourgoin, principal des Instituts de la Pointe-aux-Trembles.

On n'entend plus ta voix nous parler dans le temple,
On n'entend plus ton pas dans les longs corridors.
La terre froide et dure où dans l'ombre tu dors,
Hélas! ne rendra plus à l'œil qui la contemple
Que la poudre des morts.

Oh ! pourquoi nous quitter, pourquoi si jeune encore
T'en aller loin de nous? Le séjour éternel
Brillait-il à tes yeux d'un éclat immortel?
Ou voyais-tu là-bas comme une immense aurore
Illuminer le ciel ?

N'avions-nous plus besoin de tes conseils de père?
N'avions-nous plus besoin de ton bras jeune et fort?
Quand notre frêle barque, au noir souffle du Nord
Courait sans gouvernail, au loin, sur l'onde amère
Fuyant toujours le port.

Sans pouvoir t'oublier, nous courbons en silence
Nos fronts devant l'arrêt de l'éternel destin :
Il n'avait parcouru qu'une part du chemin,
Mais Dieu voulait déjà, trompant notre espérance,
La perle à son écrin.

Maintenant que là-haut, dans la gloire ineffable
Il se repose en paix dans les bras du Seigneur;
Maintenant que son âme a vaincu la douleur
Et qu'il peut dire enfin au monde périssable:
J'ai trouvé le bonheur ;

Maintenant que les bois, les vallons, la prairie
Ne disent plus pour lui leur immortel secret;
Maintenant qu'il est loin de tous ceux qu'il aimait
Pourrons-nous oublier, un instant de la vie,
Le bien qu'il nous a fait ?

Il aimait, nous l'aimions, il était notre père;
Nous pouvions dans son sein verser notre misère
Et verser notre ennui ;
Il était le rayon des heures de souffrance,
L'ami compatissant qui parle d'espérance
Quand tout espoir a fui!

Oh! que de fois le soir, quand mon âme lassée
Ne pouvait plus porter le poids de sa pensée,
J'ai reconnu sa voix.
Et revu son sourire, entendu sa prière
Et revécu la scène intime et familière
Des beaux jours d'autrefois.

Oh ! qui donc nous rendra tous ces instants d'ivresse,
Les matins triomphants de nos jours de jeunesse
Où l'on chante éperdu
Un long refrain d'amour en montant les collines,
Pendant que sous nos pieds, tout au fond des ravines,
La source a répondu !

Oh ! qui donc nous rendra la paix de tes demeures !
Les bords de ton grand fleuve où s'écoulaient des heures
Pleines de liberté,
Pointe-aux-Trembles, hélas ! les vents froids de l'automne
Ont flétri de tes bois la joyeuse couronne
De gaîté.

Que vous est-il resté des anciens jours de gloire ?
Quelles pensées éparses au fond de la mémoire
Vous ont fait tressaillir ?
Avez-vous retrouvé les secrets du jeune âge,
Et votre œil a-t-il vu comme un brillant mirage
Le passé rejaillir ?

Que vous dit ce saint lieu ? Que vous dit cette chaire
Où l'on n'entendra plus la voix qui nous fut chère
Nous parler du Seigneur ?
Où l'on n'entendra plus... Non ! elle n'est pas morte !
La voix qui, si souvent, retentit, grave et forte,
Revit dans notre cœur.

Elle est là, car notre âme en a gardé la trace,
Comme un doux souvenir qui jamais ne s'efface
Et jamais ne périt ;
Toujours l'on redira, dans une ardeur nouvelle,
Que tu fus noble et bon, que tu fus plein de zèle,
Chrétien né de l'Esprit.

Il est vrai que pour toi l'éclatant mausolée
Ne lèvera jamais sa coupole étoilée
Au-dessus du grand mont.
Rien que cette humble pierre en cette humble chapelle
Demeure, pour redire à quelque ami fidèle
Ton dévoûment profond.

Oh ! Bourgoin ! Il est beau de dépenser sa vie
A quelque saint labeur, à quelque œuvre bénie
Que l'on voit prospérer ;
Et de pouvoir se dire, au soir de l'existence :
J'ai suivi le Seigneur en toute obéissance,
Sans jamais murmurer.

Merci pour le devoir, et merci pour l'exemple,
Merci pour les conseils entendus dans ce temple,
Merci pour ton amour !
Puissions-nous aussi bien accomplir notre tâche,
Et puisse le Seigneur ne point nous trouver lâches
Quand viendra notre tour !

HENRI JOLIAT.

Cette pièce de vers a été lue lors de la pose d'un monument commémoratif à ceux des fondateurs dont les instituts ont voulu honorer la mémoire et perpétuer le souvenir.

Rôle des Ecoles missionnaires.

On l'a dit souvent, les écoles missionnaires sont les pépinières de notre protestantisme canadien français. A l'exception de quelques familles privilégiées qui vivent dans le voisinage de nos excellentes écoles publiques, on peut dire que la très grande majorité des protestants de langue française ont passé par l'un ou l'autre de nos instituts. Il n'y a guère que les octogénaires qui ne les aient pas fréquentés. Voici bientôt l'espace de deux générations que sont ouverts les plus anciens ; on peut dire sans dépasser la vérité que des milliers d'élèves, — dix à quinze — y ont reçu leurs premières impressions intellectuelles et religieuses. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de s'asseoir sur les bancs des classes, ont subi d'une manière indi-

recte l'influence bienfaisante de ces maisons de Dieu.

Nos écoles-pensions sont ouvertes à tous les enfants de langue française du pays, quelle que soit leur religion ; on donne pourtant la préférence aux enfants dont les familles vivent loin des écoles primaires et en dehors de toute influence missionnaire.


Henri Joliat.

Dès qu'on a senti l'insuffisance des cérémonies religieuses de l'Eglise romaine, on a besoin de quelque chose de plus substantiel. On pressent que Dieu, qui est Esprit, veut être adoré en esprit et on cherche. Mais où chercher, si ce n'est dans le Livre des livres? Comment le consulter, si on ne sait pas lire ? De là le désir chez tout prosélyte d'apprendre à lire afin de pouvoir entretenir personnellement des rapports spirituels avec ce Dieu invisible, mais toujours présent Beaucoup apprennent à lire dans un âge avancé ; les autres prennent des mesures pour donner à leurs enfants les avantages qui leur ont été refusés. Cela explique pourquoi chaque année les directeurs de nos écoles reçoivent de huit à neuf cents demandes d'admission, alors qu'il ne leur est pas possible d'en admettre plus de six à sept cents. Il faut ajouter à ce nombre les élèves qui dans les campagnes fréquentent les petites écoles confessionnelles protestantes et qu'on peut évaluer à plus de mille. C'est ce qui explique que tous nos protestants français savent lire et ont, en plus, quelques connaissances en histoire, en littérature et en arithmétique, sans parler de leur

familiarité avec la Bible qu'on a mise à la base de leur instruction religieuse.

A cette influence il convient d'ajouter l'influence des foyers chrétiens qui ont pris l'habitude du culte domestique ; mais cette coutume qui fit la force des Huguenots et des Puritains n'est pas aussi générale qu'il le faudrait et il serait bon qu'on attirât sur ce point l'attention des chefs de famille qui ont à leur disposition la feuille de l'Ecole du dimanche, le *Rayon de Soleil*, et notre petite feuille d'évangélisation l'*Aurore*. Partout où il n'est pas possible d'avoir l'assistance d'un pasteur ou d'un instituteur missionnaire, chaque foyer devrait être un lieu de culte et une maison d'instruction religieuse, afin que les enfants connaissent les raisons qui ont motivé la séparation des leurs d'avec l'Eglise que fréquentent encore leurs voisins et leurs petits camarades. Les directeurs s'aperçoivent bien vite du milieu dans lequel leurs élèves ont été formés ; mais ils sentent aussi que ces premiers soins à domicile sont insuffisants ; ils ne font que créer de nouvelles aspirations alors qu'un peu plus de soin permettrait de les nourrir. C'est dans la satisfaction de ces besoins nouveaux que commence l'œuvre de nos instituts. Ils ne créent pas les intelligences, mais ils les développent, les ornent de pensées et de connaissances dignes d'elles. Ils ne créent pas non plus des affections nouvelles, les tournent vers le seul objet qui en est digne. La grandeur de cette œuvre montre quelle importance il convient d'ajouter au choix des maîtres qui enseignent dans nos écoles, puisque c'est d'eux, après Dieu, que dépend la valeur morale et religieuse des générations

qui viennent. Tous nos instituts s'attachent à relever la valeur de leurs programmes. Déjà plusieurs de leurs anciens élèves sont allés frapper aux portes de nos universités ; presque tous ont subi avec succès les examens d'entrée et plusieurs après des études remarquables ont été l'objet de distinctions universitaires : médailles d'or, bourses de voyage ou autres. Puissent-ils ne jamais oublier leurs débuts. Pour montrer leur reconnaissance envers Dieu et envers les hommes souhaitons qu'ils s'intéressent tout particulièrement au développement de l'Eglise à laquelle ils appartiennent, qu'ils travaillent à la prospérité des écoles qui ont l'ambition de donner à d'autres les avantages dont ils ont si grandement profité.

Lors d'un récent voyage en Europe, je visitais un botaniste d'une science remarquable, M. C. Droz, qui habite dans l'un de ces ravissants vallons du canton de Neuchâtel. Cet homme a eu l'heureuse idée de se livrer à une étude approfondie des qualités médicinales des différentes espèces de la flore locale. Il est même parvenu à acclimater des plantes absolument étrangères et a réussi à les améliorer à la suite d'une intelligente culture. J'ai été surpris de voir les transformations de certaines de ces plantes que le touriste foule au pied chaque jour. Quelle différence, entre la camomille sauvage et la même plante cultivée ! Les variétés de menthe et de thym naturels et les mêmes variétés cultivées ! Non seulement tout est plus beau, plus grand, plus robuste, mais les propriétés médicinales sont accrues. On vient de loin pour admirer les merveilles obtenues par M. Droz : il a fait des cures qui tiennent parfois du miracle.

Nos instituts sont plus que des jardins d'acclimatation ; ce sont des pépinières dans lesquelles les générations à venir viendront chercher les hommes forts dont elles auront besoin. Oh ! chers élèves, les missions comptent sur vous, le pays espère en vous. Pour que votre formation soit utile, il vous faudra parfois, comme pour les arbres que l'arboriculteur veut redresser, accepter le concours et le joug d'un tuteur, parfois aussi vous devrez vous-mêmes retrancher ici et ajouter là ; mais de ces transformations nécessaires et souvent douloureuses vous sortirez, tels les arbres cultivés avec soin et avec art, plus forts, capables d'œuvre plus solide, ambitieux de monter plus haut à la conquête de l'idéal. Il faut, disait le Christ à Nicodème, il faut pour hériter de la vie éternelle que l'homme naisse de nouveau. Nous avons besoin de passer par cette transformation spirituelle, si nous voulons faire œuvre utile, si nous voulons que l'Esprit nouveau d'un christianisme enfin débarrassé de superfétations ajoutées par les hommes, circule librement en nous et, par vous qu'il aura transformés, fortifie le pays.

CHAPITRE VII

A travers la moisson.

Une conversion occasion d'un procès important.

Il y a conversion et conversion ; on change d'opinions à la suite de comparaisons qu'on a été amené à faire entre celles que l'on abandonne et celles qu'on adopte ; parfois aussi parce qu'on a reçu de nouvelles lumières. La conversion religieuse est généralement le résultat d'un tel travail, mais il faut, pour qu'elle soit complète, qu'il y ait eu l'intervention de l'Esprit de Dieu. Sans cette influence d'en haut, il y a conversion intellectuelle, mais le cœur n'est pas changé. C'est ce dernier changement qui importe pour que la conversion produise tous ses effets. C'est à l'une de ces conversions modèles, qui abondèrent dans les premières années de la mission, que je voudrais faire assister le lecteur maintenant, afin qu'il puisse comprendre ce qu'étaient les difficultés que les prosélytes devaient surmonter pour rester fidèles.

L'inconduite du prêtre de la paroisse de Saint C. était un fait public ; elle faisait l'objet des conversations tenues par les adultes, surtout chez les hommes. Les

personnes pieuses qui connaissaient quelques détails en étaient attristées et n'arrivaient pas à concilier l'inconduite de leur curé avec la sainteté de sa vocation. Un jour, Mme Barnabé Bruneau, qui était de celles que troublaient les propos circulant sur le compte de son curé, entendit parler des missionnaires de la Grande-Ligne et elle manifesta à l'ami qui lui faisait visite le désir de voir ces personnages qu'on disait étrangers. M. Roussy, ayant appris la chose, se rendit à Saint C. en se faisant accompagner par Eloi Roy. M. B. Bruneau les reçut avec toute l'amabilité habituelle du Canadien français, c'est-à-dire cordialement. Madame avait sans doute entretenu son mari des gens de la Grande-Ligne, en sorte qu'après la première prise de contact, ce que désiraient les missionnaires et les amis visités, c'est qu'on en vînt au sujet intéressant. Mme Bruneau avait hâte de savoir si la Bible que M. Roussy tenait dans la main était bien une Bible approuvée ; on mit fin à ses inquiétudes et, rassurée, elle demanda à ses visiteurs de bien vouloir accepter l'hospitalité sous son toit. Les missionnaires acceptèrent de grand cœur et ils y passèrent la nuit et même quelques jours. Mme Bruneau voulait étudier sous la direction de ses hôtes ; comme une Béréenne, elle écoutait, comparait. Peu à peu la vérité pénétra dans son cœur et éclaira son âme ; convaincue, elle prit les devants et consulta son mari sur l'opportunité d'une rupture immédiate avec l'Eglise. « Nous aviserons



B. Bruneau.

M. le curé que nous n'avons plus besoin de ses services. » M. Bruneau, en qui durent s'éveiller de vieilles origines huguenotes, — sa famille était venue de La Rochelle pour échapper aux ennuis qu'on ne ménageait guère « à ceux de la religion prétendue réformée, » — fut trop heureux d'accepter le conseil de sa femme ; toute la famille, — ils étaient quinze, — huit filles et cinq garçons, fut acquise à la cause évangélique. La famille du frère de M. Bruneau suivit et on eut d'emblée un groupe protestant fort intéressant.

De ce que les événements se précipitèrent avec une telle rapidité, il ne faudrait pas conclure que la conversion des Bruneau était peu solide, un feu de paille qui allait bientôt passer, un moment d'enthousiasme dont la plus petite opposition aurait facilement raison. D'autres l'ont pensé sans doute ; mais le Seigneur qui avait besogné dans les cœurs, allait leur donner l'occasion de fournir des preuves de la sincérité de leur conversion et montrer une fois encore qu'il fait toutes choses à merveille.

Pour se conformer aux exigences de la loi et pour n'avoir pas à payer la dîme au curé, M. Bruneau accompagné des témoins nécessaires porta lui-même sa démission au prêtre. Celui-ci reçut le pli mais se garda bien de faire la moindre remarque. Le dimanche qui suivit, le bon apôtre annonça du haut de la chaire : « que les deux familles Barnabé Bruneau et Médard s'étaient rendues coupables du plus odieux des crimes. Eux, leur femme et leurs vingt enfants s'étaient détachés de l'Eglise catholique apostolique et romaine, celle « hors de laquelle il n'est point de salut ». M. Barnabé Bruneau, propriétaire dans trois

paroisses, avait dû aviser les curés de chacune de ces trois paroisses ; on comprend que cela dût faire du tapage.

Pour les lecteurs étrangers aux coutumes canadiennes, quelques mots d'explication sont nécessaires. Nous avons vu au début de cet ouvrage qu'au moment où l'on organisa en paroisses les environs de Québec, l'évêque de Saint-Vallier avait réussi à obtenir du gouverneur de la province une loi contraignant les habitants à porter à la cure le vingt-sixième minot (double décalitre) de tout grain battu et vanné. Ce privilège fut confirmé lors de la cession du Canada au vainqueur. On stipula en effet que le traité de Saint-Germain en Laye obligeait tout habitant à cet impôt ecclésiastique. Pour n'avoir pas à le payer, tout catholique qui se sépare de l'Eglise est obligé d'informer le curé de sa séparation. L'avis doit être donné par écrit et remis devant témoins. Si la dette qu'on a contractée pour la construction de l'église où du presbytère n'est pas encore payée, la propriété foncière qui a été frappée comme d'hypothèque continuera à payer l'impôt jusqu'au temps qui a été fixé. Même si la dite propriété a été acquise par un protestant, le nouveau propriétaire est tenu de payer cette redevance. La démission présentée exempte de la dîme, mais elle ne supprime pas la charge, s'il y en a une, qui pèse sur la propriété foncière. Pour qu'une charge soit mise sur les immeubles, il suffit d'une délibération du conseil de paroisse que préside habituellement le curé. On le voit, en plein vingtième siècle et dans un pays protestant, le clergé catholique a des privilèges qu'il a perdus depuis longtemps dans les

pays où il est au service de la majorité des citoyens.

Le curé de Saint-C. feignit de croire que la démission n'avait pas été présentée dans les formes voulues; il espérait effrayer ses anciens paroissiens et les ramener dans le bercail. Peut-être aussi en suscitant des difficultés voulait-il donner un exemple à ceux qui seraient tentés de faire comme les Bruneau. Quoi qu'il en soit, il assigna devant la cour compétente les paroissiens récalcitrants, exigeant qu'ils soient contraints au paiement de la dîme; M. Bruneau comparut devant le juge de paix et naturellement, dans un pays où en plein vingtième siècle et sous le couvert du drapeau britannique on rencontre des juges qui demandent du temps pour consulter le droit canon avant de rendre leur sentence, il fut condamné. Fort de son bon droit, Bruneau en appela devant une cour supérieure; le juge Mondelet siégeait. L'influence du clergé était telle, que l'avocat des Bruneau eut peur de gagner leur cause contre le curé, ce qui lui aurait fait perdre sa clientèle et il abandonna ses clients. Heureusement, d'autres avocats se présentèrent en grand nombre pour soutenir le procès. L'affaire venue devant la cour trouva un juge pour rendre la justice en renversant les deux jugements qui avaient insulté aux droits des gens. On comprend que les protestants qui suivaient les débats aient éprouvé un grand soulagement de voir enfin la question résolue, elle était d'une importance capitale pour eux et pour le pays.

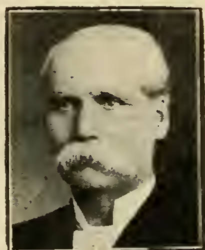
Cette victoire redonna du courage à tout le monde, provoqua la reconnaissance. La famille Bruneau reçut la nouvelle avec joie et en rendit grâces à Dieu.

Le curé avait espéré effrayer les protestants, Dieu

se servit des agissements du prêtre pour réveiller leur ferveur et dans toutes les familles le culte fut célébré avec une piété enthousiaste. Les enfants furent plus attentifs, les parents plus zélés. Pas de veillée qui ne prît fin avant qu'on eût ouvert la Bible; les enfants à tour de rôle en lisaient un verset et les adultes écoutaient avec ravissement. On sentait que l'Esprit de Dieu était à l'œuvre. Les enfants qui grandissaient sous de telles influences faisaient la joie des parents. L'un des fils Bruneau, élève de la Pointe-aux-Trembles, y avait déjà présidé quelques réunions d'études bibliques; un jour il confia à ses parents qu'il se sentait appelé au service de Dieu dans l'exercice du saint ministère. Ce fut une joie inexprimable dans la famille et les parents dirent à celui qui se donnait ainsi : « Que Dieu te bénissse, mon cher Ismaël. »

Au printemps, l'école de la Pointe-aux-Trembles, ayant été fermée pour les vacances annuelles, I. Bruneau quitta le Canada pour aller, comme tant d'autres, gagner un peu d'argent dans les Etats-Unis; il se dirigea vers West Randolph dans l'Etat du Vermont. Pendant l'été, il écrivit quelquefois au directeur de la Pointe-aux-Trembles, c'était M. Tanner. Dans la correspondance, directeur et élève, s'entretenaient des missions et disaient : « La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers. » Frappé par le sérieux de son élève, M. Tanner lui écrivait en septembrè 1873 : « Vous devriez revenir et suivre les cours d'une classe organisée avec quelques jeunes gens qui se destinent au saint ministère » I. Bruneau, qui cherchait sa voie et n'avait pas renoncé au projet dont il avait entretenu

les siens, fut profondément ému; Dieu lui ouvrait le chemin. Cependant il y avait encore de l'indécision en lui. Un dimanche, dans l'après-midi, il chercha la solitude; il était parti dans la montagne pour prier et demander à Dieu de lui inspirer la décision qu'il devait prendre. Se tournant vers le Canada, Bruneau, qui ne raconte jamais cet épisode de sa vie sans une vive émotion, vit alors monter à l'horizon comme un nuage noir. Il entendit comme une voix du ciel qui disait « Prends ta part du devoir qui s'impose; va, toi aussi, travailler à dissiper les ténèbres : je serai avec toi et toi aussi tu seras conduit par mon Esprit, tu feras briller dans ton pays le saint flambeau du salut ». Bruneau comprit, sa prière était exaucée. Peu après il partait pour la Pointe-aux-Trembles.



I. Bruneau.

Après quelques années d'études appliquées, Bruneau est admis au Collège presbytérien où sa vocation, s'étant affermie, il prit un grand intérêt dans toutes les disciplines qui constituent un cours régulier. Il était au terme de ses études quand un appel lui vint de Sainte-Anne d'Illinois pour aller travailler aux côtés du père Chiniquy, qui était passé au protestantisme avec toute son Eglise. Bruneau accepta d'être le collaborateur du géant et, ses études terminées, il entra le cœur joyeux dans l'œuvre où le Seigneur l'avait appelé.

Nous aurons l'occasion de reparler de lui dans la suite.

Grenville.

Dans un endroit reculé du canton, loin de l'église paroissiale, vivait, il y a une quarantaine d'années, toute une colonie catholique fortement désireuse d'avoir une église toute proche, afin de mettre fin aux longues courses qui leur étaient imposées pour assister aux services de l'église paroissiale. Nous l'avons déjà dit, dans la province de Québec, quand le curé veut faire construire ou réparer l'église ou le presbytère, il s'entoure des marguilliers, généralement des hommes entièrement à sa dévotion ; ces messieurs qu'il dirige établissent un état des dépenses à faire, puis ils répartissent la dite dépense en annuités garanties par un impôt qui sera prélevé sur la propriété catholique de la paroisse ; ils font approuver leurs comptes par le tribunal et à partir de cette décision, la créance qu'ils ont établie sur la propriété devient une créance hypothécaire.

La colonie n'eut pas recours à ces procédés ; les contribuables bâtirent une chapelle à leurs frais, établirent un autel, puis ils appelèrent un prêtre qui fit le reste.

Un jour, le futur desservant de la petite paroisse apporta avec lui un objet étrange ! C'était une plaquette en marbre dans laquelle il avait fait sceller l'os d'un saint dont on n'a jamais su le nom. C'était comme une purification de la construction ; alors, il apporta le saint ciboire et le déposa dans le tabernacle où il voisina avec le « Bon Dieu » qu'il y enferma aussi, afin qu'il fût témoin de la dévotion des fidèles. Notez que, contrairement aux usages, on

ne parla pas de remettre entre les mains de l'évêque les titres de la propriété.

Un jour, M. Vernon, en tournée missionnaire, s'arrêta providentiellement chez l'un des principaux bourgeois de la communauté (M. Beauchamp). La conversation s'engagea; elle se prolongea fort avant dans la nuit et fut reprise pendant plusieurs jours de suite. Frappé par l'argumentation du missionnaire, vivement impressionné par sa piété, M. Beauchamp eut l'idée de proposer à M. Vernon de venir exposer ses idées dans la petite chapelle. M. Vernon accepta cette occasion inespérée d'annoncer l'Evangile.



J.-A. Vernon.

La réunion décidée, on fit connaître aux amis l'heure et le jour choisis et personne ne manqua au rendez-vous. Pauvres gens ; il y en avait qui étaient absolument terrifiés à l'idée de voir un hérétique prendre la parole dans la petite chapelle ; la fermeté du plus grand nombre dissipa leurs craintes et voyant le « Bon Dieu » enfermé dans le tabernacle garder le silence on en conclut qu'il approuvait et tout le monde écouta avec intérêt.

Comme au temps de Calvin, de Farel et de Viret, alors que la prédication du vieil Evangile retentit sous les voûtes immenses des grandes cathédrales échelonnées sur les rives des lacs de l'Helvétie, on entendit dans la petite chapelle le chant encore timide de ces

courageux colons, et les échos des collines voisines répétèrent à l'envi les paroles qui finirent par monter hardies vers le ciel : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre et bonne volonté parmi les hommes ! »

Le prêtre ne revint plus ! Aujourd'hui c'est une nouvelle génération qui se réunit dans l'humble chapelle des pères, et les fils ont gardé fidèlement l'héritage qu'ils en ont reçu.

Pierre Beauchamp, un fils de l'initiateur du mouvement, fut l'un des premiers fruits de la petite école protestante qu'on ouvrit pour la colonie. De bonne heure, il se fit remarquer par le sérieux de son caractère, ce qui décida ses parents à l'envoyer à la Pointe-aux-Trembles. Après quelques années de séjour dans l'Institut missionnaire, il fut admis au Collège presbytérien où il fit de bonnes études. Aujourd'hui, il est pasteur de l'église de Sainte-Anne de Kankakee dans l'Illinois ; son ministère y est fort apprécié et béni.

En dépit des belles promesses du début, l'œuvre d'évangélisation à Grenville n'a pas donné tout ce qu'on était en droit d'en espérer : la foi des pères ne s'est pas refroidie, mais les jeunes gens, attirés par les immenses avantages qui leur sont offerts dans les provinces en formation de l'ouest canadien, y sont allés planter leur tente. Ils sont là, disséminés mais fidèles. Nous croyons que dans ces milieux nouveaux que viendront peupler les immigrants, ils sauront exercer une influence religieuse ; nous demandons à Dieu de les garder, afin qu'ils conservent le bon dépôt de cette vérité qu'on leur a fait connaître dans la petite chapelle qu'avait bâtie leurs pères. Bien ou mal

entourés, il est bon qu'ils sachent dire ce que l'Evangile a fait pour eux, répétant avec saint Paul : « Je n'ai pas honte de l'Evangile de Christ, car c'est la puissance de Dieu pour le salut de celui qui croit. »

Namur.

Le nom donné à cette petite colonie, trahit l'origine de ses fondateurs. Des Belges étaient venus là pour arracher à la terre de quoi vivre et de quoi élever leurs familles. Si l'on se demande, connaissant le pays, pourquoi ces hommes pratiques choisirent ainsi la partie la moins accessible, juchée sur les plateaux élevés et de beaucoup inférieure comme rendement aux terres de la plaine, on ne trouve qu'une explication et c'est la bonne ! Ils s'établirent là, parce que ces terrains étaient offerts à des prix accessibles à leurs bourses, et puis il y avait des lacs dont les poissons abondants apporteraient quelque variété à leur table, des bois dans lesquels de temps en temps on irait chercher un peu de gibier.

Ces pionniers étaient catholiques et, dès le début, ils se mirent au travail avec un courage qu'on ne saurait trop admirer. Il y avait alors parmi les chefs de famille, les Collard, Edam, Frison, Girard, Pinon, Roquel et quelques autres. Ils abattirent les premiers arbres afin de se faire une petite place sur laquelle ils construisirent les premières cabanes.

Trois ans après cette installation bien primitive, deux chefs de familles françaises et catholiques, Michel Favier et Louis Gachet, vinrent augmenter le contingent de la colonie qui grandit encore en 1876 à la suite

de nouvelles arrivées des familles de Jean Foucher, Joseph Armand, Auguste Lamoise et Hippolyte Rault. Il y avait avec ces dernières venues un missionnaire, homme de Dieu auquel le Seigneur allait confier la charge d'ensemencer pour lui un sol passablement dlfficile. Cet homme c'était G.-C. Mousseau ; il organisa d'abord une école du soir dans un « camp » et, tout en enseignant, il annonça l'Evangile. Comme Mousseau était parmi les derniers venus, les Français, les Belges, les premiers occupants, en éprouvèrent du dépit et ils le firent voir en troublant les assemblées. Les auditeurs attentifs s'intéressèrent assez vite aux enseignements du missionnaire ; ils les contrôlaient en recourant à la Bible; aussi il y en eut plusieurs qui crurent au Seigneur et se convertirent à lui.



G.-C. Mousseau.

Ce renouveau moral, qui aurait dû réjouir les cœurs de tous, inspira des sentiments de jalousie à ceux qui s'étaient volontairement tenus à l'écart de « la messe protestante » et ils travaillèrent pour organiser une opposition. Comment cela se fit-il, on ne sait, mais le clergé qui ne s'était guère occupé de ces disséminés, eut tout d'un coup pour eux des tendresses de mère et il s'alarma de ce qu'un « loup était entré dans la bergerie » — une bergerie que le prêtre n'avait pas souvent visitée ! — Comme il fallait s'y attendre, l'ingérence du clergé en l'affaire amena des persécutions et les petites malices des premiers jours finirent par prendre des proportions alarmantes ; il y eut des vies

qui furent en danger. Cette intervention, qui aurait pu tout compromettre, hâta les décisions; et, après avoir vu à l'œuvre l'esprit de Rome et celui de Christ, les timides se prononcèrent pour ce dernier. La sincérité de ces conversions consenties presque sous le feu de l'ennemi, montra la valeur de la foi des prosélytes, et leur constance unie à leur douceur, — ils ne rendirent jamais le mal pour le mal, — finit par avoir raison des plus farouches, qui déposèrent les armes. La paix allait régner parmi ces exilés qui n'avaient pas voulu se comprendre.

Dans le calme, l'Evangile gagnait les cœurs, l'œuvre du missionnaire prenait de la consistance. Bientôt d'autres familles vinrent du dehors s'établir à Namur et furent gagnées à la cause de Christ par la conduite des colons au milieu desquels elles avaient trouvé un bien cordial accueil! Citons parmi ces nouveaux venus, les Dole, Pickouce, Raymond, Blanc, Brugnier, Harton, Gillot, Desfroment, Marion, Loignon, Demoorse, Besson, Diringer, Delmas, Désiré, Van Vanious, Ronveau, Piaza, Goulier, Dauphin, Lods, Flühmann et, enfin, les Mac Laughlin, représentants de la première famille anglaise qui s'est fixée à Namur.

Comme les arrivées d'immigrants continuaient, le gouvernement, mis au courant des faits, consentit à faire les frais nécessaires à la construction d'un immeuble qui servirait comme pied-à-terre aux nouveaux arrivants. Ce fut comme un essai de communisme; les immigrants qui avaient quelque chose partageaient avec ceux qui n'avaient rien. Néanmoins, comme cela ne pouvait pas durer ainsi et qu'il fallait un toit pour chaque famille, on renonça à l'habitation

commune et chacun installa tant bien que mal son propre foyer.

Se représente-t-on les privations des premiers jours, quand une ou plusieurs familles sans ressources viennent s'établir sur des terres nouvelles, au milieu d'une forêt vierge où il faut abattre les arbres pour faire place à une *Log house* qui abritera la mère et les enfants une dizaine d'années ? En attendant qu'une scierie dans le voisinage puisse livrer planches et bois de construction indispensables, les habits et les souliers s'usent et on ne sait comment les remplacer. Sur la table, le café manque, le pain n'abonde pas ; la huche est souvent vide. La forêt fournit bien quelques fruits sauvages dans la belle saison. Les lacs sont une grande ressource avec leurs si délicieuses truites. Mais où prendre ces mille et une petites choses qui ne comptent pas et qui sont pourtant nécessaires au confort : le sel, le poivre, par exemple. Il n'y a pas de magasin, pas d'épicerie à moins de vingt à trente milles de distance.

Telle était la condition de ces hardis et courageux colons belges qui vinrent fonder Namur en souvenir de la patrie.

Mme Marie-Célonie Graham née Brunelle de La Sablonière, fut leur providence. Mlle Brunelle, élevée dans une famille catholique, était sincèrement attachée à son Eglise. Durant toute sa jeunesse, elle fréquenta régulièrement celle de son village (Saint-Césaire), où son père exerçait la profession de notaire. — Son grand-père était seigneur de Chiboitte. — Ayant perdu son premier mari, M. Dugas, elle épousa, en secondes noces, Thomas Graham, protestant honnête et pieux, dont la douceur et le sérieux exercèrent

sur elle une bienfaisante influence. De cette union naquit un fils. C'est alors que, dans ce foyer paisible, commencèrent les luttes morales, dont la femme n'osait pas toujours révéler les secrets. Quelle serait la religion de l'enfant ? Il y eut, à cette occasion, des combats où la générosité inspira des sacrifices mutuels. L'enfant fut baptisé catholique. En grandissant, il subit l'influence protestante du père. — Un fils issu d'un premier mariage et converti à l'Evangile, sans que la mère en eût connaissance, laissa, un jour, sur sa table un Nouveau Testament. Ce fut le moyen dont Dieu se servit pour amener la mère à la connaissance de son Sauveur. Elle se rattacha à l'Eglise Saint-Gabriel, dont le Dr Campbell était le pasteur. Dès lors, elle s'intéressa à l'évangélisation de ses semblables. En 1874 et 1875, le Russell-Hall était devenu le centre d'une grande agitation religieuse. Elle entra dans le mouvement, y prit une part active. C'est vers cette époque que la Colonie de la Nouvelle-Belgique, comme on appelait alors le Namur d'aujourd'hui, abattit les premiers arbres, érigea les premières *Log houses* et commença la grande lutte de la civilisation contre la nature vierge.



Mme Graham.

Informée par le missionnaire M. Mousseau, des souffrances et des privations de ces colons, Mme Graham vint à leur secours ; elle passa souvent ses vacances au milieu d'eux, et fut pour la colonie un ange consolateur, qui relevait les courages, faisait naître la confiance en Celui qui nourrit les petits

oiseaux ; elle s'occupa surtout des enfants, auxquels elle procura souvent des vêtements et des douceurs fort appréciées par les mères ; par là elle gagna leur confiance.

Pendant qu'on s'occupait de l'installation matérielle, on n'avait pas abandonné « la seule chose nécessaire »; le nombre des chrétiens ayant augmenté, le missionnaire dut songer à construire un lieu de culte. Il fit connaître son projet aux amis et ceux-ci se mirent à l'œuvre, donnant leur travail sans marchander. On construisit une maison à la fois confortable et suffisamment grande. On installa le logement du pasteur au rez-de-chaussée et la chapelle au premier étage. Pendant trente-cinq ans on s'est servi de cette construction un peu primitive ; aujourd'hui le pasteur est mieux logé, le temple mieux aménagé.

Nous avons vu que les moyens de communications étaient absolument nuls ; autour de Namur c'était à peu près le désert. Chêneville et Saint-Emile n'étaient pas encore fondées et le chemin de fer qui traverse Papineauville devait se faire encore attendre. Pour avoir son courrier il fallait faire un voyage de neuf milles et encore ne pouvait-on l'avoir qu'une fois par semaine. Quant aux provisions, il y avait un magasin à quatorze mille et les vivres qu'on pouvait en rapporter en les payant à des prix exorbitants, devaient être portées à dos d'homme. On le voit, c'était tout à fait primitif. D'autres se seraient découragés et s'en seraient allés chercher une vie moins pénible, sous des cieux plus cléments. Nos colons restèrent et, sans aucun secours du dehors, sans subside gouvernemental, ils ouvrirent des routes, celles dont on se sert de

nos jours. Les conditions ne sont pas encore brillantes après presque un demi-siècle d'améliorations, mais ceux qui se rappellent les difficultés des premiers temps savent se réjouir des progrès réalisés.

En 1878 Mousseau, appelé ailleurs, quittait Namur, emportant les regrets de ses paroissiens; d'autres vinrent continuer son œuvre et comme lui, parce que fidèles, ils furent bénis. De ces ouvriers la plupart sont entrés maintenant dans la gloire, ils se reposent de leurs travaux mais leurs œuvres subsistent. Rappelons pour mémoire le nom de quelques-uns: MM. Omer Camerle, ancien prêtre 1878-1879; Vessot père, les deux années qui suivirent; L. Dionne, A. B. Clément, Israël Matthieu jusqu'en 1887; Th. A. Bouchard; H.-O. Loiselle, Emile Flühmann père, qui fut instituteur pendant sept ans.

De mai 1889 à mai 1902 M. J.-E. Cote est pasteur à Namur. Dès son arrivée, frappé par la trop grande modestie des constructions de la première heure, il entreprit de les remplacer par des édifices mieux appropriés à leur destination. Avec le concours de M. Cruchon, alors instituteur, — il est devenu pasteur plus tard après des études régulières au Collège Presbytérien, — M. Cote dota sa paroisse d'une maison d'école conforme aux exigences de l'hygiène et à partir de ce moment-là, la colonie franco-belge protestante de Namur eut à son service un temple et une école qui lui font grand honneur.

Le zèle de MM. Cote et Cruchon fut soutenu par les conseils sympathiques, les prières et les dons de leur amie M[me] Graham de Montréal et du pasteur de la « Crescent Street-Church » également de Montréal.

Si les premiers occupants revenaient dans leur Petite-Belgique, ils auraient de la peine à s'y reconnaître, tant les choses sont changées! Les montagnes et les lacs, les cours d'eau et la plaine sont encore là qui rappellent le passé, mais que de transformations le tout a subies! On a construit de belles maisons dont la couleur, souvent ravivée, tranche sur le paysage; sur les cours d'eau que l'on traversait en se servant de vieilles poutres, ce qui n'empêchait pas toujours de prendre des bains forcés, on a jeté des ponts; et la solitude d'autrefois est troublée par le bruit des scieries hydrauliques et d'un moulin à vapeur. On a installé une fromagerie, un atelier de forge et de carrosserie. Les magasins se sont rapprochés; trois fort bien aménagés, étalent avec fierté le nom de leur propriétaire. Toutes ces industries, tout ce commerce est entre les mains des protestants qui ont tout créé et que le Seigneur a bénis.

Le chemin de fer ne trouble pas encore la tranquillité des habitants de Namur, mais cela viendra; en attendant, ils se servent des cours d'eau et des lacs pour le transport des bois, ce qui constitue une source de grands bénéfices et fournit, par l'abatage qui se fait, en hiver, un travail rémunérateur.

Comme dans les Etats-Unis où l'on compte quelques colonies franco-belges, nos colons ont fait l'esssi de l'acclimatation de la vigne; l'honneur en revient à un Français M. Michel Favier. Il a fallu se dépenser beaucoup pour venir à bout des difficultés de tout genre; mais l'école du début avait formé les caractères et maintenant sur les côteaux qu'on avait privés de leur bois s'étalent vigoureux des pampres qui fournis-

sent d'abondantes vendanges. On dirait, quand vient l'automne, un vrai coin de France; il fait toujours l'admiration des voyageurs et des citadins qui viennent à la belle saison chercher quelques semaines de repos dans le calme et la tranquillité.

Nos colons fidèles aux traditions du vieux pays avaient jusqu'à ces dernières années conservé l'habitude de célébrer par de grandes réjouissances la fête nationale du 14 juillet. Les catholiques y prenaient part aussi, mais n'arrivaient pas, les premiers temps, à comprendre la signification de la fête; le curé s'était bien gardé de les instruire, sans doute par simple prudence. — Parle-t-on de corde dans la maison d'un pendu? — Mais ils ont fini par savoir et cela ne les a pas éloignés de la fête. Malheureusement ces dernières années, on a voulu faire du progrès et les réjouissances patriarcales du passé ont été augmentées de consommation d'alcool; on a organisé le bal public et la jeunesse excitée se laissa parfois emporter à de regrettables écarts. Impuissant à modifier ce qu'ils n'ont pu empêcher, les protestants s'abstiennent; ils se contentent de pavoiser leurs demeures et se réunissent en famille.

Aujourd'hui la population est mélangée; il y a à Namur des Canadiens français et des Irlandais catholiques; des Anglais, des Belges, des Français, des Suisses, des Norvégiens protestants et quelques Italiens encore catholiques; tout le monde est franchement libéral et les froissements qui attristent souvent ailleurs y sont rares. Au point de vue administratif Namur, Saint-Emile de Suffolk et Addington forment une même municipalité au sein de laquelle l'élément

protestant constitue la majorité. En dépit de quelques écarts de langage dus à un prêtre trop zélé, les catholiques reconnaissent ouvertement la supériorité de « leurs frères séparés » et ils les consultent volontiers pour la solution des différends qui surviennent entre eux.



Eglise de Namur.

A l'occasion d'un congrès eucharistique qui tenait ses assises à Montréal, un père Pauliste lança cette calomnie : « Le protestantisme est une religion sans âme. » Que n'est-il allé à Namur ! Il aurait pu en rapporter des informations suceptibles d'inspirations meilleures. A la vue des transformations matérielles et morales dont ce protestantisme qu'il déteste a été la

cause, devant la supériorité des protestants, proclamée par les catholiques mêmes, il eût compris que de telles choses ne viennent pas des hommes seulement, mais que Dieu agit en eux et par eux.

On demandait un jour à M. le pasteur Rey, prédécesseur du pasteur actuel de Namur, M. Dubois : Sonne-t-on toujours l'angelus à Namur ? M. Rey répondit : « Personne ne se rappelle l'avoir entendu une seule fois. En revanche, il n'y a pas très longtemps le samedi soir à dix heures la cloche se faisait entendre ; c'était une invitation à régler les pendules et les montres afin que personne ne fût en retard pour le culte du lendemain. » Excellente habitude à laquelle on a eu tort de renoncer et qu'il faudrait introduire ailleurs si on pouvait espérer que cette sage mesure mît fin à la déplorable habitude d'arriver au temple quand le service est commencé.



Jean Rey.

L'Eglise de Namur possède depuis 1882 une excellente bibliothèque dont M. Dionne garnit les premiers rayons ; depuis et, grâce à la chrétienne générosité de quelques amis, d'autres livres sont venus s'ajouter à ceux du début ; on les lit avec plaisir et le troupeau en reçoit édification et instruction.

Les écoles de Namur et du Grand-Lac sont soutenues par le produit de l'impôt scolaire auquel vient s'ajouter un fort subside de la Commission française d'Evangélisation. Celle du Lac Rond n'a encore que dix ans d'existence, mais déjà elle a reçu un grand

nombre d'enfants appartenant à des familles catholiques. C'est le blé qui lève.

Au Grand-Lac, la vieille église des débuts a fait place à une charmante petite chapelle dans laquelle se continuera avec la bénédiction de Dieu une œuvre d'évangélisation qui a déjà donné de précieux encouragements.

Angers-Perkins et East Templeton.

Les centres d'activité se déplacent, mais l'œuvre continue ; il suffit d'un homme pour attirer autour de lui l'attention du missionnaire.

Edouard Jamieson, après avoir colporté dans la ville (Montréal), durant et après ses études, fut envoyé à East Templeton où plusieurs familles avaient été amenées à la connaissance de l'Evangile. Parmi ces nouveaux témoins, il faut citer M. Sichar, un homme fort entreprenant et d'une activité commerciale à laquelle tout le monde était heureux de rendre hommage. Jamieson, installé sur la terre qu'il avait achetée du gouvernement, donna un bel emplacement à la Société franco-canadienne à la condition qu'on lui aidât à bâtir une maison d'école dans laquelle on pourrait aussi avoir des services religieux. Bien que l'endroit ne fût pas tout aussi central qu'il eût été désirable, l'offre du terrain fut acceptée et en 1887, Duclos qui avait été appelé à visiter cette œuvre nouvelle, célèbra le premier culte, qui se tint dans la maison d'école. Comme c'était tout un événement que cette inauguration, les gens vinrent de loin et le local se trouva trop petit pour contenir les auditeurs attentifs.

A la même époque, David Cornu (de Villars-Mendraz, canton de Vaud, Suisse), attiré sans doute par son frère, Jean Cornu, missionnaire au Canada depuis 1853, acheta une propriété sur les rives de l'Ottawa et sut si bien en tirer profit qu'il étonna ses voisins. Il épousa Mme veuve Clément, récemment arrivée du canton de Vaud, et attira autour de lui quelques familles protestantes. Il n'en fallut pas davantage pour que le missionnaire qui succéda à M. Jamieson vînt s'établir au milieu de tout ce petit monde et l'Ange-Gardien, nom catholique donné à l'endroit, devint Angers pour les protestants.

C'est dans les années 1876-1877, que M. Samuel Vernier, le plus jeune fils de M. Vernier, vint s'établir comme missionnaire dans cette localité. Il y rencontra, un jour, M Arsène Grandmaison, de Parkins, une toute petite localité cachée dans les montagnes et qui venait seulement de s'ouvrir à la civilisation. Grandmaison ayant invité Vernier à lui faire visite, celui-ci se rendit à Perkins, un dimanche après-midi, et profita de cette journée pour organiser un service religieux auquel quelques familles prirent part avec un extrême plaisir. C'était la première fois que l'Evangile était prêché dans ce district ; l'expérience allait se renouveler et elle serait bénie. De 1878 à 1894, Vernier prêcha dans la vieille maison d'école de Perkins, ce qui ne l'empêcha pas de continuer les services commencés à East Templeton. C'est pendant ce temps, probablement vers 1880, que fut bâtie l'église, dite l'Eglise Blanche d'Angers. La congrégation grandit insensiblement ; des jeunes élèves de la Pointe-aux-Trembles devinrent des hommes et fondèrent des

foyers. A ces premiers noyaux vinrent s'ajouter des recrues de la mission, quelques familles pieuses canadiennes dont l'âme n'avait pu être nourrie par les pratiques de l'Eglise romaine : puis, il arriva aussi quelques familles anglaises, et la colonie protestante s'imposa d'emblée à l'attention des habitants catholiques. Elle s'imposa aussi à leur admiration, car c'est parmi les membres de l'Eglise Blanche que furent généralement choisis les magistrats municipaux chargés de veiller aux intérêts de la commune ou du comté.



Saint-Aubin.

Perkins est une petite Suisse, avec ses montagnes, ses lacs et ses bois. Mais son importance relative lui vient surtout de ses mines d'où la population tire sa principale richesse. La congrégation est composée de familles canadiennes auxquélles s'ajoutent quelques familles anglaises intéressées à l'exploitation des mines.

En 1906-1907, M. le pasteur Saint-Aubin, stationné à Angers, dota Perkins d'une jolie église qui a été bâtie au sommet d'une colline, ce qui lui donne fort grand air.

Aujourd'hui, la paroisse Perkins-Angers, — cette désignation n'a rien d'officiel, — est confiée aux soins spirituels de M. le pasteur C.-F. Cruchon, un ancien élève de l'Institut de Ferney et qui a fait ses études classiques à l'Ecole modèle de Mens.

Cornwall et les environs.

Depuis un demi-siècle, il était de mode pour la jeunesse canadienne française d'aller travailler dans la Nouvelle-Angleterre et même de s'y établir. Il arrivait assez souvent que dans ce nouveau milieu où il était possible de respirer un air saturé de liberté, nos compatriotes se faisaient un bien immense et nous revenaient moins fanatiques, et plus zélés pour la cause de l'Evangile, ils s'unissaient alors à l'une des églises protestantes, une raison pour le clergé de dénoncer l'hérésie. Tant que cela ne fut guère qu'un mal local, la hiérarchie laissa à ses desservants le soin d'y porter remède ; mais, quand on s'aperçut que le mouvement prenait de la consistance, les autorités compétentes se mirent à l'œuvre pour entraver l'émigration. Si le mouvement ne pouvait être arrêté, elles voulaient le surveiller afin de garder au service de l'Eglise ceux qui sur une terre plus libre essayaient d'en secouer le joug. On commença par pousser vers l'Ouest les familles protestantes établies dans les cantons de l'Est. Dès qu'une propriété protestante était à vendre, il se présentait un acquéreur catholique, qui offrait un prix avantageux, et comme nul ne soupçonnait une entente, les fermiers qui voulaient agrandir leur champ de travail vendaient. Sur les limites des provinces protestantes, on conseilla aux catholiques d'adopter la même tactique ; il fallait envahir le sol et bouter hors du pays les hérétiques. La manœuvre eut un plein succès et l'on vit s'éloigner d'un pays au milieu duquel elles auraient été comme un levain spirituel, un

grand nombre de familles écossaises, qui s'étaient enrichies en cultivant les terres fertiles de la province d'Ontario, s'enfoncer dans des pays neufs où elles se sont établies sur d'immenses territoires.

C'est ainsi que, durant les vingt-cinq dernières années, on a vu se produire des déplacements considérables de familles protestantes dont la place a été prise par des familles catholiques françaises maintenant établies comme chez elles dans nos cantons de l'Est et sur la frontière de. l'Ontario.

Quand le mouvement fut assez accentué pour être remarqué par les moins clairvoyants, les protestants s'en alarmèrent, car il ne constituait rien moins qu'un péril national. Pour obvier aux inconvénients de cette tactique, on pensa que le plus sage serait de travailler à l'évangélisation des nouveaux venus, la lumière de l'Evangile remplaçant le despotisme du clergé ; c'était bien la seule influence qui pût s'opposer au mal. Mais que cette méthode est lente surtout quand c'est avec des populations maintenues dans l'ignorance et soigneusement fanatisées qu'il faut l'employer ! On allait bien introduire le Livre dans les familles, mais qui pourrait en faire la lecture ?

Sans se dissimuler les difficultés de la tâche, le Presbytère de Glengary prit l'initiative d'un pareil labeur et fit auprès de la commission d'évangélisation de langue française les démarches nécessaires pour avoir un missionnaire dont il prendrait la responsabilité. M. J. Charles, d'origine belge, terminait précisément son cours de théologie au Collège presbytérien de Montréal. On était en 1894 ; le comité exécutif lui proposa de s'installer à Cornwall et

Charles y ayant vu un appel d'en haut, se mit immédiatement au travail. Pour un débutant, il eut la charge d'une paroisse très étendue et devant lui un travail très difficile qui exigeait du tact, de la fidélité et beaucoup de dévouement. Charles n'était pas au-dessous d'une telle besogne; il partit en avril de la même année et courageusement s'installa à Cornwall où il reçut d'ailleurs un très chaleureux accueil. Il rappelle volontiers le souvenir du pasteur de l'Eglise Knox et aussi celui d'un prosélyte, Joseph Prieur dit Gogo, qui se donna tout entier à Jésus-Christ et le seconda dans son œuvre.



Joseph Charles.

Avec l'enthousiasme et la ferveur d'un jeune, Charles se mit à l'œuvre, visitant les familles, distribuant Bibles et traités, causant chaque fois que l'occasion lui en était offerte. Bientôt il y eut quelques familles qui se montrèrent bien disposées; le soir, autour du feu, on lisait le Livre dont l'enseignement était une nouveauté. Charles sut tirer parti de cet intérêt qu'on ne cherchait d'ailleurs pas à dissimuler et il organisa des réunions qui furent généralement bien suivies. Comme l'œuvre prenait de l'allure et qu'il importait de grouper toutes ces bonnes volontés pour en faire des moyens d'action, le conseil presbytéral de l'Eglise Knox mit un local à la disposition du missionnaire et ce fut pour Cornwall le début de l'Eglise française.

Jeune et plein de zèle, notre homme de Dieu ne se borna pas à exercer une action bonne sur Cornwall

seulement ; il visita successivement la côte Saint-Georges, Glen Roberstown, Dalhousie, North Lancaster, Alexandria, St-Patrick, Rivière Beaudette, Glen Norman, Martintown.

Partout le missionnaire eut l'occasion de parler du message dont il était porteur ; il organisa des réunions et tint des services bilingues.

A Cornwall surtout il rencontra de bien précieux encouragements ; il put organiser une école du dimanche qu'il installa au centre de la cité ; il eut la joie de voir des âmes se donner à Dieu et posa les fondements d'une Eglise vivante. En ~~1905~~ 1895, sur la recommandation de son presbytère, Charles était consacré au saint ministère et peu après, il avait la joie de recevoir à la sainte cène onze catéchumènes adultes qu'il avait eu le privilège d'amener à la connaissance du Sauveur.

En dépit d'une forte opposition des quatre prêtres catholiques de l'endroit, l'œuvre marchait, mais elle marchait lentement ; aussi, en mars 1896, on louait la salle des Royal Templars et l'auditoire s'augmentait sans cesse.

Les succès de Cornwall ne firent pas négliger les visites missionnaires ; Charles était infatigable ; dans la semaine on pouvait le rencontrer sur les routes, cherchant à Martinette, Avonmore, Moosecreek, Lunenberg des âmes pour son Maître.

Mais Cornwall continuait à donner des encouragements ; des dames, de vraies Lydie, renoncèrent aux erreurs de l'Eglise de Rome et vinrent, sans se préoccuper de l'opposition qui grondait autour d'elles, grossir les rangs des témoins de Jésus.

Contrarié par les progrès de l'hérésie, un prêtre défia publiquement le missionnaire en lui offrant une réunion contradictoire dans une famille que les visites du missionnaire avaient impressionnée. C'était de la part du prêtre un véritable acte d'audace dont il espérait beaucoup recueillir tout le profit. Mais il représentait une mauvaise cause et le débat, dans lequel il ne sut pas même observer les règles de la bienséance, lui aliéna la famille qu'il voulait « sauver ». Quelque temps après, tous les membres demandaient leur admission dans l'Eglise évangélique.

N'ayant pu les convaincre, notre bon apôtre organisa autour des membres de cette famille toute une conspiration; les persécutions allèrent si loin que, de guerre las, tous prirent le parti d'aller sous un ciel plus clément, chercher une liberté moins chichement mesurée. Un jour ils informèrent leur pasteur et ami qu'ils partaient pour Fall-River aux Etats-Unis. Le fils aîné changea d'idée au dernier moment ; il s'installa dans la maison paternelle et envoya une de ses filles s'instruire à la Pointe-aux-Trembles.

L'insuccès du prêtre ne lui avait pas enseigné la sagesse ; il voulut avoir une autre rencontre. Tout était arrangé quand, de l'évêché, arriva l'ordre de garder le silence. Il y en eut beaucoup qui crurent à un arrangement fait d'avance pour jeter de la poudre aux yeux des naïfs ; il leur restait en effet la consolation de pouvoir dire : « Si l'évêque l'avait seulement permis, on aurait bien vu qui avait raison ! »

Quelque temps après, Mlle Banville revenait de la Pointe-aux-Trembles où sa foi s'était fortifiée ; elle venait pour se marier. Naturellement elle voulut que

ce fût son pasteur qui accomplît cet acte, ce qui mit les prêtres en rage. Au jour fixé, on vit bien ce qu'il peut y avoir d'horrible dans l'âme d'un dévot. La cérémonie était à peine achevée que des centaines de Canadiens soigneusement inspirés par le prêtre qui avait eu le front de les accompagner pour stimuler leur fanatisme, entourèrent la maison, et firent un tel tapage que la police dut intervenir. Il était sept heures du soir, Cornwall est une ville en majorité protestante; avoir osé une telle démonstration suffit à expliquer la haine de ces gens, pour tout ce qui n'est pas accepté par leur sainte (?) Eglise. La police, différente de celle qu'on rencontre encore de nos jours dans certaines villes de la province de Québec, fit son devoir; elle arrêta les personnes qui troublaient la paix publique; deux prêtres furent appréhendés et cités à comparaître devant le magistrat. Quelles influences furent mises en action, on le devine sans peine; l'affaire fut étouffée et les coupables ne reçurent pas la leçon dont ils auraient eu grand besoin.

En avril 1896, la mission était constituée en Eglise; elle comptait alors vingt-quatre membres communiants, quarante adhérents, et leurs enfants fréquentaient l'école du dimanche.

Mais on ne pouvait plus se contenter du local loué, dont on pouvait être dépossédé au moment où l'on s'y attendrait le moins, il fallait songer à la construction d'un temple au seuil duquel devait se briser, au moins en apparence, l'ingérence cléricale. Le docteur Alguire offrit le terrain et on se mit à recueillir des fonds.

Il semble bien que les bonnes volontés ne man-

quèrent pas ; car au mois de décembre de la même année, le vingtième jour, on inaugurait le nouveau temple, coquette construction en briques à laquelle on donna le nom d'église du Rédempteur Ce fut une grande et belle fête ; de tous côtés arrivèrent de précieux témoignages d'encouragement ; des amis donnèrent la chaire, d'autres le service de communion et les meubles nécessaires, et le 1er janvier 1897, on installait les deux premiers anciens de la nouvelle congrégation, MM. Prieur et Charest.



Chapelle de Cornwall.

Fortement encouragé dans son œuvre sur laquelle il voyait la bénédiction du Seigneur, M. Charles travaillait avec son grand cœur et chaque service de communion voyait de nouveaux membres s'ajouter à l'Eglise.

En juillet 1898, l'œuvre allait passer par des moments d'épreuves ; M. Charles recevait un appel de la Pensylvanie pour faire une œuvre d'évangélisation parmi ses compatriotes. Se retrouver au milieu des siens, les entendre de nouveau s'exprimer dans leur langue si pittoresque, c'était pour M. Charles, qui

connaissait les besoins de ses compatriotes, une grande tentation : il n'y sut pas résister et tout en s'intéressant à l'œuvre parmi les Canadiens, il s'éloigna pour aller à Charleroi où Dieu l'a favorisé des mêmes bénédictions.

Parmi les prosélytes de cette jeune Eglise, mentionnons M. et Mme Jules Danthenny qui ont travaillé tous deux et pendant un grand nombre d'années à l'œuvre d'évangélisation que la mission méthodiste entretient à Saint-Jovite. Depuis le mois de janvier 1912, ils sont installés à Tarentum, dans la Pensylvanie. M. Danthenny est devenu le collègue du pasteur qui le visitait, sur son lit de souffrance, lui apportant avec sa sympathie chrétienne le salut de son âme.

Signalons aussi M., Mme et Mlle Ruest ; madame Ruest était la sœur d'un chanoine, M. Bouillon, qui enseignait au Séminaire catholique d'Ottawa ; elle accepta la vérité évangélique à l'âge de soixante-trois ans.

Depuis le départ de M. Charles, la congrégation a souvent changé de conducteur spirituel et la vie s'en est ressentie. Elle a eu successivement MM. les pasteurs Paradis, Abram, Curdy, Sincennes et Dayan. Actuellement elle est sous les soins dévoués de M. le pasteur et Mme J.-P. Bruneau installés là depuis 1910. M. Bruneau aime son œuvre, il s'y est mis de tout son cœur et se sent encouragé. Il a organisé des services en plein air qui sont généralement bien suivis.

Saint-Hyacinthe.

A trente-six milles de Montréal et sur la ligne du chemin de fer du Grand Trunc, sur la rivière Yamaska, se trouve un magnifique chef-lieu de district agricole particulièrement important : quelques filatures, la tannerie Duclos et Payan, deux fabriques d'orgues, deux fabriques de chaussures et une fabrique de tricot occupent toute une population d'artisans. C'est aussi une des places fortes du catholicisme ; un évêché, de nombreux couvents, un collège dirigé par des ecclésiastiques, des nonnes et des moines constituent les cadres ; quant aux troupeaux, en dépit d'un certain libéralisme, héritage de plusieurs générations, la foule est soumise à l'obéissance la plus absolue. Sur un signe du prêtre, la paix de la rue peut être compromise. Ces dernières années, la puissance occulte du prêtre a perdu un peu de son prestige, elle n'a pas pu empêcher en 1909 l'élection d'un maire protestant, mais elle est grande encore, s'augmentant des agitations malsaines d'un nouveau parti politique dit nationaliste.

C'est dans un milieu aussi dangereux, le mot n'est pas de trop, on le verra dans la suite, que vinrent s'établirent en 1868 M. et M[me] Duclos que nous avons déjà vus à l'œuvre à Joliette et à Montréal. L'activité dans ces deux endroits avait été précédée par le séjour de M. Duclos à la Pointe-aux-Trembles, alors qu'il n'était pas encore marié ; celui-ci était donc un peu de l'endroit ; il est né et a vécu longtemps à une douzaine de milles de Saint-Hyacinthe, aussi était-il heureux de se rapprocher un peu des endroits qui lui

étaient si familiers. Mais précisément à cause de cette connaissance des lieux et des gens, son bonheur était atténué par la pensée de travailler dans un tel milieu, c'est ce qui explique qu'il ait hésité quelque temps avant d'accepter le poste d'honneur que le comité lui confiait. Avant de donner une réponse définitive, sa femme et lui connurent les longues nuits sans sommeil; ils prièrent beaucoup, demandant à Dieu de les diriger, car ils savaient ce qui les attendait. Il n'y a rien d'agréable dans le fait de rencontrer dans la rue d'anciennes connaissannes qui se détournent pour n'avoir pas à vous saluer, ou qui vous disent par leur attitude : Qu'êtes-vous venu faire ici ?

Enfin la lumière se fit dans l'esprit du missionnaire et il écrivit au secrétaire du comité : J'accepte. La famille prit ses dispositions et s'installa à Saint-Hyacinthe.

Dès le début, Duclos ne fut pas complètement seul; il avait trouvé dans son nouveau champ de travail, une famille huguenote de France et quelques familles anglaises qui lui firent un bien cordial accueil. Mais le reste! Il faut avoir vécu de ces jours-là pour comprendre ce qu'il faut de force d'en haut à nos missionnaires, exposés tout autant, si ce n'est plus, que l'ouvrier de Dieu qui aborde des peuples non civilisés. Avec ces derniers, il est encore au bénéfice de la crainte inspirée par la supériorité du blanc. Au milieu des fanatiques, il ne peut compter que sur le secours de Dieu : sa foi doit le porter.

Comment faut-il commencer ? par où ? Six familles, quatre anglaises et deux françaises, cela ne faisait pas un auditoire bien nombreux. Le missionnaire loua un

rez-de-chaussée dans la rue Cascade, la plus importante de la cité; fit aménager le local et quand tout fut terminé, au jour d'ouverture, il eut la joie de voir que chacune des six familles dont nous avons parlé était représentée. Les enfants étaient surtout venus, et en les voyant, le projet d'une école surgit dans la pensée de Duclos. Il se mit à l'œuvre immédiatement et s'assura les services d'une institutrice qui débuta avec dix élèves auxquels vinrent se joindre plus tard deux petites filles de Saint-Liboire. Un jour, dans l'auditoire on aperçut le premier vieillard; quelque temps après il en vint un autre de Saint-Barnabé, puis un autre de la paroisse neuve. Le travail se faisait lentement, mais enfin il se faisait et c'est là ce qui importait à tous.

Frappé du fait que les familles anglaises désireuses de voir leurs filles capables de parler et d'écrire en français, devaient les confier aux soins des nonnes, qui ne respectaient pas la foi de leurs élèves, en dépit des engagements les plus précis et les plus clairs (chaque année on apprenait quelque défection religieuse), M. Duclos fit construire de ses propres deniers un pensionnat-collège à l'usage des jeunes filles de la société anglaise; les jeunes filles canadiennes étaient admises également. Comme on avait compris dans la construction un local assez vaste pour servir de chapelle, on abandonna le premier local dès que le collège fut prêt et ce jour-là il y eut dans les cœurs de la joie, de la reconnaissance et de l'espérance.

Ce qu'avait prévu Duclos arriva. Les familles protestantes préférèrent le pensionnat protestant aux couvents somptueux, dans l'ombre desquels nonnes et

prêtres travaillaient à séparer les enfants de leurs parents. Le clergé s'en aperçut, et naturellement il dénonça le collège.

En 1876, un incendie allumé par une main criminelle détruisit toute la partie sud de la ville; les flammes, qui ne ménageaient pas les maisons qu'avaient bénies le prêtre, s'arrêtèrent précisément à l'endroit où commençait la propriété protestante du collège détesté. On devine la rage de la foule! Quelques fanatiques disaient à haute voix: « Il ne brûlera donc pas le maudit! » et il semblait que l'on souffrît de voir le désastre se lasser de faire des ruines.

Un trait montrera la mentalité de la foule. Aujourd'hui encore il est admis chez le peuple qu'un prêtre a la puissance d'arrêter un incendie ; tel autrefois le Christ, commandant à la mer, la calma, le prêtre peut limiter l'étendue du fléau. Les prêtres vinrent, mais le vent soufflait avec force et le feu ne s'arrêta point. On alla chercher dans leurs niches saints et saintes renommés par leur puissance miraculeuse et on les promena, les tenant à distance respectueuse, devant les flammes qui avançaient toujours. Pendant ce même temps, — admirez ce mélange d'incrédulité et de foi caractéristique du catholicisme populaire, — par les portes ou les fenêtres qui donnaient sur un côté opposé, on sortait tous les meubles, on sauvait tout ce qui pouvait l'être. Bref, le collège fut épargné, on s'en servit même pour entreposer les objets mobiliers arrachés au feu.

Nous avons encore dans la pensée les cris stupides de la foule malheureuse de ce que le collège protestant ne brûlait point. Une main criminelle allait se char-

ger de satisfaire les désiderata de la sottise humaine ; une année après, un incendie éclata et l'on vit ces mêmes gens qui maudissaient les protestants s'emparer de ce qu'ils pouvaient arracher au désastre pour l'emporter chez eux et le garder. Mais comment les choses s'étaient-elles passées ? Il est difficile de le dire. Ce qu'on sait c'est qu'il n'y avait personne dans l'établissement depuis deux mois ; quelques élèves étaient déjà arrivées mais personne n'avait pu pénétrer dans la partie de l'établissement où le feu a commencé son œuvre.

M. Duclos avait fondé cet établissement de son propre mouvement, il y avait mis toutes ses ressources. On avait bien pris la précaution de tout assurer contre l'incendie, mais des trois compagnies qui avaient accepté la garantie, l'une fit faillite et les deux autres s'arrangèrent pour payer le moins possible.

Personne, aucun corps constitué ne devait aucune assistance au missionnaire dont le zèle venait de compromettre l'avenir des siens ; aussi personne ne songea à lui venir en aide. Ce fut un fardeau pour toute une partie de sa vie. Lorsque vint le moment où il aurait pu donner à sa chère compagne, qui avait partagé ses ennuis, un peu de ce confort qu'elle avait laissé en Suisse pour venir au Canada, le Seigneur lui offrait le confort autrement précieux des demeures du ciel.

Non seulement le collège avait disparu, mais le temple aussi ; alors se posa pour la congrégation la question importante : Faut-il renoncer aux joies spirituelles que nous avons partagées, ou faut-il aller de l'avant? On n'avait pas prêché en vain, et la réponse unanime fut : En avant et bon courage, l'Eternel com-

battra pour nous ! Avant que ce beau zèle ne se refroidît, car Satan n'aime pas les enthousiastes, on décida d'acheter un terrain sur lequel on pourrait bâtir le futur temple. M. Duclos ayant été appelé à



Eglise presbytérienne à Saint-Hyacinthe.

Québec en 1877, on lui donna pour successeur M. C. Amaron, alors candidat en théologie. C'est lui qui entreprit la construction du temple et du coup d'essai fit un coup de maître ; il se révèla bon collecteur, bon organisateur et habile administrateur, aptitudes qu'il a toujours cultivées et qui ont fait de lui un homme très utile.

En 1879 M. E. D. Pelletier devient pasteur à Saint-Hyacinthe ; l'église enfin terminée est consacrée au culte en esprit et en vérité, et la joie des fidèles est augmentée du fait que la dette qui pèse sur l'édifice n'est pas lourde. Certainement le ministère de M. Pelletier fut béni, mais, comme les peuples heureux, ce ministère n'a pas d'histoire; il prit fin en 1884.

1883-1884, date triste dont on voudrait pouvoir effacer les douloureux souvenirs qu'elle rappelle ! Au départ de M. Pelletier, on confia la desserte de cette Eglise à un ancien prêtre M. Cauboue ; au début, il parut que son ministère serait, comme les précédents, un ministère béni pour le salut des âmes, mais les événements allaient apporter une grande déception. On ne sait à la suite de quelles réflexions, ou de quelles promesses, peut-être conviendrait-il de parler de menaces, M. Cauboue disparut. Comme le chien retourne à ce qu'il a vomi, ainsi il retourna à l'Eglise, qu'il avait quittée et qu'il avait combattue. On ne sait ce qu'il est devenu.

1885-1892, sept années de paix et de recueillement; sous la direction spirituelle de M. le pasteur Seylas que secondait admirablement une compagne dévouée, l'œuvre, un instant compromise par le scandale dont nous avons parlé, reprit vie et les âmes se réjouirent encore d'entendre les appels de la grâce et d'y répondre en se donnant au Sauveur.

1893-1900, un nouveau ministère de sept ans ; M. Boudreau travaille avec zèle et fidélité. Encouragée par la marche progressive de l'œuvre, la congrégation construit un presbytère et, inspirée par son conducteur spirituel, homme toujours exact et d'une

austérité puritaine, elle croît en stature et en grâce.

C'est sous le ministère de M. Boudreau que le Seigneur ouvrit les yeux de l'honorable M. Malo, ancien député au parlement provincial ; il habitait alors Saint-Hilaire. On ne sait pas exactement comment M. Malo fut amené à mettre en doute les enseignements de son Eglise, ni à la suite de quelles directions humaines il en vint à désirer connaître ceux de l'Eglise évangélique. Ame d'élite, il ne pouvait pas se contenter du matérialisme grossier qui fait le fond de la religion des peuples catholiques. Le Seigneur lui indiqua dans quelle voie il avait à marcher pour arriver à la possession de la glorieuse liberté de ses enfants.



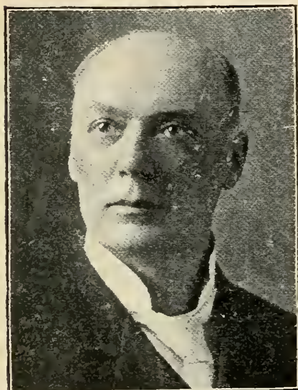
Moïse Boudreau.

Sans avoir eu avec son curé le moindre frottement, par simple besoin religieux, il partit, conduit par l'Esprit de Dieu, à la recherche de la vérité. Un jour, il arriva à Saint-Hyacinthe ; il voulait voir le pasteur. S'étant fait indiquer sa demeure, il se présenta ; le pasteur l'accueillit avec une extrême courtoisie et pendant des heures tous deux s'entretinrent des grandes vérités qui sont à la base du christianisme. Ils parlèrent du pardon de Dieu qui est en Christ, des exigences de la conversion, et de la vie chrétienne. Ces entretiens se renouvelèrent ; il y eut des échanges de lettres et, un jour, M. Malo, convaincu, se rattacha à l'Eglise de Christ en faisant une profession publique de sa foi. Depuis lors, et malgré les quinze milles qui le séparaient de Saint-Hyacinthe, chaque dimanche, il occupa sa place au temple.

Sa famille, qui n'avait rien compris à la décision de son chef, lui fit une opposition dont on peut difficilement se faire une idée ; on fit le vide autour de lui ; on ne lui ménagea aucun de ces coups d'épingles qui font plus souffrir que la blessure d'un poignard. L'affection de son épouse, l'amour et le respect filial, furent tués par le fanatisme. Cela dura des années. Quand la maladie l'empêcha de se rendre au temple, le vide dont nous avons parlé se fit plus sentir encore, on le laissa seul. D'autres auraient peut-être sacrifié leur foi à la paix des derniers jours ; lui, resta ferme. Il informa les anciens de son Eglise des choses qui se passaient sous son toit : ceux-ci remplacèrent auprès de lui sa famille ingrate et jusqu'au moment où son corps fut confié à la terre la solitude lui fut épargnée. Ses derniers jours furent pour tous ceux qui osèrent l'approcher des jours d'édification et de joies spirituelles ; son corps faiblissait, mais sa foi devenait plus sûre d'elle-même, puis, comme le Sauveur qui l'avait arraché aux ténèbres, il remit son esprit entre les mains de son Dieu.

1900-1907, nouveau septennat sous la direction spirituelle de M. le pasteur S. Rondeau, qui continua les traditions glorieuses de ses prédécesseurs. Prédicateur de talent, il sut attirer autour de sa chaire ceux qui aiment un enseignement clair, précis et fidèle. Il quitta son Eglise pour se consacrer à la direction de la vaillante petite feuille d'évangélisation, l'*Aurore*, dont il assure encore la publication en collaboration avec ses collègues pasteurs et quelques laïques qui s'intéressent à l'œuvre d'évangélisation par le moyen de la presse.

C'est M. Henri Joliat, qui avait exercé un véritable apostolat dans les instituts de la Pointe-aux-Trembles, qui est venu continuer l'œuvre de M. Rondeau. Homme de cœur, dévoué, ayant foi en l'avenir, il s'est mis au travail avec tout l'enthousiasme d'un jeune. Pour l'aider, il a su choisir une compagne qui aime le Seigneur et peu après son installation à Saint-Hyacinthe, il a eu le grand honneur de faire de son Eglise la première Eglise française qui a pu se passer des subsides de la Commission d'évangélisation. Quoique peu nombreuses les familles ont pris à leur charge toutes les dépenses qui constituent le budget annuel et nous croyons que le Seigneur a béni leurs efforts. Puisse leur exemple faire naître l'émulation et bientôt amener d'autres Eglises à marcher joyeusement vers l'indépendance.



Samuel Rondeau.

Ottawa.

En février 1867, Duclos recevait une lettre du secrétaire de F. C. M. S. le priant de passer quelques jours à Ottawa en revenant du Grand-Lac et d'East Templeton. Il le fit, visita quelques familles connues, convoqua des réunions dans une chapelle que l'on avait mise à sa disposition. Le rapport qu'il fit de sa

visite à Ottawa encouragea le comité et dans la même année, Marc Ami quitta Joliette et vint s'installer à Ottawa. Il commença son œuvre par l'enseignement du français les jours de la semaine ; le dimanche il présidait des réunions dans la grande salle de l'Union chrétienne de jeunes gens. Suffisamment encouragé par des auditoires qui grandissaient, le comité pria Ami de donner tout son temps à l'évangélisation et à la prédication pour lesquelles il était admirablement doué.

Le moment arriva où il crut devoir faire les démarches nécessaires en vue de la construction d'une chapelle et il fit à Ottawa ce qu'il avait si bien fait à Joliette : l'œuvre pénible du collecteur. Il était jeune et plein d'enthousiasme, aussi réussit-il. En peu d'années il disposa des fonds nécessaires et bientôt après il eut la joie de voir une jolie chapelle érigée puis consacrée aux services religieux. Les fidèles partagèrent sa joie et leur zèle en fut augmenté ; l'œuvre naissante prit de l'extension. Les changements sont souvent soudains et imprévus ; Ami annonça un jour qu'il allait partir pour les Etats-Unis, d'où lui était venu un appel.

Ce fut S. Rondeau qui vint le remplacer ; les fidèles avaient contracté quelques habitudes qui ne plurent pas au nouveau missionnaire. Réformer est souvent chose difficile. Rondeau, qui le savait, ne recula pas devant ce qu'il considérait comme un devoir. Il réussissait quand il fut appelé à Sadbusy pour y prendre la direction d'une œuvre bilingue.

M. et Mme Seylas, qui avaient donné plusieurs années de leur vie à Saint-Hyacinthe, acceptèrent



Elie Seylas.

l'appel du comité et partirent pour Ottawa. Dans ce nouveau champ plus vaste, ils furent bénis et se créèrent de nombreux amis qui leur furent souvent de bien précieux auxiliaires. L'œuvre prospérait, mais les ouvriers s'épuisaient et le travail en souffrait. C'est alors que M. Seylas demanda et obtint sa retraite; des amis généreux rendirent la chose possible et nos missionnaires purent prendre un peu de repos.



Eglise Saint-Marc, à Ottawa.

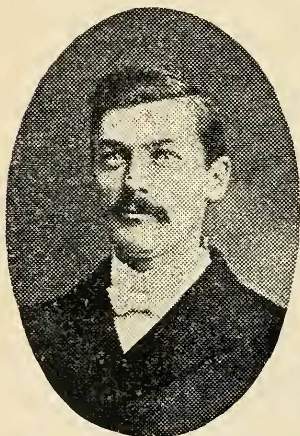
Le comité décida alors de donner à cette œuvre deux ouvriers; M. Bonnenfant, un humble dont on ne dira jamais assez de bien, qui avait fait ses premières armes dans l'œuvre d'évangélisation de l'est de Montréal comme collègue du pasteur Duclos, s'installa à Hall, grand village bâti sur la rive nord de la rivière et qui fait partie de la capitale tout en dépendant de la province de Québec. Au milieu d'une population ouvrière le missionnaire ne manqua jamais d'ouvrage et il ne recula jamais devant la peine. Aimant la jeunesse et secondé par sa femme, qui partageait ses sentiments, Bonnenfant conçut l'idée d'ouvrir une école dans laquelle il pourrait recevoir quelques enfants pauvres auxquels il donnerait l'instruction, le vivre et le couvert. C'était une tâche fort lourde pour la bourse de nos amis et peu après ceux qui suivaient avec affection le travail qu'ils faisaient sans bruit, s'aperçurent qu'ils ne pouvaient pas continuer dans de semblables conditions. Leur intervention fut pour ce ménage missionnaire une délivrance et un encouragement ; ils s'en étaient remis à Dieu des soins de l'avenir et leur foi n'avait pas été déçue. Comme l'essai avait réussi, on décida l'achat d'un immeuble pour l'école et quelque temps après, l'occasion s'étant présentée, on acheta également un grand terrain; on espérait alors qu'un jour viendrait où il faudrait construire plus grand. Le Seigneur n'a pas permis que Bonnenfant puisse voir ces choses; alors que l'avenir s'annonçait sous d'agréables auspices, Bonnenfant fut rappelé près de son Maître et l'école-pensionnat qu'il avait organisée fut transformée en un externat. La mort de cet homme de Dieu fut une grande perte

pour notre œuvre. Charles Vessot qui en était devenu le pasteur le ressentit vivement. Récemment installé à Ottawa, Charles Vessot avait besoin de faire appel aux expériences bénies qu'il avait faites dans sa famille; son père Joseph avait été l'un de nos premiers missionnaires dès 1840. — S'inspirant des traditions familiales, il se mit à l'œuvre avec un nouveau courage et s'occupa de l'école et de l'œuvre pastorale.



Charles Vessot.

Déjà sous le ministère de M. Seylas, dont M. A. Mage prit la succession pendant quelques mois, Ch. Vessot refusa un appel que la congrégation avait fait au comité en vue de l'avoir comme pasteur définitif. L'œuvre d'évangélisation avait reçue des renforts dans la personne de M. le pasteur Mc Faul, qui était au service de la Mission de la Grande-Ligne. Arrivé à Ottawa, il fit l'acquisition d'une grande salle qui se trouvait dans un quartier éloigné de la mission déjà existante et



G. R. Mc Faul.

commença une œuvre bilingue qui donne de grands encouragements. Entourés de frères anglais, dont la foi est plus forte parce que plus ancienne, les prosélytes se sentent moins isolés et l'œuvre en profite, car à vivre avec des chrétiens qui ont plus d'expérience on échappe à certaines imprudences qui compromettent parfois le travail de plusieurs années. L'œuvre de M. McFaul est encourageante et on a dû lui adjoindre les services d'un missionnaire, M. Poitras, qui concentre son activité à Hull et dans les environs.



Chapelle Jean-Baptiste, à Ottawa.

Comme cela arrive souvent dans nos villes canadiennes construites hâtivement, en 1901 un épouvantable incendie vint réduire en cendres tout un quartier de la ville et l'église Saint-Marc subit le sort des maisons qui l'entouraient. Assurée contre l'incendie, l'église put être reconstruite sans faire un trop gros appel de fonds ; on fit mieux et plus élégant.

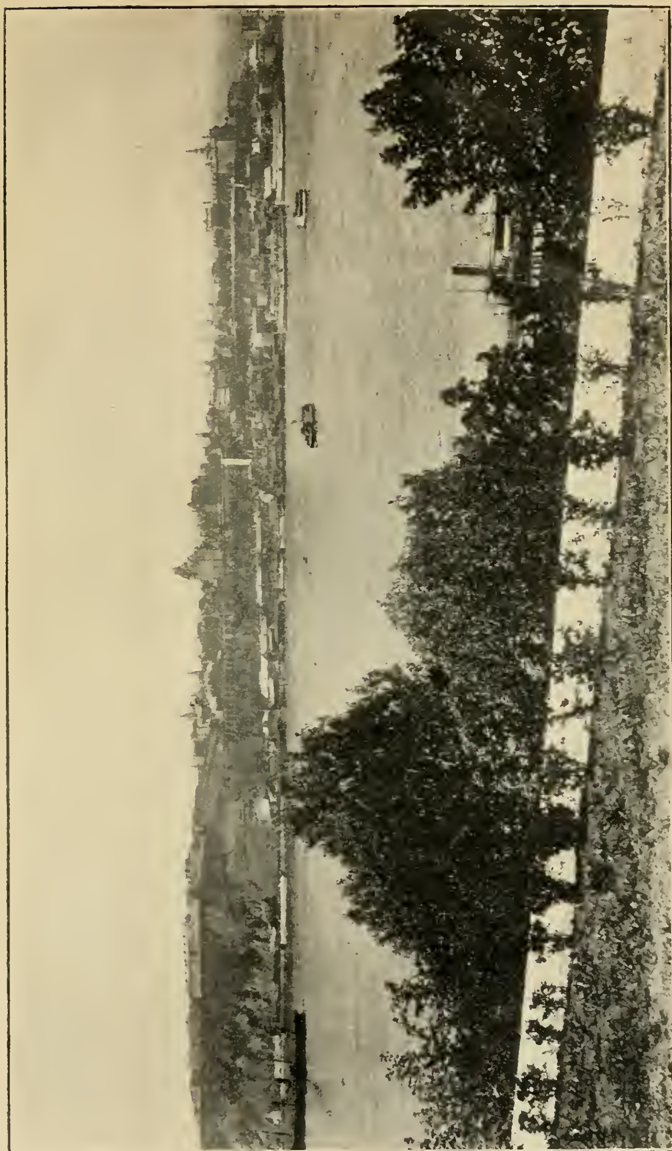
C'est dans le nouveau temple que M. Seylas prêchait quand il prit congé de ses paroissiens ; M. Bonnenfant y a souvent présidé des réunions de prières et dirigé l'école du dimanche. M. Vessot y continue une tradition fidèle et depuis qu'il s'est installé là, de nouvelles familles se sont rattachées à l'Eglise. Il est très encouragé ; les anciens de la congrégation ne lui

marchandent pas leur concours. Ottawa est une station d'avenir ; il est même probable que sous peu les fidèles Canadiens verront leurs rangs grossir à la suite de la venue de quelques familles vaudoises des vallées du Piémont que M. Vessot visite et qui sont installées à quelques milles de la ville.

Québec.

Fière de ses traditions, s'honorant de ses résistances à la prédication de l'Evangile, Québec résiste toujours. Elle reste la citadelle du catholicisme romain dans tout ce qu'il a d'étroitesse et d'intolérance; c'est ce qui explique que certains voyageurs l'aient surnommée la Rome canadienne. Fermée à toute influence qui pourrait venir du dehors, elle vit dans le passé bien plus que dans l'avenir; n'était l'apport forcé du commerce anglais qui stimule un peu les commerçants canadiens français, la ville, qui a des allures d'une cité du moyen âge, en aurait gardé le mouvement, je veux dire le sommeil.

Déjà en 1845, André Solendt, en parcourant les rues de Québec pour offrir de maison en maison l'Evangile, avait attaqué la vieille forteresse. En 1854, j'y rencontrai M. Normandeau et M. Vernon; c'était alors un temps bien difficile. Un missionnaire protestant était imprudent en se risquant dans la rue après la tombée de la nuit. M. Vernon en fit l'expérience. Pourtant, en dépit de l'opposition fanatique, il y eut quelques âmes d'élite qui s'ouvrirent à la vérité; mais une persécution aussi savante que persistante, — Rome a les dents longues là où elle peut imposer sa



Québec. Vue de la Pointe L'évêque.

volonté, — les décima; ces familles durent quitter la ville.

Si Rome persiste à préserver contre l'erreur évangélique les âmes qu'elle égare et asservit, les chrétiens de l'Evangile persistent à combattre son influence et l'évangélisation se continue dans Québec.

En 1868, M. Muraire, secondé par M. Bourgoin, s'installe dans la ville et groupe plusieurs familles dans une salle de culte. Mme Muraire ouvre une école et [illegible]ant l'œuvre de Dieu dissipe les ténèbres dont Rome aime à entourer le peuple.

Après Muraire, voici M. Langel, que j'ai eu le plaisir de rencontrer en Suisse où, retraité, il fait de l'apiculture; encouragé par les succès modestes de son prédécesseur, il entreprit la construction d'un temple dans la haute ville, et pendant plusieurs années il fit si bien qu'on crut la cause gagnée; on pourra désormais prêcher l'Evangile dans la cité de De Laval.

Après le départ de Langel pour la Suisse, d'autres missionnaires ont travaillé dans Québec, mais ils se sont succédé beaucoup trop rapidement. Québec n'offre qu'une hospitalité peu durable aux messagers de l'Evangile; ils s'y usent vite, et pourtant ils ne songent pas à déserter le combat, au contraire. S'il en est qui doivent s'éloigner, d'autres prennent leur place et ainsi Christ ne cesse pas d'être présenté au peuple qui est malheureusement d'une indifférence alarmante. C'est J. Bruneau, c'est P. Boudreau, c'est Samuel Rondeau qui se succèdent.

On avait évangélisé Québec en commençant par la haute ville. M. Duteaud vint prendre sa part du tra-

vail. Il débuta dans la basse ville. Ce serviteur de Dieu connut de bien sombres heures, tant il eut à souffrir du fanatisme qu'on rencontre généralement dans les milieux qui auraient précisément le plus besoin de lumière. Souvent la lie de ce quartier, mal inspirée, assaillit la salle de culte, brisant les vitres à coup de pierres, mettant en danger la vie de l'homme qui venait leur parler de l'amour de Jésus-Christ! Quand, lassé, Duteaud quitta la place, Lebeau transporta son champ d'action dans la haute ville, là on y était tout aussi fanatique, mais comme on y était moins ignorant, j'allais dire moins rudimentaire, l'œuvre pouvait être tentée avec moins d'ennuis; la police au besoin pouvait faire respecter le droit des gens. Ce qui est décourageant pour l'œuvre missionnaire dans des milieux comme celui de Québec, c'est l'impossibilité dans laquelle on se trouve de faire comprendre aux gens le but que l'on vise. Ah! si on pouvait ouvrir les yeux du peuple; s'il arrivait enfin à reconnaître que c'est sa cause bien entendue qu'on défend; si on pouvait créer une mentalité nouvelle, faire naître le besoin de liberté, le désir d'une



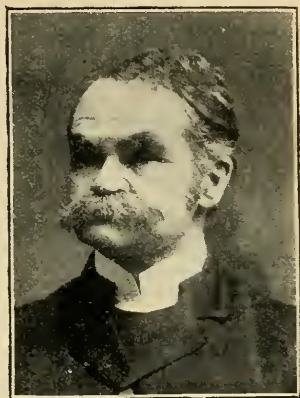
Eglise Baptiste à Québec.

vie supérieure, la cause serait gagnée et les jours de fanatisme et de servitude prendraient fin. Nous croyons que ces temps bénis sont proches et par la foi nous voyons se lever le jour où le peuple se dressera conscient de ses droits à la vérité, pour dire à ses conducteurs aveugles ou trop intéressés : « Donnez-nous l'Evangile. Montrez-nous son Christ afin que nous puissions l'aimer. Celui que vous enfermez dans vos vases sacrés n'est ni le vrai Christ, ni le Saint, ni le Juste. Nous ne comprenons pas son enseignement. Il ne nous parle pas de l'amour du Père ; son salut n'est pas un don gratuit offert aux âmes droites. Donnez-nous le Sauveur. Il nous suffit. » Mais qui sait, les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, peut-être vient-il aussi le jour où le clergé lui-même, lassé des mensonges qu'il enseigne sur l'ordre de ses maîtres, sera éclairé d'en haut, alors c'est lui-même qui fera la révolution morale nécessaire, c'est lui qui donnera aux foules qui se meurent le pain de vie, la source d'eau qui rafraîchit toujours.

En attendant, il est du devoir des chrétiens évangéliques de répandre un peu de lumière et nous savons que la générosité des fidèles, leurs prières et leur sympathie ne feront pas défaut aux sociétés qui travaillent à l'évangélisation de notre cher pays.

La société de la Grande-Ligne voit prospérer sa mission ; les presbytériens ont vendu leur temple qui était sur la rue Saint-Jean, mais ils ne renoncent pas à continuer leur œuvre. Ils ont acquis une propriété qui permet des agrandissements et déjà les plans sont préparés pour faire mieux que dans le passé. M. le pasteur Amaron est à la brèche, c'est l'homme dont

on a besoin. Il aura bientôt un temple auquel il veut adjoindre une salle de lecture pour la jeunesse. il songe à organiser aussi une petite imprimerie et faire de son œuvre une Eglise populaire. Nous faisons des vœux pour que le Seigneur bénisse de tels projets et que sa miséricorde infinie donne à ceux qui sont sur la brèche, la joie de moissonner dans un champ où tant d'hommes ont semé avec fidélité et dans les larmes.



P. Boudreau.

Cet immeuble est plutôt une maison protestante qu'un temple et il y a lieu de se réjouir de la nouveauté, car une œuvre qui aura moins les apparences d'une église atteindra plus facilement le grand public et son influence alors ne sera pas seulement d'intérêt local car le bien qu'il en sortira profitera à la province aussi bien qu'à la cité, à l'Etat aussi bien qu'à la province. L'idée d'un semblable travail n'est pas absolument nouvelle ; mais, favorisé par les circonstances, M. Amaron a pu, le premier, en faire l'application pratique ; il faut le féliciter d'avoir osé l'entreprendre et attendre dans la foi des résultats qui seront réjouissants.

Cette œuvre est nécessaire surtout pour la province de Québec. Placée entre deux provinces de majorité protestante, la province française est, *volens nolens*,

une entrave au progrès de la nation. Une minorité importante, qui comprend les hommes les plus intelligents et les esprits les plus observateurs, entrevoit un changement prochain dans l'orientation de la pensée populaire et exprime, quoique timidement, ses opinions et ses aspirations. Mais, à côté de ces courageux que l'excommunication ne parvient pas à rendre muets, combien qui souffrent en silence attendant une délivrance qu'ils n'ont pas le courage de préparer ? Ce qui se passe en Europe est significatif et il n'est pas douteux qu'en dépit de toutes les précautions d'un clergé qui ruse pour conserver les derniers vestiges d'un privilège usurpé, le jour est proche où dans notre province, quand on parlera de liberté de conscience, c'est de la conscience des protestants et des penseurs libres qu'il sera aussi question. Les classes instruites, quoique bien timidement, demandent plus de liberté dans l'expression de la pensée et dans la pratique de la vie ; on réclame de l'Instruction publique une éducation plus laïque et plus pratique ; on voudrait être mûr pour un mouvement progressif. Malheureusement, nous sommes en pays ultracatholique ; le fidèle est si souvent un éternel mineur ; le prêtre le sait et il est convaincu qu'en entravant la propagation des doctrines évangéliques, il retarde d'autant l'heure des comptes à rendre. Quel honneur pourtant si Québec, capitale de notre province française, allait



E. C. Amaron.

être le berceau d'une nouvelle réforme ! Et pour nous, protestants français, quelle gloire d'avoir pu faire revivre, à côté des immortels principes de Jésus, les traditions chrétiennes des Demonts, des De Caëns, familles rochelloises dont le nom s'est conservé à travers le temps et les persécutions. Il y a aussi les Dugal, les Duval, les Sigrai, les Mangers, dont les descendants dorment maintenant dans le cimetière de l'église Saint-Matthieu à Québec, et combien d'autres, en dehors des Lods, Romeril, Lemesurier, qu'il faudrait remplacer par des recrues nouvelles en faisant revivre dans le cœur des enfants l'esprit des pères. Pour cela, il faut reprendre au catholicisme ceux qu'il a arrachés à la vérité évangélique par la force, par la persécution ou par la corruption et par la ruse. Pour y arriver, il suffit de placer nos compatriotes en face de l'Evangile, de le leur faire comprendre en le débarrassant de toutes les horreurs sous lesquels le cachent les gens de Rome et d'ailleurs ! Voilà ce que notre protestantisme français essaye de faire depuis trois siècles. L'œuvre des premiers jours a été pénible, mais les travaux du début ne sont pas perdus et l'heure est proche où ceux qui n'ont pas semé pourront moissonner dans la joie et pour le Seigneur.

Qu'on ne nous reproche pas des divisions apparentes, quand toutes nos facultés de théologie sont unies, que l'enseignement de toutes nos facultés presbytérienne, congrégationaliste, méthodiste et épiscopale, — je les indique en tenant compte de leur ancienneté ici à Montréal — est non seulement recommandé aux étudiants de ces divers corps religieux, mais leur est imposé et que les examens portent sur tous les sujets

enseignés. Quand Québec aura compris qu'il peut y avoir unité dans la diversité, quand les hommes qui pensent seront convaincus que là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ; le grand public suivra et, la capitale, ouvrant la marche, les autres cités entreront en ligne.

Chambly.

Sous ce nom, deux petits villages dont l'un Chambly Bassin et essentiellement catholique, l'autre Chambly canton habité pas une population ouvrière (des tisserands) sur laquelle a passé un vent d'indépendance. Le nom de la rivière Richelieu sur les bords de laquelle ces villages furent érigés, celui du lac Champlain d'où sortent ses ondes un peu troublées parfois, rappellent des souvenirs tristes aux esprits et aux cœurs protestants. Dominant le Richelieu, un fort déjà ancien, construit sous le régime français, commande la grande voie de communication qui existait alors entre la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France et que suivaient les Indens descendant le fleuve jusqu'à Québec, Montgommery en 1775 dut passer par là. Ce fort, établi au pied des rapides pour arrêter l'envahisseur, rappelle aussi des temps d'agitation et de trouble. L'harmonie a été rétablie dans la seconde moitié du siècle dernier. Attirées par l'industrie créé par S.-P. Willet, longtemps maire du village, bon nombre de familles anglaises protestantes vinrent s'y fixer ; elles bâtirent un lieu de culte. Mais les Français et les Canadiens, n'avaient rien que l'église catholique d'où ne venait guère de lumière pour les âmes, pour les intelligences. Le propriétaire des usines frappé d'un tel état de

choses invita la commission d'évangélisation à y établir une école et une mission. La chose ne se fit pas trop longtemps attendre.

Plusieurs hommes de Dieu ont travaillé dans ce champ et tous y ont dépensé leurs forces avec joie. Cependant, il convient de citer particulièrement Antoine Boy, qui nous arriva de Glay en 1868. Après avoir travaillé à Trois-Rivières, Duclos, l'envoya de Scottstown à Chambly où l'œuvre demandait beaucoup de foi et de courage. Boy avait la foi, sa femme l'initiative. Nos ouvriers réunirent immédiatement les familles les mieux disposées et on commença une école pour les enfants. Aux premières recrues vinrent s'en ajouter d'autres presque aussitôt et devant sa famille agrandie Boy comprit qu'il allait falloir construire une salle à laquelle il adjoindrait une école et un presbytère. Secondé par la générosité d'amis chrétiens, soutenu par les offrandes des ouvriers qui travaillaient dans la filature, Boy pouvait regarder vers l'avenir en faisant de beaux projets. Malheureusement sa santé naturellement délicate s'usait, après douze ans d'un travail assidu, au cours desquelles il eut à recueillir les fonds nécessaires à la construction d'une salle de cultes et d'un logement, à enseigner et à prêcher, Antoine Boy dut mettre bas les armes. La maladie vint le surprendre au milieu d'un travail qu'il faisait avec joie. Il alla mourir le 10 juillet 1905 à



Antoine Boy.

Scottstown, où il avait passé plusieurs années de sa vie.

Chambly, qui par cette mort subissait une perte réelle, devait faire une autre perte; un incendie vint détruire l'usine qui était la source de la prospérité de tous. Pendant quelques mois on espéra que les ruines allaient être relevées, mais il n'en fut rien; comme il fallait vivre, les familles qui ne pouvaient tirer leur subsistance de la culture s'éloignèrent. Ce fut un véritable exode qui transforma complètement la population du village. Avec de nouveaux venus. il fallut refaire le travail des premiers jours.

Depuis lors les services ont été assurés tant bien que mal par des étudiants ou des pasteurs de Montréal, mais le presbytère qu'entoure un jardin plein de poésie est toujours vide. Il faudrait pour cette œuvre un jeune homme d'expérience, de foi et de grand courage. Puisse le Seigneur y appeler l'ouvrier dont on a grand besoin!

TABLE DES MATIÈRES

PORTRAITS ET GRAVURES DU TOME Ier



